JOSEPH MAGGIO

SAINT VINCENT DE PAUL

ET SON TEMPS

TRADUIT DE L'ITALIEN

PAR

L'ABBÉ L. BARTHÉLEMY



SECOND VOLUME

FLORENCE
TYPOGRAPHIE S. ANTONINO
rue Castellaccio, n° 8.

1869

Tous droits réservés.



SAINT VINCENT DE PAUL

ET SON TEMPS

Digitized by Google

Digitized by Google

JOSEPH MAGGIO

SAINT VINCENT
DE PAUL
ET SON TEMPS

TRADUIT DE L'ITALIEN

PAR

L'ABBÉ L. BARTHÉLEMY



SECOND VOLUME

FLORENCE
TYPOGRAPHIE S. ANTONINO
rue Castellaccio, n° 8.

1869

Tous droits réservés.

Digitized by Google

SAINT VINCENT DE PAUL

ET SON TEMPS

LIVRE QUATRIÈME

—

CHAPITRE I

Nouvelles commotions politiques.

(1646 et suiv.). Sur ces entrefaites, il s'était accompli en France de grands événements, et il s'en préparait de plus grands encore.

Après le congrès de Munster, l'autorité royale et le pouvoir de Mazarin avaient éprouvé une violente secousse. Les principes qui, par le passé, avaient soutenu et défendu les gouvernements de l'Europe, étaient maintenant combattus, et perdaient de leur efficacité et de leur prestige dans l'esprit du plus grand nombre; et ce fait, qui annonçait une révolution totale dans les idées des peuples, se manifestait en France autant qu'ailleurs. Le parlement anglais devenu maître absolu de la nation; Strafford condamné à payer de sa vie sa fidélité à son

Digitized by Google

souverain; une reine obligée de traverser l'Océan pour chercher un asile en Hollande, et de cacher, peu après, sous les voûtes du Louvre le diadème tombé de son front; Charles Ier traduit devant la chambre des communes, puis conduit au gibet; tous ces événements exerçaient une très-grande influence sur la multitude qui, suivant sa nature, en avait porté le jugement auquel l'avaient préparée les nouvelles doctrines. Les esprits les plus ardents et les plus avides de liberté étaient surtout émus par Masaniello, ce pêcheur napolitain qui, à l'orgueil espagnol, opposait la généreuse audace d'un peuple italien bouillant et instable comme le Vésuve voisin. Naples! répétaient à demi-voix les parisiens, dans les lieux publics; Naples! redisait-on dans les réunions privées; Naples!... plus d'une fois cette exclamation retentit aux oreilles de la régente, lorsqu'elle parcourait les rues de la capitale, ou qu'elle se rendait à l'église Notre-Dame: Naples!... c'était comme une menace avertissant que, si l'on ne satisfaisait pas enfin ses désirs de liberté, le peuple français saurait bien la conquérir par lui-même avec des armes et des barricades. Du reste, qu'attendait-on désormais? En Angleterre, la chambre des Communes, constituée en haute cour de justice, n'avait-elle pas, peu auparavant, condamné son roi à la peine de mort?

Il est bien vrai que les nouvelles batailles livrées et les victoires remportées par les armées françaises augmentaient la confiance et la hardiesse des conseillers d'Anne d'Autriche, qui songea à s'assurer des chefs du parti opposé. Mais cette détermination jeta parmi le peuple de nouveaux éléments de discorde; la populace ameutée en vint à menacer le gouvernement, s'il n'infligeait bientôt à Mazarin le triste sort qu'avait éprouvé Concini. Le conseil municipal s'émut; au sein de la bourgeoisie se réveilla la haine ardente qui couvait contre

le cardinal : il était évident qu'il allait survenir des événements extrêmement graves.

En effet, des tumultes populaires eurent lieu peu de jours après; des barricades s'élevèrent dans les rues les plus fréquentées et les plus populeuses de Paris : la Fronde prit les armes sans hésiter. On prétend que le cardinal de Retz avait préparé lui-même le plan de la révolte, et qu'il allait sur tous les points, enseignant la manière de dresser et de défendre les barricades. Toutefois, je ne vois pas quel besoin le peuple parisien avait des leçons de Gondi, quand je songe à la façon dont il se comporta au Louvre, du temps de la Ligue.

La cour ouvrit alors les yeux sur le véritable état des choses, et sur la nécessité d'opérer des réformes salutaires: il lui fut démontré qu'il fallait, en quelque manière et sans trop tarder, calmer l'effervescence populaire. La reine d'Angleterre qui, sur ces entrefaites, était arrivée à Paris, fit également entendre des paroles de douceur et de paix. Elle savait trop jusqu'où vont ces sortes de tumultes; car la révolution n'avait pas commencé autrement dans son royaume, et ne s'était pas poursuivie par d'autres moyens. Anne d'Autriche, à vrai dire, ne répondit point par un refus. Mais la bourgeoisie manquait entièrement de confiance en la cour; quant à Mazarin, il lui était odieux. Lorsqu'on essaya d'établir un accord, peu d'hommes, personne, peut-être, ne le croyait plus possible: il était trop tard; car, d'un côté, l'enthousiasme du peuple ne connaissait plus ni bornes ni mesure, et de l'autre, le gouvernement se montrait d'une faiblesse sans exemple.

Cependant on ne pouvait dire que tout fût perdu pour la cause de l'ordre; et cette effervescence populaire se fût peut-être calmée, si la conduite des chefs du Parlement eût été plus ferme et plus énergique, et si, sur

Digitized by Google

les ruines de l'ancien gouvernement, ils avaient su en établir un autre puissant et respecté [1]. Mais le bruit s'était répandu parmi les membres du Parlement, que Mazarin méditait un coup d'Etat, et un grand nombre d'entre eux y ajoutaient foi: cette pensée tenait en suspens l'esprit de ceux qui siégeaient dans cette assemblée: ajoutez à cela qu'il s'était formé un parti animé d'une faible confiance dans le Parlement qui semblait trop étendre son autorité. On y croyait d'autant plus facilement, que les fonctionnaires mêmes du gouvernement se montraient disposés à favoriser les vues de la grande assemblée. En même temps, l'avocat général Talon ne craignait pas d'affirmer que le Parlement, comme les anciens Ephores, était un obstacle à tout pouvoir absolu, un frein à la volonté souveraine des rois. Si l'on vient me faire observer que cette autorité parlementaire était plutôt le produit des circonstances qu'une conséquence des anciennes traditions, je ne prétends pas contredire cette opinion: je dirai même que le Parlement acquit une si grande puissance parce que, avec l'idée de la liberté, il représentait celle de l'autorité exercée par ceux-là mêmes en qui se personifiaient les différents principes alors engagés dans la lutte.

Cependant Mazarin cédait à chaque instant; le gouvernement perdait chaque jour de sa force. Retz menaçait le cardinal de nouveaux tumultes; bravant l'exil, Beaufort se jetait entre les bras du peuple. La cour n'avait plus qu'un parti à prendre, et elle s'y attacha. Toutes les classes de citoyens, depuis la plus antique noblesse jusqu'à la vile populace, avaient fait cause commune avec la Fronde. La cour prit la fuite.

Vincent n'était pas étranger à ces événements; une

[1] Peut-être cette œuvre eût pu être accomplie par Broussel, président du Parlement, qui jouissait d'une bonne renommée et d'une très-grande popularité.

si violente agitation des esprits préoccupait vivement son âme douce et naturellement ennemie des révolutions politiques: il n'ignorait pas cependant qu'elles sont parfois une nécessité à laquelle conduisent les lois mêmes du progrès humain, que les gouvernements entravent trop souvent, lorsque, au contraire, ils devraient lui imprimer une sage et habile direction. Je crois pouvoir affirmer que telle était en effet la pensée de Vincent; car dans ce laps de temps, il se tint plus éloigné de la cour, bien qu'il ne manquât jamais à ce zèle qu'il déployait dans l'accomplissement de tous ses devoirs: c'était toujours le même zèle qu'il avait bien des fois montré dans le conseil royal, pour imposer un frein à une autorité qui ne connaissait point de limites, qui, pour se soutenir, avait souvent recours aux intrigues, quelquefois même à la force des armes, au lieu de chercher l'appui des sages. Mais ce qui lui causait encore plus de chagrin, au milieu de ces querelles de partis ardents et ennemis, c'était de voir que la discorde civile minait tous les principes d'autorité légitime, de sorte qu'aucun pouvoir constitué ne pouvait plus avoir une longue durée. Il déplorait aussi que, par suite de ce fait, la pensée catholique perdît chaque jour de son empire sur les multitudes, qu'elle fût abandonnée par une société folle et indisciplinée, et obligée enfin de se retirer dans des âmes privilégiées de Dieu et choisies comme un séjour de prédilection et d'amour.

Après le départ du roi et de la régente, le Parlement avisa aux moyens de détruire plus efficacement l'œuvre de Mazarin; c'était, au fond, une insulte faite à l'autorité royale. Pendant ce temps, la cour s'entendait avec le prince de Condé, qui jurait de consacrer son épée au service d'Anne d'Autriche et de son fils: du reste, il y avait encore à Paris un parti affectionné au roi, et peu

ami de la tendance imprimée au mouvement politique. Mais, comme il arrive généralement au milieu des tumultes, les plus hardis s'emparaient de la direction des affaires, et, par leur influence et leurs discours factieux, pliaient les autres aux sentiments de l'assemblée nationale.

Cependant on n'avait pas encore vu se manifester la volonté ferme et résolue de rompre complètement avec le principe monarchique. On connaissait l'ardeur guerrière de Condé; on n'ignorait pas qu'il avait déclaré qu'il voulait en finir une bonne fois avec les troubles et les factions; du reste, on ne pouvait oublier entièrement que, parmi la bourgeoisie et le peuple, bien des gens conservaient de profondes sympathies pour le jeune Louis: or, ces sympathies semblaient se manifester bien plus clairement par l'impression triste et défavorable que produisit le départ inattendu de la cour. Cela inquiétait beaucoup les membres du Parlement, qui auraient voulu, non pas se plier aux exigences des principes, mais trouver un moyen de transiger et d'amener une sorte de conciliation entre les partis. Pour atteindre ce but, ils firent des démarches inutiles auprès du cardinal, plus inutiles encore auprès du conseil royal. Celui-ci comptait que les armées du duc d'Orléans et de Condé soutiendraient et assureraient le résultat d'un coup de main tenté tôt ou tard contre la capitale: il établit donc sans retard un gouvernement à St-Germain, et en avertit les grandes cours du royaume, le Parlement et jusqu'aux ambassadeurs étrangers.

Dès que cette nouvelle fut arrivée à Paris, une députation du Parlement vint trouver la reine et Mazarin: on ne l'écouta même pas; c'est pourquoi, de retour à la capitale, les députés répandirent des bruits sinistres contre le ministre, disant que c'était lui surtout qui s'opposait à une entente. Cette rumeur excita bien

plus encore les esprits, et donna lieu peut-être aux plus graves et aux plus hardies résolutions que prit plus tard le Parlement.

Cependant la partie plus modérée des parisiens s'efforçait d'opposer une digue au flot toujours grossissant de la révolution: tout en recherchant les moyens les plus opportuns de calmer la colère de la reine, ils voulaient néanmoins conserver la neutralité, et ne pas s'opposer ouvertement au Parlement. Ce parti était représenté par un grand nombre d'hommes appartenant à l'*Hôtel-de-Ville*. Des députés de la Commune se rendirent donc à S'-Germain, firent acte de soumission, demandèrent une transaction et une entente. Ils reçurent de douces et bienveillantes paroles, mêlées toutefois d'expressions dures et sévères. La reine répondit qu'elle était touchée de leur fidélité au roi: elle savait que les bons français demeuraient attachés à sa cause; mais ces sentiments devaient se manifester par des faits plutôt que par des paroles; il fallait, une fois pour toutes, en finir avec le Parlement; elle et son fils n'étaient pas disposés à laisser s'accomplir dans la patrie les tristes événements dont l'Angleterre avait eu, peu auparavant, le navrant spectacle. En tout cas, la France n'avait qu'à essayer; elle trouverait à qui parler! — Le Parlement sembla peu ému de pareilles menaces; il fit cause commune avec le peuple, et des barricades s'élevèrent une fois encore dans les rues de Paris. Ce n'était pas sans raison que la reine avait fait allusion à l'Angleterre. Anne et son fils auraient bien pu être consignés à une compagnie de gardes, comme Charles Ier avait été livré par les Ecossais; et rien n'empêchait que Mazarin ne rencontrât la fin déplorable qui avait été le triste partage de Concini et de Strafford. Du milieu de la noblesse pouvait surgir un homme qui mît son épée au service de la révolution;

Digitized by Google

il n'était pas impossible que les gentilshommes, ne pouvant souffrir l'autorité royale, se missent à la tête du mouvement, et qu'avec eux, précisément comme en Angleterre, s'entendissent les chefs de la faction parlementaire, et peut-être l'armée elle-même.

Cependant Mazarin ne perdit point courage. Il leva des troupes et les envoya menaçantes contre Paris révolté ; il voulait non-seulement jeter l'épouvante parmi les habitants de la ville, mais encore tenir en garde la partie de l'armée qui était restée dans ses murs, et qui ne s'était pas encore prononcée en faveur du Parlement. La lutte devenait inévitable. La cour semblait se préparer à la soutenir avec beaucoup d'énergie : tout faisait pressentir des batailles prochaines et décisives, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de Paris. Si les actes de ceux qui dirigeaient le mouvement contraire au roi ne cachaient pas assez le désordre habituel d'idées et d'intentions où se trouvaient, avec le peuple, les nouveaux administrateurs, il faut bien convenir cependant que, pour armer la population, on accomplit des efforts extraordinaires et d'incroyables sacrifices ; le fanatisme parlementaire parut même un instant égal à celui dont la Ligue avait donné l'exemple. Le cardinal de Retz et le premier président Molé voulaient absolument la chute de Mazarin. Les meilleurs citoyens manifestaient sur ce point les mêmes intentions ; je dirais presque que c'était là le but principal qui unissait et animait les différents partis. Peut-être la Fronde serait-elle arrivée à ses fins, si la bourgeoisie se fût formée en troupes régulières, comme celles que commandaient les gentilshommes ; mais ceux-ci étaient les seuls qui, avec leurs compagnies bien disposées et prêtes à combattre, auraient pu soutenir avec quelque gloire le choc d'un assaut, et se mesurer avec les troupes de la régente sur un champ de bataille.

La Fronde se montrait donc telle qu'elle était, avec tous les caractères d'une révolution politique. Un mouvement de la pensée philosophique l'avait précédée : seulement on ne sut point passer, des hautes théories d'un nouvel ordre politique, aux conclusions pratiques d'une organisation populaire. Chaque jour on imposait de nouveaux sacrifices à toutes les classes de citoyens, et leurs chefs ne leur accordèrent aucune espèce de compensation, ni lois plus libérales, ni réglements plus conformes aux besoins de la nouvelle société. On maintint, au contraire, l'agitation parmi le peuple, et nul ne songea à empêcher les tristes conséquences d'un gouvernement troublé et mal affermi. Aristocratie, bourgeoisie, peuple, magistrature, Parlement, tous les ordres tournaient un instant leurs efforts vers un but commun, mais plus souvent leurs vues particulières les tenaient divisés ; dans tous leurs actes, ils oubliaient le principe d'autorité qui, comme un feu sacré, doit être respecté par tout gouvernement qui veut être politique et cherche à conserver les différents ordres, source unique de la force et du progrès de la société. Si l'on y eût songé, Louis XIV ne serait peut-être pas rentré si tôt à Paris, et l'on n'aurait pas été obligé, peu après, d'implorer la majesté du trône, pour protéger l'ordre public et le bonheur commun. Il n'est donc pas étonnant que les partisans du roi se soient aperçus qu'on en reviendrait tôt ou tard aux anciennes institutions, et que, en attendant, ils aient refusé de se conformer à un état de choses si confus et si précaire. Mais ils voyaient bien que tous leurs efforts ne pouvaient qu'aggraver la situation ; car les haines étaient très-vives et, pour les enflammer encore davantage, il suffisait de rappeler le nom du cardinal ministre.

Dans cette succession d'événements si graves et si

étranges, Vincent de Paul poursuivait une idée fixe, faire au peuple tout le bien possible: il multipliait ses efforts pour obtenir enfin la paix et l'apaisement des dissensions. Efforts inutiles: cependant il renouvelait d'autant plus ses remontrances, pour arrêter le cours des événements, du jour où il eut sujet de craindre qu'on n'appelât des troupes étrangères pour augmenter les troupes royales: il prévoyait qu'une telle démarche causerait au gouvernement et au peuple de nouvelles humiliations et de nouveaux désastres. Lorsqu'il vit la situation de Paris revêtir un aspect chaque jour plus épouvantable, sans que la reine ni la cour inclinassent à plus de clémence, il conçut un projet digne de lui, digne d'un homme de Dieu, d'un citoyen libre, tout dévoué à sa patrie. Suivant néanmoins les mouvements de son noble cœur, il voulut pourvoir encore aux besoins du peuple de Paris, qui augmentaient de jour en jour. Comme, pour exécuter son projet, il devait sortir de la ville, il ordonna, avant de partir, que toutes les provisions conservées dans la maison de St-Lazare fussent distribuées aux pauvres; il destina le collége des *Bons-Enfants* et le séminaire de St-Charles à recueillir les malheureuses familles qui, accablées par la plus terrible indigence, passaient sur la terre nue les jours et les nuits.

Ce fut le 13 janvier de cette année (1649), que Vincent sortit avant l'aube de cette ville remplie d'agitation. Il savait bien quel étonnement son départ imprévu causerait dans toutes les classes de citoyens, d'autant plus que la plupart ne pourraient en supposer la cause même apparente, bien moins encore en pénétrer le but véritable. Il ne se dissimulait pas d'ailleurs que les membres du Parlement en concevraient facilement de graves soupçons. Mais il avait contume de se conduire en toutes choses avec cette loyauté et cette franchise propres à

l'homme qui agit dans des vues justes et libres; il était profondément pénétré de cette pensée, que le chrétien ne se prête point aux voies secrètes et détournées: il écrivit donc au président du Parlement qu'il avait un très-vif désir de faire quelque chose pour obtenir la paix, et que, pour y parvenir, il avait jugé convenable de se rendre lui-même à la cour; il l'assurait en outre que personne n'était au courant de ce secret, parce que cette résolution n'avait d'autre mobile que son désir d'ouvrir son cœur à la reine, de l'éclairer sur le véritable état des choses, et de lui dire avec vérité qu'il n'avait manifesté son projet à personne, et que nul ne l'avait engagé à le lui découvrir. La pensée du saint homme plut à Molé; il pensa que, dans des temps si difficiles, Vincent pouvait rendre des services signalés à la cause de la justice, de l'ordre et même de la liberté.

Vincent prit donc la route de St-Germain, après avoir consacré à l'oraison une grande partie de la nuit qui précéda le jour en question: selon sa coutume, il demeurait paisiblement soumis à la volonté divine, relativement à la réussite de cette entreprise fort hardie et difficile. A peu de distance de Paris, il rencontra des soldats qui essayèrent de lui barrer le passage, et le menacèrent de le mettre à mort, croyant peut-être qu'il tramait contre eux quelque machination; car peu de jours auparavant, ils en étaient venus aux mains avec les habitants d'un bourg voisin, ceux-ci se défendant contre l'insolence habituelle aux milices, ceux-là voulant commettre dans ce bourg des actions honteuses, et se livrer au pillage. Un frère de la Mission, qui accompagnait Vincent, fut fort effrayé de ce contre-temps; mais plus tard, racontant l'aventure: « Je pensai, dit-il, que Dieu ne permettrait pas que ces gens fissent injure à monsieur Vincent; et je calmai encore mes craintes en

me disant que, en tout cas, la Providence nous aiderait. » Ce fut ce qui arriva en effet. Ceux qui s'étaient présentés avec un aspect si menaçant, rendirent ensuite de bonne grâce toutes sortes de services à Vincent, jusqu'à lui indiquer le chemin le plus sûr et le plus court. Ce premier péril écarté, il s'en présenta un autre, près de Neuilly: des pluies extraordinaires avaient tellement grossi le fleuve, qu'il paraissait impossible de le passer; mais l'assistence du ciel se montra, dans cette occasion, d'une manière évidente; en effet, Vincent parvint sain et sauf à la rive opposée, contrairement à l'opinion de tous ceux qui le virent confier sa vie à l'impétuosité du courant furieux. Arrivé de l'autre côté, il remercia Dieu de l'avoir fait échapper à ce danger; puis il donna, dit-on, son cheval à un pauvre qui devait nécessairement et sans retard traverser le courant de ce fleuve périlleux et perfide. Arrivé à St-Germain, il se rendit aussitôt auprès de la reine: Anne l'accueillit avec cette bienveillance dont elle ne se départit jamais à son égard, et avec cette vénération que sa présence inspirait à chacun; ensuite elle lui demanda les raisons de cette visite inattendue. On rapporte que le Saint lui répondit en ces termes:

« Reine, le sort des rois, comme celui des peuples, est fixé par les décrets éternels de Dieu, qui abaisse et élève, afflige et console, selon ses desseins: quoiqu'il ne nous soit pas toujours donné de pénétrer clairement les vues de sa Providence, nous savons cependant qu'elles sont conformes aux lois de l'éternelle justice, et tendent à notre plus grand bien. L'agitation qui règne dans Paris est vive; très-vive aussi celle qui remue tous vos Etats. Jamais la France ne parut être dans un tel péril, jamais on n'a pu dire qu'elle fût si près de tomber dans un pareil abîme. L'Europe nous contemple, désireuse de

notre désunion, et jalouse de la gloire à laquelle s'est élevée notre chère patrie, grâce aux sacrifices du peuple, grâce au sang répandu par tant de citoyens: pour rien au monde, nous ne voudrions qu'elle déchût de son haut rang. Le peuple français, dont la puissance et la grandeur furent toujours unies à celles de ses rois, voit avec douleur éloigné de Paris celui dont la gloire ne doit jamais être séparée de la gloire nationale. On recherche et on demande la liberté; mais en attendant, un despotisme aussi cruel assurément que jamais se déchaîne et répand partout le deuil et la désolation. On cherche à corrompre les bons, par toute sorte de tromperies et de fausses promesses: la religion est opprimée; les magistrats, tournés en ridicule; l'honneur militaire, humilié. Bien qu'on affecte de gouverner l'Etat avec des institutions libérales, on voit dominer, en réalité, l'oligarchie de quelques hommes qui, ne connaissant aucun frein, ont accaparé à leur profit toute l'autorité, et se conduisent en princes, je dirai même en despotes et en tyrans. Ils agissent en princes, et blâment les institutions libérales qu'ils devraient soutenir eux-mêmes et dont ils tirent toute leur autorité. En attendant, l'état du royaume devient chaque jour plus désolant; les idées de révolution et de nouveauté se propagent; le parti qui s'est le plus hardiment déclaré contraire aux vues de la cour perd peut-être des prosélytes, mais il ne perd rien de son audace. Les provinces qui, autrefois, étaient certes attachées à la cause du roi, semblent s'en détacher peu à peu; et la révolution triomphe dans les lieux et dans les esprits qui, selon les prévisions humaines, paraissaient devoir lui être le moins favorables. Vous devez employer toute votre sollicitude à guérir tant de maux: faites cesser un pareil désordre; vous n'ignorez pas qu'à Paris même, où le Parlement s'est montré opposé à la

cour, vous avez des amis nombreux et puissants, qui attendent le moment et l'occasion de se montrer. Ceux mêmes qui, par leurs paroles et leurs œuvres, se sont déclarés vos ennemis, ne le sont pas, au fond du cœur, autant que l'indiquent leurs actes et que le proclame la rumeur publique. Soyez persuadée que le cardinal ministre est la principale cause de la haine déchaînée contre la cour; il en est même la cause unique, ou du moins la plus puissante: éloignez de vous cet homme, source de tout le mal, de toutes les colères, de toutes les rébellions. Mon avis n'est guère différent de celui de bien des membres du Parlement lui-même. Rappelez-vous que cet homme soumet à sa volonté toutes les lois et tous les droits: il abuse de la religion même, la chose la plus sainte, pour rassasier sa soif coupable de domination et d'autorité: vous le savez bien vous-même, et ce n'est pas un secret pour ceux qui, comme moi, ont siégé si longtemps dans le conseil royal et combattu pour les libertés religieuses. Dieu prépare des jours de paix et de gloire aux rois qui condescendent aux justes désirs des peuples. Vous pouvez, ô reine, vous mériter ces jours, s'il vous plaît confier la chose publique à d'autres mains que celles de Mazarin. Je vous le demande dans l'humilité de la prière, et dans le désir de votre paix et de celle du peuple. Songez aux haines auxquelles la ténébreuse politique de cet italien rusé vous a exposés, vous et votre jeune fils. Un mot vous suffit pour reconquérir l'affection de la nation entière: prononcez-le; avec la bénédiction du ciel, vous recevrez celle des peuples... »

La reine fut émue jusqu'aux larmes par les paroles du Saint: elle en saisit aisément la vérité et la justesse; mais elle ne sut rien lui dire qui pût calmer ses craintes, et raviver l'espoir qu'il avait mis dans le cœur pieux et noble de cette princesse. Après s'être entretenu

quelque temps avec elle, Vincent passa de ses appartements dans ceux du ministre, afin de mieux développer sa pensée, et d'appuyer son avis de raisons puissantes.

Toutefois, avant de se trouver en présence du cardinal, il réfléchit aux paroles libres et sévères qu'il avait adressées à la reine, et il craignit que Mazarin ne s'irritât de son langage franc et sincère, bien que vrai et digne: il résolut donc, et ce fut un sage parti, de ne plus faire entendre que des paroles de douceur et de conciliation.

Le cardinal était triste et pensif, méditant sur les circonstances difficiles où se trouvait la France, et cherchant dans son esprit quelque moyen de réprimer l'effervescence populaire, qui devenait chaque jour plus menaçante. D'un autre côté, il était assez habile pour comprendre que, par la force même des choses, cet enthousiasme ne pouvait durer, et que le peuple finirait par se lasser d'un gouvernement qui n'avait rien fait jusque là, et se trouvait dans l'impossibilité de rien faire pour lui. Il était donc intimement convaincu que le nouvel édifice reposait sur des bases fragiles, et qu'il ne tarderait pas à s'écrouler. Mais un nuage obscurcissait son front, et laissait trop voir que les reproches de sa conscience lui enlevaient toute assurance et toute tranquillité.

Lorsque Vincent entra, le cardinal lui adressa un regard poli et affable; mais il savait bien quelle différence il y avait entre les vues du saint homme et les siennes. Le fondateur de la Mission lui parla avec douceur; bien qu'il lui répétât à peu près, en substance, ce qu'il venait de dire à la reine, il s'attacha à en mitiger la forme. Il lui fit voir les maux, et proposa des remèdes: il savait bien, disait-il, que l'on n'est pas agréable, quand on ne parle pas au gré des autres; mais il n'était pas homme à manquer de liberté dans ses conseils, ni de

fermeté dans la défense de la vérité. C'est assurément une mission divine, que celle de gouverner les peuples; mais la véritable gloire d'un homme consiste en ce qu'en lui se manifestent tour à tour l'autorité et l'obéissance; il est difficile de commander aux autres, mais plus difficile encore de se dominer soi-même. La tempête grossissait chaque jour: c'était au ministre à chercher le moyen de la calmer. Pourquoi ne se sacrifierait-il pas lui-même au bien public? Ce peuple, irrité et furieux contre lui, le dédommagerait de son sacrifice: il serait plus grand en renonçant au pouvoir, qu'en le conservant contre la volonté de la majorité, et en dépit de la nation entière.

Inutile de dire si ces paroles furent pénibles pour un homme accoutumé à entendre un tout autre langage; de temps en temps, le trouble de son esprit se manifestait clairement sur son visage. Personne, jusque là, n'avait eu le courage de lui parler de la sorte; personne, excepté Vincent, ne l'aurait jamais osé.

Le cardinal repondit brièvement, en termes humbles et avec une grande douceur. Il laissa entendre que la plus grande partie des maux qui affligeaient la France, provenaient des discordes qui se renouvelaient sans cesse, et sous des formes différentes, entre les princes du sang: il faisait remarquer que la résistance à certaines résolutions du ministre, par cela seul qu'elle semblait favorable au peuple, l'excitait contre l'aristocratie et la cour; il montrait, avec une certaine vérité, que les grands profitaient de ces faits, et s'en servaient pour accroître leur propre puissance, au détriment de la dignité du gouvernement: ce n'était pas la liberté du peuple qu'ils désiraient, ils voulaient seulement augmenter leur propre liberté et leur influence. Aussi les membres du Parlement devenaient plus hautains, parce qu'ils com-

prenaient trop combien leur étaient profitables ces divisions entre l'aristocratie et la cour. Eux qui auraient dû être la sauvegarde du peuple contre l'empire trop absolu de la couronne et de la noblesse, ils travaillaient souvent l'une et l'autre, non pour défendre les vrais intérêts du peuple, mais pour soutenir tantôt les populaces séditieuses, tantôt la noblesse factieuse et rebelle. Néanmoins, ajouta en terminant le cardinal, je ne veux pas rester à la tête de la France, puisque mon nom est une pierre de scandale; je me sacrifierai de bon gré au bien public, pourvu que monsieur Le Tellier partage votre avis.

Sans en dire davantage, le cardinal congédia Vincent, et informa la reine de ce qui s'était passé; il lui répéta ce qu'il avait déjà dit au fondateur de la Mission, et manifesta le désir qu'elle entendît sans retard l'avis de Le Tellier et celui des ministres. Ceux-ci furent convoqués, et se rendirent bientôt en présence de la reine: ils écoutèrent la proposition de Vincent et, après une courte délibération, il furent tous d'avis qu'on ne devait pas en tenir compte: ils décidèrent que Mazarin devait rester, et Le Tellier confirma de son autorité la décision du conseil royal. Convenait-il, oui ou non, d'éloigner le ministre, au moins pour quelque temps? Vincent était-il bien au courant de l'état des choses et des esprits? Avait-il plus de pénétration que ceux qui gouvernaient le royaume, et saisissait-il mieux le fond de la situation politique de l'Etat? C'est ce que nous verrons plus tard.

Cependant cette détermination ferme et peut-être inattendue produisit sur l'esprit de Vincent une pénible impression: elle lui fit comprendre encore une fois que ses vues étaient différentes de celles de la cour et de ceux surtout qui, dans le conseil, pesaient sur l'esprit du prince et de Mazarin: il craignit tellement l'indigna-

tion que sa démarche susciterait contre lui, qu'il s'attendait à recevoir, d'un moment à l'autre, l'ordre de sortir du royaume, c'est-à-dire de prendre le chemin de l'exil. Or, il arriva précisément une chose qui le confirma beaucoup dans cette croyance. Une des demoiselles de la cour, fort aimée d'Anne d'Autriche, et à qui étaient confiés des services particuliers près de sa personne royale, se trouvait un jour dans la chambre de la reine. La conversation étant tombée sur les événements de Paris, elle dit: « Reine, Paris est toujours votre bonne ville, et il déposera facilement les armes, dès que le cardinal ministre aura renoncé à son autorité. » Et elle ajouta, certainement avec plus de sincérité que de prudence, que le duc d'Elbœuf lui en avait donné l'assurance. La reine répondit: « Vous avez donc des intelligences secrètes avec nos ennemis? . . . Sortez de ma présence et de la cour, et ne reparaissez jamais devant moi. » Je ne sais quelle justice pratiquait Anne d'Autriche, en chassant de la cour une personne qui n'avait dit que la vérité, et encore, à demi-voix. Mais il en est ainsi; la vérité sonne mal aux oreilles des princes, de quelque manière qu'on la dise. On connut bientôt l'histoire de la bonne, mais peu prudente demoiselle [1]: Vincent en fut également informé. Ne voulant pas se trouver dans une position semblable ou à peu près, il se hâta de demander, et obtint de Le Tellier un passeport pour sortir de S[t]-Germain et même du royaume, s'il le jugeait opportun. Il quitta la cour ce jour-là même: par ordre de la reine, on lui donna une escorte, pour l'accompagner jusqu'à Villepreux.

[1] C'était Mad. Danse.

CHAPITRE II

L'agitation politique continue. — Pillage de St-Lazare. — La cour retourne à Paris.

Pendant que ces choses se passaient à St-Germain, le bruit s'était répandu dans Paris que Vincent en était sorti secrètement. Lorsque le fait fut devenu notoire, les citoyens de tout rang en furent fort contristés. On pensait que Vincent devait avoir de graves raisons, pour tenter une pareille démarche ; on les jugea plus graves encore, quand on sut qu'il s'était rendu à la cour. Cependant on portait sur ce fait des jugements différents, dont un grand nombre, comme il arrive souvent, étaient bien éloignés de la vérité. Vincent, nous l'avons dit, était allé à St-Germain avec le désir de rendre le calme à la France, et il ne croyait pouvoir y parvenir, qu'en faisant écarter Mazarin. Mais bien des gens croyaient difficilement qu'une telle pensée pût venir à l'esprit d'un homme qui avait longtemps siégé dans le conseil du roi ; aussi est-il inutile de dire qu'ils furent d'un avis différent.

Cependant, quoi qu'en pensât le peuple, les bienfaits qu'il avait reçus du saint prêtre avaient été si grands et si continuels, qu'il ne pouvait les oublier en un instant. Mais il n'en fut pas de même de la noblesse, à laquelle, je dois en convenir, se joignirent quelques ecclésiastiques ; il s'en trouvait peut-être que Vincent, siégeant au conseil

royal, avait empêchés d'être élevés aux dignités de l'Eglise. Les faits montraient maintenant combien il avait agi sagement en ce point. Au sein même du Parlement, quoique la partie la plus considérable et la plus sage ne voulût point se souiller d'une pareille infamie contre un homme que la France considérait déjà comme une de ses gloires, il y eut certains personnages qui n'eurent pas honte d'exhaler d'une manière vile et coupable la colère dont ils étaient animés. Il se trouva même un conseiller, homme de bas étage et perdu de mœurs, qui, mettant en avant des ordres que le Parlement ne lui avait pas donnés, se rendit avec une troupe armée à la maison de St-Lazare, s'empara des greniers et de toutes les provisions, en chassa les Pères, mit des gardes à toutes les portes, pilla tout et affecta la maison de la Mission au logement des mercenaires, qui livrèrent tout aux flammes et à la dévastation. Dans leur fureur et leur impiété, ils pensaient, en agissant ainsi, enlever aux malheureux missionnaires tout moyen de subsistance; ils ne firent que dérober et dissiper le bien des pauvres.

Vincent qui, de Villepreux, était passé à Fréneville, n'ignora pas ces horreurs. Il ne put que s'écrier, en versant d'amères larmes: « Dieu soit béni! » Mais les criminelles colères ne s'apaisaient pas; elles se portaient même à des excès plus grands encore, appuyées par l'indignation des magistrats. Ces prêtres de la loi et de la justice ne rougirent pas de se faire les ministres du pillage et du vol [1]. Les missionnaires n'opposèrent aucune résistance, ni aucune plainte; ils pleuraient, mais en secret, sur leur désolation; ils demandaient seulement à Dieu de faire cesser tant de colères qui pesaient sur

[1] Ces excès se commirent plus particulièrement au séminaire de St-Charles, où les missionnaires avaient aussi une maison.

leurs têtes: au-dessus de toutes leurs pensées se trouvait toujours celle du bonheur des pauvres; tout occupés du soulagement des malheureux, ils ne se fatiguèrent jamais, quelque grandes que fussent les contrariétés qu'ils essuyaient. Du reste, le serviteur de Dieu ne laissait pas d'enflammer toujours dans leurs cœurs la ferveur et l'activité: de Fréneville, il leur adressait des lettres dans lesquelles il recommandait à chacun la charité et l'amour. Pour lui, demeurant là où l'avait jeté la perversité humaine, il passait ses jours dans la plus dure pénitence, évangélisant et faisant le bien: privé de vêtements, dans cet hiver rigoureux, il ne prenait, pour sustenter sa vie, qu'un peu de pain de seigle et d'eau; et durant les longues veilles de la nuit, il nourrissait et fortifiait son esprit par la prière et la mortification.

Il demeura encore quelque temps à Fréneville; et, pendant ce séjour, la pensée ne lui vint jamais de retourner à Paris, bien que son éloignement causât un grave dommage aux prêtres de la Mission: peut-être voyait-il clairement que les temps se pliaient mal à la vraie liberté et au triomphe de la justice, et que les tendances se portaient plutôt vers les conjurations et la révolte. Dans ces troubles, on apercevait, d'un côté, l'ambition et les apparences de liberté plutôt que la liberté elle-même; et, de l'autre, on ne pouvait découvrir qu'avarice, despotisme et folie. Il ne pouvait en être autrement; car le fondement de la liberté est la justice, qui, comme la vérité, est, de sa nature, indépendante du genre humain. Elle est éternelle; Dieu ne la forme pas, il la révèle. Et lorsque, par le plus grand des malheurs, la majorité d'un peuple la rejette, elle ne cesse pas pour cela d'être la source des pouvoirs légitimes: si on la combat, il est impossible d'éviter la tyrannie.

Mais cet état de choses ne pouvait qu'être passager

et de courte durée. Vincent résolut d'employer ce temps à visiter les maisons de sa Congrégation, désirant les maintenir pleines d'esprit et de vie. Il passa donc de Fréneville au Mans, où il fut reçu comme un ange par ses disciples; les personnes les plus notables du pays lui donnèrent les plus vifs témoignages de respect et d'affection. Il craignait de ne pouvoir séjourner tranquillement dans cette ville, d'autant plus qu'il se souvint d'avoir combattu, dans le conseil royal, la promotion de l'abbé Lavardin à l'évêché de ce diocèse. Cet ecclésiastique désirait si ardemment la mitre épiscopale, qu'il n'attendit pas, pour la ceindre, la bulle pontificale, et qu'il administra le diocèse avant même d'en être le vrai pasteur. Lavardin avait donc pris de lui-même possession de son siége épiscopal, et, peu de temps après, il sut que Vincent avait érigé, dans ce diocèse, une maison de sa Congrégation. A peine le prélat en eut-il connaissance, qu'il renouvela bien haut les plaintes qu'il avait fait entendre plusieurs fois déjà contre Vincent, depuis qu'il savait avoir obtenu contre sa volonté cette dignité tant désirée. Assurément la position du saint prêtre était embarrassante, et elle exigeait plus que de l'habileté. Rester dans le diocèse, sans rendre ses devoirs au premier pasteur, les convenances ne le permettaient pas; aller simplement le trouver, semblait dangereux. Mais quoique Vincent fût sûrement guidé par son tact et sa prudence, il fut mieux conseillé encore par son humilité. Il envoya deux de ses prêtres saluer le prélat et demander pour lui, avec le plus profond respect, on peut même dire avec d'humbles instances, la permission de rester quelque temps dans le diocèse. Cet acte d'humilité eut le meilleur résultat que l'on pût obtenir; car il vainquit l'injuste ressentiment de l'ambitieux prélat: non content d'envoyer à Vincent une gracieuse réponse, il lui offrit

Digitized by Google

encore un logement dans son propre palais. Le Saint aurait accepté cette offre, s'il n'était survenu le même jour quelques milices commandées par le marquis de Bouillé, que chacun savait être étroitement lié avec les principaux chefs du parti de la Fronde. Les soldats forcèrent l'évêque à partir sans retard, et les promoteurs du mouvement s'emparèrent du gouvernement de la ville.

Vincent en sortit également, peu de jours après, et se dirigea vers Angers; il désirait porter aux Sœurs de Charité la consolation de la parole de Dieu et de ses bons conseils. Mais à peu de distance de Durtal, son cheval étant tombé dans l'eau, il courut risque de se noyer, et fut contraint de s'arrêter dans une auberge pauvre et délabrée; là, au lieu de se reposer, il se mit à instruire tous ceux qui s'y trouvaient, sur les choses de Dieu et de son Eglise. Il courut un danger plus grand encore, en approchant de Rennes: comme il traversait, sur un pont de bois peu solide, un canal situé entre un moulin et un étang très-profond, le cheval, effrayé du bruit produit par la meule du moulin, se mit à reculer, et plaça un pied hors du pont: Vincent fut sur le point d'être précipité dans l'eau, et se crut perdu. Mais le cheval s'arrêta tout à coup, sans raison apparente, et, dans ce mouvement inattendu, le Saint fut désarçonné et tomba sans se blesser. Il attribua, et avec raison, sa conservation à un miracle. Jusqu'à Rennes, il rencontra encore d'autres périls de moindre importance; de sorte que ce voyage fut pour lui plein d'ennuis et de désastres.

Arrivé à Rennes, il trouva tout bouleversé. Il croyait pouvoir y rester inaperçu; mais il fut bientôt reconnu, et comme les partisans de la Fronde avaient également chassé de cette ville ceux qui gouvernaient au nom du roi, on était mal vu, si l'on ne partageait pas plus ou

moins les idées de la révolution. En effet, à peine Vincent y avait-il mis les pieds , que l'on conçut le projet de l'offenser: mais l'un de ceux qui gouvernaient en eut connaissance; touché d'un sentiment de pitié et de justice, il en avertit le Saint; il l'informa également que certaines gens songeaient à le faire arrêter parce que, appartenant au conseil de la reine, il était considéré comme ennemi du présent état de choses. Il l'avertissait en outre qu'on ne tarderait pas à donner l'ordre de l'emprisonner, et lui conseillait de quitter la ville. Or, si Vincent avait, suivant son intention, obtempéré sans retard au conseil qui lui avait été donné, il aurait couru au-devant d'un grave danger, peut-être même aurait-il perdu la vie. Mais Dieu voulut le sauver cette fois encore. Un gentilhomme apprit le départ de Vincent, et, le voyant sortir du lieu où il avait logé, il lui dit : « Monsieur Vincent aura bien sujet de s'étonner dans son voyage ; à deux lieues peut-être d'ici, il sera atteint d'un coup de pistolet. » Et il poursuivit son chemin d'un air si étrange et si agité, qu'il paraissait disposé à toute sorte de crimes. On ne sait comment cela se fit; toujours est-il que le théologien de St-Brien eut vent de ces paroles menaçantes, et fit en sorte que Vincent ne se mît pas en route ce jour-là; il voulut de plus qu'il visitât le Président de la province et les personnes les plus notables de la ville. Le lendemain, il se dirigea vers St-Méen, accompagné du même prêtre; juste au moment où ils sortaient de la ville, montés sur leurs chevaux, St-Brien y vit rentrer le gentilhomme qui, la veille, avait proféré cette menace. Evidemment ce misérable était allé attendre Vincent sur la route qu'il devait parcourir, et méditait de lui faire un mauvais parti : il est certain que la Providence l'avait arraché à une mort inévitable, par le moyen qu'on a vu plus haut.

Digitized by Google

Il se rendit donc à St-Méen, puis à Nantes, ensuite à Luçon. Il prêchait partout, principalement dans les campagnes: il ne pensa jamais à retourner à Paris, où les chefs de l'insurrection semblaient préparer un avenir peu rassurant.

En effet, un tel état de choses ne pouvait convenir qu'à ceux qui passaient leur vie sur les places publiques; et si, chez les Français, les idées de révolution se développaient plus que l'esprit de liberté, la nature de ce peuple, trop différente de celle des insulaires ses voisins, ne lui permettait pas de poursuivre son œuvre par les mêmes moyens par lesquels les plus audacieux projets avaient pu s'exécuter en Angleterre. En outre, le peuple commença à donner des signes de mécontentement; il s'indigna des vexations excessives auxquelles l'assujétissaient les chefs de la Fronde; et ceux-ci l'irritèrent encore davantage, en faisant entendre, pour les moindres fautes, des menaces de mort, de confiscation et d'exil, toutes choses qui n'accompagnent que trop souvent les révolutions.

Un nouveau motif vint effaroucher le peuple et indisposer la bourgeoisie: on publia une loi par laquelle on augmentait outre mesure les impôts généraux, qui n'avaient été déjà que trop aggravés depuis peu de temps: ainsi, par la liberté et au nom de la liberté, on ruinait, sans aucune espèce d'égards ni de retenue, et le trésor public, et la fortune privée de toutes les classes de citoyens. Le président Molé, fort estimé du plus grand nombre, parce que, devant la cour, il avait soutenu et défendu le droit des lois libérales et le respect dû aux anciennes franchises du royaume; Molé fut saisi d'une crainte violente, quand il vit à quel point les parlementaires les plus avancés voulaient pousser les choses. Il songea, et c'était une louable intention, à réprimer l'au-

dace de la révolte, par tous les moyens dont pouvait disposer l'autorité : il avait le projet de le faire avec la même fermeté et, si l'on veut, avec la même sévérité qu'il avait montrées peu auparavant à combattre les abus du gouvernement, et les actes arbitraires de la cour.

Sur ces entrefaites, le conseil royal en vint à des dispositions plus pacifiques : ce n'est pas qu'il considérât la lutte comme s'étant assez prolongée, mais bien, et plus encore, à cause des événements qui se succédaient en Europe avec une rapidité vraiment surprenante. De plus, le conseil de régence savait, à St-Germain, qu'un archiduc était venu à Paris, et avait déclaré à bien des gens qu'un bon nombre d'Espagnols se tenaient prêts sur la frontière, et qu'ils viendraient volontiers soutenir les mouvements populaires. Ce fait démontrait clairement que l'Espagne cherchait une occasion d'intervenir, sous un faux prétexte de liberté, mais en réalité avec des vues secrètes, peu favorables assurément à l'indépendance de la France. L'état des choses empirant chaque jour, et chacun regardant comme impossible de faire tourner à bien ce mouvement, les parlementaires eux-mêmes se montrèrent disposés à des idées plus accommodantes. Du reste, la Fronde ne pouvait, naturellement, se soutenir bien longtemps. En général, les révolutions tombent à cause de la résistence qui leur vient des intérêts compromis d'un grand nombre de citoyens, des craintes qu'éprouve parfois l'aristocratie, plus souvent la bourgeoisie, et presque toujours de la fatigue des esprits. Un gouvernement démocratique et sorti de la révolution demande chaque jour au peuple de nouveaux sacrifices : de cette façon, il prépare tôt ou tard à l'autorité légitime le moyen non-seulement de se rétablir, mais même d'acquérir des soutiens sur lesquels il n'aurait pu s'appuyer peu auparavant. Lorsque, après

un changement de gouvernement, au lieu de l'ordre, de la sécurité, du développement des intérêts généraux et de la grandeur de la nation, les citoyens se trouvent réduits à ne rencontrer qu'une lutte continuelle, l'incertitude pour le présent et de graves craintes pour un avenir problématique, quoi d'étonnant qu'ils rappellent leur passé, et se montrent prêts à se reposer sur une autorité plus tranquille et plus modérée? La Fronde n'avait pas su donner à son gouvernement cette organisation ferme et puissante qui, au fond, est de première nécessité pour tout renouvellement politique. La Fronde avait demandé des sacrifices à toutes les classes de citoyens: les gentilshommes lui avaient donné leurs richesses et leur sang; la bourgeoisie lui était venue en aide, en supportant des taxes arbitraires et fort pesantes; l'insurrection avait obtenu du peuple des sacrifices, mais elle n'avait su lui donner ni pain, ni repos, ni liberté.

Or, à peine le mouvement politique se fut-il développé à Paris, que les provinces essayèrent de rompre l'unité qu'avait enfantée l'œuvre de Richelieu. La cour vit donc qu'il n'y avait plus à différer un accord, quel qu'il fût, afin de reprendre en main le gouvernement. Toutefois elle ne se montrait pas encore disposée à rentrer dans la capitale; car tandis que le roi soulèverait un vif enthousiasme au milieu de sa *bonne ville* de Paris, on craignait qu'il n'en fût pas de même pour la reine et pour Mazarin. En effet, il circulait des bruits sinistres, propagés peut-être à dessein: on disait que la reine inspirait au jeune Louis des idées de vengeance, et développait dans son tendre cœur des sentiments de haine et de tyrannie. Ces calomnies ne pouvaient guère calmer les esprits des parisiens, et une vive agitation se maintenait dans la capitale.

En effet, les satires contre Mazarin ne cessaient pas

encore, et la reine n'y était point épargnée. Cependant on confia au prince de Condé le soin de conclure la paix qui, par le fait, fut traitée entre le prince et le cardinal. Mais lorsqu'on apprit les victoires remportées dans les Pays-Bas, le conseil royal, réuni à Compiègne, jugea qu'il ne fallait plus hésiter à reconduire le roi à Paris. Quand même il n'aurait pas pris cette résolution de son propre mouvement, la commune elle-même de Paris lui en démontra la nécessité: quelques membres de cette assemblée étaient venus à la cour, pour lui persuader qu'il n'y avait plus à différer. Et la cour retourna en effet dans la capitale [1].

Pendant que s'accomplissaient ces événements, Vincent se disposait à passer en Guyenne, lorsqu'une lettre de la reine le rappela à Paris. Il obéit aussitôt, et se dirigea vers la capitale, en passant par Richelieu: là il tomba malade, par suite des fatigues qu'il avait endurées pendant ses longs et pénibles voyages. A peine le sut-on à Paris, qu'on envoya l'infirmier de S[t]-Lazare, pour lui rendre les services que réclamait son état. L'humble Vincent s'écria, en le voyant: « A quoi bon entreprendre un voyage si incommode? » Il eut ensuite regret de ces paroles, pensant qu'il paraîtrait faire peu de cas du bon office qu'on avait voulu lui rendre, et il en demanda doucement pardon à l'infirmier.

L'histoire ajoute un nouveau trait d'humilité à celui que nous venons de rapporter. Apprenant la maladie de Vincent, la duchesse d'Aiguillon pensa qu'il serait utile, presque nécessaire, de lui envoyer une voiture. Quelques années auparavant, on avait fait à Vincent un don semblable, mais inutilement; car on n'avait pu le décider à en faire usage. Lors donc que la voiture arriva

[1] Les conventions de la paix furent signées à Rueil.

à Richelieu, Vincent protesta de nouveau, disant que de telles commodités n'étaient pas faites pour lui; et il renvoya la voiture à la pieuse donatrice. Celle-ci persista dans son offre, Vincent dans son refus: la duchesse s'adressa à l'archevêque de Paris, le priant d'employer son autorité pour persuader le Saint. La charité inspirait la pieuse dame, Vincent était guidé par l'humilité: ce dernier obéit donc à son pasteur; mais en usant de ce don, ce qu'il faisait, du reste, rarement, il avait coutume de dire à ses prêtres: « Voyez, mes bons Pères; je me sers d'une voiture, et je suis fils d'un paysan! » D'ailleurs, si Vincent profitait peu de la voiture, elle ne restait pas inutile pour cela; il la mettait au service des pauvres et des malades. De plus, on ne saurait nier que ce faible secours ne fût très-utile à la société et à l'Eglise, puisqu'il permettait à Vincent de s'occuper de beaucoup de choses dont il n'aurait pu s'occuper autrement.

Cependant étant retourné à Paris, il revit le jeune roi et la reine; on l'accueillit avec honneur et avec joie: il retrouva la cour animée envers lui des mêmes sentiments qu'avant son départ. Chose étonnante! à St-Germain, on s'était fait une juste idée des intentions du saint homme. Il revit Mazarin; mais je ne sais quels sentiments il éprouva en sa présence. Si, en écrivant ces pages, je suivais l'exemple de ceux que nous voyons, de nos jours, donner à l'histoire une forme qui conviendrait mieux au roman, je dirais que, sur le visage de Mazarin, brillait la satisfaction intérieure de l'homme avide de pouvoir, et fier de l'avoir conservé, au moment même où il semblait devoir lui échapper des mains; je dirais que ses traits attestaient que ses vœux étaient accomplis et satisfaits. Puis continuant, je raconterais qu'une pensée plus profonde et plus vraie se cachait sous l'hum-

ble et modeste physionomie de Vincent. Ce même pouvoir, qui résidait entre les mains du cardinal, et que celui-ci exerçait d'une manière si hautaine et si absolue; ce pouvoir devait lui échapper et bientôt peut-être: car on ne saurait conserver une autorité qui n'est pas fondée sur la justice et sur l'affection de peuple. C'est ce qui arriva pour Mazarin, comme nous le verrons plus tard.

Vincent se mit de nouveau à parcourir les églises et les monastères qu'une main sacrilége avait souillés et dépouillés durant les derniers troubles; il visita les maisons des missionnaires, les unes appauvries, les autres ruinées; ensuite il se rendit dans les hospices des orphelins, et partout il porta aide et bénédiction. Enfin il s'occupa de la maison de St-Lazare, à laquelle les récentes émeutes avaient fait tout le mal possible. Là on distribuait toujours du pain à des milliers de pauvres, tandis que le Saint et ses religieux logeaient sous des toits en ruines et entre des murs délabrés. Ces bons prêtres soutenaient leur vie avec un peu de pain d'orge et de seigle, tandis qu'ils distribuaient aux indigents du pain de froment. L'exemple de Vincent était si puissant, que les bons Pères se contentaient de cette misérable nourriture; et jamais ils ne se plaignirent d'une charité qui les faisait souvent souffrir eux-mêmes de la faim. Jamais Vincent n'eut à entendre les reproches des généreux prêtres, qui semblaient vraiment s'être identifiés à l'esprit d'un si grand homme. Ecrivant à monsieur d'Almeras, notre Saint lui disait: « Les pauvres souffrent, et beaucoup; leur nombre s'accroît chaque jour . . . : voilà véritablement ce qui me pèse et m'afflige. »

Ce poids et cette douleur augmentèrent encore par de nouveaux et tristes motifs. Le flambeau de la discorde s'agitait toujours et enflammait l'esprit des Français.

Digitized by Google

Quoique la cour et Mazarin fussent rentrés à Paris, au milieu des applaudissements du peuple, l'esprit de révolte ne s'était point calmé pour cela: avoué chez les uns, secret chez les autres, il attendait le moment favorable, pour se montrer de nouveau fort et menaçant.

Digitized by Google

CHAPITRE III

Les Orphelines. — Les Filles de la Croix.

La voix du Crucifié retentissait continuellement aux oreilles de Vincent, qui voulut obéir au précepte que le Sauveur nous a fait de l'honorer dans l'humanité, et plus encore dans la partie de l'humanité qui souffre davantage: il résolut d'en adoucir les douleurs, de la relever et de la conduire à un état meilleur. Quand il ne pouvait faire mieux, il lui enseignait ces deux grandes vertus, la résignation et l'espérance, qui sont les vertus des âmes fortes et les mieux douées de sagesse et d'amour.

Et il y avait des gens qui méprisaient un tel homme! Il s'était montré un moment dans les salons des grands et dans les conseils des rois; mais une fois sorti de ces palais, où tout respire la grandeur et la puissance, il savait bien aussi pénétrer dans l'humble chambrette du pauvre et sous le toit abandonné, et s'y faire l'ange de l'espérance et de la paix. On l'appelait l'homme de Dieu; et lui, véritablement l'homme de Dieu, en accomplissait la mission: bien que vivant au milieu du monde, il savait s'affranchir des liens du monde; mais jouissant de la vraie liberté, il consacrait tous ses efforts au soulagement de ses frères.

Digitized by Google

Il avait trouvé un remède à bien des infortunes: il voulut aussi s'occuper des orphelines. Puisque la Providence, dans les secrets impénétrables de ses jugements, dont l'esprit humain chercherait en vain les raisons, avait enlevé à ces jeunes infortunées leurs parents selon la chair, il convenait qu'une âme pieuse les remplaçât, pour remplir leurs devoirs, afin que ces malheureuses créatures eussent au moins des parents selon l'esprit. Déjà mademoiselle de L'Estang avait ouvert un asile pour recueillir les orphelines: Vincent de Paul le développa et lui donna un règlement; puis il en fit un institut de charité et en confia la direction à un prêtre nommé Gambard, l'un des premiers qui l'avaient suivi dans les missions; le Saint l'avait également employé avec beaucoup de fruit à maintenir parmi les sœurs de la Visitation la piété et l'amour du bien, qu'avait déposés dans leur cœur leur doux et pieux fondateur, François de Sales, le saint évêque de Genève. Cette œuvre trouva bientôt aussi un puissant secours dans mademoiselle Legras qui, pleine de piété et d'amour de Dieu, s'était montrée si habile et si sage dans le gouvernement des instituts religieux. Les jeunes orphelines eurent ainsi un asile et un refuge honorable.

A cette époque se formait encore un autre institut.

Trois jeunes filles appartenant, sinon à la noblesse, du moins à des familles notables de la bourgeoisie, qui avaient l'âme disposée à la solitude et à la prière, résolurent de se séparer du monde, et de se consacrer tout entières à la pratique des bonnes œuvres et de la piété. Elles s'affermirent d'autant plus dans leur résolution, que la capitale leur semblait être et se trouvait en effet dans un état d'incertitude et de terreur. Du reste, les rêves qui séduisent tant cet âge de la première jeunesse, alors que le monde lui sourit de toutes ses beau-

tés et de tous ses enchantements; ces rêves, dis-je, n'occupaient guère les pensées de ces âmes tendres et douces, trop souvent oubliées ou négligées.

Vincent approuva facilement leur projet; mais, avant de prendre aucune résolution, il leur recommanda de prier, de prier longtemps, afin que, leur pieux noviciat une fois entrepris, aucune difficulté humaine ne pût les en fatiguer ou le leur faire prendre en dégoût. Quelques jours à peine s'écoulèrent, et elles revinrent à Vincent, affermies dans leur vertu et dans leurs résolutions. « Eh bien! leur dit le saint homme, votre persévérance m'est une preuve certaine que Dieu veut, par votre moyen, donner une congrégation nouvelle à son Eglise; il saura tirer un grand bien de votre concours; vous serez d'une grande utilité au peuple, et vous rendrez gloire au Seigneur ». Le temps et la Providence confirmèrent cette prédiction, si bien qu'on la considéra plus tard comme une prophétie.

En effet, la nouvelle communauté fut bientôt établie; et les *Filles de Ste-Geneviève*, devenues assez nombreuses, ouvrirent sans retard une petite école pour les jeunes filles des plus pauvres familles de la ville. En peu de temps, l'école se développa et acquit une telle réputation, que non-seulement l'autorité ecclésiastique approuva l'entreprise de ces bonnes filles, mais encore le gouvernement lui-même leur donna plus tard quelques secours. Françoise de Blosset, qui fut la première directrice de cette confrérie, ne vécut pas assez longtemps pour la voir prospère et parfaitement établie; il lui suffit de voir, par ses débuts, qu'elle serait permanente et durable.

Or, Vincent étant allé à Roye pour une œuvre de charité, y trouva une école où, avec les jeunes garçons, l'on recevait quelques petites filles: l'une de celles-ci,

plus grandelette et plus éveillée que les autres, apprenait d'un jeune maître des choses que ses parents, en la conduisant à l'école, n'entendaient certes pas lui faire apprendre: ces parents étaient de braves gens, au fond, mais dénués de sens et de prudence. Vincent fut très-étonné et affligé du fait; il chercha sans retard à y porter remède. Il se mit à parcourir la ville, à la recherche de quelque pieuse dame qui voulût bien se charger de fonder et de diriger une institution destinée à recevoir les jeunes filles, sans toutefois se laisser guider par l'espoir du gain, ni même de l'honneur et des éloges. Cette femme, il la trouva bientôt en madame Ledoux; de concert avec quatre autres pieuses dames, elle fonda une maison d'éducation, qu'elles confièrent plus tard aux soins d'une dame Vallet, très-pieuse elle-même, dont Dieu bénit manifestement la foi simple et ingénue. La nouvelle école devint donc très-prospère. Ballot, doyen de la collégiale, fit de grands efforts de zèle et de charité, pour que la nouvelle confrérie réussit à bonne fin, et se montrât animée de cet esprit chrétien que Vincent voulait lui inspirer. Or, un soi-disant philosophe, un de ceux pour lesquels l'imposture tient lieu de savoir et de religion, trouva mauvais que, à une école peu profitable, on en eût substitué une autre qui, dirigée par d'excellents principes, devait nécessairement produire les meilleurs résultats. C'était précisément ce que ne voulait pas ce misérable. Il résolut alors d'inspirer au vieux prévôt, brave homme à courte vue, quelque doute d'abord, puis une certaine crainte. Il y réussit sans trop de peine; il parvint ensuite à lui persuader que Vincent de Paul avait eu certainement l'intention de faire une bonne œuvre, mais que cette œuvre causerait tôt ou tard de grands soucis aux curés de la ville et à ceux des villages voisins, mais surtout au prévôt;

Digitized by Google

car celui-ci devait empêcher une telle institution de s'établir dans sa juridiction, sans que le roi y eût donné sa sanction par lettres patentes, ou que l'autorité eût manifesté son bon plaisir de toute autre manière. Vincent fut informé de ces manœuvres, mais n'y fit aucune attention : il n'en prenait pas souci, pensant que le temps apaiserait la colère de ses ennemis, ou que, en tout cas, la Providence saurait bien y porter remède : il avait coutume de s'en rapporter à la Providence, dans toutes les œuvres qu'il entreprenait. En effet, la nouvelle communauté prospéra et marcha toujours de mieux en mieux.

Cependant, plus elle augmentait en activité et en crédit, plus aussi grossissait l'indignation de ceux qui trouvent beau de s'opposer à tout ce qui contribue à propager la religion, à rendre la pratique de la vertu facile et habituelle parmi ces classes de la société, où le défaut ne s'en fait que trop sentir. Cette sorte de gens voudraient qu'on ne parlât pas même de Dieu au milieu du peuple, afin que peu à peu l'esprit humain en perdît jusqu'à l'idée, si c'était possible : ainsi ils travaillent tantôt d'une manière sourde et ténébreuse, tantôt ouvertement et au grand jour, afin que, l'éducation se perdant entre leurs mains, le peuple abandonne toute idée de vertu et de religion : alors, ils feraient de ce peuple un instrument de séditions et de tumulte, supprimeraient tout ordre social, et transformeraient la famille humaine au gré de leurs vains principes. Ah ! si ces principes venaient à prévaloir, je ne sais vraiment ce que deviendrait la société. Génération bien funeste, même en des temps tout différents de ceux de Vincent, et dans lesquels, sous des formes nouvelles, on agite des questions anciennes et toujours pernicieuses.

Or, n'ayant réussi à rien contre Vincent, ces malheureux tournèrent leur mécontentement contre les prê-

tres qui favorisaient le nouvel institut, et contre les dignes femmes qui s'étaient vouées à le soutenir par leurs efforts et leurs sacrifices. Cependant ils attendirent que Vincent se fût éloigné du pays; ils espéraient qu'alors les bons prêtres n'auraient plus aucun motif de soupçon ou de crainte. Ils se mirent donc à inventer et à propager les plus horribles et les plus viles calomnies; ils parlèrent d'actions honteuses commises par d'autres, mais qu'ils auraient voulu commettre, sans y réussir. Ils s'étaient mis en tête de parvenir à leur ignoble but, et, ne trouvant pas d'autre moyen d'en finir, ils essayèrent d'ameuter le peuple contre la pieuse institution. Le peuple se souleva en effet, mais contre ceux-là même qui avaient voulu faire de lui un instrument de sédition et de crime. Ce fut le peuple qui, comprenant l'inique persécution dont ces pauvres femmes étaient victimes, les appela les *Filles de la Croix*. Elles conservèrent plus tard ce nom qui leur était cher. Les docteurs de la Sorbonne eurent à déclarer dans la suite que l'institut des Filles de la Croix était louable, pieux et fort utile aux orphelines, pour lesquelles il avait été plus spécialement établi.

Croirait-on que ces infâmes, non contents de vouloir détruire la pieuse institution, cherchèrent, faute de mieux, à ternir la réputation des ecclésiastiques qui l'avaient soutenue et défendue? Et pourtant il en fut ainsi. Ils les accusèrent devant les tribunaux, et ils conduisirent leur œuvre avec tant de perfidie, que ces pauvres prêtres furent mis en prison, et y furent retenus un certain temps. Cependaut leur innocence fut prouvée, et on leur rendit la liberté. Le procès intenté contre eux fut porté jusqu'au conseil du roi; Vincent fut appelé à émettre son avis à ce sujet, et il n'eut pas de peine à prouver l'innocence de ceux qu'on accusait. Après avoir manifesté à tous l'indigne complot de ces misérables, Vin-

cent appela à lui ces prêtres, avant leur départ pour Roye, et leur dit : « Vous êtes libres désormais. Je sais que vous craignez des tumultes populaires, en rentrant dans votre ville : ah ! retournez-y sans orgueil et sans crainte ; si vous vous montrez humbles, quelle raison aurez-vous jamais d'être timides ou lâches ? L'injuste persécution que vous avez soufferte ne doit pas vous rendre trop craintifs ; d'un autre côté, la victoire que vous avez remportée ne doit pas vous inspirer une trop facile confiance. Soyez sans inquiétude : le jour n'est pas loin peut-être, où le nouvel institut deviendra un arbre fécond en fruits salutaires, et couvert d'un feuillage tout rempli de suavité et de parfums. Il suffit qu'il conserve son esprit primitif de pauvreté, de simplicité, de mortification, de piété et d'obéissance. Que les Filles de la Croix portent vraiment la Croix, qui a vaincu le monde ; et leur victoire durera aussi longtemps que le monde. »

Madame de Villeneuve et d'autres pieuses personnes, parmi lesquelles mesdames Pollallion, de Lamoignon et Legras, qui avaient été, comme nous l'avons vu, les principaux instruments des œuvres de Vincent, voulurent fonder à Paris une maison pour les Filles de la Croix, et celles-ci obtinrent beaucoup d'éloges et de vénération dans la capitale. Cependant là encore elles eurent à souffrir bien des obstacles et des contrariétés ; mais elles réussirent promptement à faire toute sorte de bien : entre autres choses, elles recueillirent dans un endroit destiné à cet usage ces femmes malheureuses qui, si elles n'ont plus le mérite de l'innocence, réparent, au moyen de la charité, leur faute effacée par la vertu du repentir, qui purifie toute chose créée et la renouvelle, après l'avoir placée dans la voie de la vertu et de la pénitence.

On a dit que, dans l'ardeur de sa charité, Vincent avait trop fait pour les Filles de la Croix, et que cela

pouvait créer quelque obstacle au développement d'autres institutions également fondées par lui : car certaines œuvres de charité devenaient, pour ainsi dire, communes aux différents établissements conçus et créés par l'homme de Dieu. Mais qui ne voit, dit-il un jour, que, si chacune de ces institutions peut rivaliser avec les autres, il faut trouver dans cette rivalité même une nouvelle cause de sainteté et de mérite? Le zèle chrétien consiste en ce qu'il tend à multiplier ceux qui cultivent la vigne du Seigneur, et non à rivaliser sur les œuvres. Il suffit que chacun fasse ce qu'il peut : il n'est pas donné à tous également. Il est certain toutefois que, si les Filles de la Croix déployèrent une très-grande ardeur à exercer leur mission, on ne saurait dire que les Filles de la Charité fussent moins zélées à remplir la leur. Mais ces courageuses vierges n'étaient-elles pas aussi des filles de la Croix? O Tau, mystérieux symbole de souffrance et de perfection, d'opprobre et de grandeur, vénéré avant même que ton mystère s'accomplît sur le Golgotha; ton signe était gravé dans l'esprit des meilleures d'entre elles, il faisait leur force et leur grandeur. En toi, elles combattaient les combats de la liberté; par toi, elles entonnaient l'hymne du triomphe et de la victoire [1]. Inconnu des hommes sensuels et des gentils, tu fus révélé aux justes et aux voyants; trois fois Israël fut sauvé par ton emblème. Avant l'ère chrétienne, on était instruit de ton mystère, dans la tribu de Juda. O Croix! tu as sauvé le monde; tu jugeras le monde. L'humanité

[1] Quelle autre puissance que celle de la Croix défit Amalec, le plus formidable ennemi qui ait jamais menacé la postérité de Jacob? Le triomphe de cette journée appartient tellement au signe de la Croix figuré par Moïse, pendant tout le temps de la bataille, que celui-ci, obéissant aux ordres du Seigneur, voulut que le souvenir s'en perpétuât par écrit et fût transmis à Josué; et, pour célébrer la défaite des ennemis, il éleva un autel auquel il donna le nom de *révélateur*. Selon des interprètes autorisés, Josué connut la puissance de ce signe miraculeux.

Digitized by Google

se rapproche de son unité primitive par ces forces nouvelles même par lesquelles, assujétissant la nature à son empire, l'homme se rend maître de l'espace et du temps. Le langage du télégraphe et la rapidité de la vapeur réunissent les peuples séparés; et les mers qui, autrefois, posaient une barrière infranchissable entre les nations, sont maintenant le meilleur véhicule de l'industrie et du commerce, qui unissent les peuples modernes par les liens de la fraternité: ils se rapprochent d'abord, si l'on veut, par le désir des intérêts matériels; mais ensuite, par une conséquence nécessaire, ils s'unissent dans une communauté d'idées et de croyances. L'Orient dort encore, et peut-être pour quelque temps. Mais l'Occident chrétien a ouvert à la science et à la charité la voie de toutes sortes de progrès. La *Terre de la Croix* donne à l'Europe le moyen de rapprocher les lieux les plus distants entre eux: par ce symbole de charité, il semble que les nations arrivent à l'intelligence de l'amour, puis, à celle de la foi; car la foi est un amour, un amour immense. Toutefois les jours de tribulation ne disparaîtront pas pour cela de notre planète, qui est un lieu de douleur et d'épreuve. Mais quand le soleil s'obscurcira, que la lune ne donnera plus qu'une lumière pâle et sanglante; quand les étoiles cacheront leurs rayons dans l'immensité du firmament; alors la Croix, brillante d'une lumière céleste, renouvellera les choses, en les plaçant sur un horizon vaste, sans fin et sans limites. On verra bien alors que cette « clef qui ouvre, sans que personne puisse fermer, ferme aussi, sans que personne puisse ouvrir [1]. » Oh! heureuses les vierges de Vincent, qui prirent pour signe et pour titre de leurs œuvres la Croix, symbole mystérieux et divin!

[1] Hæc dicit Sanctus et Verus, qui habet clavem David: qui aperit, et nemo claudit; claudit, et nemo aperit. *Apocal. III*, 7.

CHAPITRE IV

Discorde entre les Princes et le Ministre. — Arrestation des Princes. -- Exil de Mazarin.

(1649-1651). Avant que le calme se fût rétabli, avant même que la cour rentrât à Paris, le prince de Conti, tant en son nom qu'en celui des autres généraux, avait nettement déclaré au Parlement qu'il renonçait à ses prétentions, et qu'il abandonnait même toute espèce d'hostilités, à condition que le Cardinal Mazarin serait écarté du gouvernement ; car lui seul était la cause des troubles survenus dans la capitale, et de la guerre civile. Condé avait tenu à peu près le même langage aux chefs de la faction parlementaire. Cela entretenait de graves soupçons dans l'esprit du cardinal : ses inquiétudes s'accrurent encore le jour où il s'aperçut que le parti militaire, s'unissant aux principaux membres du Parlement et à cette bourgeoisie qui se montrait la plus ardente et la plus passionnée pour les nouveautés, fournirait tôt ou tard à la couronne un sujet de réflexions, peut-être même de craintes. C'est pourquoi il n'hésita pas à offrir au prince le commandement de l'armée de Flandre.

Il agit ainsi dans la pensée que, une fois engagé dans une guerre étrangère, difficile, désastreuse et, tout portait à le croire, de longue durée, le prince devrait né-

cessairement se tenir éloigné du gouvernement; en outre, ce qui était le plus important, il ne pourrait plus intervenir dans les conseils royaux. Mais le prince répondit qu'il ne voulait pas s'occuper de la guerre entreprise contre l'Espagne : toutefois, s'il plaisait au ministre de lui confier de nouveau le gouvernement de la Bourgogne, il le reprendrait volontiers, et sans aucun retard. Le cardinal devina facilement les secrètes intentions du prince; car si l'activité de la Fronde semblait diminuer à Paris, elle augmentait dans les provinces, où elle acquérait chaque jour plus d'ardeur et de vie. C'est pourquoi le parti militaire et bon nombre de ceux qui représentaient le parti des gentilshommes, avaient rattaché leur cause à celle des agitateurs de la Fronde. Or, si Condé avait obtenu le gouvernement de la Bourgogne, la guerre des provinces serait naturellement entrée dans une phase nouvelle, et aurait suscité des embarras à la cour: il était évident que Condé pouvait, tôt ou tard, en diriger tous les mouvements.

Le duc de Guise, banni de la France, n'avait pas hésité, peu auparavant, à offrir son épée au roi de Naples, où il avait été accueilli avec un enthousiasme extraordinaire. Après la convention de Rueil, l'archiduc Léopold semblait bien avoir renoncé aux intelligences secrètes qu'il entretenait avec le Parlement de Paris; mais il y avait toujours de grandes et puissantes familles, d'illustres lignées, qui formaient dans les provinces des aggrégations considérables; et celles-ci prouvaient que la monarchie française n'avait pas encore acquis une autorité suffisante, et qu'il pourrait bien surgir un parti disposé à se joindre aux Espagnols, pour des motifs politiques, comme on avait vu, à une époque peu éloignée, les Huguenots s'allier aux Suisses, dans l'intention de soutenir et de défendre leurs croyances. Les choses

en étaient là, lorsque la cour, ainsi que nous l'avons dit précédemment, fit sa rentrée à Paris.

Aussi les hommes les plus clairvoyants considéraient la convention de Rueil, non comme un traité certain et durable, mais seulement comme un repos et une trève exigée par les circonstances. Quoi qu'en pensât Vincent, je crois pouvoir affirmer ceci avec certitude: il nourrissait l'idée fixe que Mazarin ne devait pas conserver son autorité. Mais quelle que fût son opinion, il est vrai de dire que notre Saint ne restait pas inactif et qu'il ne cessait de travailler à un accommodement. Il obéissait en cela soit à cet esprit de charité qui animait toutes ses pensées et toutes ses œuvres, soit à son humilité accoutumée; car il n'était pas de ceux qui ne cèdent jamais au sentiment des autres. Du reste, il était persuadé, au fond de l'âme, qu'il avait raisonné juste, lorsqu'il avait déclaré qu'il était nécessaire d'écarter le cardinal du gouvernement: on le vit bien plus tard, comme nous le dirons dans la suite de notre récit.

Si je considère les faits qui se succédèrent alors, et ceux qui survinrent peu après, je reconnais facilement que Vincent était un véritable homme d'Etat, au-dessus des hommes du gouvernement. J'ai voulu noter ici cette pensée, qui s'est présentée d'elle-même à mon esprit. Car les modernes ont pris l'habitude de dire que la sainteté de la vie, surtout si elle est circonscrite dans les murs d'un cloitre, ne donne pas à l'homme l'aptitude nécessaire pour diriger les affaires de la société et les intérêts du monde. Je pense, au contraire, que les forces de l'esprit se développent par la méditation, qui donne ensuite aux conseils plus de sagesse et d'assurance. Et quand même je n'en serais pas assez convaincu, il me suffirait, pour en être persuadé, de lire l'histoire, qui atteste que la sainteté a toujours été prudente et active.

Digitized by Google

En effet, l'activité est mère de l'héroïsme, qui est le comble et l'excès logique de la vertu, considérée soit sous le rapport moral, soit sous le rapport exclusivement social et civil. D'où il faut conclure que le saint, que l'on appelle avec raison un héros religieux, n'en est pas moins un héros civil: et lorsque ces deux héroïsmes se rencontrent dans un seul homme, celui-ci touche à l'excellence de sa nature, et fournit le type de l'homme idéal et parfait. Pour qui écrit la vie de Vincent, ces idées acquièrent une nouvelle importance; elles ne sont plus déduites des principes généraux de la morale chrétienne, elles apparaissent comme des sentences sorties de la considération attentive des faits de sa vie. Au milieu des œuvres vastes et extraordinaires de la charité, dont j'ai dit si peu, tandis qu'il y avait tant à dire; au milieu, dis-je, de toutes ces œuvres, il s'appliquait à apaiser les partis, à supprimer les querelles et les inimitiés, à empêcher les haines et les vengeances: il demeurait, en un mot, mêlé aux guerres des nations, aux querelles des gouvernements et des peuples.

Il était donc persuadé que les princes ne pouvaient être satisfaits de l'administration de Mazarin, et que celui-ci ne devait avoir aucune confiance dans les actes des princes. Partant, il était nécessaire de rapprocher, autant que possible, les partis; Vincent y travailla de toutes ses forces, et, disons-le, il réussit jusqu'à un certain point: car la reine avait consenti à revoir les princes, et ceux-ci restaient à sa cour. Comment Vincent conduisit-il cette affaire délicate? C'est ce que n'indique aucun document, excepté le passage suivant d'une lettre recueillie par un de ses premiers biographes, et que j'aime à citer ici.

« Je supplie humblement votre Eminence [1] de me

[1] Mazarin.

Digitized by Google

pardonner, si je suis revenu hier soir, sans avoir été honoré de ses ordres. Monseigneur le duc d'Orléans m'a fait avertir qu'il doit envoyer sans trop de retard Monsieur d'Ornans, avec la réponse, qu'il désire écrire d'un commun accord avec le Prince [1].

« J'ai fait savoir à la reine que l'entretien qu'ils eurent hier entre eux fut plein de respect et même d'une certaine courtoisie. J'ai dit à son Altesse que, si le roi le rétablissait dans son autorité et prononçait une sentence de justification, votre Eminence ne tarderait pas à donner la satisfaction que l'on désire: je n'ai pas dissimulé qu'il serait difficile d'arranger cette affaire par le moyen d'intermédiaires, puisque, pour la traiter, il faut une personne qui possède la confiance des deux parties. Il m'a fait connaître, par ses paroles et son maintien, qu'il était fort content de tout cela, puis il a ajouté qu'il en parlerait au conseil. Demain j'espère, avec l'aide de Dieu, porter la réponse de votre Eminence . . . . »

Cependant la reine faisait à Condé un fort gracieux accueil, et le cardinal lui-même lui donnait quelques témoignages extérieurs non-seulement d'estime, mais encore d'un certain abandon; peut-être était-ce pour cacher plus adroitement ses projets secrets. Mais Condé n'était pas homme à ajouter une foi aveugle à quelques démonstrations, ni à se laisser prendre aux flatteries et à la souplesse de Mazarin: il n'était pas surtout capable de se séparer du parti militaire et de la noblesse, le parti, précisément, qui demeurait le plus ferme dans l'intention de résister de toutes ses forces à la puissance et à l'autorité du cardinal. Celui-ci, de son côté, ne voulait plus entendre parler de Condé ni de ses adhérents; il poursuivait l'idée fixe ou de l'attirer dans quel-

[1] Le prince de Condé !

que piége, ou de le placer dans une situation telle, qu'il perdît toute son influence. S'il ne parvenait pas à son but par ses ruses habituelles, il comptait y réussir d'une manière plus expéditive et plus certaine.

Un matin, le prince de Conti, le duc de Longueville et Condé se tenaient dans l'antichambre de la reine, lorsque trois capitaines des gardes royales s'approchèrent d'eux, disant que, par ordre de la régente, ils étaient obligés de les arrêter. Les princes remirent leur épée aux capitaines; Condé s'écria, en la tirant du fourreau: « Voilà le prix de mes services ! »

Cet acte de violence, je veux dire l'arrestation des princes, répandit la plus grande agitation dans l'esprit de ceux qui commandaient le parti militaire; il indigna vivement les chefs de la noblesse, qui avaient, peu auparavant fait leur soumission. Dès qu'on sut que les prisonniers avaient été transportés à Vincennes, la fleur des gentilshommes et les chefs de la noblesse provinciale abandonnèrent Paris, méditant un nouveau soulèvement et disposés même à recourir aux armes. Trois provinces s'y seraient surtout prêtées, la Normandie, la Guyenne et la Bourgogne: or, la Bourgogne était précisément une de celles qui n'avaient que rarement ou jamais causé de sérieux embarras au gouvernement. Les Condé étaient de la race des Bourbons, comme les ducs de Bourgogne descendaient des Valois. Les Condé avaient été souvent enfermés à Vincennes ou à la Bastille, parce que, se mettant souvent à la tête de la rébellion, ils se trouvaient exposés à des mesures sévères de la part de l'autorité royale. Mais jeter en prison le prince de Conti et le duc de Longueville, c'était montrer qu'on voulait rompre une bonne fois avec la partie la plus active et la plus hardie de la Fronde, c'était déclarer que le gouvernement ne prenait aucun souci du traité de Rueil.

Ces faits augmentèrent le nombre des ennemis de Mazarin ; le duc de Bouillon, le maréchal de Brézé, Turenne, Marillac se déclarèrent ouvertement hostiles au cardinal; leur exemple fut suivi par l'aristocratie, pour laquelle ces noms étaient chers et vénérables. L'agitation s'étendit donc à toutes les parties du royaume; l'aversion pour le régime actuel ne fit que s'accroître, et la pensée vint à quelques esprits de rétablir les gouvernements des anciennes provinces, de les rendre héréditaires et de constituer quelque chose de semblable à l'ancienne monarchie féodale du XIVe et du XVe siècle. Mais les circonstances étaient bien changées, et des pensées trop différentes occupaient les esprits, celui surtout du ministre. Devant lui s'ouvraient, pour ainsi dire, deux voies: d'un côté, combattre le parti des gentilshommes, qui avaient pris les armes; de l'autre, attaquer directement l'esprit provincial, et empêcher que, sous des formes plus ou moins aristocratiques, ne se relevât cette espèce de fédéralisme déjà combattu par Richelieu, et qui semblait maintenant vouloir reparaître. Mazarin s'attacha au second parti: il ne voulut plus entendre parler de pactes, d'accords, de concessions, d'accommodements. D'une part, il pensait que, en agissant ainsi, il sauverait la grandeur de la couronne; de l'autre, il voyait que c'était le meilleur moyen de conserver la monarchie française forte au-dedans, redoutée et respectée au-dehors.

Il n'hésita donc point à recourir aux armes; il dirigea ses premières attaques contre la Bourgogne, et, afin que l'expédition prît un caractère sérieux, et éveillât encore, si l'on veut, des sympathies dans ceux qui se tenaient le plus attachés aux traditions monarchiques, il voulut que la reine et le jeune roi quittassent la capitale, pour se rendre sur le champ de opérations; il y tenait d'autant plus, qu'il ne se dissimulait pas que la

guerre civile pourrait se rallumer dans un avenir peut-être assez rapproché. La Bourgogne fut facilement occupée: cette province manquait de places fortes et de tout moyen de résistance. De là, le cardinal marcha sans retard sur la Normandie, alors gouvernée par les Longueville. Le duc, comme on l'a dit, était alors renfermé dans le donjon de Vincennes; la duchesse, femme d'un cœur magnanime et d'un grand courage, avait eu recours au parlement provincial et aux grandes communes de Caen et de Rouen: néanmoins, vu le petit nombre de ses soldats, quoique résolus, hardis et fidèles aux Longueville, elle ne pouvait tenir tête aux armées royales, maintenant renforcées de régiments étrangers. Inutile de dire si ces mercenaires sévirent contre les malheureuses provinces: les histoires de l'époque racontent les faits les plus honteux et les plus abominables commis par ces gens, qui renouvelaient, parmi ces peuples infortunés, les plus horribles souvenirs des Hongrois, des Normands et des Sarrasins, qui avaient autrefois parcouru ces provinces. Toutes les lois étaient foulées aux pieds, le sanctuaire profané, les villes saccagées, tous les esprits remplis de terreur et d'effroi; partout régnait la confusion et le désordre. Certes, tout cela n'était pas de nature à maintenir dans la fidélité les autres provinces du royaume.

Cependant Mazarin ne s'en tint pas à ces premières victoires, bien qu'il fût inquiet sur l'état de Paris, où la Fronde semblait acquérir plus de vigueur et de vie et où ses chefs savaient profiter de l'éloignement du ministre et de la cour. La Bourgogne et la Normandie, c'était quelque chose; mais pour pouvoir se vanter d'avoir soumis les provinces, il fallait assiéger Bordeaux, promener ses armes à travers la Guyenne et la Gascogne, où le parti militaire de la Fronde avait réuni ses forces, pour tenter un dernier effort. Là, l'antique et fière noblesse, dont

le blason remontait aux guerres du Prince Noir, s'était groupée autour du maréchal de Turenne; avide de périls et de gloire, elle affichait les mêmes prétentions que les paladins de Charlemagne, qui juraient par la mémoire de leurs pères et sur leur fer nu, de tuer chacun vingt géants, ou de conquérir un château à la pointe de leur épée. Mais Bordeaux fut bientôt forcé de se rendre. Ce nouveau succès apaisa beaucoup l'audace de ces esprits échauffés et belliqueux, et sembla devoir, sinon mettre fin à la guerre, du moins déterminer une trève entre le parti populaire et le parti royal. Cependant on demeurait armé des deux côtés; le parti qui appuyait l'autorité de la couronne acquérait chaque jour plus de force et de puissance: toutefois la colère de la nation contre le ministre devenait chaque jour plus effrayante et plus terrible; de nouveaux griefs s'ajoutaient aux anciens, et dans Paris surtout, on n'épargnait au cardinal aucune espèce d'outrage. Et il le savait bien. Mais au lieu de trop s'inquiéter de ce que le peuple pouvait dire sur son compte, il s'irritait davantage contre les intrigues des parlementaires et des municipaux: il était surtout indigné de la conduite du duc d'Orléans, qui favorisait leurs projets, mû peut-être par l'ambition, mais plus encore par cette incertitude et cette versatilité de caractère, qui le rendaient peu apte aux luttes politiques, bien qu'il se montrât fier et hardi au milieu des combats. Son honneur et celui de sa race furent mieux défendus par madame de Montpensier qui, durant les guerres civiles de la Fronde, déploya un caractère viril, et montra des sentiments élevés et magnanimes, plus dignes d'une romaine, que d'une dame française.

Mais la discorde divisait les chefs qui dirigeaient les mouvements de la capitale: les factions s'aguerrissaient; elles étaient formées et guidées par l'intention de se sur-

passer mutuellement, et de ne pas déposer les armes, avant que l'une d'elles, triomphant de toute résistance, ne remît le pouvoir entre les mains de ses chefs, avec la certitude de le conserver à jamais. La reddition de Bordeaux, qui mettait les provinces aux abois, avait causé au cardinal ministre une vive satisfaction: il se préparait désormais à reconduire la cour à Paris, et à s'y rendre lui-même; sa puissance n'avait fait que croître, au milieu des obstacles, comme aussi, après la révolte, l'autorité du roi se montrait plus affermie; la majesté du trône, plus splendide.

Cependant le Parlement, encouragé par l'autorité du duc d'Orléans, demandait la liberté des princes; le cardinal la refusa. Alors tous les partis existant à Paris s'unirent ensemble; le Parlement, la municipalité, la noblesse et la bourgeoisie demandèrent et exigèrent la mise en liberté des princes; le cardinal de Retz et madame de Montpensier affermissaient le duc dans sa résolution. Mais quand on apprit que les prisonniers, au lieu d'être rendus à la liberté, traversaient l'Océan, pour être transportés on ne savait où, Paris s'en montra vivement ému; le peuple se révolta à main armée et exigea que le pouvoir fût arraché au cardinal: celui-ci eut à craindre de voir se renouveler contre lui-même l'indignation populaire qui s'était dressée si terrible contre le maréchal d'Ancre.

Cependant il ne songeait pas encore à céder. Mais lorsqu'il apprit que Gaston d'Orléans lui-même, oncle du roi, s'était uni à la bourgeoisie par des conventions plus ou moins secrètes; quand il sut que le Coadjuteur, par les artifices les plus secrets et les plus adroits, le maintenait ferme dans cette voie; le ministre conçut des craintes sérieuses. Les partis luttaient entre eux; ils ne s'accordaient que sur un point, leur haine contre le

cardinal. Mazarin était rentré à Paris; mais Paris ne voulait plus subir son autorité. Si les remontrances et les conseils de Vincent avaient convaincu la reine et le sagace italien, celui-ci aurait abandonné le pouvoir pour un moment; il aurait pu le reprendre bientôt, et avec quelque gloire; peut-être l'autorité lui aurait-elle été rendue par ceux-là même qui la lui refusaient alors. Mais on avait méprisé les avis de Vincent, et, au moment même où l'on pensait que tout allait céder devant le ministre, celui-ci restait sans aucun ami, excepté la reine. Ses ennemis avaient vaincu.

Un soir d'hiver, froid et pluvieux [1], le cardinal se rendit auprès d'Anne d'Autriche; après un court entretien, il obtint d'elle, pour le Capitaine des gardes royales, une lettre par laquelle il lui était enjoint de se tenir prêt à exécuter les ordres du ministre. Après avoir conféré avec cet officier, Mazarin échangea ses vêtements contre ceux d'un gentilhomme de cour, jeta sur ses épaules un manteau brun, se couvrit la tête d'un ample chapeau surmonté d'une plume blanche et flottante; puis, suivi de trois gentilshommes des plus fidèles et des plus hardis, il sortit du Louvre, monta à cheval et se dirigea vers St-Denis. Là, des gardes l'attendaient, qui se rangèrent autour de lui, à son arrivée: aussitôt il donna de l'éperon aux flancs de son cheval; car bien que personne ne se doutât de sa fuite, il avait hâte de s'éloigner de Paris. Il prit la route de la frontière, afin de sortir au plus tôt du royaume.

Le lendemain matin, la nouvelle se répandit rapidement dans la ville, et frappa tout le monde d'étonnement. Le Parlement vit dans ce fait son propre triomphe, et se mit à dict les ordres, comme si toute l'autorité

[1] Le 6 février.

Digitized by Google

se fût concentrée entre ses mains: les membres de cette assemblée furent confirmés dans cette opinion, lorsqu'ils virent le président Molé nommé garde-des-sceaux. Le Parlement s'assembla bientôt et, en présence du duc d'Orléans, décida qu'on demanderait à la reine de rendre sans retard la liberté aux princes; ce qu'ils obtinrent facilement. Cependant, au milieu de cette victoire remportée sur le ministre si redouté, ni les parlementaires, ni les autres factions plus ou moins opposées à l'autorité royale, ne surent comprendre que, le conseil de la reine ayant confié au président du Parlement la charge de garde-des-sceaux, le parti parlementaire se trouvait soumis, en quelque sorte, à l'influence du conseil royal, et pouvait se trouver dans le cas de rendre à la cour des services signalés, je dirais presque, sans même s'en apercevoir. Du reste, le cardinal une fois tombé, le gouvernement devait se jeter entre les bras du Parlement et suivre, en quelque sorte, son parti. Sans aucun doute, le parti qu'on appellerait aujourd'hui modéré acquérait, par ce fait même, un certain degré de force et de consistance, mais pas assez pour être durable. En effet, une des principales factions parlementaires se montrait extrêmement faible, incertaine, incapable de grandes résolutions; cette fraction et beaucoup des membres les plus influents du Parlement avaient la confiance qu'ils pourraient se conserver une certaine faveur populaire, en se pliant aux exigences des temps, sans d'ailleurs se montrer opposés à la cour elle-même; ils n'auraient même pas hésité à devenir parfois, à son égard, d'une complaisance exagérée.

Le vent soufflait véritablement contre le ministre italien; on proposa et l'on vota un décret qui le déclarait coupable de je ne sais combien de crimes. On poussa les choses si loin, qu'on exigea un autre décret déclarant

impropres aux fonctions publiques les étrangers qui occupaient au Louvre et dans les provinces des charges gouvernementales. De ce nombre furent les Gondi, les Strozzi et tant d'autres. En agissant ainsi, le Parlement voulait donner satisfaction à des idées fort répandues, surtout parmi la bourgeoisie: en effet, la nation n'admettait pas facilement que ces familles étrangères vinssent chercher fortune en France, et y réussissent, au détriment des gentilshommes et de la noblesse du pays.

Les choses en étaient là, au grand contentement des parisiens, dont l'habitude est de se plier, avec une étonnante légèreté, à tout changement politique; mais c'était, pour le duc d'Orléans et le président Molé, un grave sujet de craintes: ils jugèrent qu'il serait à propos de proclamer sans retard la majorité du jeune Louis XIV, et de mettre ainsi un terme à la régence d'Anne d'Autriche. Louis avait alors treize ans; l'époque de sa majorité légale était donc arrivée, conformément aux ordonnances de Charles VII, qui la fixaient précisément à cet âge. Un beau matin [1], la cour, au milieu d'une brillante cavalcade, traversa les principales rues de Paris, et rentra au palais royal, par la porte St-Antoine. Là, en présence du Parlement, et après quelques courtes paroles de la reine mère, le fils de Louis XIII se chargea du gouvernement, et posa sur sa tête la couronne royale de France. Cette cérémonie accomplie, on ouvrit au peuple les portes du palais, et le Chancelier donna lecture d'une déclaration proclamant l'innocence du prince de Condé; puis l'avocat général Talon démontra, en termes éloquents, qu'il convenait d'insérer cette déclaration dans les actes du Parlement.

[1] Le 7 septembre 1651.

CHAPITRE V

Le Cardinal de Retz. — Nouveaux mouvements à Paris.

Jean-François de Gondi, fils du général des galères, avait été, dans sa première jeunesse, confié à Vincent de Paul, en même temps que ses frères, dont il était le plus jeune. Le précepteur n'était point parvenu à acquérir sur l'esprit de ce jeune homme le même ascendant qu'il exerçait sur les autres membres de cette illustre et pieuse famille. Par suite du départ de Vincent, comme nous l'avons vu dans le premier livre de cette histoire, l'éducation de François était demeurée à demi achevée. Bien qu'il ne possédât point la pureté de mœurs et la sainteté de vie imposées à tout homme, mais surtout à celui qui s'enrôle dans les phalanges du sanctuaire, il avait néanmoins embrassé la carrière ecclésiastique. Mais comme il manquait de toute espèce de vocation, il avait voulu un jour renoncer à ce saint état, parce qu'il se sentait plus de goût pour les aventures du siècle, que pour la dignité sacerdotale. L'un de ses premiers travaux fut de composer ou de traduire la vie d'un célèbre conspirateur: et en l'étudiant, il avait l'intention d'en imiter les traits, autant du moins que la fortune lui en offrirait l'occasion favorable. En effet, il prit part à l'une des plus noires conspirations ourdies contre le cardinal de Richelieu; il ne s'était

engagé à rien moins qu'à tuer, lui, jeune abbé, le cardinal ministre, le jour où celui-ci devait accomplir les cérémonies du baptême de mademoiselle de Chevreuse. Dès 1643, il s'était uni secrètement au parti qu'on appelait alors des *politiques* ou des *malcontents*. Toutefois, promu à la charge de Coadjuteur de l'archevêque de Paris, il abandonna pour quelque temps les partis politiques, et songea à s'élever par les dignités de l'Eglise, puisqu'il ne pouvait y parvenir par celles de l'Etat, ou en parcourant les grades de l'armée. Le moment étant venu, où la Fronde avait commencé à se montrer, il s'était facilement aperçu qu'il pourrait y occuper un des premiers rangs, et même la diriger; c'est ce qu'il fit réellement ensuite, de concert avec monsieur de la Rochefoucault. Il ne faut pas attacher une grande importance aux considérations générales placées en tête des Mémoires qu'il a écrits; comme la Rochefoucault, il travaillait pour acquérir de l'influence, et pour s'imposer aux partis. Puisqu'il était demeuré malgré lui dans le clergé, il voulait du moins monter jusqu'aux plus hauts degrés de la hiérarchie sacerdotale, et il n'était pas disposé à se déclarer satisfait, avant d'avoir obtenu le chapeau de cardinal. Tel était le plus ardent de tous ses désirs, tel était le but auquel il tendait sans cesse: et, grâce à d'obscures intrigues et aux plus habiles manœuvres, il y parvint en assez peu de temps. Mais au fond, il ne se contenta pas encore de cette dignité: il poursuivait l'idée fixe de placer son nom à côté de ceux de Richelieu et de Mazarin, et de diriger à son gré les destinées de la France. Une telle ambition était difficile à satisfaire; mais depuis qu'elle avait envahi son âme, elle ne lui donnait ni trêve ni repos. C'est pourquoi après y avoir longtemps réfléchi, il imagina, pour ainsi dire, un double jeu qui, selon le jugement de son esprit incertain et

Digitized by Google

versatile, semblait devoir le conduire à ses fins. S'étant aperçu que Mazarin et Condé n'étaient pas hommes à laisser aucune influence à ceux qui les entouraient, il résolut de renverser l'un par le moyen de l'autre : son but était de s'élever sur les ruines de ses deux rivaux, et d'élever le duc d'Orléans avec lui, afin de saisir ensuite les rênes du gouvernement, en se servant du nom de ce prince. Voilà pourquoi il avait lui-même excité le peuple à la révolte, et persuadé au duc d'Orléans de poser comme condition à la paix, que la cour enlèverait à Mazarin toute autorité : en même temps, il se conduisait avec les chefs de la Fronde de manière à paraître désireux de la réconcilier avec le parti royal, et il affirmait à la reine que, Mazarin une fois écarté, toutes les autres difficultés disparaîtraient bientôt, d'autant plus que le duc d'Orléans devrait alors se mettre d'accord avec la cour; car il ne doutait pas, lui, qu'il ne parvînt à le séparer de Condé.

On voit clairement par là que, si la Fronde eut parfois l'apparence et le caractère d'une émeute burlesque [1], pour finir ensuite si tristement, c'est surtout à l'hypocrisie de cet intrigant qu'il faut l'attribuer. Le Coadjuteur l'empêcha d'atteindre aucun résultat, en l'attachant

[1] V. Cousin l'appelle ainsi, dans ses Etudes sur les Femmes illustres et sur la société du XVIIe siècle. Et vraiment, jusqu'à un certain point, il n'est pas en dehors de la vérité. Mais il dit encore que la Fronde trouva sa fin à Bordeaux (1), que là s'accomplirent ses destinées, et que, après quelques mois, il n'en restait plus qu'un pénible souvenir dans l'esprit des gens de bien, et une date funeste dans l'histoire de la France. Or, on ne parle pas ainsi d'une échauffourée burlesque. Il me semble que l'opposition qui, au temps de la Ligue, s'était montrée ouverte et vigoureuse chez les feudataires, se montrait alors à l'ombre des parlements : et il arriva que des hommes d'une intelligence élevée furent quelquefois entraînés par des esprits violents et par ceux qui aimaient à pêcher en eau trouble, à s'élever ou à se venger, en alléguant le prétexte du bien public (2).

(1) Mad. de Longueville pendant la Fronde, pag. 370.
(2) Cantù, Histoire Universelle, vol. XVI.

tantôt à Mazarin, tantôt à Condé. Il savait bien que, s'il voulait dominer, il fallait conserver les partis, en empêchant toutefois qu'aucun d'entre eux ne pût trop développer son influence ou prévaloir sur les autres : intrigues secrètes, satires, agitation continuelle des masses, comices, discours parlementaires, chaire sacrée, coups même tant soit peu risqués et qui dénotaient plutôt le désespoir que l'audace; il n'était pas un moyen politique plus ou moins honteux, qu'il se fît scrupule d'employer. Tel était l'homme qui entra dans le conseil d'Anne d'Autriche.

Les choses étant ainsi, l'exil de Mazarin avait été le résultat d'une habile politique; car il ne pouvait céder, sans diminuer le prestige de son autorité, et la Fronde ne pouvait changer d'avis, au moment même où la fortune semblait lui sourire. Mais on se tromperait grossièrement, si l'on pensait que le véritable ministre de la régente fût autre que le rusé italien; et le cardinal de Retz, à qui la pensée ne vint même pas que la reine avait des rapports secrets avec l'exilé, prouve que, s'il était homme d'un esprit prompt et vif, il ne possédait pas cependant une égale dose de jugement et de pénétration. Mazarin avait commis une faute grave, en se séparant de Condé; mais il ne fut pas moins fatal au Coadjuteur de s'abandonner à une trompeuse illusion, de ne pas s'apercevoir qu'Anne d'Autriche ne voulait ni ne pouvait se passer des conseils de son ancien ministre, et de croire que celui-ci, parce qu'il était éloigné, avait perdu toute influence.

Cependant, les principaux auteurs de la révolution pensaient se rapprocher chaque jour du but de leurs efforts. Les mémoires du temps nous ont transmis de curieux renseignements sur les manœuvres secrètes des chefs de ce parti politique. La ligue aristocratique, dont

nous avons déjà brièvement fait mention, tendait à revivre dans les esprits, et pour lui donner force et puissance, on croyait utile d'unir par des liens étroits les familles les plus influentes: on croyait que cette ligue imposerait sa volonté au peuple, et subjuguerait en même temps le gouvernement. Pour la rendre solide et durable, on prétendait la composer au moyen d'alliances et de parentés contractées entre les principales maisons qui avaient procuré à la Fronde toute son influence, et grâce auxquelles on pouvait lui conserver son crédit et sa réputation. Ainsi, au duc d'Enghien, on destinait la main d'une fille du duc d'Orléans, tandis que le prince de Condé épouserait mademoiselle de Chevreuse, fille de Madame de Chevreuse, qui s'était le plus ouvertement déclarée ennemie de Mazarin, si l'on excepte toutefois les Bouillon et les Vendôme.

Il importait grandement d'accomplir ce mariage ; car il était évident que Condé deviendrait ainsi le chef de la Fronde, et que celle-ci ne pourrait rien faire sans le consentement du prince. Or, madame de Chevreuse, par le moyen de sa fille, tenait le Coadjuteur tout dévoué à ses projets, et celui-ci disposait à son gré du duc d'Orléans, et dirigeait, par son intermédiaire, la volonté inconstante du Parlement. Ainsi on serait arrivé à ce résultat que, le retour de Mazarin devenant impossible, le nouveau gouvernement triompherait de toute sorte d'obstacles, de ceux même que, à toutes les tentatives de l'aristocratie et du parti parlementaire, suscitaient les conseils du cardinal, maître absolu de la cour, et, plus encore, de la régente.

Lorsque le prince de Condé avait laissé entrevoir ses projets, la cour avait fait entendre des plaintes amères. Et pourtant, on ne s'écarterait pas trop de la vérité, en disant qu'elle-même seconda les desseins du prince; les pré-

tentions extraordinaires de celui-ci une fois connues du public, devaient faire soupçonner à bien des gens ses véritables intentions. Or, il arriva que Mazarin, cherchant le plus sûr moyen d'arrêter les manœuvres poursuivies contre lui et contre le pouvoir royal, trouva que le mieux était de compromettre Retz lui-même ; et il le fit, comme il l'avait résolu. Pour parvenir à son but, il écrivit à la reine une lettre qui finissait ainsi ; « Vous savez, Madame, que le Coadjuteur est mon plus grand ennemi. Eh bien! au lieu de céder aux prétentions exhorbitantes du prince, pourquoi ne pas vous entendre avec Gondi? Pourquoi, s'il le désire, ne pas le faire nommer cardinal, et ne pas le mettre à ma place, dans les mêmes appartements? »

Ces paroles, aussi rusées que possible, obtinrent le résultat qu'en attendait le ministre exilé.

Vers le milieu de la nuit, la reine Anne, se trouvant dans son cabinet, fit appeler le Coadjuteur : dès qu'il fut en sa présence, elle lui montra, sans proférer une parole, la lettre dont nous avons rapporté la fin. Gondi la lut attentivement; puis, tout rayonnant de joie, comme un homme qui se trouve sur le point de voir enfin comblé un vœu longtemps secret, il s'écria : « Par ma foi, je n'ai jamais vu lettre plus belle! » La reine repartit aussitôt: « Et que feriez-vous pour moi? — Madame, avant huit jours, le prince sera sorti de Paris. » Huit jours ne s'étaient pas écoulés, que de graves haines se soulevaient contre le prince au sein de la Fronde; les meneurs du parti ne voulaient plus entendre parler de lui; le bruit se répandit, à tort ou à raison, qu'un poignard vendu était prêt à lui donner la mort. Le fait est que le prince fut contraint de s'éloigner de la capitale, et que Jean-François de Gondi, duc de Retz, reçut peu après le chapeau de cardinal.

Digitized by Google

Cependant Mazarin, du fond de son exil, tenait le regard fixé sur les affaires de France, et n'épargnait rien pour se conserver l'estime d'Anne d'Autriche. Il entretenait avec elle une correspondance très-active; il informait la régente de la situation du royaume, soit à l'intérieur, soit dans ses rapports avec les pays étrangers; mais surtout il la maintenait vigilante et attentive aux partis qui se disputaient le gouvernement. Il les jugeait avec beaucoup de pénétration, et les connaissait mieux, lui éloigné et exilé, que ne savaient le faire ceux qui demeuraient à Paris, ceux-là même qui dirigeaient les factions, ou qui siégeaient dans les plus secrets conseils du gouvernement. Ses lettres respiraient le plus grand dévoûment envers la cour; souvent elles faisaient allusion à la douce faveur dont la reine avait bien voulu combler le ministre, et celui-ci affectait de croire et de faire croire qu'il ne l'avait jamais perdue. Dans la correspondance active et fréquente qu'il entretenait avec Le Tellier et Lionne, il demande à plusieurs reprises pourquoi l'opinion populaire changeait si souvent, comme une girouette obéissant au moindre souffle des vents; il tourne en ridicule ces faiseurs de vers, qui en avaient de prêts pour toutes les circonstances, aujourd'hui pour célébrer Condé, demain pour élever le duc d'Orléans jusqu'aux nues, et le jour suivant pour les blâmer l'un et l'autre. Mais il semble surtout vouloir se montrer sévère contre ces indignes français qui n'avaient pas honte de servir les intrigues et l'ambition de l'Espagne. Ainsi il conservait, dans ses écrits et dans sa conduite, ce haut caractère de nationalité et de politique élevée; continuateur de Richelieu, il ne pouvait se résigner à le voir abandonné dans les conseils de la couronne. C'est pourquoi jamais il ne s'abaissa jusqu'à révéler aux cours étrangères les secrets de la politique de son pays; il sut,

au contraire, profiter des secrets des étrangers, à l'avantage de la monarchie française, dont il était, quoique italien, l'instrument le plus puissant; malgré sa condition d'exilé, il s'en considérait toujours comme le véritable ministre.

Lorsque Mazarin sortit du royaume, on pouvait dire que l'Europe était en paix. La majeure partie des questions diplomatiques avaient été résolues par les traités de Munster et de Westphalie. Ces assemblées eurent une importance considérable, au XVII[e] siècle; car elles déterminèrent les droits et la position de chacune des grandes monarchies et des puissances secondaires, tandis qu'on voit en même temps les intérêts protestants se mêler à l'unité catholique. Ces sortes de congrès tirèrent leur origine des diètes germaniques. Celui de Munster avait résolu la question anglaise, la question espagnole, et la question hollandaise; celui de Westphalie avait établi les rapports des électorats avec l'empire, et assuré la paix entre celui-ci et la France. Après ce traité, les guerres furent, pour la plupart, soulevée et soutenues pour une cause religieuse; car le développement fatal des doctrines protestantes en Allemagne avait, pour ainsi dire, déchiré la bulle d'or, espèce de charte féodale et catholique [1], redoutée et respectée durant le moyen âge. Mais ni le traité de Munster, ni celui de Westphalie n'avaient rien fait relativement à la longue guerre qui divisait la France et l'Espagne; car on avait regardé comme impossible de rétablir la concorde et de faire cesser toute rivalité entre ces peuplue et ces familles régnantes. La paix de Vervins ne pouvait être considérée que comme une trêve; et pourtant, une infante d'Espagne portait le diadème français.

[1] Ainsi l'appelle Capefigue.

Digitized by Google

A l'époque où nous sommes arrivés, les armées castillanes obtenaient de grands avantages, et les guerres civiles de la France leur fournissaient les moyens de faire, en Picardie, des progrès effrayants. La Catalogne était déjà subjuguée, et la situation des provinces méridionales assurait de nouveaux triomphes à la couronne d'Espagne. Le duc de Guise, prisonnier à Madrid, servait d'intermédiaire entre Philippe IV et le cabinet français. Mazarin qui, dans son exil, enrôlait des espagnols, comprenait bien dans quelle position il se mettait vis-à-vis de la France; il savait qu'il aurait à justifier sa conduite aux yeux d'un peuple extrêmement jaloux de son honneur et de son indépendance nationale. En effet, il écrivit à la reine, aux principaux conseillers de la couronne et à la plus influente aristocratie les faits qu'il jugeait les plus propres à donner à ses actes un caractère honorable, et, en même temps, il donnait à entendre à Anne d'Autriche qu'il était au courant des secrets de l'État: si, en écrivant à quelques membres de la bourgeoisie, il employait des expressions douces et humbles, il ne cachait pas cependant ses intentions; il savait bien déclarer qu'une armée espagnole, aguerrie et avide de combats, se tenait à ses ordres, toute disposée aux plus hardis coups de main. Disons de suite que le ministre exilé atteignit bientôt le but principal qu'il se proposait: les diverses tendances, qui, dès le temps de Henri IV, s'étaient manifestées dans la branche aînée et dans la branche cadette des Bourbons, se montraient maintenant plus à découvert. Ainsi, sous le règne des Valois et du Béarnais, l'opposition armée des Condé avait créé de sérieux embarras au gouvernement; cette race, désireuse surtout d'aventures et de batailles, ne pouvait garder un moment de repos: lors même que la situation du royaume ne lui fournissait aucune occasion de quereller et de

combattre, elle cherchait à employer son épée dans quelque guerre étrangère.

Le Parlement affectait de ne se laisser guider, dans toutes ses décisions, que par l'avantage de chacun et par le bien public: la cour résolut de profiter de ces dispositions pour temporiser un peu; et le Coadjuteur, qui s'était mis à la tête du parti parlementaire, éprouva une certaine vanité, fort naturelle du reste à son caractère, de se montrer l'ennemi du prince. Il y réussit au-delà de ses espérances.

Tous ces faits aigrissaient les esprits. Les principales familles ne pouvaient souffrir cette incertitude, je dirai mieux, cette faiblesse du gouvernement: le Parlement lui-même s'en montrait, au fond, ému et indigné. Si on lit le récit des faits qui se succédaient, à cette époque, dans la ville de Paris, on sera étonné de voir que, au milieu de la Fronde démocratique et populaire, se passaient des scènes qui auraient pu facilement fournir matière à des chroniques des époques féodales, alors que la haine, je ne dirai pas de peuple à peuple, mais de famille à famille, de château à château, donnait un facile prétexte à des guerres longues et terribles, et bouleversait les États et les nations. D'ailleurs, cette situation des partis, qui empirait chaque jour, jette une vive lumière sur la conduite de Condé, et permet de juger pourquoi il quitta Paris alors, sans en montrer beaucoup de dépit.

Cependant les armées enrôlées au service du cardinal avançaient rapidement. Le Parlement ne s'en inquiétait pas plus que de raison: néanmoins il est certain que la plupart et les plus avisés de ceux qui siégeaient dans cette assemblée, se montraient décidés à ne pas pousser plus loin les choses; ils étaient persuadés qu'ils auraient un jour affaire au cardinal, et, s'il parvenait à reprendre en main les destinées du royaume, il les tien-

drait alors étroitement serrés dans une main de fer. Les plus prévoyants ne conservaient aucun doute à cet égard; le Coadjuteur seul l'ignorait, ou feignait de l'ignorer. Mais les troupes s'avançaient: la reine souriait en secret; Mazarin la maintenait intrépide par la fermeté de ses conseils.

Il ne restait plus qu'à choisir dans l'armée la partie la plus fidèle et la plus sûre, sortir de Paris, unir les troupes royales à celles du cardinal, et préparer un triomphe rapide, inattendu: par ce moyen, le gouvernement du jeune roi se montrerait, dès le début, sûr de son fait, hardi et puissant. La révolution, qui s'étendait depuis Bordeaux jusqu'aux Pyrénées, fournissait à la reine et à Louis XIV un prétexte suffisant pour sortir de Paris. Ils sortirent en effet, et, à la tête de l'armée royale, se portèrent jusqu'à la Loire, où ils rencontrèrent les troupes du maréchal d'Hocquincourt: la reine trouva Mazarin avec lui, et l'on fixa les moyens de mettre un terme à un état de choses devenu désormais intolérable pour la cour et pour le royaume.

Mais tout cela ne pouvait se passer en secret. On souleva de nouveau les esprits contre Mazarin: le parti qui obéissait aux parlementaires et celui qui était surtout dévoué aux municipaux, parurent se rapprocher du duc d'Orléans. Les idées qui avaient autrefois inspiré la Ligue, furent prises pour modèle, afin de donner une organisation guerrière à la province, sur laquelle reposaient maintenant de grandes espérances, et où devait plus tard éclater le soulèvement.

La Fronde divisa ses armées en deux grands corps; l'un, sous les ordres du duc de Nemours, qui avait parcouru la Flandre et la Normandie, se porta entre la Loire et la Seine, étendant ses opérations jusqu'à Fontainebleau: l'autre, commandé par le prince de Condé,

Digitized by Google

se tenait prêt à livrer bataille en Guyenne; car cette province avait été envahie par Turenne, commandant de l'armée royale, et Mazarin à la tête des bataillons étrangers. Les parlements des provinces manifestaient aussi l'intention de soutenir en commun l'opposition; mais il ne faudrait pas croire pour cela qu'ils prétendissent sérieusement renverser le pouvoir royal, contre lequel la noblesse surtout avait été prompte à prendre les armes.

Cependant le Coadjuteur avançait rapidement dans son œuvre, soit en pliant le Parlement à ses vues, soit en nourrissant chez le peuple de Paris le désir de la nouveauté. Condé, attentif à se gagner la sympathie des parisiens, dirigeait vers le même but toutes ses opérations militaires; il voulait, s'il rentrait un jour dans les murs de la capitale, n'avoir plus qu'à prendre la direction du mouvement, et le commandement des troupes. Car si Paris se décidait à embrasser la cause des gentilshommes, l'armée du roi se trouverait dans la nécessité de quitter la Guyenne, pour se rejeter sur le centre du royaume: c'est ce qu'elle fit en effet, dans le but de maintenir au moins une certaine partie de la bourgeoisie parisienne dans l'appréhension et, par conséquent, dans l'obéissance au roi.

Tandis que s'exécutaient ces opérations militaires, une grande agitation régnait dans la capitale; la guerre civile s'y développait chaque jour, et donnait à penser aux gouverneurs de la ville: les choses même en étaient venues à ce point, qu'on déclamait publiquement contre Mazarin, et qu'on le mettait au ban du royaume. Le prince de Condé tirait un grand parti de cette haine soulevée contre le ministre. Le duc d'Orléans et les parlementaires ne pouvaient plus résister au flot toujours grossissant de l'émeute: le premier surtout était fort indécis sur le parti qu'il avait à prendre. Le conseil de

Paris avait résolu de s'emparer de la ville d'Orléans; il était évident que, si les troupes de Mazarin parvenaient à occuper cette place, elles entreraient bientôt victorieuses à Paris. Cependant l'hésitation du duc prolongeait les retards, et donnait lieu de craindre que les armées royales, devenues plus actives et plus hardies, ne remportassent bientôt une facile et complète victoire. Cette incertitude du duc d'Orléans était entretenue non-seulement par les dispositions de la ville, mais plus encore par les intrigues et les manœuvres du cardinal de Retz qui, après son départ, serait devenu seul maître de la capitale, et aurait saisi entre ses mains tous les fils du mouvement. Mademoiselle de Montpensier, pleine de l'ardeur populaire, faisait un étrange contraste, par son caractère hardi et résolu, avec la pusillanimité de son père: elle réclama l'honneur de commander l'expédition d'Orléans. Accompagnée de la comtesse de Fieschi et de Frontenac, elle partit à la tête des troupes, entra triomphante dans la ville et, selon l'usage du temps, fournit matière à des chansons populaires: on y rappelait les exploits des Amazones, en même temps que Bradamante et Marphise, comme dans les tournois on représentait Jason, Médée, Diane et les Argonautes.

Le temps approchait où l'on devait en venir à un accommodement; sinon, l'un des deux partis aurait vaincu l'autre. Les magistrats de la ville de Paris devaient se prononcer entre le roi, le Parlement et le peuple. L'armée de Mazarin s'avançait; le parti du prince de Condé et celui du duc de Beaufort possédaient toutes les sympathies de l'émeute. Puisqu'on offrait la bataille, pourquoi rester au dedans de murs, et ne pas courir aux armes? Que faisait donc la bourgeoisie bavarde et inactive, toujours prête à discuter et à abolir tantôt une loi, tantôt une autre; tandis que Mazarin, au lieu de di-

scuter, s'avançait fier et menaçant à la tête de ses bataillons?

Quand le bruit se répandit que le roi méditait de réunir les Etats-Généraux du royaume, il se fit à Paris une espèce d'assemblée, purement municipale du reste, mais composée des trois Ordres, la noblesse, la bourgeoisie et le clergé; le peuple y prit part en la personne de ses chefs. Un jour, que les faits pressaient davantage, il fut décidé, à l'instigation du cardinal de Retz, que l'on repousserait par la force les violences de Mazarin. Mais la discussion se prolongea si longtemps ce jour-là, que, le soir étant venu, sans qu'on eût rien fixé sur la manière de procéder, on convint de renvoyer l'affaire au lendemain; car ce n'était pas l'usage, à cette époque, de délibérer pendant la nuit. Or, au moment même où les représentants du peuple sortaient de la salle, un courrier apporta une lettre du roi, qui fut lue séance tenante, et qui déclarait illégale toute espèce d'assemblée. Peu d'instants après, on décida qu'on ne tiendrait aucun compte des ordres du roi, mais qu'on lui enverrait dire que le peuple désirait le voir rentrer dans la capitale, donner la paix à la France, et tenir Mazarin éloigné des affaires. Cependant le peuple de Paris s'opposa ouvertement à cette démarche; une telle détermination lui paraissait coupable et funeste. Le Parlement fut donc obligé d'avoir recours à la sévérité; il déclara qu'il ne permettrait plus à l'avenir que les chefs du parti populaire essayassent d'imposer leur volonté, et maintinssent la capitale dans l'inquiétude et le trouble. Mais peut-être le peuple avait-il raison de se montrer mécontent: car un grand nombre de ceux qui gouvernaient, après l'avoir, peu auparavant, soulevé au nom de la liberté, entretenaient maintenant des rapports secrets avec la cour. On savait que le cabinet du roi était en correspon-

dance intime avec les principaux membres de la Commune: un grand nombre d'entre eux, ne pouvant s'entendre directement avec Mazarin, savaient fort bien se tenir en bonne intelligence avec ses amis les plus dévoués. Ceci explique la haine que le peuple manifesta ensuite contre ces magistrats à double face, et la colère qu'éprouvait contre le Parlement la multitude abusée et aigrie.

Or, il était facile au parti militaire et ardent des gentilshommes de faire tourner au profit de sa cause cette exaltation de la populace. Le prince de Condé, le duc de Beaufort, mademoiselle de Montpensier, ne dissimulaient pas leur dépit: ils réunirent de nouveau le Parlement, et déclarèrent que l'armée de Mazarin menaçait Paris. Condé, se tournant avec indignation vers les principaux membres de l'assemblée, leur dit: « Que faites-vous donc? Que faisons-nous? Pour moi, je ne veux plus entendre vos discours, ni vos inutiles déclamations, qui ont fatigué tout le monde; je monte à cheval. » Sortant ensuite de la salle, il s'arrêta un instant, et, d'un accent indigné, mais ferme et résolu, il prononça ces paroles: « Si quelqu'un d'entre vous a du cœur, voici le moment de le montrer; qu'il vienne avec moi et me suive. »

Condé tint parole. Il se dirigea sur St-Denis et s'empara de la place, qui retomba ensuite aux mains de Turenne, abandonnée, après une courte résistance, par le parti de la Fronde. Le conseil du roi, persuadé qu'il était bon de se conserver le dévoûment de la Commune, lui confiait le gouvernement de telle ou telle ville, à mesure qu'il s'en rendait maître. La bourgeoisie commença à se refroidir et à se montrer fatiguée de tant d'ennuis et d'une liberté si désordonnée et si orageuse.

Lorsqu'on tenta de rétablir par la force le respect dû

à la loi et à l'autorité, celles-ci avaient perdu parmi le peuple toute espèce d'estime et de prestige; les chefs des mouvements populaires prétendaient qu'il n'y eût plus désormais ni autorité ni gouvernement, et que Paris fût exclusivement entre les mains de la Fronde. Les gens du peuple s'agitaient menaçants dans les rues et sur les places publiques; tantôt à voix basse, tantôt à grands cris, on entendait répéter le mot Trahison. Dans cet état de choses, une transaction entre les partis semblait impossible: tout favorisait donc la cause du roi, et l'on sentait chaque jour davantage le besoin de son autorité. Les faits ne montraient que trop que la licence effrénée des multitudes devait céder devant ceux qui cherchaient à composer un gouvernement fort et respecté.

CHAPITRE VI

La Picardie. — Exilés Irlandais. — La Pologne.

La guerre soutenue dans les provinces produisait partout, on le conçoit, les plus déplorables résultats. En parlant de la Lorraine et des horribles massacres qui la remplirent de désolation, j'ai été amené à parler des grandes et merveilleuses œuvres de charité imaginées et accomplies par Vincent de Paul. Maintenant encore je dois parler des secours extraordinaires qu'il prodigua et du bien immense qu'il fit non-seulement à la Picardie, mais encore à toutes les provinces où s'entrechoquaient les armées du roi, des princes et de la Fronde.

Vincent était à Paris: on faisait circuler les bruits les plus étranges et le récit lamentable d'atroces batailles, de vengeances féroces, de cruautés inouïes, que les armées commettaient dans les villages et dans les villes auprès desquels avaient lieu les combats les plus sanglants. Cependant les parisiens ne songeaient nullement au misérable sort de ces populations; ils ne s'occupaient que de leurs luttes intestines et de leurs discordes civiles. Seul, Vincent, qui ne faisait jamais défaut aux misères de l'humanité, envoya sans retard ses missionnaires porter toutes sortes de secours là où la fureur des éléments semblait s'unir à la férocité des hommes,

Digitized by Google

pour répandre partout la désolation et la ruine. J'ai dit les hommes et les éléments: en effet, tandis que les armées dévastaient ou rasaient les villes et les châteaux, incendiaient ou foulaient aux pieds les moissons, massacraient les animaux, des inondations extraordinaires couvraient les campagnes, et se joignaient à l'homme, pour répandre dans ces malheureux pays la désolation, l'épouvante et l'horreur. Aussi, des vallées naguère fertiles et riantes étaient transformées en lacs troubles et fangeux; de villages entiers, hier encore peuplés d'habitants, il ne restait plus que quelques débris recouverts par les eaux et entraînés par le flot rapide et tourbillonnant. En d'autres endroits, gisaient sur la vase des champs, des cadavres abandonnés et en putréfaction; là, des frères avaient combattu contre leurs frères, non pas pour la liberté ou la grandeur de la nation, mais pour des rivalités d'emplois, pour la passion du commandement et pour l'orgueil du nom.

On a prétendu qu'il y a des analogies secrètes entre les phénomènes physiques et les phénomènes moraux. Il est certain qu'un lien mystérieux unit la nature morale aux forces de l'univers; d'où il suit que souvent nous sommes témoins d'un fait remarquable: les graves perturbations de l'esprit humain qui, cachées pendant quelque temps, se manifestent ensuite dans les commotions des peuples et dans les révolutions sociales, ces perturbations sont précédées ou suivies de cataclysmes naturels. Et il n'y a pas lieu de s'en étonner; car la dégradation des objets qui nous entourent a eu sa source et son principe dans le fait même qui a précipité notre nature spirituelle du haut rang où Dieu l'avait placée en la créant, et, par conséquent, les effets de la chute originelle ne sauraient être différents dans les deux natures. Il faut donc en conclure que ces deux dégrada-

tions, en se manifestant, ne peuvent pas ne pas attester l'identité de leur origine.

En réalité, le péché, d'où dérive tout mal, ne fut pas autre chose qu'un désordre; et de même qu'Adam est le type de l'homme primitif et innocent, de même l'Eden représente la nature dans l'état de perfection où l'avait placée le Créateur. L'histoire de l'humanité, aussi bien que les recherches de la physique, en font un axiome scientifique, comme la foi et la philosophie en font un dogme et un théorème.

Cette corrélation entre le monde matériel et le monde moral est proclamée hautement par tous les peuples, barbares ou civilisés, sans même qu'ils la comprennent; aujourd'hui encore, au milieu de cette incrédulité universelle, peut-être plus affectée que réelle, s'il apparaît quelque désordre dans les éléments; si, par hasard, les sphères célestes changent leur cours ordinaire; si un astre nouveau et inconnu se montre tout à coup dans notre système; si les discordes, la disette, la mortalité viennent, avec leur cortége de maux, châtier une nation; si les saisons méconnaissent leurs successions régulières; si les éléments se confondent, que des mouvements terribles ébranlent la terre, et que l'ouragan agite les mers et dévaste les moissons; aussitôt un sentiment de tristesse se propage d'un peuple à l'autre, une tradition qui se perd dans le mystère des anciens souvenirs, une voix à laquelle peu d'hommes, si l'on veut, prêtent l'oreille, mais qui, sans paroles et sans aucun son, se fait entendre de tous, une voix étrange s'élève au fond du cœur de chacun, et crie avec un accent formidable: Les fautes excitent la colère de Dieu, les crimes attirent, sur l'humanité malheureuse et coupable, les nouvelles malédictions du ciel. — On dit que ces terreurs proviennent de l'ignorance de certaines lois de la nature; soit. Mais

Digitized by Google

la tradition subsiste toujours; et si on l'a quelquefois appliquée à faux, le principe en est demeuré certain et redouté.

Vincent envoya donc ses prêtres en Picardie et dans les provinces où la guerre était le plus acharnée. Si l'on n'a pas oublié tout ce qu'ils avaient fait dans les funestes malheurs de la Lorraine, il est inutile que je décrive encore la charité de ces hommes de Dieu. Je n'aurais qu'à répéter les mêmes merveilles. Informé par ses disciples des moindres choses qui se passaient dans les provinces, Vincent ne manquait pas d'entretenir et d'aviver toujours davantage dans leur cœur la vertu de patience et la flamme de la charité; non content de les guider par ses conseils, il les dirigeait, en quelque sorte, par la main, dans l'accomplissement de leur œuvre.

Comme il demeurait à Paris, il ne laissait pas non plus de secourir largement les pauvres de la capitale. Je veux ici rapporter une invention de sa charité, chose toute nouvelle à cette époque. Il imagina donc de faire en sorte que les secours accordés au corps profitassent également à l'âme. Il réunit en un volume les plus belles sentences sur le soulagement des misères de l'humanité, que l'on trouve répandues çà et là dans les meilleures œuvres des Pères grecs et latins: il voulait ainsi pourvoir à l'instruction et à la morale, en même temps qu'à la charité du secours matériel, qu'il pratiquait tantôt d'une manière, tantôt d'une autre, au profit du peuple: car le volume, vendu à bas prix, était facilement acheté par les pauvres comme par les riches; de plus, cet argent n'entrait dans la main de Vincent, que pour passer dans celle des malheureux. Ces secours augmentèrent à tel point, que l'on put répéter encore une fois: La maison de St-Lazare est le trésor des pauvres.

C'était véritablement un trésor inépuisable, parce que

c'était le trésor de la charité: il dura tant que l'exigea la situation de la capitale et des provinces. On peut affirmer que, jusqu'à l'époque des conférences de la Bidassoa, Vincent continua ses secours abondants à toute la Picardie: il me semble utile de rapporter le jugement que portaient les missionnaires sur l'état de cette province, et que je trouve dans quelques lettres adressées par eux à leur saint fondateur. « Nous avons visité trente-cinq villages dans le duché de Guise, et nous y avons trouvé plus de six cents personnes, dont la misère est si grande, que parfois ils se nourrissent de restes de chiens délaissés par les loups. Dans la ville de Guise, il y a bien cinq cents malades; ils habitent des grottes et des cavernes, qu'on prendrait plutôt pour des repaires de bêtes fauves, que pour des retraites d'hommes. Il y a, dans cette province, bien des gens qui manquent de pain depuis longtemps: le pain de son et d'orge est devenu maintenant la nourriture des plus riches. Les malheureux se nourrissent presque tous des herbes fort rares qu'ils peuvent trouver dans les champs. Les plus riches de la ville en sont réduits à une affreuse misère, et portent empreintes sur leur front la terreur et l'épouvante de leur esprit. Il faut leur venir en aide; il ne faut pas non plus négliger la noblesse de la campagne, réduite à dormir sur la paille, et à mendier sa vie; et plût à Dieu qu'elle trouvât les moyens de la sustenter! Mais elle ne peut recourir à personne, puisque la même misère pèse également sur tous. Vers les frontières du royaume, le peuple n'est pas dans une meilleure situation; son état est peut-être même plus triste; car il manque aussi des secours de la religion : les curés sont morts, les églises abattues, et il est impossible d'y célébrer le saint Sacrifice. Nous ne savons comment remédier à tant de maux; la fatigue nous accable; nous

sommes sans cesse exposés au danger d'être arrêtés dans notre œuvre et maltraités par des bandes de vagabonds ou de voleurs, qui parcourent ces campagnes à main armée : vraiment c'est un miracle de la Providence, que nous puissions continuer à assister plus de treize cents malades. Les monastères de femmes sont réduits à l'extrémité ; il leur faudra mourir ou sortir de leur cloître. »

Voilà ce que rapportaient les missionnaires de Guise, de La Fère et d'autres lieux.

L'un d'entre eux écrivait à Vincent : « La disette est si grande, que nous voyons chaque jour des hommes manger de l'herbe, enlever l'écorce des arbres et s'en nourrir ; ils déchirent même et dévorent les vêtements qui les couvrent : puis, ne trouvant plus rien, et perdant toutes leurs forces, ils tombent sur le sol nu, et meurent désespérés ». Ils mouraient vraiment dans le désespoir, lorsqu'il ne leur arrivait pas quelque secours ; et ils ne pouvaient en attendre que des disciples de Vincent. Nous avons souvent fait remarquer qu'il n'était aucune misère à laquelle ne pourvût sa charité ; que le saint homme accueillait de la même manière les plaintes de ses concitoyens et celles des étrangers. Voilà pourquoi il s'occupa des exilés irlandais.

Comme nous l'avons dit, la république s'était élevée, en Angleterre, sur les ruines de la monarchie. Grâce à la volonté de fer et à l'audace de Cromwell, tout conflit y avait cessé, et la guerre civile y était presque éteinte ; mais les deux autres royaumes, c'est-à-dire l'Écosse et l'Irlande, faisaient toujours au nouveau gouvernement une vive opposition. En effet, la faction *indépendante* était aussi odieuse aux catholiques d'Irlande qu'aux presbytériens d'Écosse. Ces deux royaumes qui, peu auparavant, avaient secoué l'autorité de Charles Ier, avaient bientôt après reconnu celle de Charles II. Mais

il fallait que tout cédât à la vigueur et à l'habileté de Cromwell, et les deux royaumes fidèles furent, en peu de temps, soumis à son autorité.

Décidé à mettre fin aux rivalités de races et de religions, il réussit à obtenir que la population anglaise et protestante prévalût sur les autres. Il lâcha la bride au cruel et féroce enthousiasme de ses partisans, et combattit à la tête de ses armées, avec une valeur inouïe et une férocité dont l'histoire, depuis cinq siècles, n'avait pas fourni d'exemple. Sa tyrannie fut, sourtout en Irlande, la cause d'horribles carnages: pour rencontrer une telle barbarie, il faudrait remonter aux gestes des anciens Normands, premiers envahisseurs de ce pays. Il passa ses ennemis au fil de l'épée; il priva d'habitants les villes les plus florissantes, et y mit des colons de race saxonne et partisans de la secte de Calvin. Il relégua par milliers les anciens habitants dans les Indes; il en bannit d'autres sur le continent. Aussi, bon nombre d'Irlandais cherchèrent un asile sur le sol voisin de la France, puisque, dans leur patrie, on faisait régner la plus horrible tyrannie, au nom de la liberté. La France, en accueillant ces malheureuses victimes, reçut encore un grand nombre de soldats irlandais, qui ne s'étaient pas résignés à combattre sous les ordres d'Olivier, et qui, fuyant ces tristes lieux, se mettaient au service du roi de France, et employaient leurs armes à défendre ses droits et à soutenir l'éclat de sa couronne. Dans les dernières campagnes, ces irlandais étaient tombés dans un tel état de misère, qu'ils ressemblaient à un ramassis d'aventuriers, plutôt qu'aux guerriers de la Guyenne et d'Arras; on les eût pris pour des fugitifs, après la dispersion d'une faction malheureuse. Privés de vêtements et presque tous nu-pieds, lorsqu'ils arrivèrent à Troyes, ville de Champagne, qu'on leur avait assignée pour pren-

dre leurs quartiers d'hiver, ils étaient affaiblis et exténués par les fatigues qu'ils avaient endurées, et plus encore par le manque de nourriture; car pendant neuf jours, ils avaient manqué de pain et presque de toute espèce d'aliments.

La charité de Vincent se tourna aussitôt vers ces malheureux: de même qu'il avait trouvé le moyen de secourir les réfugiés irlandais, de même il en put faire autant pour les soldats venus de ce pays. On peut donc dire que, par lui, tous les exilés de l'Irlande eurent la nourriture et le vêtement. L'hôpital de St-Nicolas fut bientôt converti en un hospice pour les jeunes filles et les orphelins. Mais tout en pourvoyant aux besoins du corps, il songeait également à ceux de l'esprit; c'est pourquoi il confia le soin de ces infortunés à ceux de ses missionnaires qui savaient l'anglais, afin qu'ils fissent des progrès dans la foi et dans la pratique des enseignements catholiques.

Malgré les agitations politiques de la France, dont la situation devenait chaque jour plus terrible et plus incertaine, Vincent n'avait pas laissé de secourir les Irlandais exilés, et ceux même qui n'avaient pu se soustraire au joug de fer de la république. Il songea ensuite au malheureux état dans lequel était tombée la Pologne, où des causes, en partie, différentes avaient produit des effets semblables et aussi funestes.

Ainsi aucune nation, aucun peuple ne semblait étranger au cœur de Vincent.

La Pologne était tombée dans un état si misérable, qu'elle ne conservait plus rien de son ancienne liberté, moins encore de sa grandeur première. Les Cosaques s'étaient insurgés contre leur roi Sigismond, et parcouraient à main armée la Russie, la Turquie et la Pologne, sans que les princes pussent les repousser: leurs armées

n'étaient pas assez puissantes, pour réprimer la cruauté de ces tribus aguerries et féroces. C'est pourquoi elles s'étaient enorgueillies à ce point, qu'elles demandaient à intervenir dans l'élection des rois polonais.

Pour ce motif, Vladislas, fils et successeur de Sigismond, fut contraint de leur faire la guerre; et il sut la conduire avec tant de prudence et de valeur, que, en peu de temps, il vainquit ses ennemis. Cependant le nouveau roi ne se crut pas assez libre dans l'exercice de son pouvoir: après avoir eu, peu auparavant, l'intention d'enlever aux Cosaques tous leurs droits civils, il voulut leur rendre leurs anciens priviléges: son but était d'opposer une barrière à la puissance des nobles, et d'introduire dans le royaume le droit héréditaire. La mort interrompit ses superbes projets. Mais déjà les Cosaques s'étaient soulevés, et, avec eux, les Tartares: ces peuples grossiers, disposés à la rapine et au carnage, avaient resserré entre eux de nouveaux liens: ils s'étaient mis aussitôt à parcourir et à saccager le territoire de la Pologne, de sorte que l'interrègne qui eut lieu après la mort de Vladislas et après l'élection de Casimir, imposée à la diète pendant le siége de Zamosk, fut encore plus agité et plus funeste que les précédents. Les rois polonais ne trouvèrent pas l'occasion favorable de rendre à la nation l'ordre et la puissance; car les dissentions intestines et les luttes religieuses, aussi bien que la guerre, avaient réduit au plus triste état ce pays placé désormais dans la nécessité de lutter contre une constitution vicieuse, et contre la tyrannie des potentats voisins qui, avec toutes sortes d'artifices hypocrites et tyranniques, formaient déjà le projet d'en opérer le démembrement [1]. De plus, elle avait à souffrir des exigences de la no-

[1] Cantù.

blesse, qui pesait d'autant plus sur le pauvre peuple, que l'autorité royale se montrait plus impuissante à réprimer une aristocratie forte et unanime.

Telle était la situation de la Pologne, quand Louise-Marie de Gonzague, mariée en secondes noces à Casimir, résolut de soulager au moins quelques unes de ses immenses infortunes. Elle appela dans son royaume les disciples de Vincent, par le ministère desquels la Providence répandait ses bienfaits dans plusieurs contrées de l'Europe [1]. Dès qu'elle fut décidée à recourir à eux, elle en écrivit à Vincent: celui-ci, selon sa coutume, accueillit volontiers le désir que la pieuse princesse manifestait avec une si ardente charité. Il envoya donc en Pologne quelques prêtres de la Mission, parmi lesquels était le P. Lambert, le plus âgé de la maison de Paris, et l'un de ceux qui s'étaient associés les premiers aux fatigues apostoliques de Vincent. Il lui était très-cher, et il le voyait avec peine s'éloigner de lui, parce que, plus que tout autre peut-être, il était capable de montrer la même grandeur d'âme, qu'il comprenait mieux son esprit et avait les mêmes vues: cependant la reine le demanda avec de si instantes prières, que Vincent ne put le lui refuser, et qu'il envoya aussitôt le pieux missionnaire en Pologne. La séparation fut douloureuse pour tous deux. Mais ils savaient bien modérer les affections du cœur par l'énergie de l'esprit; car les premières se renouvelant au-delà de la tombe, ils avaient l'espoir certain de les ressentir plus vives encore, là où tout autre amour s'unifie et se perpétue dans l'amour de l'infini.

Le P. Lambert arriva à Varsovie avec ses compagnons. A peine fut-il connu des grands et du peuple, qu'il obtint

[1] Marie-Louise de Gonzague, fille de Charles, duc de Mantoue, avait connu Vincent à Paris, où elle avait fait un long séjour, et avait été un bel ornement de l'assemblée des Dames de Charité.



l'estime et l'affection de tous: la cour le vit si prudent et si actif, que la reine en écrivit à Vincent. Une peste terrible commençait à se propager dans quelques villes: le P. Lambert et les Filles de la Charité déployèrent aussitôt un zèle ardent à prêter assistance, aide et consolation aux pestiférés. Voici ce que la reine Marie de Gonzague écrivait à Vincent: « Je vous suis très-reconnaissante des preuves de votre affection et de la joie que vous me dites avoir ressentie de la santé du roi, mon seigneur, et de la mienne. A peine eut-on à Varsovie quelque crainte de la peste, que le pieux monsieur Lambert s'y rendit, pour se mettre au service des pauvres. Je voulus qu'il fût reçu au château royal, et qu'on lui assignât la chambre même du roi. Chaque jour m'arrivent des nouvelles de sa grande charité, et chaque jour je lui recommande de ne pas trop s'exposer au danger..... Vos Filles de la Charité sont toute bonté et tout zèle pour la cause des populations . . . . »

La peste se développa et exerça partout les plus grands ravages. Le P. Lambert écrivait peu à ce sujet; mais Vincent était instruit de tout : dans une lettre au supérieur de Sedan, il le renseignait ainsi sur la situation de la Pologne. « Les missionnaires de la Pologne fatiguent beaucoup, et recueillent des fruits abondants de leur apostolat. Le temps me manque pour vous donner une connaissance plus détaillée des faits; je vous dirai toutefois que la peste exerce à Varsovie de très-grands ravages, et que l'on manque de toutes les dispositions convenables pour soulager les malades et assister les mourants: on n'ensevelit pas même les morts: on les abandonne dans les rues, où ils sont ensuite dévorés par les chiens.... Lorsque quelqu'un est atteint de la maladie, les membres de sa famille le déposent sur la voie publique, où il lui faut mourir, puisqu'on ne lui porte pas même un

Digitized by Google

peu de nourriture .... Beaucoup de grands seigneurs ont pris la fuite; le peuple manque de travail, et, dans sa détresse, il ne sait à qui recourir .... Le P. Lambert pourvoit à tout; par lui, les morts reçoivent la sépulture, et les malades trouvent des secours tant pour l'âme que pour le corps .... Il a transformé quelques maisons en hospices et en hôpitaux, en tenant toutefois les uns éloignés des autres; dans les premiers, il accueille les pauvres, quels qu'ils soient; il fait transporter les malades dans les seconds. »

Tant de dévoûment causait à Vincent une immense consolation; mais bientôt il fut affligé d'un profond chagrin, par la mort d'un homme si précieux. Après avoir opéré tant de bonnes œuvres à Varsovie, qu'il paraissait a avoir mis seul dans la charité publique autant d'ordre, qu'il y avait auparavant de confusion, de désordre et d'abandon, d'après le désir de la reine, le P. Lambert passa en Lithuanie, province dans laquelle Marie-Louise voulait fonder des établissements de bienfaisance publique semblables à ceux que le saint missionnaire avait érigés à Varsovie.

Mais les fatigues incessantes, les soucis continuels et les pertes extraordinaires endurées par le P. Lambert, le mirent à bout de forces; il tomba malade, et mourut peu après. Ce fut une nouvelle et déchirante douleur pour le cœur de Vincent. Ecrivant au sujet de la Pologne à l'un des supérieurs de la Mission, il lui disait: « Monsieur Lambert s'en est allé à Dieu, le dernier jour de janvier, après une maladie fort douloureuse, qu'il endura avec beaucoup de patience et de résignation. Il est mort après avoir reçu les Sacrements de monsieur Desdames, sur lequel, peu de jours auparavant, il m'avait écrit des choses merveilleuses et très-édifiantes. Au jugement de chacun, il n'y avait pas d'ecclésiastique plus propre à travailler à la vigne du Seigneur. On pouvait

dire de lui: *Dilectus Deo et hominibus*, parce qu'il cherchait véritablement Dieu . . . .

» Dieu est adorable dans tous ses secrets, et nous devons nous soumettre et nous taire . . . . Beaucoup d'autres missionnaires ont trouvé la mort avec lui; mais si la douleur nous éprouve, il doit nous rester une espérance; c'est que ces chers défunts nous seront plus utiles dans le ciel, qu'ils ne l'ont été sur la terre. Il faut maintenant songer à mettre quelqu'un à leur place, surtout à celle de monsieur Lambert, afin que l'œuvre de Dieu ne souffre pas dans la Pologne [1]. »

A cette époque, quelques évêques, parmi lesquels se trouvaient ceux de Dax et de la Rochelle, avaient souffert de très-grands dommages, à cause du passage des troupes dans leur diocèse, où les inondations avaient déjà occasionné d'immenses désastres. Ils songèrent à venir à Paris, dans l'espoir que le gouvernement prendrait quelques mesures pour rendre ces maux moins intolérables. Toutefois, avant de mettre leur projet à exécution, ils voulurent savoir ce qu'en pensait Vincent. Mais celui-ci n'était pas trop d'avis que les évêques s'éloignassent de leur diocèse, en raison surtout de la gravité des circonstances présentes, et du besoin pressant que les peuples avaient de leurs pasteurs, soit pour les maintenir dans la foi, soit pour les aider et les consoler parmi tant de calamités. Vincent se hâta donc de les détourner de leur projet, et il écrivit à celui de la Rochelle: « J'avoue, Monseigneur, que j'aurais une grande consolation de vous voir ici, à Paris; mais je dois déclarer en même temps que je serais également affligé, si vous veniez inutilement dans la capitale. Je suis d'avis que vous ne pouvez rien gagner à venir ici, vu surtout le malheur des temps, dans lesquels les dommages dont

[1] Cette lettre est du 22 ou du 26 mars, 1653.

Digitized by Google

vous vous plaignez à juste titre sont presque égaux par tout le royaume. Partout où elles sont passées, les armées ont commis les sacriléges, les vols et les impiétés qu'a endurés votre diocèse. Non-seulement en Guyenne et en Périgord, mais encore en Saintonge, en Poitou, en Bourgogne, en Picardie, et jusque dans les provinces les plus rapprochées de Paris, les ecclésiastiques sont fort affligés et nécessiteux. » Et il poursuivait en disant qu'il était inutile de demander la diminution des dîmes, parce que, la triste situation des biens ecclésiastiques étant générale, il ne lui paraissait ni convenable ni opportun de surcharger les uns, pour décharger les autres. Il concluait ainsi: « La meilleure chose est de se soumettre à la justice de Dieu, avec la confiance qu'un jour viendra, où la miséricorde divine remédiera à tant de maux. » Enfin, le saint homme exhortait cet évêque, ainsi que les autres, à ne pas s'eloigner un moment de leur diocèse: rester au milieu de leur troupeau, était pour eux le meilleur parti; et ils le devaient faire d'autant plus que, évidemment, c'était l'unique manière de procurer le bien du peuple, et d'acheminer les esprits vers le désir de la paix: ils travailleraient ainsi aux vrais intérêts de la nation, qu'on ne pouvait séparer de ceux de l'ordre et de la monarchie.

Voilà pourquoi, considérant que les factions continuelles entretenaient un état de guerre dangereux non-seulement pour les grands principes sociaux, mais encore pour la prospérité du peuple et pour la grandeur de la France, Vincent comprit qu'il fallait mettre fin désormais aux rivalités politiques, et rendre à l'autorité son ancien prestige et sa splendeur primitive. Notre Saint était un homme de charité et de paix: il aimait la paix, tant pour le bien matériel du peuple, que pour ses sentiments religieux, qui s'altéraient encore, au milieu d'une telle

confusion des hommes et des choses. Depuis que Mazarin avait pris le chemin de l'exil, et que la Fronde était devenue plus redoutable et plus audacieuse, Vincent avait essayé, tantôt d'une manière, tantôt d'une autre, de calmer les esprits excités, et d'éteindre les discordes qui flagellaient si cruellement sa chère France ; mais son œuvre n'avait pas encore acquis toute l'importance dont elle était susceptible, ni toute l'efficacité que, dans le fond du cœur, il espérait lui voir atteindre.

La nécessité de l'ordre prouve la nécessité des lois physiques et morales qui le constituent, et qui furent, dès le commencement, créées et proclamées solennellement par Dieu. Les dogmes furent révélés dans l'Eden, par celui de l'Incarnation du Fils de Dieu et de la Rédemption du genre humain, lorsque le Seigneur fit à nos premiers parents cette promesse qui tempéra la rigueur de sa justice: et lorsque le monde tenta de nier ces lois et d'en secouer le joug, il n'aboutit, en fin de compte, qu'à rendre ce joug plus lourd et plus pesant: plus même ces révoltes furent graves, plus douloureuses aussi furent les catastrophes de la société. Mais parmi toutes les merveilles de la création, la plus admirable, celle qui porte avec elle les signes les plus manifestes de sa divine origine, c'est l'âme pénétrée par la charité; et l'âme de Vincent de Paul vivait de la charité. C'est là l'état le plus sublime auquel puisse s'élever l'homme, et qui le rend capable d'opérer le bien en lui-même et dans les autres. On obtient tout par l'amour; le péché, qui faisait ombre à la majesté divine et à la beauté humaine, le péché ne fut effacé que par l'amour. Quand le Prophète invoque la sagesse, et qu'il lui abandonne son esprit, dans le chemin de la vie, il a raison d'être plein de confiance. En effet, la sagesse conduit les choses humaines avec prudence et modération; or, la prudence et la mo-

dération sont le levier qui peut soulever le monde. Si donc ce levier possède déjà une force extraordinairement efficace, quelle puissance n'acquerra-t-il pas si, à cette première force, vient s'unir étroitement celle de la charité? Mais avant de ramener les choses matérielles dans leur premier état, et de rétablir l'ordre dans la société, il convenait d'en renouveler l'idée dans les esprits. C'est pourquoi Vincent voulut fortifier les esprits par la prière; car la prière est pour l'esprit humain un principe de grandeur et de force; elle est un principe d'énergie et de persévérance, et c'est précisément dans la persévérance que réside le succès de tout effort moral. Le fondateur de la Mission ordonna donc à ses disciples des prières continuelles; il conseilla de longues et continuelles prières aux grands comme aux enfants du peuple, et il excita à la prière tous les hommes pieux qui possédaient un profond amour de la patrie et de Dieu.

« Eh quoi! disait-il, n'est-il pas juste que nous fassions tous nos efforts, pour que Dieu apaise un tel fléau? La France, l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne, la Suède, sont toutes en feu. La Pologne est menacée de trois côtés; les habitants de l'Irlande sont violemment arrachés de leur pays, et contraints de chercher un asile à travers des landes désertes ou des montagnes inhospitalières. L'Écosse n'a pas de quoi se réjouir, et l'on sait pourquoi l'Angleterre pleure sur un passé qui n'est plus. En France, nous sommes témoins des plus horribles maux. Les armées oppriment le peuple des campagnes, aussi bien que celui des villes; et si quelque chose échappe à leur rapacité, les sergents aussi avides et brutaux s'en emparent ensuite.... Oh! mes fils, s'il y a une vertu véritable, elle se trouve parmi les pauvres gens. Chez eux, la foi est vive et simple; ils se soumettent plus facilement aux décrets de la Providence, et ce qui plaît à Dieu, leur

plait également. D'un autre côté, ces ouvriers, ces vignerons, qui ne vivent qu'à la sueur de leur front, nous donnent le fruit de leurs fatigues; pour nous, ils souffrent tantôt les ardeurs du soleil, tantôt les rigueurs de l'hiver. N'ont-ils donc pas raison de se persuader que nous prierons du moins Dieu pour eux, afin qu'il répande sur les hommes ses divines miséricordes? »

« Hélas! poursuivait-il, ils portent le poids du jour, et nous, nous nous reposons à l'ombre .... leur fatigue ne doit-elle pas servir de règle et de mesure à la nôtre? » Et ailleurs: « Souvent, réfléchissant à toutes ces choses, je me dis à moi-même: Malheureux! as-tu gagné le pain dont tu te nourris? Ah! mes fils, si nous n'avons pas, comme le peuple, sué pour gagner ce pain, n'oublions pas du moins ces malheureuses gens dans nos prières; qu'il ne se passe pas un jour où nous n'offrions le saint Sacrifice au Seigneur, le priant de répandre sur eux ses faveurs et de leur imputer à mérite les peines qu'ils souffrent; qu'il ne se passe pas un jour où nous ne demandions à Dieu qu'il leur accorde la grâce de faire un bon usage de leurs peines, et qu'il les en récompense .... »

Une autre fois, écrivant à Olier, il lui disait: « Dieu attend que sa colère soit détournée par les prêtres: les prêtres doivent se placer, comme Aaron, l'encensoir à la main, entre Dieu et le peuple, et arrêter, par leurs prières, le châtiment des péchés que ce peuple n'aurait peut-être pas commis, si le zèle de ses pasteurs eût été plus grand, et leurs exemples meilleurs.... La charité nous oblige à élever les mains au ciel, comme Moïse le faisait pour son peuple.... »

Toutefois, avant d'indiquer ce que fit Vincent pour obtenir la paix, et quelle fut la politique sage et habile suivie par lui, il convient de faire un retour sur les événements qui s'étaient passés en France.

Digitized by Google

CHAPITRE VII

Paris municipal.

Paris était devenu le centre et le but principal des opérations militaires de Condé et de Turenne. Bien des gens savaient désormais, et le bruit s'en répandait chaque jour davantage, que le prince avait conduit ses bataillons aux environs de St-Cloud, et qu'il ne désirait rien tant que d'introduire ses troupes dans les faubourgs et dans la ville elle-même. Cette nouvelle jeta le peuple dans un grand émoi : l'agitation s'accrut bien plus encore, quand on sut que le prince de Condé s'était rapproché de la capitale et se disposait à livrer bataille au maréchal de Turenne qui, de son côté, s'avançait à marches forcées. Jugeant la position de Charenton plus favorable à ses plans que celle qu'il occupait alors, Condé résolut d'arriver jusqu'aux portes de Paris, gardées seulement par quelques citoyens. Ceux-ci, apercevant une armée qui s'approchait de la ville, crièrent aux armes : il s'en suivit un court tumulte ; on commença une lutte qui cessa bientôt après. Condé demanda avec instances qu'on lui ouvrît les portes ; car, dans l'intérêt de la ville, il jugeait nécessaire d'y entrer.

Turenne, informé des mouvements du prince, lança la cavalerie en avant avec beaucoup de rapidité et de hardiesse, et celle-ci attaqua l'arrière-garde de Condé, le

Digitized by Google

matin, une heure après le lever du soleil, à peu de distance du faubourg S^t^- Denis. Ce fut alors que le prince, entré à Paris pour conférer avec le duc d'Orléans, sut que les troupes royales avaient livré bataille à son arrière-garde: il sortit donc de la ville en toute hâte, partagea ses gens en deux corps, et les plaça sous les murs mêmes de Paris.

Mazarin, chevauchant à la gauche du roi, se tenait sur l'une des collines voisines, s'attendant, d'un moment à l'autre, à voir la défaite de Condé, qu'il considérait comme certaine. La cour se tenait à une faible distance du lieu où étaient le roi et le ministre; pour ces derniers, il n'était pas douteux qu'ils n'entrassent ce jour-là même dans la capitale du royaume.

Cependant les troupes royales étant arrivées dans la plaine qui s'étend entre le faubourg St-Antoine et Charenton, Turenne les y rangea en bataille. Le combat à peine engagé, les régiments de Languedoc, de Valois et de Laugeron cédèrent d'abord, et se replièrent jusqu'à la place du faubourg, non sans essuyer des pertes considérables. Ce fut alors que se montrèrent la valeur et la bravoure de Condé: il soutint, à la tête de la cavalerie, un combat sanglant et acharné, se trouvant partout où la lutte était le plus terrible et la mêlée le plus dangereuse: tantôt, comme capitaine, il excitait ses soldats et leur inspirait une nouvelle valeur par sa voix et par son exemple: tantôt il combattait avec eux et autant qu'eux, entretenant ainsi dans leur cœur l'énergie et l'espérance d'une prochaine victoire. Les ducs de Nemours et de Beaufort étaient accourus au secours du prince et, avec une poignée de braves, s'emparèrent de quelques barricades. Mais ils furent bientôt repoussés et blessés, et ils seraient tombés aux mains des soldats royaux, si Condé, s'étant aperçu du danger qu'ils couraient, ne

Digitized by Google

s'y était opposé avec une généreuse audace. Le duc de Lorraine qui, à cette époque, était descendu au rang de capitaine de fortune, était également venu à Paris, et la bourgeoisie l'avait acclamé comme un secours envoyé du ciel. Mais après avoir traité avec les princes et, par des messages secrets, avec la cour, au lieu d'embrasser franchement l'un des deux partis, il retira ses compagnies peu nombreuses et enrôlées à la hâte. Cela parut d'un bon augure à ceux qui désiraient le prompt apaisement des esprits et le réglement des affaires du royaume. Vincent, écrivant au P. Lambert, en Pologne, lui dit que le départ du duc de Lorraine pouvait être un symptôme de paix: en tout cas, ajoutait-il, « ce pauvre pays s'est déchargé d'un grand poids, qui aurait pu lui causer de sérieux embarras. »

Mais quoi qu'il en fût de ces symptômes de paix, qui existaient plutôt dans les vœux des gens de bien que dans l'état réel des choses, il est certain que les premières rencontres des armées avaient jeté beaucoup d'incertitude et de crainte dans l'esprit de ceux qui gouvernaient Paris. Tantôt on songeait à armer le peuple, tantôt on se décidait à tenter un accord; d'autres fois, on voulait ouvrir les portes à Condé et lui fournir ainsi les moyens d'opérer une retraite opportune et honorable. Cependant le conseil du roi était toujours d'avis qu'il ne fallait pas pousser les choses trop loin contre la capitale; car en conservant à son égard une certaine modération, on favoriserait mieux les intérêts de la monarchie et le prestige du nom royal: de plus, et c'était peut-être là le mobile principal, on espérait amoindir ainsi l'influence de Condé sur les chefs des divers partis qui combattaient dans la ville, unis en apparence, mais en réalité dans un but et avec des intentions bien opposés.

Vincent qui, comme nous l'avons dit, désirait la paix,

se rendit secrètement à la cour, et parvint à persuader à la reine qu'il était temps désormais d'en venir à un accord. Excité soit par les conseils du Saint, soit par l'autorité maternelle, soit simplement par les dispositions plus ou moins favorables à la capitale que l'on entretenait à la cour, le roi écrivit une lettre aux Échevins [1]. Il pensait bien que cet acte d'autorité royale et de clémence était de nature à disposer la municipalité à des sentiments pacifiques [2]. Peu d'instants après, une lettre presque semblable quant au fond parvint aux chefs de métiers et aux Echevins de la part de Le Tellier, qui leur intimait, au nom de Sa Majesté, l'ordre de ne pas ouvrir à Condé les portes de Paris, et de ne pas recevoir son armée dans l'enceinte des murs [3].

Cependant les têtes des parisiens étaient en ébullition, et leurs esprits agités de pensées différentes. Eh quoi! disaient-ils, refuserons-nous d'ouvrir nos portes à ces braves gentilshommes, qui combattent pour notre défense sous les murs de la ville, sous ces murs qui

[1] Officiers municipaux généralement choisis par la bourgeoisie, et auxquels étaient confiés pour un certain temps les intérêts de la commune. Toutes les villes de France n'accordaient pas aux Échevins une égale juridiction.

[2] Le conseil du roi était bien persuadé de la nécessité de ne pas rompre avec la capitale; il sentait que c'était le plus sûr moyen de détruire l'œuvre du prince. Voici la lettre que Louis XIV écrivait aux Échevins: « Très-chers et bien-aimés, nous avons déjà fait savoir, par nos précédentes lettres, le déplaisir que nous avons de nous voir contraint par le retour des troupes ennemies qui, au préjudice des paroles qui vous avaient été données et que vous nous avez fait porter de leur part, se sont venues loger à St-Cloud, Suresnes et quelques autres lieux proches de vous; nous avons été, disons-nous, contraint d'en faire aussi rapprocher notre armée pour les chasser des postes qu'elles ont occupés. Nous espérons vous faire voir bientôt que nous n'avons d'autre but en cela, que de travailler à gagner votre affection. Louis (1). »

[3] « Si, par faction ou autrement, et même contre leur gré, Monseigneur le Prince faisait aller ses troupes dans lesdits faubourgs, Sa Majesté m'a commandé de vous écrire qu'elle désire que vous employiez tous les moyens possibles, pour obliger les habitants de la ville non-seulement à refuser le logement aux soldats du prince, mais encore à s'y opposer par la force ouverte. Le Tellier. »

(1) Juillet 1652.

Digitized by Google

peuvent seuls assurer le salut de Paris? Repousserons-nous ces braves, qui meurent pour la confédération de la Fronde municipale? — Mais lorsque le peuple, déjà mal disposé par l'incertitude de ceux qui le gouvernaient, eut quelque connaissance de la lettre du roi et de celle de son ministre, il s'ameuta sur les places publiques. Si, d'un côté, le parti municipal se réjouissait de la contenance de la cour, et si le Parlement lui-même en manifestait quelque contentement; de l'autre, le peuple, ému jusqu'à l'enthousiasme par l'audace et la valeur de l'aristocratie, demeurait inébranlable dans la résolution de s'attacher au sort de cette noblesse fière et aguerrie. De là de nouveaux désirs, de nouveaux projets de prochaines batailles. Les hostilités recommencèrent en effet quelques jours après. Vincent écrivait au P. Lambert: « Quant à la situation actuelle de cette ville, je vous dirai que lundi soir (5 juillet) nous fûmes investis soudain par un corps d'armée, qui, toutefois, ne s'arrêta qu'une partie de la nuit. L'armée du roi le suivait; mais les deux troupes nous causèrent, au fond, plus de frayeur que de mal. Le séminaire de St-Charles aurait été saccagé, si deux hommes, assurément envoyés ici de Dieu, n'avaient empêché un si grand dommage, en faisant sortir de la maison les quelques soldats qui y étaient déjà entrés, et en obligeant à rendre leur proie quelques autres qui avaient déjà commencé à faire un grand butin. Ces deux hommes charitables nous étaient complètement inconnus. Cela me donne à croire qu'ils ne faisaient qu'obéir aux ordres secrets de la Providence. Le lendemain matin, ils sortaient de notre maison, en disant qu'ils se rendaient auprès du duc de Bouillon, dont ils parlaient comme s'il était leur maître; ils disaient qu'ils devaient aller le retrouver à St-Denis où, depuis huit jours, le roi se tient avec toute la cour. Quoi qu'il en soit, je ne vois pas

Digitized by Google

que notre tranquillité soit assurée; en effet, ils nous ont eux-mêmes recommandé, en partant, de faire venir des gardes dans notre maison. Nous avons suivi ce conseil: cette nuit, un bon nombre d'hommes sont là, tout armés et prêts à nous défendre. J'ai veillé longtemps avec eux, ainsi que plusieurs autres pères de la Mission. De St-Lazare, nous avons transporté ailleurs tous les pauvres objets, qui nous appartiennent. Or, pensez quelle est notre inquiétude, et quel sort est réservé à cette malheureuse ville, si le Dieu de miséricorde n'en prend pas pitié. »

Les mouvements militaires continuaient, et donnaient lieu à quelques engagements de peu d'importance. Vincent, tout occupé de la paix, allait souvent à la cour, où il s'apercevait que ses conseils finiraient par prévaloir. Le roi lui-même avait déclaré l'opportunité d'une conférence, à laquelle inclinaient aussi quelques membres du Parlement. Mais les princes avaient déclaré qu'ils n'en voulaient rien entendre: il fallait donc reprendre les armes sans retard.

En effet, on attaqua le faubourg St-Antoine. La municipalité ordonna à un grand nombre de citoyens de prendre les armes. Paris se déclara nettement en faveur de Condé, qui vit s'ouvrir devant lui les portes de la ville. Le parti de la Fronde s'empara du gouvernement, et confia à ses adhérents la défense des murs et des boulevards: mademoiselle de Montpensier, à la tête de l'un des bataillons du duc d'Orléans, enflammait, par sa présence, l'ardeur des parisiens, et les excitait à ne pas céder aux armées royales, ni même à la volonté du roi. Les résolutions du conseils municipal changeaient trèssouvent et avec un désordre extraordinaire: tantôt il cherchait à faire cause commune avec le parti démocratique de la Fronde, tantôt il déclarait qu'il ne voulait

Digitized by Google

pas pousser les choses trop loin. Mais la vérité est que l'autorité municipale ne savait pas sérieusement à quel parti s'arrêter : ces mêmes chefs, qui cédaient alors aux exigences du peuple, par manque de force ou d'énergie, s'excusèrent ensuite auprès du roi du secours qu'ils avaient prêté au prince ; ils protestèrent que, au lieu de lui ouvrir les portes de Paris, ils auraient bien voulu les tenir fermées, afin de témoigner encore une fois de leur obéissance et de leur respect pour la volonté royale. L'affaire du faubourg St-Antoine amena ce résultat, que Condé réussit à mettre son armée en sûreté dans une ville forte et pourvue de munitions, et que, grâce à la hardiesse de Mademoiselle de Montpensier, les forces du prince et du duc d'Orléans s'unirent à celles dont pouvait disposer la Fronde. Ce fait diminua encore l'énergie et détruisit toute l'influence du conseil municipal, qui faisait preuve d'une politique vile et timide : en effet si, d'un côté, il s'était proposé de ne pas rejeter ni combattre ouvertement l'autorité royale, de l'autre, il ne voulait ou ne pouvait pas se séparer de la cause du peuple. Cette ancienne noblesse française qui se réunissait à Paris, qui, à la tête de valeureux bataillons et couverte de riches armures, déployait les étendards et les couleurs de ces vieux fiefs et de ces races antiques dont on rappelait au souvenir des Français les légendes pleines de sentiment et d'enthousiasme chevaleresque ; tout cela parlait éloquemment aux yeux et au cœur des parisiens : mademoiselle de Montpensier s'appelait la dame du peuple. L'autorité municipale et parlementaire garda le silence, bien que pour peu de temps ; tout le parti des gentilshommes se mit aux ordres de la Fronde ; le peuple déclara librement sa volonté ; on vit revivre les temps de la Ligue : le tiers-parti, avec ses tempéraments, avec sa prétendue modéra-

Digitized by Google

tion, avec ses incertitudes et son inexpérience, avait fini son temps.

Il fallait maintenant établir un gouvernement quelconque, capable d'imprimer le mouvement aux forces vives de la ville. Quelqu'un rappela un article des constitutions de l'ancienne monarchie, en vertu duquel, dans certaines circonstances données, dans des cas tout-à-fait extraordinaires et en dehors du cours commun des choses, si, pour une raison quelconque, par exemple, si le roi était éloigné ou captif, si donc le pouvoir royal venait à manquer, son autorité devait être confiée à un lieutenant-général, qui réunirait toutes les prérogatives et tous les pouvoirs de la couronne. Cela démontrait évidemment qu'on voulait conserver le prestige et la force de l'unité de commandement dévolue à la personne royale, d'autant plus que ce nouveau pouvoir ne changeait en rien les conditions de la succession. Le prince de Condé, en effet, voulait que cette charge fût confiée sans retard au duc d'Orléans. Une considération engageait surtout Condé à poursuivre l'exécution de son projet : du jour où le pouvoir serait concentré entre les mains du duc d'Orléans, l'exercice en serait, pour ainsi dire, confié à mademoiselle de Montpensier ; or, cette héroïne avait conquis sur la multitude une si grande autorité, qu'on la craignait et lui obéissait véritablement comme si elle eût été la maîtresse de la ville.

Mais le peuple se montrant inquiet, le Parlement convoqua une nouvelle assemblée, où furent appelés des députés de toutes les classes et de toutes les conditions. L'archevêque de Paris y vint ; il s'y présenta également plusieurs ecclésiastiques représentant le chapitre de l'église métropolitaine, quelques bourgeois et artisans de chaque quartier ; en tout, plus de trois cents. Au milieu de la séance, un messager se présenta, portant des let-

Digitized by Google

tres du roi: le silence s'étant établi, on en commença la lecture; mais avant même qu'on fût arrivé à la fin, il s'éleva un grand tumulte. Quelques uns prétendaient que ces lettres avaient été écrites dans Paris même, puis présentées comme venant du roi; d'autres déclaraient qu'on ne devait pas en tenir compte, puisque évidemment tout ce qui viendrait de la part du roi porterait toujours atteinte à la liberté et à la sécurité de l'Etat; car il paraissait impossible d'attendre aucun bien d'une cour souvent alliée aux puissances étrangères, et qui, surtout, se laissait guider par les funestes conseils et les artifices tyranniques de ce cardinal Mazarin qui, au fond, était la cause de tous les malheurs et de toutes les discordes dont souffrait le royaume.

Cette agitation augmenta encore dans l'assemblée, à l'arrivée de Condé et du duc d'Orléans, qui manifestèrent l'intention de ne pas s'opposer à une entente: cependant Condé, sortant peu d'instants après, prononça ces mots à haute voix: « Je donnerai tout mon sang pour la conservation de la ville: » et ces paroles réveillèrent l'audace de ceux qui les entendirent. On remarqua aussi que le prince, se rendant à son hôtel, en compagnie du duc d'Orléans, tenait la paille à la main; c'était le signal adopté par ceux qui appartenaient à la Fronde; Condé la montrait avec une certaine ostentation au peuple attroupé dans les rues, qui le saluait avec de grands cris et un enthousiasme extraordinaire [1].

Tous ces faits causaient à Vincent de graves inquiétudes; il était allé plusieurs fois à St-Denis, à la cour,

[1] A toutes les époques, le peuple a coutume de choisir un signe qui indique son opinion ou le parti auquel il entend s'attacher. Autrefois, c'avait été la couleur du froc; au temps de la Ligue, on prenait pour signal une croix sur le chapeau; sous la Fronde, c'était un brin de paille. Quiconque ne portait pas ce signe, était insulté ou proscrit.

et s'était entretenu longuement avec le roi, la reine et Mazarin. Mais ces nombreuses tentatives d'accommodement n'aboutissaient pas encore; ses longs entretiens avec les princes n'avaient pas suffi à les détourner de cette voie, par laquelle ils aggravaient leur situation et conduisaient la ville à sa perte: le désordre, à Paris, était désormais trop manifeste, et l'on pouvait dire avec vérité qu'il n'y avait plus ni autorité, ni liberté, ni gouvernement. Inutile de dire que Vincent n'approuvait pas les révolutions en principe, et moins encore dans la pratique. Mais s'il s'en tenait éloigné, ce n'est pas qu'il fût, comme nous l'avons vu, trop ami de Mazarin; il condamnait sa politique, et voyait avec peine que son nom fût la cause ou le prétexte de la guerre et des malheurs publics. On peut donc croire qu'il aurait considéré la paix comme très-avantageuse, si elle avait contribué à faire éloigner le cardinal du royaume. Vincent était l'homme du peuple, et il consacrait au bien du peuple ses affections, ses pensées, ses démarches, ses prières: mais il était aussi l'homme de l'autorité, et il voulait qu'elle fût forte, respectée, exercée au profit de chacun, et surtout au profit de la vérité et de la justice. Un de ses biographes, rapportant sa conduite au temps de la Fronde, déclare que, s'il n'appartenait pas à ce parti, il n'était certes pas non plus pour Mazarin. Bel éloge tombé, pour ainsi dire, de sa plume! Il montre encore une fois que ce n'est pas aux hommes de parti que la Providence confie les grandes missions; car celles-ci ne peuvent obtenir leurs résultats, que par ceux qui ne favorisent pas tel ou tel individu, telle ou telle faction, mais la justice et Dieu qui, du bien et du mal toujours mélangés dans les choses humaines, tire cet ordre admirable par lequel la société des esprits avance dans la pratique du bien; cet ordre, qui est vertu et contraste

dans la vie humaine, harmonie et jouissance dans la vie future, dont celle-ci n'est que le préambule.

Il était donc naturel que la sainteté, la prudence et la fermeté de Vincent le rendissent cher à tous les partis, ou du moins le fissent respecter de chacun. Si sa sagesse et plus encore sa fidélité lui avaient procuré la confiance de la cour, surtout celle de la reine, on comprendra facilement que l'opposition plus ou moins vive, mais continuelle, qu'il avait faite à la politique de Mazarin, le maintenait dans la faveur des princes et, si l'on veut, des partisans les plus dévoués de la Fronde. Assurément sa vertu et son désintéressement imposaient à chacun une profonde vénération pour un homme qui, d'ailleurs, parlait avec tant d'humililé et de douceur. On ne pouvait l'accuser de travailler pour des fins occultes ni de profiter des troubles du royaume, pour satisfaire son ambition et parvenir aux plus hautes charges de l'État; on ne pouvait pas même supposer qu'il nourrissait dans son cœur des désirs étrangers au bien de la nation et du peuple.

Néanmoins dans les fréquents voyages qu'il fit à St-Denis, où se trouvait la cour, et dans le trajet pour retourner à Paris, Vincent eut à essuyer de sanglants outrages. Un jour, à la porte de St-Lazare, il fut frappé par un inconnu, qui lui adressa des reproches grossiers, et, se tournant vers la foule qui, indignée, voulait prendre la défense du bon prêtre, « Voilà ce scélérat, s'écria-t-il! ce monsieur Vincent est l'auteur de nos disgrâces; il est cause de tous les maux, des lourds impôts et des taxes qui accablent le peuple. » Vincent, pour toute vengeance, s'inclina devant cet inconnu et lui dit: « Tous ces maux ne viennent certainement pas de moi: mais enfin je demande pardon à Dieu pour tout le mal que j'ai pu faire; je vous le demande aussi à vous, si, par hasard, je vous

avais donné motif de me traiter ainsi. » Ces paroles calmèrent la colère de ce furibond, qui disparut au milieu de la foule. Le lendemain il vint à St-Lazare, et, s'humiliant devant le Saint, avec toutes les démonstrations de la piété, demanda la permission de rester quelque temps chez les missionnaires, afin de se repentir, de confesser ses fautes, et d'entrer dans les voies du Seigneur. Un autre jour, des gardes l'accablèrent de toute sorte d'injures, le forcèrent à descendre de cheval, et le menacèrent de mort. Vincent parvint à se soustraire à leur fureur; et quand il sut que les magistrats voulaient exercer contre ces soldats une justice sévère, il alla se jeter aux pieds des juges, pour implorer le pardon de ses agresseurs. Il arrivait souvent que les gardes de la ville le maltraitaient; peut-être savaient-ils que, en sortant de Paris, il avait coutume de se rendre auprès du roi. C'est pourquoi le duc d'Orléans lui remit un ordre écrit enjoignant aux soldats et à toutes les autorités de le laisser entrer et sortir à son gré.

Or, tandis qu'il faisait tous ses efforts pour que les chefs de la révolte se départissent d'une irritation et d'une audace qui leur étaient fatales, d'un autre côté, il avait obtenu que la cour prît la résolution d'arranger enfin les choses, et se résignât, bien qu'à contre-cœur, à éloigner Mazarin. Le nom du ministre une fois supprimé, il y avait lieu de croire que les partis en viendraient bientôt à des sentiments de concorde et de paix.

Et réellement cet acte, fruit des longs entretiens et des graves conseils de Vincent, semblait devoir amener un accommodement. Mais ceux qui soulèvent les passions politiques, savent bien où commence leur œuvre: quel en sera le terme? ils ne le savent pas, ils ne peuvent le savoir. Lorsque le conflit est engagé, lorsqu'on a excité les instincts du peuple qui, bien souvent, ne sait ce qu'il

veut, il n'est pas possible que les nouvelles autorités sorties de luttes inattendues, ne se nuisent pas, ne soient pas en contradiction entre elles. Et cela, on peut l'affirmer, même en raisonnant d'une manière abstraite, par la force seule des principes, bien qu'il soit fort utile de le remarquer et de le reconnaître dans les faits.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

Efforts de Vincent pour obtenir la paix.

Non-seulement Vincent voulait que la cour éloignât Mazarin, mais encore il avait disposé le roi, la reine et les principaux chefs du parti royaliste à user d'une grande clémence envers les parisiens. Les choses étaient si avancées, que des députés du Parlement conféraient déjà avec ceux des princes, afin d'établir une paix générale. Mais en réalité quel avait été le vainqueur et le vaincu, dans l'affaire du faubourg St-Antoine?

Condé avait établi son autorité dans la capitale. Le parti municipal n'avait pas réussi à s'imposer au peuple; au contraire, des pourparlers pacifiques et des intelligences secrètes se poursuivaient entre les autorités nouvelles et l'autorité royale.

C'est pourquoi le peuple, fatigué de tant d'incertitudes et déçu dans ses espérances, s'ameuta sur les places, accusa les princes de manquer d'audace, déclara traîtres les chefs de la Commune, outragea les membres les plus notables du Parlement, et accabla les chefs de la Fronde de reproches et d'injures; des cris et de la sédition, il passa bientôt à la révolte armée.

Cependant les chefs de la Commune se réunirent encore une fois, et un grand nombre de citoyens s'assem-

blèrent dans la salle principale de l'Hôtel-de-Ville. Or, tandis qu'ils délibéraient, on entendit aux environs un grand tumulte, qui s'accrut peu à peu; ensuite il se fit un court silence; puis une décharge de mousqueterie retentit soudain, et les balles traversèrent la salle de part en part. L'assemblée se sépara sans avoir rien décidé. Les archers élevaient des barricades, mais avec peu de résultat, et tous ceux qui siégeaient dans cette assemblée auraient été tués, si le curé de St-Jean ne fût accouru, et, avec un esprit de véritable charité, se jetant au milieu du tumulte avec quelques autres prêtres, n'eût calmé les esprits, au moins pour quelques instants. Le capitaine des archers périt avec un grand nombre des siens, les uns aux portes du palais, les autres, dans les rues circonvoisines: pendant ce temps, les membres de l'assemblée prenaient la fuite sous un travestissement, ou par des issues secrètes. Dès que circula dans les rues de Paris le bruit de la prise du palais, la populace songea aussitôt à se livrer au pillage: les plus hardis et les plus factieux s'emparaient de l'autorité publique. Les princes, qui avaient sinon conseillé, du moins toléré ce mouvement insignifiant d'abord, puis formidable, espérant en tirer profit, comprirent que, s'ils tombaient entre les mains du peuple, il marchaient à une mort certaine.

Alors de graves appréhensions saisirent le parti militaire, qui avait donné la main à ce mouvement, dans le but de préparer un acte politique, et d'enlever toute espérance à ceux qui pensaient qu'on devait consentir au retour de Mazarin: mais ils n'avaient jamais eu l'idée de jeter la ville dans un si triste état qui, du reste, au lieu d'améliorer leur position, augmentait les probabilités de victoire pour le parti opposé. En effet, cette portion de la bourgeoisie qui, par habitude ou par conviction, était attachée aux institutions municipales, voyant dans

quelle situation se trouvait la ville, devait, par suite d'une crainte toute naturelle, se rapprocher du parti royaliste.

Le duc de Beaufort et mademoiselle de Montpensier étant parvenus à pénétrer dans l'Hôtel-de-Ville, s'efforcèrent de calmer l'irritation des esprits et d'apaiser le mouvement: vers les dernières heures du jour, on put dire que le calme était rétabli.

Mais à ce moment se produisit un fait qui se présente souvent dans l'histoire. La vraie aristocratie et le peuple se rapprochaient, dans l'intérêt commun: je dirais presque qu'ils conclurent une espèce d'alliance, au détriment de cette classe bourgeoise, qui se montre plus disposée à admettre les faits accomplis, comme on dit aujourd'hui, et une certaine civilisation qui vise à profiter du progrès matériel, plutôt que des sentiments élevés et généreux. Le peuple et les gentilshommes, au contraire, conservaient les traditions et une espèce de sens religieux pour ces idées plus relevées qui, dans le cours des siècles, ont soutenu et conservé la société humaine: ils n'avaient pas perdu ce je ne sais quoi d'exalté, si l'on veut, et de poétique, qui entretient claires et puissantes, dans l'esprit humain, les idées de justice et de vérité.

Cependant l'ordre matériel s'étant un moment rétabli, le duc d'Orléans n'hésita pas à assumer la lieutenance générale du royaume; comme nous l'avons dit, ce titre et cette autorité équivalaient presque au titre et à l'autorité du roi. Mais le rapprochement du peuple et de l'aristocratie avait produit, chez la classe la plus sage de la population, un tel dégoût du présent état des choses, que l'idée d'une restauration du pouvoir royal se propageait chaque jour davantage. Lorsque, dans un Etat, l'anarchie est arrivée à son plus haut degré, le

peuple est ramené comme naturellement au désir du calme et de l'ordre; il recherche et veut une autorité stable et respectée, à l'ombre de laquelle il repose paisible et tranquille; une autorité qui paraît être et qui est réellement la protection et la sauve-garde des intérêts compromis et de l'existence menacée de la société.

Sur ces entrefaites, l'armée royale avait opéré sa retraite. Il manquait à Turenne ce que possédait Condé; une ville qui pût appuyer ses opérations militaires et assurer des vivres à son armée. Suivant donc la route de St-Denis, il se rapprocha de Pontoise, lieu convenable tant pour les opérations militaires, que pour les négociations, qui, pendant tout ce temps, n'avaient pas été interrompues: les pourparlers pouvaient se continuer d'autant plus facilement, que le conseil royal, réuni à Pontoise, délibérait désormais sous la présidence de Louis XIV lui-même. On y connaissait très-exactement la marche des choses à Paris, et l'on pensait que, plus la révolution avait été violente, plus il convenait d'en profiter pour rétablir l'autorité royale. La cour n'ignorait pas, en outre, que les forces de la Fronde s'affaiblissaient chaque jour; on savait que, parmi les magistrats, comme parmi les chefs d'arts et métiers, le nombre grossissait de ceux qui désiraient le retour du roi à Paris. Si ce parti, qui recherchait les intérêts de la paix et du trône, ne se montrait pas encore assez au grand jour, il déployait en secret une grande activité, et il se développa tellement, que, dans le conseil royal, on put prendre désormais de graves mesures contre la révolution. On publia donc une ordonnance royale qui déclarait nuls tous les actes du gouvernement municipal de Paris: une seconde ordonnance transféra le Parlement de Paris à Pontoise, et, bien qu'un grand nombre de membres eussent refusé de s'y transporter, il s'assembla cependant: la

France eut donc en même temps deux parlements divisés sur tous les points, excepté un seul; la haine contre Mazarin.

Mais le Parlement de Pontoise demanda, lui aussi, que les choses ne traînassent pas en longueur, et déclara à la cour qu'il était temps désormais de prendre un parti. Vincent qui, à S'-Denis, avait soutenu ouvertement qu'il fallait écarter Mazarin, Vincent persistait dans son opinion, et engageait les principaux membres du Parlement de Pontoise ainsi que la cour à faire ce qui était devenu une nécessité manifeste: il parvint à en convaincre Mazarin lui-même; du reste le ministre ne pouvait plus souffrir un état de choses qui pouvait conduire la France à sa perte, et enlever à l'autorité royale tout son prestige et toute sa splendeur. Assez souvent Vincent avait de longs entretiens avec la reine et le cardinal. A la première, il montrait, par toutes sortes de preuves et de raisonnements, ce qu'exigeaient la justice, la charité et même l'ascendant et la majesté du trône; or, tous ces intérêts étaient compromis, si le cardinal s'obstinait à demeurer à la tête des affaires; car sa politique, fût-elle même bonne, était détestée par toutes les classes de citoyens. Au ministre, Vincent persuadait que c'était pour lui une nécessité et un devoir de s'offrir en sacrifice aux flots irrités, afin de conjurer la tempête; ce sacrifice, d'ailleurs, était devenu inévitable, si le cardinal voulait sauver sa tête et, peut-être, rétablir plus tard sa fortune, ce que notre Saint ne jugeait pas impossible.

Or, lorsque le bruit se répandit, et il courut rapidement par toute la capitale, que Vincent disposait le roi à éloigner Mazarin, l'audace des Frondeurs s'accrut un instant; mais ce fut une flamme qui brilla d'un éclat passager et trompeur. Ceux, au contraire, qui pénétraient mieux le fond des choses, s'aperçurent bien que les évé-

Digitized by Google

nements tournaient en faveur de l'autorité royale. Le président Molé lui-même se rendit à Pontoise, et ce fait donna au Parlement une très-grande influence soit auprès du gouvernement, soit auprès de la nation entière. La Fronde manifestait sans doute par des sarcasmes son mécontentement contre la grande assemblée; mais elle montrait par cela même combien elle perdait de ses amis et de ses partisans. Les chefs les plus hardis et les plus loquaces de cette faction allaient répétant que le Parlement était composé d'hommes peu remarquables soit par leur science, soit par leur courage, et, par caractère et par habitude, plus propres à obéir qu'à commander. L'histoire nous montre que l'usage d'un droit est fort odieux, s'il n'est pas en rapport avec les lieux et les circonstances; et s'il est vrai (qui en doute?) que, dans les grandes commotions sociales, l'autorité des hommes violents s'accroit rapidement et devient très-puissante, il est certain aussi que ce pouvoir éphémère tombe sans ressource, avec la même rapidité avec laquelle il s'était établi. Mais la conduite la plus sage est justement celle des hommes qui, conservant les principes de la justice, les appliquent ensuite de la manière la plus appropriée à l'état des esprits et aux conditions du temps; ce sont là ceux qu'on appelle hommes de bonne foi. C'est que, au lieu de s'en tenir à l'aride théorie d'une opinion, ils cherchent, dans le développement des raisons qui l'appuient, et parviennent à trouver une formule qui peut avoir l'apparence de la nouveauté; mais comme elle ne s'écarte pas des principes, elle a l'efficacité et le caractère de ce qui est ancien et respectable. Vincent était de ces hommes: lorsqu'il s'aperçut que son avis était devenu celui de la cour et de ses conseillers, il persuada sans retard à Mazarin que le moment était venu pour lui de s'éloigner de Pontoise. En effet, le cardinal lui-

même demanda à quitter la cour; toutefois, au fond de son cœur, il cherchait les moyens les plus sûrs de ressaisir un jour ce pouvoir qui, maintenant, lui échappait un instant des mains. Il partit de Pontoise et se dirigea vers la frontière du royaume.

Ce fait produisit les résultats que Vincent avait sagement prévus, et vers lesquels il avait concentré tous ses efforts. Ceux donc qui étaient demeurés attachés au parti parlementaire avec des intentions droites et disposées au bien, ceux-là manquèrent de tout prétexte plausible pour combattre la cour. Le chancelier Séguier luimême qui, jusque là, était demeuré à Paris, quitta bientôt la capitale et se rendit à Pontoise, où il prit part aux délibérations du Parlement. Vincent l'avait fort engagé à faire cette démarche; il vint encore à son secours, pour l'aider à sortir de Paris, sans être insulté ni molesté par les partisans de la Fronde. Un des officiers de la cour, se trouvant un jour près de la reine, eut occasion de parler de ce fait; il lui affirma que Vincent avait exposé sa vie pour sauver celle de Séguier, et que c'était grâce au bon missionnaire que le chancelier avait pu se rendre au Parlement.

Or, selon les prévisions de Vincent, plusieurs fois manifestées par lui, les parlementaires demeurés les plus hostiles à la cour et les moins empressés à adhérer au Parlement de Pontoise, renoncèrent peu à peu à tout esprit de révolte, dès que l'on sut que Mazarin avait été éloigné. D'ailleurs, quel profit avait-on tiré de la révolution? Les charges publiques s'étaient aggravées, la situation du royaume était devenue plus fâcheuse, la guerre avait désolé presque toute la France, Paris était en proie à une anarchie sans exemple: partout la misère, la désolation, le désordre; je ne parle pas de la liberté, dont le nom même semblait à jamais perdu.

Digitized by Google

Toutes ces choses nous fournissent un témoignage admirable et certain de la prudence et de la sagesse de Vincent. « Eh quoi! disait-il un jour, n'est-ce pas notre principal devoir de conserver au yeux du peuple et de toute la France le prestige de l'autorité, en passant par-dessus tout ce qui ne semble pas nécessaire? Faites le bien, cédez au peuple dans toutes les choses où la justice le permet. Ne prenez pas trop souci du reste, et, en toute occasion, dès que vous avez fait ce qui dépendait de vous, rapportez-vous-en à la Providence. En fin de compte, celui qui aura fait le bien ne recevra-t-il pas sa récompense? et la paix n'est-elle pas réservée à ceux dont les œuvres se seront accomplies dans la justice et la charité? Cela est tellement vrai, que déjà nous voyons les esprits se soumettre à l'autorité du roi. Qu'il soit maintenant clément envers ses sujets, et son pouvoir n'en sera que plus grand et sa volonté plus respectée. Qu'il ne fasse pas entendre trop de plaintes sur les affreux malheurs de la France. Je sais bien que la justice est confiée aux rois; mais je sais aussi que la plus belle prérogative de leur puissance est le pardon. Ils se doivent à la justice; mais c'est par le pardon que brille d'un plus pur éclat la plus belle pierrerie de ce diadème, qui est avec raison surmonté d'une croix. Dieu accorde aux pénitents le retour à la justice; il ne cesse de les soutenir dans leurs défaillances, et il leur a destiné le partage de la vérité [1]. »

Après le départ de Mazarin, rien ne semblait plus devoir s'opposer au rétablissement de l'autorité royale et, par conséquent, à la rentrée de la cour dans la capitale. Quand les partis ont une fois fait appel aux ar-

[1] Pœnitentibus autem dedit viam justitiæ, et confirmavit deficientes sustinere; et destinavit illis sortem veritatis. *Eccl. XVII, 20.*

mes, chacun se précipite volontiers dans la mêlée; mais lorsque l'épreuve semble toucher à son terme, alors les différents instincts et les intérêts bouleversés se rapprochent peu à peu, pour en venir à une transaction: toutefois l'égoïsme individuel se manifeste hautement; chacun veut pactiser, mais à l'avantage de son parti, et cet héroïsme apparent, le masque une fois tombé, se montre dépourvu de générosité et de noblesse de sentiments. La Fronde touchait à sa fin; ses chefs ne s'en apercevaient que trop; déposant alors cet enthousiasme vain, je dirais presque, de commande, ils songèrent plus à eux-mêmes qu'à leur parti; ils montrèrent clairement qu'ils ne voulaient pas trop compromettre leur personne, en présence d'un avenir évidemment prochain. Les princes eux-mêmes déclarèrent alors qu'ils étaient prêts à déposer les armes, lors toutefois que Mazarin serait non-seulement loin de la cour, mais encore au-delà des frontières. Ils ajoutèrent même qu'ils se tiendraient pleinement satisfaits, si le roi leur promettait de publier sans retard une amnistie générale, et d'éloigner ses troupes des environs de Paris, afin de procurer aux soldats espagnols une retraite facile et sûre.

Mais le roi voyait approcher l'époque de son retour à Paris, et il croyait devoir conserver son autorité intacte et libre; aussi ne jugea-t-il pas à propos de céder entièrement aux conditions que les princes mettaient à leur soumission; des députés étant même venus à Pontoise pour soutenir leurs prétentions, le roi refusa de les recevoir. Cependant cédant aux instances renouvelées de Vincent et à la fermeté avec laquelle il soutenait la nécessité et la justice de se montrer clément, Louis publia une amnistie générale. Si Vincent la considérait comme un acte digne d'un prince chrétien, les parlementaires affirmaient que c'était une nécessité politique,

puisque tant de citoyens avaient pris les armes en faveur de la Fronde. Et de fait, la condescendance, en politique, est parfois un signe de force plutôt que de faiblesse. Que si Louis ne se montra pas plus conciliant envers les princes, il faut voir en cela la longue influence de Mazarin; car le cardinal, quoique déjà sur la route de l'exil, entretenait cependant une correspondance secrète avec la cour, et souvent imposait ses conseils presque comme des lois. Il y a plus. Bien que Vincent et les principaux membres du Parlement de Pontoise eussent persuadé au roi de retourner à Paris, il y avait encore des gens qui essayaient de suspendre l'accomplissement de cette résolution, en disant que le roi devait continuer de gouverner la France, sans retourner dans la capitale; car ils prétendaient que son autorité serait bientôt complètement rétablie, et qu'il pourrait alors rentrer dans la ville rebelle, avec son ministre à ses côtés: ils ajoutaient que si, en peu de temps, la Fronde avait perdu son ardeur première, il ne serait pas difficile de la voir réduite au point de s'humilier entièrement devant le trône et de recevoir volontiers Mazarin dans ces mêmes palais où, peu auparavant, elle avait maudit son nom et foulé aux pieds son autorité.

Vincent, d'un autre côté, demeurait ferme dans son sentiment; d'accord en cela avec le Parlement, il déclarait que le fait seul de l'amnistie prouvait la puissance du roi; car si le pardon était un acte de clémence, il était aussi un acte de libre souveraineté. Il eut beaucoup à faire quand Mazarin, par de nouvelles lettres, demanda clairement que le roi ne rentrât pas encore à Paris, et mit en avant de nouveaux prétextes, qui certainement auraient été funestes à la tranquillité du royaume et au trône lui-même. En effet, il conseillait de faire la paix avec l'Espagne, et de se mettre ensuite à

Digitized by Google

la tête des troupes royales, pour humilier, par la force plutôt que par la clémence, la capitale rebelle et inconstante. Une autre fois, il prétendait qu'il valait mieux ne pas accueillir la soumission des princes, ni celle de la ville. « Sire, laissez la révolte suivre son cours et aller jusqu'au bout: quand la tempête sera calmée, le soleil brillera dans un ciel plus pur et plus serein: les partis fatigués, sans force ni crédit, rappelleront le passé tout entier. » Evidemment Mazarin voulait que la cour retardât son retour à Paris, afin d'y rentrer aussi lui-même en même temps qu'elle.

Cette situation affligeait Vincent: il pensait qu'il n'y avait plus de temps à perdre, ni aucun motif de différer. Il était d'autant plus urgent d'en finir, qu'il s'était formé à Paris un parti dont l'influence croissait chaque jour, et qui voulait, dans une pensée fort politique, non-seulement ramener le calme dans la capitale, mais encore établir une sorte d'union ou d'alliance avec toutes les autres villes du royaume. Cette pensée avait paru très-habile aux hommes les plus sages; car elle empêchait la Fronde de faire aucune tentative nouvelle, et assurait en même temps des conditions meilleures à la restauration du pouvoir royal, restauration à laquelle concourraient ainsi tous les partis politiques. Le premier résultat de cette œuvre devait être de séparer complètement la Fronde municipale de la Fronde provinciale, ce qui arriva en effet et lui fit perdre toute sa force et son influence: on commença même à dire, dès cette époque, que la Fronde n'était plus réellement un parti politique.

Il se présente parfois un spectacle curieux, si l'on veut, mais dont l'histoire nous fournit des exemples dans tous les siècles et chez tous les peuples de nature et d'origine différentes: plus une révolution politique approche de son terme, plus on voit se rompre les liens

Digitized by Google

qui rattachent ensemble une certaine espèce d'individus; hommes égoïstes, qui se tiennent étroitement unis tant que dure la prospérité, mais qui se séparent, dès que la fortune cesse de leur sourire. A mesure même que les circonstances changent, il s'élève entre eux des dissensions mutuelles; ils découvrent les fautes les uns des autres, ils s'accusent à l'envi d'ignorance et de bassesse. Souvent, non contents de se reprocher des fautes réelles, ils en inventent d'imaginaires, et les proclament avec ce ton d'assurance, qui prouve à la fois la vileté de leur caractère et la perfidie de leur cœur. L'Hôtel-de-Ville se rapprochait, lui aussi, du parti royal. Je laisse à penser tout ce qu'on disait de celui-ci qui, républicain hier, se montrait aujourd'hui royaliste; de celui-là, qui était autrefois dans les rangs de la Fronde populaire, et qui l'avait ensuite abandonnée, pour la Fronde aristocratique; de cet autre encore, qui avait quitté les gentilshommes, pour s'attacher à la bourgeoisie; de tel autre enfin qui, après avoir déclaré vil et infâme le Parlement de Pontoise, s'était empressé d'y occuper un siége, lorsqu'on sut, un beau matin, que le chancelier Séguier avait laissé Paris pendant la nuit, et s'était rendu à la cour. Nous verrons venir également le cardinal de Retz, avec plusieurs des curés qui avaient tant harangué le peuple, et, si nous ne le trouvons pas à Pontoise, il sera du moins à Compiègne [1]. Donc, plus de doute désormais; le seul obstacle au retour du roi dans la capitale, était Mazarin; et Vincent faisait tous ses efforts pour écarter ce dernier obstacle. C'est pourquoi, après avoir fait partager son avis aux chefs des divers partis, à la cour, à la reine et au roi lui-même, qui ne résistait plus, du moins en apparence, le saint prêtre voulut encore per-

[1] Voyez les *Mémoires* du cardinal de Retz.

suader le cardinal: il lui écrivit donc une lettre qu'il sera bon, je pense, de rapporter ici en entier.

« Monseigneur,

« Je prends la liberté d'écrire à Votre Eminence, et je la supplie de ne pas s'en offenser, mais de me permettre de lui exposer quelle est la situation actuelle de la ville de Paris, qui est sortie de l'état où elle se trouvait dernièrement, et qui réclame le roi et la reine avec instances et à grands cris. Je ne vais nulle part, et je ne vois personne qui ne me tienne le même langage. Il n'est personne, jusqu'aux Dames de Charité, appartenant aux plus puissantes familles de Paris, qui ne me dise que, si Leurs Majestés s'approchent de la capitale, tous iront en foule les recevoir comme en triomphe. C'est pourquoi, Monseigneur, je suis d'avis que Votre Eminence fera un acte tout-à-fait conforme à sa bonté, en conseillant au roi et à la reine de revenir ici, et de reprendre possession de la ville et de l'affection des parisiens. Néanmoins il y a quelque chose à dire à l'encontre: voici les difficultés qui me semblent les plus grandes et la réponse que j'y fais en même temps; cette réponse, je prie humblement Votre Eminence de la lire et de la méditer.

» La première est que, bien que beaucoup de personnes et un grand nombre de citoyens soient de la même opinion que moi, cependant il y en a d'autres, en grand nombre également, qui sont d'un avis différent; il en est même qui demeurent, pour ainsi dire, incertains. A cela, je crois pouvoir répondre que, selon moi, le nombre de ceux qui sont d'un avis différent n'est pas, après tout, si considérable; et s'il y a quelques indifférents, ils seront entraînés par la multitude et par l'élan de ceux qui manifestent des sentiments plus vifs,

et qui forment, à Paris, la majorité, du moment qu'ils ne redoutent pas le châtiment, et qu'ils sont tranquillisés par la certitude du pardon.

» Secondement, il y a lieu de craindre que la présence des chefs du parti opposé ne soit cause que l'on renouvelle la journée des barricades et celle de l'Hôtel-de-Ville [1]. Je réponds à cela que l'un d'eux [2] se trouvera dans la nécessité de rechercher les bonnes grâces du roi, et que l'autre [3] se soumettra volontiers, dès qu'il verra Paris rentré dans l'obéissance: il n'y a pas à en douter; je le sais de source très-sûre.

» En troisième lieu, quelques uns pourront dire à Votre Eminence qu'il est nécessaire de châtier Paris, pour le mettre à la raison. Quant à moi, je pense, Monseigneur, qu'il est bon que V. E. se rappelle la ligne de conduite tenue pas les rois sous le règne desquels Paris s'est révolté autrefois, et elle verra que toujours ils ont procédé par la douceur. Charles VI, pour avoir puni un grand nombre de rebelles, désarmé et asservi la ville, ne fit que jeter de l'huile sur la flamme, et allumer le feu là où il n'existait pas; de cette manière, la révolte dura seize ans, l'autorité du roi fut plus attaquée qu'auparavant, et tous les ennemis de l'Etat se liguèrent contre lui: ni lui ni Henri III ne gagnèrent rien à bloquer la capitale.

» On peut dire que V. E. fera la paix avec l'Espagne, et qu'elle rentrera triomphante à Paris; mais je réponds que, au lieu de donner le repos au royaume, V. E., au contraire, augmentera les haines, surtout si l'on rend aux Espagnols ce que nous possédons maintenant, comme on prétend que veut le faire V. E. En ce

[1] Le siége, l'incendie et le saccage, dont nous avons parlé plus haut.
[2] Le duc d'Orléans.
[3] Le prince de Condé.

cas, il est à craindre qu'il n'arrive encore ce qui est arrivé à Charles III, régent du royaume et couronné comme roi présomptif, lequel, ayant abandonné aux Anglais la Normandie [1] et quelques villes de Flandre, enflamma tellement les esprits contre lui, que les Etats du royaume se réunirent extraordinairement pour ce fait ; et ce malheureux prince fut contraint de s'enfuir et de se cacher dans un petit village, où il mourut ensuite misérablement.

» Si l'opinion prévaut que, avant le retour de Leurs Majestés dans cette capitale, il est bon de traiter avec l'Espagne et avec les Princes, V. E. me permettra de lui déclarer que, dans ce cas, Paris sera nécessairement compris dans les conditions de paix, et alors, l'amnistie semblera être une faveur accordée par l'Espagne et par les princes, et non par le roi ; par conséquent, en toute circonstance, personne ne voudra se montrer plus fidèle à celui-ci qu'à ceux-là [2].

» Il y aura, je crois, des hommes qui pourront dire à V. E. que son intérêt particulier exige que le roi ne retourne pas à Paris, sans qu'elle rentre avec lui dans la ville. Il arriverait de là que tout demeurerait dans le trouble, que la guerre se poursuivrait ; et l'on verrait bien que la tempête n'est pas soulevée par V. E., mais par la perversité de ceux qui refusent de se soumettre à l'autorité royale. Et moi je dis qu'il importe peu que le retour de V. E. ait lieu avant ou après celui du roi, et que celui-ci, une fois rétabli dans son autorité, sera libre de rappeler V. E. quand et comme il lui plaira ;

[1] Allusion à ce qui se passa à Paris, après la victoire de Roosebeke, en 1382.

[2] Ainsi Vincent voulait que, par la clémence, le roi conservât à son autorité tout son prestige et toute sa vigueur, et il était peu disposé à procurer l'avantage du peuple, s'il devait en témoigner sa reconnaissance aux étrangers. Pensée juste et vraie dans l'ordre de la liberté et de l'indépendance des nations.

et j'en suis bien certain. D'ailleurs, si V. E. veut contribuer à resserrer de nouveaux liens entre les membres de la famille royale, et ramener Paris à l'obéissance au roi, elle obtiendra les sympathies d'un grand nombre, et, dans peu de temps, elle pourra être rappelée à Paris. Mais tant que les esprits persévèreront dans la révolte, il est à craindre que l'on n'ait pas la paix; car c'est en cela que consiste la folie du peuple, et l'expérience démontre que ceux qui en sont atteints, ne guérissent jamais par les mêmes causes qui ont obscurci leur intelligence. S'il est vrai, comme on le prétend, que V. E. ait conseillé au roi de ne pas écouter les princes, de ne pas leur accorder de passeport pour se rendre en présence de Leurs Majestés, et de n'entendre ni députés, ni représentants; s'il est vrai que V. E. ait, dans ce but, placé des étrangers auprès du roi, afin qu'ils empêchent qui que ce soit d'arriver jusqu'à lui; il est fort à craindre que, si cela dure longtemps, la haine du peuple ne se change en rage. Au contraire, si V. E. conseillait au roi de venir recevoir les acclamations de ce peuple, elle obtiendrait la sympathie de tous les habitants du royaume, qui n'ignorent pas combien elle a d'influence sur l'esprit du roi ed de la reine. Et un grand nombre considèreront ce bien comme venant de V. E. [1].

» Voilà, Monseigneur, ce que j'ai pris la hardiesse de vous faire savoir, espérant que je ne vous semblerai pas importun. Je vous avertis surtout que je n'ai dit à personne, excepté à l'un de vos amis les plus dévoués, que je me permettais de vous écrire: j'ajoute que je n'ai

[1] Notons ici la belle position dans laquelle Vincent mettait Mazariu en présence des partis. C'était de la charité et de la politique, et une politique bonne et sûre, qui n'est pas toujours familière aux hommes d'Etat, mais qui brille facilement dans l'esprit des hommes consacrés à Dieu et à la piété.

rien laissé supçonner à mes anciens amis [1], qui se montrent opposés à la volonté du roi ; et finalement, que je désire vivre dans le respect que je dois à V. E. »

Quel effet produisit cette lettre sur l'esprit de Mazarin? les biographes ne le disent pas. Il est bien certain cependant qu'elle produisit une grande impression, et qu'elle n'irrita point le fier cardinal. En tout cas, les faits montrèrent que, s'il avait eu jusque là l'intention de rentrer à Paris aux côtés du roi, il changea dès lors de dispositions. On peut donc conjecturer prudemment que, si Vincent avait persuadé à la cour de suivre les conseils des chefs les plus influents du tiers-parti, d'un autre côté, il était parvenu à faire prévaloir son opinion dans l'esprit de Mazarin.

De même que le cardinal s'était convaincu que pour assurer les intérêts du roi, il devait s'éloigner de lui pour quelque temps; de même la cour comprit que, si elle cédait au tiers-parti, cela tournerait ensuite à son propre avantage, d'autant plus que, par ce moyen, on pourrait amener une restauration, sans rencontrer de sérieux obstacles et sans effusion de sang. Dans les moments suprêmes et difficiles, il est bien plus habile, selon moi, de céder, que de refuser opiniâtrément. On peut bien discuter sur l'heure et sur la manière; mais la maxime est toujours vraie, et cette pensée n'a pas, elle ne peut avoir de sérieux contradicteurs. Telle était, d'ailleurs, l'opinion que Vincent enseignait et pratiquait volontiers: s'il y voyait parfois le côté politique, il y découvrait avant tout un splendide hommage rendu à la

[1] Probablement le fameux cardinal de Retz qui, à la tête d'une députation du clergé, se disposait à se rendre à Compiègne, où, comme on le sait, il prononça d'éloquentes paroles en présence de la cour. Peut-être Vincent fait-il allusion à d'autres encore, avec lesquels il avait en quelque liaison, et qui s'étaient mis à soutenir le parti de la Fronde. Or, on sait que plusieurs partisans de cette faction avaient en grande estime le fondateur de la Mission.

Digitized by Google

charité, principe et fin de tous ses désirs et de toutes ses actions. Du reste, qui ne voit que, les esprits les plus ardents une fois calmés, le peuple, toujours mobile dans ses opinions, renverse aujourd'hui l'idole qu'il a élevée hier avec une si grande apparence de fidélité, et avec tant d'enthousiasme?

Digitized by Google

CHAPITRE IX

Suite du même sujet.

Vincent ne s'en tint pas là. Pensant avec raison que la principale et la plus pure gloire d'une nation est celle qui lui vient de l'idée religieuse, il jugea très-sainement que, pour atteindre son plus haut degré de prospérité, la France devait non-seulement rétablir l'autorité royale, mais encore allier, en quelque manière, la conduite politique à la pensée religieuse. Voilà pourquoi cet homme, certainement envoyé du ciel, recourait volontiers à cet oracle qui promulgua de tout temps, selon la mission qu'il en a reçue, des lois de paix, d'amour, de justice et de fraternité; à cet oracle qui, de l'aveu des hommes les plus sages et les plus savants de tous les âges et de tous les pays, fut la source de la civilisation en Europe, et la cause de cette supériorité qu'elle exerce sur les autres parties du monde. Vincent ne s'alarmait pas trop parce que le siècle errant ne recherchait pas la vraie grandeur, tournait en ridicule ou même méprisait cent vérités qui, pourtant, ne souffrent pas une sérieuse discussion: il ne croyait pas non plus que la foi fût éteinte dans tous les cœurs, lors même qu'il considérait comme opportun et nécessaire de la ranimer sans retard, afin que cette étincelle, qui réchauffe les cœurs et éclaire

les intelligences, ne vint pas, faute de soins, à se perdre et à s'éteindre.

Le sacerdoce est l'auteur et le restaurateur de la civilisation universelle. L'histoire nous montre que généralement les ordres laïques et militaires ont opéré les grandes et violentes transformations, après quoi, la parole sacerdotale rend le nouveau droit juridique et sacré. Aussi a-t-on dit que le premier politique appartenait au sacerdoce, parce que la religion est l'acte premier de la civilisation. Bien plus, la genèse du droit consiste précisément en ce que ce droit, étant une chose toute spirituelle, ne peut se manifester dans les choses contingentes et secondaires, s'il ne provient de la cause première et, par conséquent, de l'action divine: cette action, d'ailleurs, peut se manifester, dans les différents cas, de la manière qu'il lui plaît de choisir suivant ses desseins inscrutables et mystérieux.

La distinction du sacerdoce et de l'empire n'en entraine pas la séparation; et la pensée de dualisme n'exclut pas celle de l'unité, vers laquelle même elle nous ramène par la force de la logique. C'est pourquoi l'oracle orthodoxe n'est pas temporaire, mais perpétuel: il répète de siècle en siècle une parole qui fut prononcée dès l'origine des temps et renouvelée dans la plénitude des âges: il n'est pas de tel ou tel lieu: il n'appartient pas à une nation; il est universel; il n'entrave pas le libre arbitre des hommes, mais il le dirige et le soutient; il n'empêche pas le progrès des choses humaines, mais il le retient dans la voie de la vérité et de la justice; et ce vénérable vieillard aux cheveux blancs, qui annonce la loi que doit suivre la volonté de l'homme, n'enferme pas l'activité du chrétien dans un cercle de choses conformes aux vues humaines; mais du bon ou du mauvais choix que fait l'homme, il prédit qu'il résultera de bons

ou de mauvais effets; le principe une fois établi, il en fait connaître les conséquences. Dans toutes les parties du monde, se trouvent des hommes soumis à son domaine spirituel; il étend sa bienfaisante influence à tous les peuples et à toutes les nations. Les plus grandes entreprises de la civilisation furent faites en son nom, et elles réussirent toutes les fois qu'il les anima et les soutint par la parole de la religion. Voilà pourquoi il attache peu d'importance aux aventures guerrières et aux expéditions marchandes, tandis qu'il se complaît dans les œuvres de la charité. D'un côté, il envoie aux peuples les plus éloignés des hommes armés du flambeau de la vérité, pour les instruire dans les enseignements de la foi, de la civilisation et de la science; de l'autre côté, parmi tant de peuples soumis à son domaine spirituel, bien que différents de race et de langage, il modère les ressentiments, apaise les haines et raffermit chacun dans le désir de la paix et de la charité. Les partis qui s'agitaient en France, eussent-ils pu renoncer à leur humeur hautaine et batailleuse, ne seraient pas cependant retournés à la concorde, si le sacerdoce n'eût trouvé un moyen de calmer ces esprits ardents et rebelles; et Vincent pensa que l'œuvre du sacerdoce parviendrait mieux à son but, si elle était soutenue et appuyée par l'oracle même du Vicaire de Jésus-Christ.

Cette pensée était juste et parfaitement vraie: après y avoir mûrement réfléchi, Vincent résolut de faire tout ce qui était en lui, afin que l'autorité vénérée du Pontife exerçât une nouvelle et puissante influence pour la réconciliation des partis. Ainsi, remontant du peuple aux grands, et de ceux-ci à la première et à la plus vénérable autorité de la terre, l'entreprise de cet homme de Dieu fut véritablement sanctifiée par le verbe de la religion; il sembla même demander à l'oracle de cette re-

ligion la paix de la France. La lettre écrite par Vincent au pape Innocent X est un vif et touchant tableau de l'état malheureux où se trouvait le royaume; c'est une humble et fervente prière, partie d'un cœur tout brûlant de foi et de charité.

Voici cette lettre:

« Humblement prosterné devant vous, très-saint Père, je vous offre encore une fois tout moi-même et notre petite Congrégation que, malgré mon indignité, je dirige en qualité de supérieur approuvé par ce Siége apostolique. Je prends la liberté, et j'y suis encouragé par la paternelle bonté avec laquelle vous entendez et accueillez chacun de vos fils, quelque misérable qu'il soit; je prends donc la liberté de vous exposer, avec toute sorte de respect et de soumission, l'état déplorable et digne de compassion, où les récentes agitations politiques ont jeté la France.

» La discorde a divisé la maison royale; le peuple est partagé en factions qui se combattent dans un but différent; les provinces sont affligées par la guerre civile; les villages, les bourgades et les villes même sont ravagés, ruinés et livrés aux flammes, par la fureur des partis. Les laboureurs ne recueillent pas le fruit de leurs fatigues, de sorte qu'ils ne confient même plus de semence à la terre, pour la récolte future; les soldats font butin de tout ce qu'ils trouvent, et les populations sont en butte non-seulement à toute sorte de vols et de rapines, mais encore à toute espèce de crimes. La plupart des habitants qui parviennent à se soustraire à la glèbe, succombent ensuite de misère et de faim. Les prêtres qui n'ont pas réussi à fuir ou à se cacher sont cruellement maltraités et torturés, souvent même mis à mort. Les vierges sont violées avec une brutale cruauté, et celles qui sont consacrées à Dieu, semblent être plus

convoitées par le libertinage et la fureur de la soldatesque. Partout on voit les temples profanés, renversés ou réduits à l'état de cavernes; s'il en est quelqu'un qui ne soit pas abandonné ou converti en un monceau de ruines, on lui enlève le prêtre: ainsi les peuples manquent de tous les secours spirituels, et il n'y a plus personne pour offrir le divin Sacrifice et administrer les sacrements. On frémit à le dire comme à le penser: l'auguste Sacrement, le corps même de Notre Seigneur est accablé de toutes sortes d'outrages. En effet, pour s'emparer des vases sacrés, on a vu, chose horrible à dire! la sainte Eucharistie dispersée sur le sol, et cela, par les mains de catholiques. Qu'auraient jamais pu faire de pire les hérétiques, qui n'ont pas foi en ce divin mystère? Je n'ose dire, et peut-être je ne saurais assez bien m'exprimer; mais quoi que je dise, ce sera toujours trop peu; il faut voir par soi-même.

» Votre Sainteté pourra m'accuser d'une grande hardiesse, parce que moi, homme obscur et sans nom, j'ose exposer ces choses au Père de tous les chrétiens, qui doit être et qui est amplement informé de l'état des nations, et surtout des nations catholiques. Mais je vous en prie, saint Père, ne vous irritez pas, si je me présente devant vous, moi qui ne suis que cendre et que poussière. C'est que, en effet, il ne nous reste plus d'espoir, au milieu de tant de maux, si ce n'est que Votre Sainteté vienne y porter remède, par sa sollicitude paternelle, par son amour et son autorité. Je sais bien que plusieurs fois déjà vous avez déploré nos maux, et que votre désir était que toute cause de guerre civile disparût, sans qu'il en restât même le germe. Je sais encore que vous avez envoyé des lettres, et ordonné à votre Nonce d'agir en votre nom: il l'a déjà fait d'une manière vraiment apostolique, et, autant qu'il était en lui, il n'a rien négligé

Digitized by Google

dans le service de Dieu et de Votre Sainteté, bien que ses efforts n'aient pas encore obtenu les résultats qu'il y avait lieu d'espérer. Mais, Père saint, ce qui n'a pas été obtenu jusqu'ici, pourra l'être plus tard. Le bras du Seigneur ne s'est pas raccourci, et je crois, sans conserver le moindre doute, que Dieu a laissé aux pasteurs de l'Eglise le soin de calmer toutes les haines et de donner la paix aux peuples. Ce sera pour l'épiscopat une très-grande gloire de procurer la paix après la guerre, de rétablir l'union dans la maison royale naguère divisée par tant de discordes, de soulager les peuples fatigués de tant de misères, de rendre des bras à l'agriculture, de réjouir les provinces dévastées, de réédifier les temples renversés, de rendre la sécurité aux vierges, de ramener les pasteurs à leurs églises, et de nous rappeler tous à la vie. Que Votre Sainteté daigne faire cela; je vous le demande humblement, par la miséricorde de Jésus-Christ dont vous êtes le Vicaire, et j'implore, avec la plus grande ferveur de mon âme, votre paternelle bénédiction. »

Ainsi parlait, ainsi écrivait Vincent de Paul, au milieu des agitations politiques de la société française. C'est pourquoi l'on peut affirmer encore une fois que, si les discordes des rois et des peuples, les questions de liberté et d'organisation politique, les luttes d'intérêts et de partis, les haines de races ou de nations, avaient rendu la société de son temps inquiète, remuante et peu disposée au bien, il ne pensait pas pour cela que le prêtre de Jésus-Christ dût se contenter de pleurer et de prier: en pleurant et en priant, il devait encore, selon le Saint, travailler avec charité, afin de ramener la société humaine à la piété et à la raison par la vertu des principes: il devait distinguer, dans les partis politiques, le bon du mauvais, le domaine de la loi de celui

de la force, l'œuvre de la civilisation de celle de la barbarie, et, les discernant avec soin, soutenir l'une avec tout ce qu'il y a de force et d'énergie dans l'individu, et s'opposer à l'autre par tous les moyens conformes à la justice, à la sainteté de la cause et au droit de chacun. C'est pourquoi, par quelque côté que l'on considère l'œuvre politique de Vincent, on la verra toujours accompagnée de la prière et de la charité active: de la prière, qui demande à Dieu la paix, la vertu et toutes les bénédictions célestes pour les nations et pour les peuples; de la charité, qui fait, aime et désire tout par Dieu et avec Dieu. Il en résulte que l'homme enflammé de ce feu d'un amour surnaturel et divin, quitte le vestibule du temple, pour gravir les degrés du palais des rois, abandonne un instant son cloitre, pour se mêler aux grands du monde, va de sa cellule à l'humble toit, du puissant ministre au hardi citoyen, du roi au sujet; et s'il enseigne à celui-ci la vertu d'obéissance qui, fille de l'humilité, est, comme elle, pleine de noblesse et de gloire, il rappelle à celui-là que le diadème dont il ceint son front n'est pas un vain ornement, et qu'il doit consacrer son autorité au service des peuples et à la grandeur des nations.

Cependant ceux qui s'étaient trouvés à la tête des mouvements populaires, ceux surtout qui avaient entretenu l'activité de la Fronde, et lui avaient fourni des armes et de l'argent, ceux-là étaient fort perplexes et inquiets sur le sort qui leur était réservé. Le duc d'Orléans, mademoiselle de Montpensier, Beaufort, demandaient en vain que les Lorrains entrassent à Paris, et, avec eux, quelques bataillons de troupes étrangères; plus inutilement encore le parti militaire et des gentilshommes prétendait en venir à un accord et, demeurant sous les armes, traiter d'égal à égal avec la cour. Mais ils

n'avaient ni l'assentiment de la bourgeoisie, ni celui du Parlement, qui comprenait fort bien que, en agissant ainsi, on compromettrait la situation du royaume. Du reste, si les parisiens ne voulaient pas recevoir les soldats de Mazarin, ils se souciaient moins encore de ceux de la Lorraine, habitués à piller et à saccager tout. Le peuple demandait son roi, il demandait et voulait la paix; en effet, le roi rentra peu après à Paris.

Chacun comprenait maintenant que la première parole du roi devait être une parole de pardon général, et qu'il fallait jeter un voile sur le passé. Dans cette pensée, le cardinal de Retz lui-même s'était rendu à Compiègne. Toutefois les plus clairvoyants hésitaient à croire que la chose se passât si facilement. Parmi ceux qui avaient approché de plus près le jeune Louis, il en était à qui n'avaient point échappé quelques signes d'un esprit peu enclin à la clémence; il se rencontra même quelques vieux personnages qui, rappelant l'époque de la Ligue, faisaient remarquer que l'amnistie promise par Henri IV n'avait pas empèché cependant les longues listes de proscription, que l'on présenta comme une dure nécessité du nouveau pouvoir.

En effet, on exila d'abord les chefs les plus audacieux de la Fronde; bientôt après, ce fut le tour des moins ardents. Seul le cardinal de Retz parut oublié pendant quelque temps: le roi l'avait même accueilli avec faveur et embrassé au Louvre, en présence de nombreux témoins, peut-être parce qu'il était homme à créer de nouveaux embarras au gouvernement, peut-être aussi afin de se gagner la faveur du clergé. Mais dès que les esprits les plus bouillants perdirent de leur première ardeur, lorsqu'il fut évident que le gouvernement acquérait chaque jour plus d'autorité et de puissance, Louis ne voulut plus rien tolérer qui s'opposât à sa volonté absolue, et renonça

à toute espèce de flatterie: les proscriptions se multiplièrent, et le cardinal de Retz lui-même, naguère embrassé par le roi, fut, par son ordre, arrêté à l'improviste, et conduit à Vincennes.

Après cet acte de rigueur, rien ne s'opposait plus au retour de Mazarin. En effet, il revint à Paris, sans que personne osât lui opposer une parole de haine ou de mépris, ni même une plainte. Que dirait-on, si j'ajoutais que Mazarin jouit d'une certaine popularité? Et pourtant, il en fut ainsi! C'est que les peuples, après les violentes commotions, éprouvent le besoin de la tranquillité; voilà pourquoi les esprits sont alors disposés à se soumettre à l'autorité quelle qu'elle soit; il semble qu'il soit nécessaire de se reposer à l'ombre du pouvoir, et les multitudes s'abandonnent à une agréable tranquillité, comme le corps humain cède au sommeil, après les fatigues d'une longue veille. Il fut donc facile à Louis XIV de faire prévaloir la pensée de l'unité dans les conseils de son gouvernement; mais si le pouvoir absolu qu'exerça ce prince fut, comme d'autres fois, le résultat de la situation où se trouvait la France, il fut encore une conséquence de son orgueil démesuré.

Or, pour empêcher la Fronde de s'insurger de nouveau contre le gouvernement, Mazarin abaissa la puissance de l'Hôtel-de-Ville et l'autorité du cardinal de Retz qui, bien qu'à Vincennes, était cependant toujours archevêque de Paris. Il fallait aussi humilier l'Espagne; car Philippe IV conservait une grande influence sur les principaux personnages qui avaient causé quelque embarras au gouvernement français. L'intention du cabinet espagnol était de soutenir la confédération provinciale, au détriment de l'unité et de l'indépendance nationales. Cela prouve une fois de plus avec quelle sagesse Vincent travaillait à procurer le calme au peuple, non-seu-

Digitized by Google

lement dans ses relations de citoyen à citoyen, mais aussi dans ses rapports de soumission aux autorités. Evidemment aussi il comprenait fort bien que la politique adoptée par lui pouvait seule conserver à la France son unité, son indépendance et même sa liberté. Si la politique conseillée à la cour par Vincent procura l'indépendance et l'unité nationales, on peut dire qu'il contribua à la plus solide grandeur de sa patrie dans l'ordre civil, comme il l'avait rendue à la piété religieuse, en relevant la vertu et l'influence du clergé, et en la défendant des doctrines funestes du Jansénisme qui, de son temps et plus tard encore, ne contristèrent que trop la pureté de la religion dans ce royaume.

L'action des partis politiques avait cessé; l'autorité et l'unité de vues avaient été rétablies dans le conseil royal: Mazarin voulut alors que Louis XIV prît la couronne, avec cette pompe qui la rend plus digne et plus respectable. Vincent vit avec un joie intérieure la religion bénir l'œuvre de la paix qu'il avait tant désirée et à laquelle il avait travaillé avec la persévérance de ses intentions et la fermeté de ses conseils. Que si, parvenu à un âge plus avancé, il restreignit un peu plus son action dans le cercle religieux, il faut dire que la situation du royaume lui parut trop tôt peu favorable pour maintenir les traditions qui faisaient la gloire de la France. Il est vrai que Bossuet célébra Louis XIV comme le modèle des rois, et loua son gouvernement de son administration sage et politique; mais il n'y a plus lieu de douter maintenant que ce régime fût une violation des anciennes constitutions, et que, par son absolutisme, il ait entravé toute espèce de liberté, et préparé les jours funestes qui devaient luire plus tard pour ce royaume. Peut-être la conduite de l'illustre prélat trouve-t-elle son excuse dans les terribles souvenirs de la Ligue et

Digitized by Google

dans ceux, moins cruels à la vérité, mais pourtant bien tristes, de la Fronde : du reste, la splendeur du nouveau règne éblouit assurément un bon nombre de génies fort remarquables. Il est à regretter pourtant que Bossuet ne l'ait pas compris, comme l'avait compris Vincent, qui ne se laissa point séduire par un faux prestige.

Digitized by Google

LIVRE CINQUIÈME

—

CHAPITRE I

La question de la Grâce, jusqu'à l'*Augustinus*. Jean Duvergier.

L'esprit religieux ne s'était pas trop mêlé aux discordes de la Fronde ni aux guerres civiles; au milieu de ces factions ardentes et ennemies, on n'avait agité aucun des sujets qui avaient déjà suscité des disputes et, par conséquent, une lutte acharnée entre les catholiques et les protestants. Sans doute dans les provinces de France, plusieurs évêques s'étaient mis à la tête du parti opposé au gouvernement; ils avaient donné la main à ceux qui prétendaient défendre les institutions libérales des villes, et s'opposer à cet esprit de centralisation qui, certainement, ne favorise ni l'indépendance de l'individu, ni la liberté des peuples, ni la vraie grandeur des nations. Toutefois, je crois pouvoir affirmer qu'il n'y avait en cela aucun but, aucune intention religieuse; il était évident, au contraire, que ces évêques ne sortaient pas du cercle juridique et politique.

Digitized by Google

Le cardinal de Retz, qui avait pris une part si active aux troubles de Paris, avait été poussé principalement par une ambition effrénée et par la soif empoisonnée de la domination. L'Episcopat avait fait peu attention aux petites discordes qui, tantôt dans une province, tantôt dans une autre, tantôt dans la capitale elle-même, s'élevaient entre l'aristocratie, les gentilshommes et le peuple. Les calvinistes et les protestants ne se montraient guère disposés à agir, et, depuis la chute de la Rochelle, leur influence pouvait être regardée comme anéantie, à les considérer soit comme parti religieux, soit comme parti politique. Un historien moderne a dit que les huguenots eux-mêmes ne songèrent pas à profiter des discordes civiles de la Fronde: c'est que, dans les dernières guerres, ils avaient vu se rompre les liens qui les rattachaient à la Suisse et aux protestants d'Allemagne; de là leur long et vif ressentiment contre Philippe IV, qui jugea à propos d'entretenir les espérances de la Fronde et de soutenir les chefs qui se montraient les plus puissants et les plus hardis.

Cependant, entre le Catholicisme et la Réforme, avait surgi une secte qui fut, pour ainsi dire, un moyen terme entre celle-ci et celui-là: par son esprit de contention, par ses façons mesquines et subtiles, par un certain air d'indépendance, le tout tempéré par les doctrines récemment introduites des libertés gallicanes, cette secte devint bientôt agréable même au parti parlementaire. L'unité et la suprématie du Pontificat romain formaient un dogme de l'Eglise traditionnelle et catholique: les jurisconsultes et les universités modernes, faute de s'élever à la hauteur de la constitution de l'Eglise, erraient dans un océan de disputes et de distinctions. Je ne serais pas, je crois, bien éloigné de la vérité, en affirmant que, à ces novateurs, il manquait, en somme, non les principes, mais

l'audace des réformateurs allemands: ils affichaient, il est vrai, un grand effroi des conséquences des principes luthériens, ils les abhorraient ou feignaient de les abhorrer: c'était une réforme, mais pâle, décolorée; ils aimaient la discussion, et, dans les disputes, ils ne manquaient certes pas de pénétration; cependant ils auraient reculé devant quiconque serait venu leur dire: prenez garde; ce que vous faites, c'est du libre examen. Cette école, comme doctrine dogmatique, défendit le Jansénisme. Cette hérésie était ancienne, au fond, bien qu'elle essayât de prendre une forme nouvelle et conforme aux usages de l'époque. Vincent de Paul la combattit avec autant d'efficacité que d'énergie. Mais pour bien faire connaître son action dans cette circonstance, il faut, aussi brièvement que possible, dire quelques mots sur la question de la *Grâce*, jusqu'à l'époque où Jansénius écrivit son *Augustinus*, livre fatalement célèbre, et qui fut la cause des longues et ennuyeuses disputes qui agitèrent tant la France.

Dans l'état même d'innocence primitive, la Grâce était nécessaire à l'homme, pour atteindre sa destinée surnaturelle. Après le péché originel, l'esprit humain conserve toujours l'empreinte de la noblesse de sa nature, et le sentiment de sa puissance et de sa liberté: l'énergie de la volonté est affaiblie, mais non pas éteinte, et l'ancienne faute ne l'a pas réduite à une ombre, au néant, comme certains auteurs se sont plu à l'affirmer. Les génies les plus puissants et les plus sublimes se sont fort préoccupés de l'accord entre l'efficacité de l'action divine et la liberté humaine; accord que, dans le langage philosophique, on peut appeler l'accord de la force absolue de l'acte créateur avec la spontanéité relative de l'acte coopérateur, lequel résulte de la nature intrinsèque de deux actes, dont l'un est infini, et l'autre fini.

Tous les faux systèmes religieux ont exagéré tantôt l'action de la force créatrice absolue, tantôt la spontanéité de l'acte humain. Chez les anciens Grecs, ce problème fut résolu d'une manière différente par les fatalistes et par les stoïciens. Israël eut la secte des Sadducéens et celle des Pharisiens: les sectateurs d'Omar et ceux d'Ali prouvent que, même au milieu du fanatisme mahométan, se produisit la même évolution de la pensée. Le Christianisme qui, dans l'Eden, nous montre le type de la terre pure, et, dans Adam, celui de l'homme primitif et innocent; qui, par la Rédemption, renouvelle en nous l'homme selon l'esprit; le Christianisme, en déclarant, de la manière la plus certaine et la plus explicite, la doctrine du péché originel, sa transmission à toute la race humaine et la nécessité d'une grâce réparatrice, donne à la question une lumière nouvelle et trop peu comprise auparavant.

Cependant les premiers chrétiens se préoccupèrent peu de ce dogme à la fois terrible et consolant. L'héroïsme avec lequel ils combattaient, dans le cirque, les combats de la foi, ou courbaient la tête sous la hache des bourreaux, déposait, pour ainsi dire, dans leur cœur une conviction profonde de la liberté. Néanmoins de même que l'esclave païen, en entrant dans l'amphithéâtre, saluait César et se souhaitait, en son nom, force, adresse et succès; de même les nouveaux croyants bénissaient cette grâce qui, à leurs yeux, rendait la mort belle et désirable, et ils demandaient à Dieu la constance et la foi.

Mais lorsque fut tombée la tyrannie impériale, lorsque l'Eglise, sortie des catacombes, eut acquis la liberté et une certaine puissance, ces questions commencèrent à se poser, et l'on formula ces systèmes, à l'étude desquels n'avaient pu s'appliquer les premiers chrétiens.

Pour ce qui touche au dogme de la Grâce, Pélage nia, au Ve siècle, que la faute d'Adam étendit son influence sur le genre humain tout entier: il prétendit que le libre arbitre possédait toute la puissance qui appartenait à l'homme au jour de sa création, et déclara que, pour faire le bien, il n'a besoin d'aucun secours divin, à moins toutefois que, sous le nom de grâce, on ne veuille entendre les simples dons naturels. L'erreur du moine anglais bouleversait toute l'économie de la doctrine catholique.

La doctrine de la Grâce a reçu sa formule scientifique de l'Eglise latine [1], spécialement par les travaux de Marius Victorinus et, plus tard, de l'évêque d'Hippone, dont on peut affirmer qu'il fut le défenseur de l'Eglise à son époque, comme St-Athanase, en combattant l'arianisme, l'avait été un demi-siècle auparavant. St-Augustin approfondit la question avec tant de pénétration et une si merveilleuse puissance de génie, qu'il laissa peu à faire aux Docteurs des siècles suivants; et en effet, ceux-ci pensèrent comme lui, et parlèrent comme il avait parlé: ses définitions furent répétées et entourées d'une lumière plus ou moins vive par les théologiens du Moyen-âge. Tertullien, St-Cyprien, St-Basile, St-Ephrem, St-Chrysostôme et autres confessent que la Grâce est nécessaire au salut; que de la Grâce dépend la sanctification. St-Irénée dit que l'homme ne peut s'élever jusqu'à la connaissance de Dieu, si ce n'est par le *Logos*, qui le manifeste à qui il lui plait; et St-Théophile d'Antioche, à peu près dans les mêmes termes que le pape St-Clément, affirme que Dieu dissipe les ténèbres dont notre esprit est enveloppé, ouvre ou meut également les sentiments de notre cœur, afin que l'homme connaisse

[1] Il serait peut-être plus exact de dire de l'Eglise africaine.

la divinité; et cela, il l'opère par le moyen du *Logos*, en qui il se manifeste à nous, et c'est par le *Logos* qu'il guérit, instruit et vivifie [1]. Origène écrit que la foi est une grâce, et que, par elle, les prédestinés participent à la connaissance de Dieu. L'homme ne peut s'élever à la connaissance de Dieu, sans le secours de Dieu ; telle est la doctrine soutenue et défendue par St-Grégoire de Nazianze: St-Jérôme nous enseigne que l'homme serait dans l'erreur, s'il croyait pouvoir s'élever par luimême à la notion du vrai, sans être soutenu et fortifié par la grâce de l'Esprit Saint. La persévérance dans le bien n'est elle-même, en réalité, qu'un effet prolongé de cette action divine sur l'esprit libre, ainsi que le fait remarquer St-Augustin.

Toutes ces idées scientifiques furent plus ou moins formulées à l'occasion de la doctrine que Pélage, moine de Bangor, au pays de Galles, essaya d'introduire dans l'Eglise. Etant venu à Rome, au commencement du Ve siècle, il puisa, près du syrien Rufin, les premiers germes d'une nouvelle hérésie qui, niant la propagation du péché originel parmi les descendants d'Adam, en rejetait également les conséquences. Il n'entre pas dans notre sujet d'indiquer comment Pélage, accusé d'hérésie, parvint, en confessant quelques unes de ses erreurs et en palliant les autres, à se faire absoudre dans un synode tenu à Jérusalem, synode après lequel il continua à dogmatiser avec plus d'audace qu'il ne l'avait fait par le passé. Mais lorsque les évêques d'Afrique en eurent connaissance, ils écrivirent au pape Innocent Ier, qui déclara Pélage exclu de la communion de l'Eglise. Pour démontrer que l'homme peut faire le bien naturellement et par ses propres forces, Pélage chercha des exemples dans

[1] V. à ce sujet les Alexandrins.

Digitized by Google

le paganisme, comme dans le judaïsme; mais comme l'Ecriture elle-même parle de la grâce en beaucoup d'endroits, et en fait une condition indispensable pour que l'homme puisse opérer le bien, le novateur et tous ceux qui s'attachèrent à sa doctrine furent obligés de l'admettre, quoique à leur manière et sous certaines conditions: toutefois ces réserves, quelque subtiles qu'elles soient, n'en détruisent pas moins, par les conséquences qui en découlent, l'idée que l'Eglise catholique a toujours eue de ce dogme.

La tradition et la doctrine catholiques nous enseignent comme certains les principes suivants: pour faire le bien, la grâce est nécessaire à l'homme, la libre volonté ne lui suffit pas; la grâce consiste dans une assistance efficace non-seulement pour éviter le mal, mais encore pour faire le bien; cette faculté donnée à l'homme, par laquelle il conçoit, peut, veut et fait le bien, n'est que l'œuvre de la grâce; les Pélagiens étaient dans une erreur grossière, en affirmant que les justes sont impeccables, car il n'est que trop vrai que nul homme n'est exempt de péché.

Le semipélagianisme fut plus modéré; Abélard, qui tenta de le ressusciter, trouva en S'-Bernard un défenseur puissant et éclairé de la doctrine et de la tradition catholiques: le saint abbé de Clairvaux affirma à son tour que toute bonne pensée et tout acte vertueux doivent se rapporter au *Logos*, comme à leur auteur et à leur source. Telle est également la doctrine des *thomistes* et des *scolastiques*. Du reste, l'accord de l'efficacité de l'action divine avec la liberté humaine ne résulte-t-il pas de la nature des deux actes, dont l'un est infini, et l'autre fini? N'est-il pas vrai que la connaissance aussi bien que l'action, dans ce qu'elles ont de bon positif, viennent de Dieu, et sont le résultat d'une inspiration et d'une action divines?

S'-Thomas et S'-Augustin, dans leurs œuvres, monuments de la plus haute sagesse et de la foi la plus pure, définissent la Grâce de différentes manières, selon qu'ils la considèrent sous le rapport des divers effets qu'elle produit et des différents modes dont elle agit en nous. S'-Augustin s'exprime ainsi: « C'est bien à juste titre qu'elle porte le nom de grâce, puisqu'elle est accordée gratuitement [1], ainsi que le dit l'Apôtre: Si c'est une grâce, elle n'est pas due aux œuvres, autrement ce ne serait plus une grâce; car celui qui travaille ne reçoit pas sa récompense à titre de grâce, mais comme un droit [2]. » Les théologiens qui suivent la doctrine de ces Pères définissent la Grâce « un don surnaturel accordé à l'homme gratuitement, en vue des mérites de Jésus-Christ, dans l'ordre du salut éternel. » Ils l'appellent un don surnaturel, pour la distinguer des dons naturels dont Dieu a enrichi l'homme en le créant; don accordé gratuitement à l'homme déchu, selon la doctrine de l'Apôtre que nous avons rapportée plus haut, et pour distinguer la grâce dans laquelle fut établi l'homme innocent, de celle qu'il reçut ensuite (la grâce *actuelle*), au moyen de laquelle il aurait pu persévérer dans l'état d'innocence, si la volonté humaine ne s'était révoltée contre les préceptes divins; enfin ils ajoutent *en vue des mérites de Jésus-Christ*, pour montrer que, devenus indignes du bienfait surnaturel par le mauvais usage de la liberté, l'œuvre rédemptrice de Jésus-Christ pouvait seule nous réconcilier avec Dieu, et nous rendre capables des bienfaits d'un autre ordre, par lesquels la créature déchue et malheureuse peut parvenir au salut éternel; car telle est la fin de la grâce du Réparateur, telle est

[1] Ps. 44.
[2] Rom. IV, 4; XI, 6.

Digitized by Google

la raison de la Rédemption, telle enfin la théologie du sacrifice théandrique.

Au V[e] siècle, les Pélagiens avaient combattu la doctrine de la Grâce, en favorisant celle de la liberté; les Prédestinatiens, au contraire, se mirent à défendre le dogme de la Grâce, en lui sacrifiant complètement le libre arbitre. Ils allèrent jusqu'à soutenir que Jésus-Christ est mort seulement pour les élus, et que la liberté de la volonté humaine a été détruite par le péché. Cette doctrine désespérante, qui fut renouvelée par le moine Gotescalc, au IX[e] siècle, et reparut au XIV[e] dans les écrits de l'anglais Wiclef, précurseur de l'allemand Luther; cette doctrine détruisait à la fois la liberté divine et la liberté humaine, déclarait Dieu l'auteur de tous les crimes, et, sur les ruines du juste et du vrai, élevait le dogme du plus honteux fatalisme. Le moine de Wittemberg renouvela toutes les erreurs des Prédestinatiens, et, parmi toutes les hérésies qui désolèrent l'Eglise, la sienne fut celle qui fit les plus rapides progrès, et produisit les faits les plus déplorables. La prédestination, dans le sens catholique, ne s'oppose ni à la liberté humaine, ni à la bonté divine; mais elle établit le domaine de Dieu sur les esprits libres qui, comme toutes les choses créées, sont soumis à la cause première. Mais le novateur affirme que la nature humaine est essentiellement modifiée après le péché; que l'homme, auparavant sain et juste, est devenu, par la faute originelle, faible et corrompu; que son héritage, dans l'Eden, eût été la vie; mais que, sorti de là, il ne lui reste que la mort. Selon lui, tout mouvement, quel qu'il soit, de la concupiscence, est toujours coupable. Les justes, dit-il, pèchent; et si leurs actes ne leur sont pas imputés à péché, cela n'arrive que par la miséricorde divine. La grâce et la concupiscence empêchent tout acte libre de la volonté;

l'arbitre est esclave, au lieu d'être libre; l'homme se trouve dans l'impossibilité d'accomplir les commandements de Dieu; et comme tout acte humain est, par lui-même, un péché, l'homme ne peut que se damner; s'il se sauve, c'est par la foi; la foi seule justifie.

Ces funestes et désespérantes doctrines furent propagées en France par Calvin, qui y ajouta quelques unes de ses propres erreurs. Baïus, professeur à l'université de Louvain, enseigna des principes à peu près semblables, qui furent condamnés par Pie V, en 1567.

Dans le quatrième livre d'Abelly, nous lisons que Vincent parlait un jour des dangers où se trouvait la Pologne, nation infortunée, sur laquelle puissent descendre un jour les miséricordes divines! Dans la conversation, le fondateur de la Mission prononça ces mémorables paroles: « Un homme, auteur d'une hérésie, m'a dit: Dieu est fatigué de nos péchés, et veut nous ôter la foi, dont nous nous sommes rendus indignes. Or, ne serait-ce pas témérité que de s'opposer aux volontés de la Providence, et de défendre cette Eglise, que Dieu a évidemment résolu de perdre? Quant à moi, continuait ce malheureux, je veux contribuer pour ma part à la détruire. Hélas! messieurs, l'hérésiarque disait vrai, en ce qui regarde nos péchés, mais pour ce qui touche à l'Eglise, je dirai: Dieu veut que nous la défendions de toutes nos forces; non, il n'y a pas témérité à combattre pour notre mère, à lutter courageusement en tous temps et en tous lieux. Que si, jusqu'à cette heure, précisément à cause de nos nombreux péchés, nos efforts sont demeurés inutiles, cela ne veut pas dire que nous devions nous relâcher; nous devons, au contraire, nous humilier et prier, et unir nos prières à celles des bons serviteurs de Dieu, dans l'espoir que, tôt ou tard, elles seront exaucées ». Cet hérésiarque était Jean Duvergier de

Hauranne, mieux connu sous le nom d'abbé de Saint-Cyran.

Né à Bayonne en 1581, il y avait grandi et s'était adonné à l'étude des lettres. Il vint ensuite à Paris, et continua ses études à la Sorbonne, en compagnie du célèbre jésuite Petau, qui voyait déjà dans son condisciple un esprit vain, inquiet, orgueilleux, sombre et étrange: le futur jésuite avait pénétré les tendances du futur sectaire. Une thèse soutenue par celui-ci avec plus d'éloquence que d'érudition, lui avait procuré une renommée assurément au-dessus de son mérite: cependant il était instruit, et Vincent l'admit un certain temps dans sa familiarité et dans son amitié. Hélas! un autre ami bien différent du premier s'était déjà emparé de l'esprit de ce malheureux. Cet homme était Corneille Jansen, en latin Jansénius. Après avoir fait ses humanités en Hollande, il suivit les cours de théologie à l'université de Louvain, où les questions posées par Baïus et Lessius fournissaient toujours un sujet facile de disputes. Il avait ensuite été employé par sa patrie dans des affaires politiques de haute importance, et avait proposé aux Etats-Généraux de réunir les Pays-Bas, et d'en faire une république; il s'était ainsi acquis une certaine réputation de sagacité et d'habileté. Jean Duvergier eut avec lui des rapports si fréquents et si intimes, que quand Jansénius, déjà avancé en âge, prit les armes dans sa ville épiscopale, pour combattre les protestants séditieux et inquiets, Hauranne écrivit son *Apologie*, déclara que l'usage des armes n'est pas inconvenant pour les prêtres, et voulut le prouver, en citant tantôt St-Michel et Lucifer, tantôt Moïse, Elie et Samuel. Tous ces faits sont parfaitement vrais; mais je ne vois pas trop ce qu'ils avaient à faire avec la lutte engagée entre les protestants d'Ypres et l'évêque flamand. Les deux amis s'étaient adonnés à l'étude

assidue des saints Pères, et parmi tous, ils préféraient St-Augustin, dont la lecture avait pour eux un attrait particulier. Au milieu d'études si graves et si profondes, Jansénius écrivit plusieurs ouvrages, parmi lesquels son fameux *Mars gallicus;* dans ce livre, les rois de France, aussi bien que la nation entière, sont jugés avec une grande sévérité. Cette œuvre lui avait valu l'évêché d'Ypres. Là, il continua ses études et ses travaux, et mit la dernière main à cet *Augustinus* trop fatalement célèbre, qu'il confia à son ami Duvergier, comme un testament scientifique. Dès lors, St-Cyran ne songea plus à se montrer l'adversaire des Dominicains ou des Jésuites, ni à combattre les *Scolastiques* ou les *Thomistes*, ni à se prendre de querelle avec Bannez plutôt qu'avec Molina : il prétendait quasi réformer la doctrine des saints Pères et des écoles les plus respectées; on eût dit que, jusqu'à lui, on n'avait enseigné ou écrit que des erreurs sur la foi, l'espérance, le vice ou la vertu, la liberté ou l'esclavage de la volonté, l'ancien et le nouveau Testament. Selon lui, la chaine de la tradition était rompue, la parole divine s'était obscurcie et sur la chaire pontificale et dans les conciles: il fallait donc que la Providence répandit une nouvelle lumière dans les esprits dévoyés et errants: l'humanité, pensait-il, ne pouvait supporter une si grande perte, et il devait, lui, assumer le lourd fardeau de cette œuvre nouvelle et extraordinaire. Mais pour lui donner du moins l'apparence d'un fondement solide, il fallait la rechercher dans l'histoire même de l'humanité, et l'établir dans les mêmes conditions dans lesquelles Dieu avait placé l'homme sur la terre. C'est pourquoi, le péché originel ayant vicié la nature, et surtout la volonté de l'homme, Duvergier crut pouvoir formuler la proposition suivante : après le péché, l'homme ne peut opérer le bien, s'il n'est mû par un attrait qui

le dispose à ce bien, comme un attrait quelconque le pousse et le conduit au mal: si cet attrait n'existait pas, l'homme ne ferait aucun acte.

Jansénius prétend que cette proposition est conforme à la doctrine de S'-Augustin ; et il ajoute que cet attrait est involontaire, et que l'homme ne peut le surmonter, parce qu'il est invincible. Donc, plus de liberté; la volonté est enchaînée et esclave de la concupiscence; la grâce opère les mêmes effets dans tous les cœurs, qu'ils soient, ou non, endurcis dans l'erreur et affaiblis par la concupiscence: les efforts même des justes sont inutiles; quand même ils le voudraient, ils ne pourraient observer la loi, si la grâce n'est pas en eux plus forte que la passion: enfin, Jésus-Christ n'est pas mort pour tous les hommes, parce que, sa volonté étant parfaitement conforme à celle de son Père, il n'a pas répandu son sang pour ceux qui se perdent. Telle est la funeste et désolante doctrine de l'évêque d'Ypres. Mais il était mort depuis deux ans, lorsque parut son livre. Bien que Urbain VIII, renouvelant contre lui les Constitutions de Pie V et de Grégoire XIII ainsi que la prohibition de Paul V, l'eût condamné sans retard par la bulle *In eminenti*, le funeste volume fournit cependant matière à de longues et graves disputes. Or, cet hérésiarque auquel Vincent faisait allusion dans le discours rapporté plus haut, était précisément Hauranne, abbé de S'-Cyran, avec lequel le fondateur de la Mission avait été uni jadis par les liens de l'amitié et de l'estime.

Né à Bayonne, Duvergier pouvait se dire le compatriote de Vincent. On ne sait quand ni comment s'établirent entre eux ces rapports d'amitié; mais si ce que disent les jansénistes est vrai, il paraîtrait qu'ils se virent pour la première fois chez monsieur de Bérulle, vers l'an 1625. Il n'y a pas lieu de s'étonner que Vin-

Digitized by Google

cent ait conçu quelque estime pour l'abbé de S'-Cyran; car on sait qu'il se rapprochait volontiers des prêtres qui témoignaient d'un plus vif penchant pour la science et la piété, et qu'il croyait disposés et aptes au service de Dieu et de son Eglise. Il est certain que l'abbé de S'-Cyran était généralement fort estimé pour sa science et sa piété; cependant, comme il se tenait plutôt éloigné de la vie active, et qu'il manifestait un désir quelque peu exagéré de la solitude, il avait parfois semblé à Vincent que ses intentions n'étaient pas toujours assez ouvertes ni assez claires: toutefois la piété de Vincent ne lui permettait pas de soupçonner qu'un esprit hypocrite et pervers se cachait sous les apparences de la douceur et de l'austérité. Pourtant S'-Cyran pensait qu'il ne fallait pas jeter le masque tout d'un coup; décidé à propager les erreurs dont il avait obscurci son esprit et son cœur, il était persuadé de la nécessité de ne pas descendre seul dans l'arène; il lui importait d'y amener à sa suite d'autres champions, ou du moins de se procurer des amis et des partisans dont la vertu imposât à l'esprit des savants et au cœur de la multitude. Sur qûel autre que Vincent pouvait-il porter ses vues?

Il s'étudiait donc à conserver, aux yeux du saint prêtre, tous les dehors de la piété, tandis que celui-ci faisait tous ses efforts pour que l'abbé opérât quelque bien, soit par le ministère de la science, soit par celui de la charité. Vincent désirait ardemment que S'-Cyran se mît à combattre les doctrines qui agitaient le plus l'Eglise de France, et contre lesquelles il pensait que Duvergier aurait pu employer efficacement son talent, s'il n'avait, hélas! tourné à sa propre perte ce don que la Providence accorde à peu d'hommes, et dont un fort petit nombre savent faire un bon usage: privilége divin et terrible, qui peut faire de l'homme un ange ou un démon.

Digitized by Google

La Congrégation de Vincent croissait en vertus et en éclat; son influence augmentait chaque jour dans les campagnes, dans les cités populeuses, dans les pays les plus éloignés: si une fois il entrainait dans son erreur Vincent et ses disciples, S'-Cyran pensait bien que la victoire ne serait pas longtemps douteuse. Or, il arriva qu'un jour, discutant je ne sais quel article du symbole des calvinistes, Duvergier se mit à le défendre avec une chaleur extraordinaire, au point que Vincent en demeura stupéfait: il ne put s'empêcher d'arrêter le flot de paroles à l'aide desquelles le sectaire soutenait vigoureusement sa thèse, et il lui dit: « Mais, monsieur, pensez-vous vraiment ainsi? » — « En doutez-vous? répondit aussitôt Duvergier. Calvin avait entre les mains une bonne cause, mais il ne sut pas la défendre. » Et il continua sa thèse sur ce ton. Vincent l'interrompit plusieurs autres fois, signalant une à une les erreurs que le novateur formulait contre la doctrine catholique, et rappelant, à l'appui de son sentiment, tantôt les écrits des saints Pères, tantôt les articles promulgués par le concile de Trente. A ce dernier mot, l'abbé de S'-Cyran se remit à parler avec emportement, et, méprisant cette vénérable assemblée, lança de dures paroles à la face du saint homme, déclarant qu'il ne voulait pas entendre parler d'un pareil concile, parce que « c'était l'œuvre exclusive du pape et des scolastiques, et que tout y avait été réglé au moyen de brigues et d'intrigues obscures et étudiées. »

Inutile de dire quelle impression produisirent sur l'esprit de Vincent ces paroles qui indiquaient assez ce qu'était Duvergier. Cependant le bon prêtre voulut répondre à son ami avec cette douceur qui ne l'abandonnait jamais, et que l'énergie et la force de sa volonté lui avaient rendue comme naturelle. C'était l'humilité aux prises avec la plus orgueilleuse fureur de dogmati-

Digitized by Google

ser. Nous avons vu comment la foi était, en Vincent, vive, sincère, éclairée: il avait pu conserver cette innocence de l'esprit, qui est la vie des âmes, et bien que sa foi fût accompagnée d'une science profonde, néanmoins il répondit au sectaire en termes simples, fondés sur la parole de Dieu et de son Eglise, au lieu d'employer aucun raisonnement qui sentît la libre discussion ou le libre examen. « Plus vous tenez les yeux fixé sur le soleil, lui dit-il, moins vous le voyez; de même plus un homme s'efforce de raisonner sur les vérités religieuses, moins il les connaît par la foi. Il suffit que l'Eglise nous les présente; nous ne devons pas hésiter un seul instant à lui soumettre notre jugement, et à croire ses dogmes sans arrière-pensée. L'Eglise est véritablement le royaume de Dieu; et c'est lui qui inspire à ceux qui le gouvernent tout ce qu'ils doivent faire. C'est l'Esprit Saint qui préside en réalité les conciles; c'est de lui que procède la lumière qui se répand par toute la terre; cette lumière qui a éclairé les saints et aveuglé les méchants; qui a dissipé le doute et fait connaître la vérité; qui a montré ce que c'est que l'erreur et quel est le sentier que doit suivre en toute sûreté l'Eglise en général et chaque fidèle en particulier. » Le sectaire se tut; Vincent s'éloigna saisi de la plus profonde douleur qui eût peut-être jamais troublé cette âme si suave.

Certes il y a tout lieu de croire que le Saint ne négligea rien pour tirer son malheureux ami de la voie funeste où il s'était engagé. En effet, il alla chez lui peu de jours après; il le trouva assis à un bureau, ayant devant lui un livre dont les pages semblaient le retenir dans une grave et profonde méditation. Pour ne pas troubler l'ordre de ses idées, Vincent, en entrant dans la chambre, demeura près de la porte, immobile et silencieux. St-Cyran, se retournant tout à coup, s'aperçut de

Digitized by Google

la présence du saint homme, et, sans lui donner le temps de parler: « Vous voyez, monsieur Vincent, dit-il, ce que je lis? Ce livre est la Sainte Ecriture, dont Dieu m'a donné une parfaite intelligence, avec une lumière extraordinaire pour l'expliquer. C'est à tel point, que je dirais presque qu'elle est plus claire et plus lumineuse dans mon esprit, qu'elle ne l'est en elle-même. »

Un autre jour, Vincent retourna le voir: il le rencontra juste au moment où il sortait de sa chambre, l'œil en feu et la physionomie toute rayonnante. Le saint homme se présenta à lui avec sa douceur habituelle et lui dit: « Vous avez sans doute écrit quelque chose sur les faveurs que Dieu vous a accordées dans vos oraisons du matin? » L'abbé lui répondit: « Oui, je l'avoue, Dieu m'a accordé de grandes lumières; il m'a fait connaître que, depuis cinq ou six siecles, il n'y a plus d'Eglise. » Et comme aussitôt Vincent opposait à une pareille assertion des raisons puissantes, le sectaire s'écria: « Non, il n'y a plus d'Eglise; Dieu me l'a révélé: il fut un temps où l'Eglise était comme un grand fleuve, dont les ondes coulaient pures et limpides; aujourd'hui ces eaux sont corrompues et fangeuses: le lit de ce beau fleuve est, si l'on veut, toujours le même, mais les eaux ont changé. » — « Oh! monsieur, reprit Vincent, avez-vous oublié la parole de Jésus-Christ, contre laquelle ne prévaudront ni les puissances de la terre, ni celles de l'enfer? L'Eglise est l'épouse du Christ; il ne l'abandonnera jamais. » — « Il est bien vrai, répondit S[t]-Cyran, que le Christ a édifié son église sur le roc; mais s'il y a un temps pour bâtir, il y a aussi un temps pour détruire. L'Eglise fut réellement autrefois l'épouse de Jésus-Christ; aujourd'hui ce n'est plus qu'une épouse adultère; c'est pourquoi il veut la répudier et lui en substituer une autre plus fidèle et plus pure. » Comme

Vincent lui exposait ce que l'on doit croire relativement à l'Eglise, St-Cyran coupa court à un entretien dont il ne pouvait sortir victorieux, et il acheva en ces termes: « Vous êtes un ignorant, et, au lieu de diriger votre Congrégation, vous mériteriez d'en être chassé: je ne sais que penser, quand je vois qu'il y a des gens qui vous souffrent. » — « Hélas! monsieur, reprit Vincent, je m'en étonne autant que vous; je vous dirai même que je suis plus ignorant que vous ne pensez. Je crois, moi aussi, que je ne mérite pas de rester à la tête de notre Congrégation; et si mes frères me supportent, croyez-le bien, j'en suis surpris également, et plus peut-être que vous ne l'êtes vous-même. »

CHAPITRE II

Port-Royal. — Saint-Cyran à Vincennes. — Sa mort.

St-Cyran s'aperçut que Vincent ne se plierait pas facilement à ses vues, et qu'il n'avait à attendre de sa Congrégation aucun appui pour les nouvelles doctrines. D'un autre côté, il était persuadé qu'il réussirait plus aisément dans son entreprise, s'il associait à ses projets quelque institution religieuse. Il pensa que Port-Royal pourrait d'une certaine manière et avec un grand avantage répondre à ses fins, soit en propageant les nouvelles doctrines, soit en se les appropriant.

On raconte que Philippe-Auguste aimait passionnément la chasse: or un jour, poursuivant une bête fauve, il se perdit dans les bois, et on le retrouva ensuite à six lieues environ de Paris, dans un endroit qui, à cause de cette circonstance, fut dès lors appelé Port-Royal. On y avait élevé une abbaye au XIIIe siècle. Peu après y avoir placé une de ses filles, devenue abbesse à dix ans, Antoine Arnauld en proposa une autre, à peine âgée de cinq ans, au monastère de St-Cyr, après avoir trompé Rome pour obtenir la dispense. La première mena une vie affranchie des obligations du cloître, comme le permettait, du reste, le malheureux état de ce monastère: mais ensuite, vaincue par la grâce, elle remit en vigueur les lois qu'elle n'avait peut-être pas même connues, lors-

qu'elle avait été forcée d'obéir à la volonté paternelle, et dès lors, elle ne voulut plus que son père pénétrât dans ces murs, où il l'avait placée par un intérêt mondain, mais où elle sut rester par un intérêt tout céleste. « Que de fois, écrivait-elle, n'ai-je pas désiré de fuir à cent lieues d'ici, pour ne plus voir ni mon père, ni ma mère, ni aucun de mes parents, quoique je les aimasse beaucoup, et pour passer mes jours séparée du monde et de tout ce qui n'est pas Dieu, ignorée de chacun, humble et cachée, sans autre témoin que l'œil du Créateur, sans autre désir que celui de lui plaire, sans autre espoir que de m'unir à lui dans une vie éternelle et bienheureuse ! » Ainsi sanctifiée, elle réforma son monastère et plusieurs autres, où elle porta cet esprit de douceur et de pureté que sut lui inspirer l'âme sainte et suave de François de Sales.

Le nombre des sœurs s'étant accru, elles furent transférées dans un couvent situé à l'intérieur de Paris, où elles ne changèrent ni de nom, ni de règle. En même temps, Antoine Lemaistre, conseiller d'Etat et neveu de la mère Angélique, se retirait dans une petite maison voisine de Port-Royal, au grand étonnement de la société légère et bavarde de Paris : c'était ce même Lemaistre, qui, à la tribune française, n'avait peut-être pas d'égal pour le savoir et l'éloquence. Il vit se joindre à lui dans la ferveur de la solitude et de la prière, De Sacy, Simon de Séricourt et beaucoup d'autres gentilshommes qui, dédaignant une cour dissolue, et fatigués des luttes politiques, abandonnèrent Paris et peuplèrent cette austère colline, habitant des maisons et des châteaux peu éloignés de l'humble chaumière du pieux solitaire. Là chacun apportait son concours : les uns dictaient des livres, les autres en copiaient ; puis ils psalmodiaient entre eux, dans une pénitence volontaire.

Leurs habitudes graves et sévères formaient un étrange contraste avec les coutumes déplorables d'une société qui enlevait chaque jour toute espèce de frein aux mœurs publiques et privées, et qui oubliait ou combattait la foi de ses pères.

Saint-Cyran, comme nous l'avons dit, pensa que ce lieu pourrait être fort utile à ses desseins, et il déploya une très-grande activité, pour atteindre le but qu'il s'était proposé depuis longtemps déjà. L'œuvre, selon lui, devait se résumer en ceci: combattre la plus grande et la plus vénérable autorité de la terre, mais secrètement et avec tant d'art, que les multitudes ne s'aperçussent de rien, du moins pour le moment: par conséquent, les moyens devaient être plus ou moins détournés, mais toujours secrets; il fallait s'efforcer d'éloigner, autant que possible, les adultes de la fréquentation des sacrements, surtout des sacrements de la Pénitence et de l'Eucharistie; mais il fallait bien se garder d'attaquer de front les croyances des fidèles; on devait en rendre l'usage et la pratique en quelque sorte impossibles.

L'occasion s'offrait d'elle-même; il suffisait d'agiter les questions soulevées par l'*Augustinus*, surtout celle de la Grâce, en ayant soin de pousser les choses de manière à arriver à cette conclusion, qu'il n'y a point de libre arbitre: il fallait persuader que la cause nécessitante supprime entièrement la liberté. On ne dirait pas que cette cause limite l'être nécessité, sans toutefois en produire les actes; car ce n'est pas ainsi que l'acte créateur et infini limite ses effets, bien qu'il soit la cause de leur entité; comme, à proprement parler, l'infini ne limite pas le fini, bien qu'il le limite en tant qu'il le produit. Mais on voulait supprimer infailliblement toute espèce de liberté dans l'être libre, et substituer une sorte de fatalisme à l'œuvre de la Rédemption. Ainsi l'on serait

arrivé, en fin de compte, à renverser l'infaillibilité de l'Eglise et tout l'édifice catholique.

Jansénius avait déjà joué le rôle scientifique ou, si l'on veut, spéculatif: St-Cyran pouvait prendre désormais le rôle pratique ou de l'action: il fallait faire en sorte que la nouvelle doctrine pénétrât dans l'esprit du plus grand nombre, et devînt ensuite populaire et commune. C'est aux historiens de l'Oratoire à dire ce qu'il obtint de cette Congrégation. Si Duvergier ne fut pas très-heureux auprès de celle de Vincent, il réussit à obtenir quelque avantage dans la petite communauté du P. Bourdoise, auquel il sut joindre l'abbé de Bouzeis, un des quarante de l'Académie, et le fameux et éloquent Desmarais. Il est vrai pourtant que, si l'on ne doit pas mettre Bourdoise au nombre de ceux qui embrassèrent les idées de St-Cyran, il est à regretter que Lancelot, le futur rhéteur, helléniste et mathématicien de Port-Royal, n'ait pu se conserver à l'abri de l'erreur. La grande faute des jansénistes est d'avoir trop souvent induit en erreur des prêtres fort pieux, et perverti des cœurs faciles et ouverts, ne leur donnant, en échange, qu'une doctrine funeste et une triste obstination. Mais St-Cyran ne trouvait pas encore le terrain suffisamment préparé pour recevoir la semence des nouvelles doctrines; c'est pourquoi il projeta, suivant des historiens sérieux, de fonder lui-même un nouvel ordre religieux; les constitutions, écrites en français et en latin, qu'il mit sous les yeux de l'archevêque de Paris, ne rencontrèrent aucune faveur: il renonça donc à son projet.

Toutefois vivant à une époque où les questions scolastiques, les débats littéraires, la galanterie et la mode semblaient marcher de pair, il jugea qu'il serait avantageux de faire servir à ses fins les femmes et les gens de lettres. La famille des Arnauld avait donné assez de

relief à Port-Royal; il fallait donc agir par cette famille et avec les religieuses. Cette communauté était alors dirigée par Sébastien Zamet, évêque de Langres; le prélat s'étant absenté quelque temps, je ne sais pour quelle raison, s'aperçut, à son retour, que le monastère avait perdu toute son austérité: c'est que Duvergier dirigeait à son gré les religieuses, dont l'esprit avait été ébloui par les nouveautés et les folies de l'abbé. Celui-ci voulait combattre, et celles-là ne craignaient nullement la lutte. Peu de temps après, un écrit vraiment singulier [1] sortit du monastère; et s'il est vrai que le livre fut l'œuvre de la mère Agnès, il est certain que la doctrine était précisément celle de St-Cyran. Celui-ci ne se contentait plus des étroites limites du couvent; il désirait que ses opinions pénétrassent jusqu'aux classes les plus élevées de la société, spécialement par le moyen des femmes qui, d'ordinaire, y exercent une influence plus facile et plus sûre. Jusque là, le jansénisme avait accusé les jésuites d'être trop indulgents avec les passions et les faiblesses de la vie; abandonnant tout à coup ce faux semblant de sévérité rigide, il devint accommodant avec les passions du temps; austère avec les rigoureux, il fut tolérant avec les faibles, jusqu'à passer par-dessus les principes mêmes qu'il proclamait, lorsque les circonstances le lui conseillaient comme utile à ses fins.

Duvergier chercha et réussit à fonder à Port-Royal une espèce d'église, que j'appellerais mystique et savante à la fois. De cette église sortirent plus tard les *Solitaires*, qui attirèrent vivement les regards du monde: ce fut une véritable académie de science profonde et de beau langage; elle paraissait inspirée en même temps par l'humilité et par le désir de la gloire: mais cette humilité

[1] Le Chapelet Secret.

n'était pas la vertu chrétienne qui consiste dans une juste idée des infirmités et des faiblesses humaines, idée qui nous fait reporter en Dieu le fondement de notre confiance, et reconnaitre comme venant de la munificence divine les biens dont nous sommes favorisés. L'humilité de Port-Royal était une conséquence de la doctrine selon laquelle l'homme s'annihile sous l'action de Dieu ; comme le désir de la gloire visait à cette gloire qui provient des vertus grandes et magnanimes. Mais la religion et la solitude enivrèrent tellement ces solitaires, qu'ils se jetèrent dans les luttes de l'époque, tantôt avec la pénétration des philosophes, tantôt avec l'ardeur des sectaires. Voilà pourquoi dans les œuvres même ascétiques qui sortaient fréquemment de cet établissement, on ne retrouve ni cette onction, ni cette éloquence à la fois simple et suave que demande ce genre d'ouvrages : l'art n'a pas su cacher cette froideur, je dirais presque, sépulcrale, que l'on trouve dans quelques uns de ces livres. Ces ouvrages, d'ailleurs, manquent complètement d'efficacité pour la conversion ; la force qui nous attire vers un astre ne se trouve ni ne peut agir en dehors de cet astre lui-même.

Ces faits donnaient déjà à réfléchir au conseil royal. Outre les craintes religieuses qu'inspiraient partout les nouveautés, il se manifestait quelque incertitude pour des motifs qui, en réalité, semblaient être essentiellement politiques. Mais tandis que ceux-ci maintenaient dans l'inaction le ministre et la cour, celles-là poussaient Vincent de Paul à prouver qu'il n'y avait pas à transiger avec des erreurs qui bouleversaient tout le catholicisme. Si, disait-il, on ne vient promptement au secours des bonnes doctrines, la France fera à la société catholique plus de tort et de mal, que ne lui en firent naguère l'Angleterre et l'Allemagne. Mais le gouverne-

Digitized by Google

ment, comme nous l'avons vu, était lui-même fort agité; la guerre et les sectes l'avaient placé en dehors de son état normal: la voix de Vincent rappelait les hommes d'Etat à de graves pensées; mais ceux-ci manquaient de hardiesse, je dirais presque, de foi.

La lutte augmentait; on le voyait chaque jour plus clairement: toutefois elle ne prit un aspect terrible que lorsque parut l'*Aurélius* de S'-Cyran. Sainte-Beuve met au grand jour l'idée dominante de ce livre. Dans l'*Aurélius*, dit-il, « l'Eglise n'est plus une monarchie; elle devient une aristocratie dirigée par les évêques; mais en même temps qu'il semble élever ceux-ci, jusqu'à les rendre égaux au Pape, S'-Cyran établit au sein de l'Eglise la plus grande démocratie possible, en rapprochant du ministère épiscopal la charge des curés. La doctrine de l'*Aurélius* ne s'en tient pas là. Le caractère du prêtre n'est plus indélébile; on le perd en péchant contre la chasteté; il suffit même de tout péché mortel pour l'effacer. Lorsque l'évêque tombe dans le péché, le caractère épiscopal se détruit en lui; il n'est plus évêque. »

Cependant S'-Cyran, voyant que le gouvernement tenait attentivement les yeux sur lui, jugea bon de se cacher pendant quelque temps, et de faire semblant de quitter Port-Royal, afin de donner à croire qu'il voulait rester en dehors de toute querelle. Néanmoins il songea qu'il fallait mettre en sa place un homme qui ne s'opposât pas à l'œuvre qu'il avait déjà poussée si loin: il persuada à Antoine Singlin, à qui Vincent avait confié le soin de l'hôpital de la Pitié, d'échanger son emploi contre celui de confesseur de ces religieuses fort amies de l'étude et du mysticisme. Voici ce que raconte Pascal. Un jour que Vincent de Paul était à la Pitié, Singlin sortant de l'église l'aperçut au bout du vestibule causant avec quelqu'un: comme il avait lui-même à lui

parler, il s'arrêta quelque temps à l'attendre. Il y était toujours, lorsqu'une sœur s'approcha de lui et lui dit à voix basse : « Oh ! mon Dieu ! c'est bien maintenant qu'il faut prier pour l'Eglise ; car il y aura bientôt une grande persécution ; les bons seront fort maltraités, et peut-être y aura-t-il du sang répandu. » Singlin lui répondit, en désignant Vincent : « Qu'est-ce donc ? Ce saint homme aura-t-il à souffrir quelque persécution ? » — « Non, répondit la sœur en soupirant ; celui que vous appelez un saint homme sera parmi les persécuteurs. » Marguerite Périer était-elle gagnée aux nouvelles erreurs ? Etait-ce l'effet d'un travail lent de Hauranne ?... Peu de jours après, Singlin abandonnait l'hôpital de la Pitié, et passait chez les adeptes de St-Cyran.

Cependant l'abbé n'avait pas encore engagé une lutte ouverte contre le fondateur de la Mission. Il était retenu par le respect qui entourait le saint homme, et par la popularité de son nom ; car non-seulement ses compatriotes, mais encore l'Europe entière, voyaient en lui la gloire la plus belle et la plus pure qui rejaillissait alors sur la France de l'éclat le plus brillant. Vincent non plus n'avait pas rompu tous les liens d'amitié qui l'attachaient à Duvergier : car si la foi lui conseillait de combattre l'erreur, les tendres inspirations de l'affection et de la charité le portaient à user de la plus grande douceur. Toutefois St-Cyran méditait déjà d'en venir tôt ou tard à une lutte ouverte ; car si la douceur habituelle de Vincent permettait à Duvergier d'espérer que, ne pouvant l'avoir pour ami, il n'aurait pas à redouter en lui un ennemi acharné, cependant le Saint conservait profondément enracinés dans son cœur le sentiment et l'amour du vrai, parce que, au dedans de lui, la flamme de la foi brûlait aussi ardente que celle de la charité ; il n'épargnait rien pour conserver et développer ces deux

vertus dans la société humaine: il comprenait aisément qu'elles s'éteindraient entièrement dans les cœurs, si l'on ne parvenait à empêcher que la subtile et audacieuse doctrine qu'on voulait propager à toute force n'affaiblît l'intelligence et ne refroidit le sentiment.

Vincent essaya encore une fois, et ce fut la dernière, de tirer l'infortuné novateur de la voie où il s'était engagé. Il alla donc le trouver, et employa toutes sortes de raisonnements et de prières, pour rouvrir son cœur au sentiment du beau et du vrai. Inutile d'ajouter que, cette fois encore, ses paroles furent douces, quoique très-ardentes. Tout fut inutile. Cette ardeur dut bientôt se changer en une indignation sainte, sans doute, mais terrible et puissante; à la fin de la conférence, il dit des choses d'une vérité si frappante, et, avec cette éloquence vive et pressante qui vient spontanément du cœur, il lui opposa des arguments tellement invincibles, que St-Cyran, au rapport d'Abelly, demeura immobile et silencieux, sans trouver un mot à répondre.

Cependant les fréquentes réunions et les manéges secrets au moyen desquels Duvergier agitait Port-Royal et entretenait l'ardeur de la secte, finirent par déplaire au cardinal ministre: celui-ci demanda un jour au P. Joseph, capucin, et à l'abbé de Prières ce qu'ils pensaient de ce novateur; mais s'apercevant qu'ils étaient peu disposés à dire clairement et ouvertement leur avis à ce sujet, il leur dit lui-même: « Hauranne est gascon d'origine, et d'un tempérament très-ardent; c'est pourquoi il lui monte à la tête des vapeurs chaudes, il se livre à des hallucinations mélancoliques, qu'il prend ensuite pour des réflexions spéculatives, ou pour des inspirations du ciel: cela ne lui suffit pas, il vient propager ses folies, comme si c'étaient des révélations célestes ou même des miracles. » St-Cyran le sut, et cela éveilla ses soupçons;

mais il n'en fut pas tellement effrayé que, après s'être éloigné de Paris, il n'y retournât bientôt.

Cependant ses amis firent circuler une étrange nouvelle; ils prétendirent que le cardinal lui-même, rencontrant un jour le fameux abbé, s'était longuement entretenu avec lui et, en présence de quelques personnages de la cour, avait dit à haute voix: « Messieurs, voilà l'homme le plus savant de France, peut-être même de l'Europe entière. » Et cela serait arrivé, au dire de ces amis, dans une des salles du Louvre, ni plus ni moins. Cette fable ne mérite pas de sérieuse discussion. Dans une séance du conseil royal, Vincent, répondant à quelqu'un au sujet des doctrines de Hauranne, avait montré ouvertement qu'il leur était très-opposé: il ajouta que St-Cyran n'était pas l'auteur d'une nouvelle hérésie, mais qu'il cherchait plutôt à reproduire sous un nouveau jour celle que Calvin avait propagée en France; enfin il ajouta que, dans le gascon, cette hérésie prenait, pour ainsi dire, un caractère plus effrayant et plus terrible. Quelques historiens racontent que ce fut à cette époque que St-Cyran persuada à Séguenot, prêtre de l'Oratoire, d'imprimer sous son nom la traduction du traité de St-Augustin sur la *Virginité*, et qu'il y ajouta un grand nombre de notes pleines de sophismes et d'erreurs: ce livre fut plus tard condamné par la Sorbonne.

Mais Richelieu tenait toujours en éveil la surveillance du gouvernement sur cet homme. On a dit que le ministre n'ignorait pas que Duvergier machinait des intrigues au sujet du divorce du duc d'Orléans: mais quoi qu'il en soit, le cardinal vit bien qu'il n'y avait plus de temps à perdre. C'étaient deux puissances qui ne pouvaient supporter tout ce qui s'opposait à leur volonté; se regardant en face, elles devaient se déclarer la guerre. St-Cyran fut arrêté et conduit à Vincennes.

Cet acte d'absolutisme émut profondément la ville qui, selon moi, devait pourtant y être accoutumée; et lorsque plusieurs personnages voulurent persuader au ministre de rendre la liberté au prisonnier, il répondit fièrement: « Si l'on avait renfermé dans une prison Luther et Calvin, la France et l'Allemagne n'auraient pas, pendant un demi-siècle, versé des torrents de sang. » L'un des princes de la maison royale blâmant plus que les autres la conduite du ministre, celui-ci lui répondit avec indignation: « Prince, vous ne savez pas maintenant ce que vous dites. Il est heureux que St-Cyran soit en prison; car il pourrait être plus funeste à la France, que six armées, »

Dans sa prison, Hauranne composa ses *Lettres spirituelles*, dans le but de faire une réputation à son parti. Le procès poursuivi quelque temps contre lui demeura en suspens, après la mort de Richelieu; et le comte de Savigny fit si bien, qu'il réussit à faire remettre Duvergier en liberté. Mais celui-ci ne vécut pas longtemps après: ses amis, qui n'avaient pas songé à lui faire administrer les sacrements à sa dernière heure, n'oublièrent pas cependant de publier ses écrits après sa mort.

Il est une question soulevée plus spécialement par les auteurs jansénistes; c'est de savoir si Vincent de Paul visita St-Cyran dans sa prison. Nous avons dit, un peu plus haut, que Vincent n'avait plus revu le novateur; et nous croyons qu'on ne doit nullement ajouter foi au témoignage de l'abbé de Barcos, neveu de Hauranne, qui avait coutume de le proclamer aussi sage que lui-même. Barcos affirme que Vincent, interrogé par Laubardemont, sur l'ordre de Richelieu, avait rendu un magnifique témoignage à l'innocence de son ami, et qu'il avait même fait en sorte qu'on attribuât un sens favorable à quelques unes de ses propositions. Mais les plus

sérieux biographes de notre Saint le nient ouvertement, et la plus saine critique ne trouve rien à opposer à leur sentiment. Il est bon même de dire que le cardinal ministre lui ayant demandé quels effets auraient produits les nouvelles doctrines, Vincent répondit nettement qu'elles auraient détruit l'Eglise et la société jusque dans leurs fondements. En outre, il refusa, comme le P. de Codren, de répondre au juge laïque, pour ce qui regardait les choses ecclésiastiques; ainsi l'affirme Cornuel, prêtre de la Mission. Je ne rechercherai pas même si Vincent assista aux funérailles de l'abbé: mais supposé qu'il s'y fût trouvé, je n'en tirerais aucune conséquence favorable aux défenseurs de S'-Cyran. C'est comme si l'on disait que S'-Ambroise penchait pour l'arianisme, parce qu'il assista, dit-on, aux funérailles d'une jeune personne gagnée à l'erreur par l'hérésiarque d'Alexandrie.

~~~~~~~~~~~~
~~~~~~~~~~~~

CHAPITRE III

Les deux Chefs. — La fréquente Communion. — L'*Augustinus*. — Recours à Rome.

Après la mort de Hauranne, il se trouva d'autres sectaires qui cherchèrent adroitement à faire pénétrer dans la Mission les nouvelles doctrines sur la grâce et sur la liberté, surtout à en persuader Vincent. Lui-même en parlait quelquefois à ses prêtres; mais il le faisait plutôt dans l'intention de les maintenir unis dans la foi, que pour les occuper de questions dont il désirait qu'ils se tinssent éloignés, autant du moins que le permettait l'agitation soulevée dans toute la France par le plus puissant propagateur du Jansénisme; agitation qui ne semblait pas devoir cesser de si tôt. En même temps, Port-Royal et ses adeptes publiaient chaque jour de nouveaux écrits pleins, à la vérité, d'érudition, et dont nous ne voudrions pas nier l'importance, si l'on voulait attribuer une véritable importance à des choses qui ne sont pas conformes aux grands principes des vérités catholiques.

On avait publié, dès 1643, un livre dont le titre, *La fréquente Communion*, avait attiré l'attention non-seulement des ascétiques, mais encore des savants. Il ne sera pas inutile d'en indiquer brièvement l'origine.

Digitized by Google

La marquise de Sablé avait coutume de s'approcher très-fréquemment de la table eucharistique, tandis que la princesse Anne de Rohan, fort dévouée à Port-Royal, s'en tenait entièrement éloignée. Interrogée un jour par son amie sur une pareille conduite, celle-ci ne crut pas pouvoir lui mieux répondre que par un écrit, probablement composé par son confesseur, et qu'elle fit connaître à ses directeurs. Je ne dirai pas si la princesse agit en cela avec beaucoup de délicatesse; en tout cas, cette affaire eut bientôt un immense retentissement. Les jansénistes voulurent non pas seulement attirer l'attention publique sur la question, mais même l'ériger, pour ainsi dire, en juge absolu; et le livre d'Arnauld fut, en quelque sorte, l'acte d'accusation. Ce livre avait été, dit-on, composé d'après des mémoires que l'abbé de St-Cyran avait laissés dans sa prison de Vincennes. On prétendit aussi que quelques solitaires de Port-Royal y avaient mis la main. Le fait est que l'ouvrage d'Arnauld eut l'air d'un manifeste de parti, et qu'il fut jugé comme un abrégé de la doctrine que suivaient les novateurs au sujet des Sacrements. Arnauld, jeune (il n'avait que trente ans), actif et fait pour la lutte, y apposa son nom; et c'était un nom de guerre.

Avant de publier le livre, il parvint à obtenir l'approbation de seize évêques, dont quelques uns ne l'avaient pas même lu [1]. Mais lorsqu'il s'éleva un cri général de réprobation parmi les catholiques, le P. Yves, capucin, Raconis, évêque de Lavaur, le jésuite Petau et Isaac Habert, qui fut évêque de Vabres, réclamèrent hautement en faveur de la doctrine de l'Eglise. Dans la préface, on mit une proposition de l'abbé de Barcos, qui avait coutume de dire très-modestement de lui-même

[1] Rohrbacher l'affirme positivement dans sa savante Histoire universelle de l'Eglise catholique, livre 87, § 75.

Digitized by Google

qu'il était aussi sage que son oncle, auquel l'Esprit saint avait parlé, aussi bien qu'à tous les successeurs des Apôtres [1]; cette proposition déclarait: « que S'-Pierre et S'-Paul avaient été les deux chefs de l'Eglise, et que ces deux chefs n'en font qu'un seul ». Une pareille proposition, chacun le voit, renverse la suprématie pontificale, et détruit entièrement la constitution catholique. Elle fut bientôt dénoncée à Rome, et Barcos, pour la justifier, publia deux écrits, dont l'un avait pour titre: *Les Grandeurs de l'Eglise Romaine,* et l'autre: *De l'autorité de S'-Pierre et de S'-Paul.* Les esprits en furent vivement émus, et la question sembla devoir donner à penser aux gens de bien. Vincent comprit aisément qu'il fallait recourir à l'oracle suprême de Rome, et il jugea nécessaire d'exposer les raisons les plus propres à dissiper ces nouvelles et grossières doctrines. Il pouvait certes les combattre avec beaucoup d'intelligence et de science; mais, humble comme il l'était, il désira que ce fût l'œuvre de quelques théologiens français; puis il envoya leurs écrits à Rome à un cardinal, afin qu'il obtint la condamnation de l'hérésie, qui fut appelée hérésie *des deux chefs.*

L'abbé de Barcos le sut, et il en fut fort irrité. Il ne crut pas devoir garder le silence; il voulut aussitôt que deux docteurs se rendissent à Rome, et, par leur éloquence étudiée, fissent en sorte qu'on embrassât le parti qu'il appelait le meilleur. Pour donner plus de poids à l'opinion de leur maître, les deux docteurs ne craignirent pas d'affirmer que le neveu de Hauranne ne défendait pas une doctrine différente de celle que suivait à Paris la faculté théologique de la Sorbonne. Vincent envoya alors à un cardinal un nouvel écrit, peut-être

[1] « Mon neveu de Barcos est mon égal en sagesse ». *Lettre de St-Cyran.*

de l'un des théologiens de cette université, et il ajoutait lui-même: « Je supplie en toute humilité Votre Eminence d'accueillir favorablement l'écrit que je lui soumets, et qui vient d'un homme très-instruit: ce livre a rapport à la nouvelle doctrine émise par l'abbé de Barcos, lequel affirme qu'il y a deux chefs de l'Eglise, à savoir S'-Pierre et S'-Paul. Ici, à Paris, on sait que deux docteurs envoyés par lui pour défendre cette nouveauté, ont déclaré à Rome que la faculté de théologie de la Sorbonne est d'accord avec les opinions que Barcos a soutenues dans son livre. Mais cela n'est pas. Loin de là, cette faculté, ayant appris qu'on lui attribuait de pareilles opinions, jugea à propos de s'assembler; elle a député l'un de ses membres, pour assurer à Monseigneur le Nonce qu'elle n'approuve en rien la conduite de ceux de ses collègues qui se sont rendus à Rome, et pour protester en outre qu'elle est d'un sentiment tout opposé. De plus, on a prié Monseigneur le Nonce de s'employer pour que la chose fût rendue notoire dans la Gazette de Rome. » Il obtint ce qu'il désirait; la proposition de l'abbé de Barcos fut condamnée.

A cette époque, Vincent demandait aussi au Souverain Pontife la condamnation du livre *De la fréquente Communion*. Mais la chose ne fut pas si facile. Ce livre, comme nous l'avons indiqué, avait reçu l'approbation de quelques évêques. Par quels moyens avait-elle été obtenue? Le cardinal Grimaldi, Nonce à Paris, écrivant au cardinal secrétaire d'Etat, lui disait: « Quelques uns des évêques et des docteurs qui ont donné leur approbation à l'œuvre d'Arnauld, ont cédé par faiblesse, ou se sont laissé prendre à quelque artifice; d'autres ont été comme surpris par un certain air de piété que respire tout l'ouvrage, et encore par une certaine ardeur de zèle qui apparaît dans ces pages: deux d'entre eux ne

Digitized by Google

l'avaient certainement pas lu. » Vincent de Paul, écrivant au Vicaire de Chartres, les désigne très-clairement. Voici comment il s'exprime: « Parlant à la reine, j'ai déclaré que Monseigneur * * * avait souscrit aux livres de Jansénius et à celui *De la fréquente Communion*, sans même se donner la peine de les lire. La reine m'ayant demandé comment il pouvait se faire qu'un livre fût approuvé par quelqu'un qui ne l'aurait pas lu d'abord, je me contentai de répondre que Monseigneur *** lui-même me l'avait déclaré plusieurs fois. »

Quoi qu'il en fût de ces approbations, tandis que Vincent travaillait activement à obtenir de Rome la condamnation de ce livre, les évêques qui l'avaient signé faisaient tout, pour que Rome gardât au moins le silence. Et en effet, le jugement fut suspendu à Rome: mais Vincent avait fort judicieusement prévu les effets que produirait au milieu de la société catholique la nouvelle doctrine d'Arnauld; c'est pourquoi il voulut que sa Congrégation s'en tînt éloignée, et dans la théorie, et surtout dans la pratique. Horgny, l'un des sept premiers compagnons de Vincent, et qui lui succéda comme supérieur du collége des *Bons-Enfants*, se trouvait alors à Rome, où il remplissait une mission que lui avait confiée le saint fondateur. C'était un homme intelligent et habile, pieux et zélé, mais, comme on l'a cru, un peu porté, peut-être, vers quelques unes des nouveautés qui occupaient alors les esprits. Ecrivant à Vincent, il paraît qu'il ne se montra pas assez nettement l'ennemi des idées de Jansénius, et encore moins de celles d'Arnauld, qu'il voulait justifier en quelque manière, ne pouvant souffrir qu'un grand nombre de personnes s'approchassent de la Table eucharistique, peu ou point disposées. « Il n'est que trop vrai, lui répondit Vincent dans une de ses lettres, que bien des gens abusent de ce divin

Sacrement; moi tout le premier, qui me reconnais le plus misérable des hommes, je vous prie de me recommander aussi à Dieu. Mais dites-moi, la lecture du livre d'Arnauld, au lieu de rapprocher de la Table sainte, n'en éloigne-t-elle pas plutôt [1]? On ne voit même plus à Pâque cette fréquentation des Sacrements qui se pratiquait autrefois. Les curés s'en plaignent: ceux de St-Sulpice et de St-Nicolas affirment avec douleur que, dans leur paroisse, le confessionnal et l'autel demeurent presque déserts. »

Mais Horgny, persistant dans sa manière de voir, écrivit encore de Rome pour défendre le livre d'Arnauld, qui lui semblait « avoir, en tout cas, produit d'assez bons effets. » Le Saint lui repondit: « Ce que vous dites peut être vrai; je vous accorde encore que quelques personnes ont tiré profit de ce livre, tant en France qu'en Italie: néanmoins, si un certain nombre de personnes en sont devenues plus respectueuses envers les Sacrements, il y en a aussi un très-grand nombre auxquelles il a fait beaucoup de mal, en les en éloignant. » Et il continue: « Quel rapport trouvez-vous entre les sages conseils de St-Ignace, que vous mettez vous-même en avant, et l'abus de ceux qui veulent éloigner de la Table sainte, non pas pour quelques jours, mais pour de longs mois, beaucoup de pieuses personnes et un grand nombre de bonnes religieuses, qui vivent dans une grande pureté? C'est à cela pourtant qu'aboutissent ces nouveaux réformateurs .... Le grand saint Charles Borromée a su se tenir éloigné de tel excès. Dans ses conciles, il a recommandé la fréquente Communion: ce grand évêque semblait n'avoir rien plus à cœur, et il n'hésita pas à dé-

[1] Schœil voulait que le livre d'Arnauld fût intitulé: *Contre la fréquente Communion.*

clarer qu'on devait punir sévèrement les prédicateurs qui, d'une manière plus ou moins directe, éloigneraient les fidèles de l'usage de ce Sacrement. En outre, Arnauld lui-même ne loue-t-il pas hautement la piété de ceux qui voudraient différer la Communion jusqu'à la fin de la vie, s'estimant indignes de recevoir le divin corps de Jésus-Christ? N'affirme-t-il pas que Dieu se complaît dans cette humilité, plus que dans toute autre bonne œuvre? Ne dit-il pas encore que c'est parler indignement du Roi du ciel, que de prétendre qu'il reçoit quelque honneur de la communion des fidèles? Du reste, mettons de côté toutes ces considérations, qui sont assurément très-graves; les dispositions que le jeune docteur requiert comme nécessaires pour s'approcher de la Table eucharistique sont tellement élevées et supérieures à la fragilité humaine, qu'il n'y a peut-être pas sur la terre un homme qui puisse espérer de les atteindre. S'il est vrai, comme le prétend Arnauld, que les prêtres ne doivent permettre la Communion qu'à ceux qui, dégagés de toute attache mondaine, sont véritablement pénétrés d'un très-pur amour de Dieu, et qui, sans même une ombre des images de la vie passée, sont parfaitement unis à Dieu seul, parfaits en tout et entièrement irrépréhensibles; pourrons-nous ne pas dire avec lui que ceux qui s'approchent des sacrements avec les dispositions ordinaires que réclame notre Eglise catholique, ne sont que des antéchrists? Avec de tels principes, monsieur Arnauld seul pourra communier; car après avoir élevé ces dispositions à un si haut degré, que S'-Paul lui-même en serait effrayé, il ne craint pas de se vanter plusieurs fois, dans son apologie, de célébrer chaque jour le divin Sacrifice. En cela, il se montre d'une humilité d'autant plus admirable, qu'il avoue plus clairement la grande estime qu'il a de lui-même: il fait voir en outre la cha-

Digitized by Google

rité et la bonne opinion qu'il entretient à l'égard de tant de personnes cloîtrées et séculières, de tant de vertueux pénitents, qui s'approchent souvent des Sacrements, et qui sont en butte à l'indignation et aux invectives du novateur. » Nous aimons à faire remarquer comment, à ces réflexions assurément fort justes, fit écho plus tard Bossuet lui-même, qui ne craignit pas d'affirmer que « les nouvelles maximes au sujet de la Communion ferment le cœur des fidèles, troublent les consciences, éloignent des Sacrements. » Répondant à une religieuse de Thouars, à propos des confesseurs qui, s'appuyant sur l'autorité des Pères, cités par Arnauld, éloignaient de la Communion les âmes les plus pures, le grand évêque écrivait: « Je porterai remède à ce désordre, et je ne tolèrerai pas la pratique de ces rigueurs fausses et excessives. Ceux qui, les tirant des saints Pères, ont réuni avec tant de soin des décisions souvent fort rigoureuses, seraient saisis d'étonnement, s'ils réunissaient celles dont on peut conclure que, quelque nombreux que soient les péchés (péchés véniels évidemment), cet état, au lieu d'être un obstacle qui éloigne des Sacrements, est plutôt une raison pour s'en approcher plus souvent [1]. » Enfin Vincent de Paul n'hésita pas à déclarer hérétique cette proposition d'Arnauld, d'après laquelle on devrait différer la Communion jusqu'à la fin de la vie; il ajoute même que c'est un conseil de Satan.

Là ne s'arrêtent pas les conséquences qui découlent aisément de la doctrine d'Arnauld; il est évident qu'elle conduit jusqu'à l'abolition de l'auguste Sacrifice. Le Fondateur de la Mission, avec cette pénétration qui lui était particulière, s'en aperçut bien, et il en écrivit en ces termes au même Horgny: « Arnauld, en éloignant de

[1] Bossuet, Oeuvres, tome XLIX.

l'Eucharistie, empêche aussi le Sacrifice: et c'est une faute très-grave; car le vénérable Bède déclare ouvertement que les prêtres qui, sans en être empêchés par un juste motif, s'abstiennent de célébrer les saints mystères, manquent de rendre honneur et gloire à la Trinité divine, privent les Anges d'une de leurs plus merveilleuses allégresses, les justes, de secours et de grâces très-efficaces, les pécheurs, du pardon, les âmes qui souffrent en purgatoire, d'un puissant soulagement, l'Eglise, des faveurs spirituelles dont Jésus-Christ l'encourage et la soutient; qu'enfin, ils s'enlèvent à eux-mêmes toute espèce d'antidote et de remède. Quant à appliquer tous ces admirables effets aux mérites d'un prêtre qui, par désir de pénitence, ne monte pas à l'autel, monsieur Arnauld n'éprouve aucun embarras; cela se voit clairement au chapitre XL de son livre, où il se montre plus porté à donner de la valeur à cette pénitence, qu'au sacrifice de l'autel. Or, qui ne s'aperçoit que, de cette manière, les prêtres peuvent se persuader qu'il est bon de s'abstenir de dire la messe, puisque, suivant les idées du novateur, on acquiert autant, qu'on célèbre ou non; bien plus, il prétend même qu'on acquiert le double en s'abstenant. En vérité, puisque, d'après Arnauld, il vaut mieux ne pas s'approcher de la Table eucharistique, que s'en approcher fréquemment, il faut nécessairement conclure que, dans sa persuasion, il vaut mieux ne pas célébrer le Saint Sacrifice, que célébrer. »

Vincent avait, avee un grande perspicacité, prévu la conséquence extrême des doctrines d'Arnauld sur le sacrement de la Communion; il comprit également bien ce qui arriverait pour la Pénitence. Il disait, à ce sujet: « La morale du nouveau réformateur peut se réduire à ceci: le prêtre, comme le simple fidèle, doit se tenir éloigné de l'Eucharistie, sous le spécieux prétexte de

faire pénitence. Mais pour faire connaître en quoi consiste, selon lui, cette pénitence qu'il croit si profitable aux âmes, il le déclare lui-même dans la préface de son livre, où il écrit que « de toutes les rigueurs de la pénitence en usage dans la primitive Eglise, celle qui, selon le sentiment des Pères, était la plus grande, consistait précisément à éloigner le fidèle de la réception du Corps de Jésus-Christ; car les Pères pensaient que, de cette manière, l'homme déchu voyait, dans le péché, l'éloignement de toute béatitude. » On voit clairement où aboutirait la théorie d'Arnauld, si, par un funeste malheur, elle venait à se propager. Ceux qui ne s'en aperçoivent pas n'ont point d'yeux, ou bien, en lisant son livre, ils ont des yeux pour ne pas voir. »

Une autre fois, le même d'Horgny insistait encore sur ce point, aussi bien qu'Arnauld, et il affirmait que S'-Charles Borromée était assurément de son avis. Vincent lui écrivit: « Il est vrai que S'-Charles a suscité l'esprit de pénitence dans son diocèse, où il établit certains canons, à cause desquels de bons religieux même se sont élevés contre lui; mais il n'a pas dit que, par pénitence ou satisfaction, l'on doive éloigner personne des sacrements, excepté dans certains cas établis par les lois canoniques. Malgré cela, le bon évêque était bien éloigné de ce qu'on prétend aujourd'hui, à savoir qu'il voulait imposer des pénitences publiques pour des fautes secrètes. Je n'admets pas non plus, comme on l'affirme, qu'il ait prescrit d'accomplir la pénitence avant de recevoir l'absolution, ainsi que le voudrait monsieur Arnauld.... on ne trouvera pas davantage qu'il ait ordonné en aucun cas de suspendre l'absolution des mois entiers après la confession; chose déplorable que nous voyons cependant pratiquée par ces réformateurs. Si le même S'-Charles a pu déplorer comme un excès l'habi-

tude d'absoudre sans conditions ni mesure, il ne faut pas en conclure que ce grand saint aurait applaudi à la folie opposée dans laquelle est tombé monsieur Arnauld; et cela ressort des nombreuses prescriptions que cet illustre archevêque publia pour son diocèse. »

Je ne saurais m'empêcher de faire remarquer ici que Vincent, dans une longue et savante correspondance avec d'Horgny, mit Arnauld en opposition avec lui-même, et relevait avec la plus grande finesse et la science la plus profonde les nombreuses contradictions dont son livre est rempli, bien qu'elles y soient cachées avec beaucoup d'art et d'habileté. Quant à ce que pensait la comtesse de Choisy à propos de la marquise de Sablé, qui s'était retirée à Port-Royal, et qui, peut-être, avait été la cause principale qui avait déterminé Arnauld à composer et à publier son livre, elle-même l'indique clairement dans une lettre [1] dont je veux donner ici quelques passages. « Elle pense (la marquise de Sablé) que j'ai émis une opinion trop rigoureuse contre le livre de monsieur Arnauld: oh! qu'elle abandonne, comme je le fais moi-même, tout esprit de parti, et qu'elle voie s'il est bon de susciter des nouveautés, qui ne mènent, au fond, qu'à l'impiété et au libertinage. Je dis des choses que je sais avec certitude; car j'ai assez souvent occasion de m'entretenir avec les personnes du monde et de la haute aristocratie, et je sais bien ce qu'elles disent chaque jour, depuis que tout le monde lit les livres de ces novateurs. Autrefois on voyait une grande foule de peuple repenti entourer les autels et le confessionnal, au moins au temps de Pâques; maintenant il n'en est plus ainsi, parce que ce qui est écrit est écrit. — Voilà ce que les jansénistes ont fait pour les fidèles. Au lieu de publier de pareilles

[1] La lettre est adressée à la comtesse de Maure.

doctrines, ils devraient prêcher par l'exemple ; alors j'aurais pour eux une très-grande vénération : s'ils n'avaient pas un si grand désir d'introduire des nouveautés dans l'Eglise, je les considèrerais vraiment comme des gens de bien, et comme des hommes qui ont un esprit angélique. »

De nos jours, un illustre anglais [1], écrivant sur la sainte Communion, avec une science vraie et profonde, une vaste érudition, une suavité et une onction admirables, expose, sur l'usage de ce Sacrement comme de celui de la Pénitence, des idées justes, pratiques et vraies, qui répondent parfaitement aux sentiments du Saint français du XVIIe siècle : je les rapporterai ici, en me servant souvent de ses propres expressions, qui semblent être celles de Vincent de Paul.

« En déclarant que l'absolution peut être accordée aussitôt au pécheur, même lorsque les dispositions requises sont peu vives, l'Eglise a formulé la condamnation solennelle du jansénisme. Il est de l'essence même de cette odieuse hérésie de refuser l'absolution, jusqu'à ce que la pénitence ait été accomplie ; mais il est certain, comme le pratiquent généralement les confesseurs les plus instruits et les plus sages, que l'on doit absoudre, et le plus souvent possible, ceux-là même qui sont habitués à pécher. En d'autres termes, il y a, chez les prêtres, un jugement pratique, en vertu duquel ils ont coutume de considérer le pécheur comme sincère, dès qu'il est venu avouer ses fautes. Il est vrai qu'un célèbre prédicateur français [2] a dit qu'un grand nombre d'absolutions sont nulles ; mais il n'est pas croyable que

[1] Le P. Jean-Bernard Dalgairns, prêtre de l'Oratoire de St-Philippe Néri, à Londres.

[2] Bourdaloue. *Pensées sur le sacrement de Pénitence.*

Digitized by Google

Dieu le veuille permettre: une telle opinion porterait à regarder comme vains et inutiles tous les efforts des prêtres. Cette décision, si on l'admettait, serait certainement fatale. Un des plus puissants motifs qui déterminent l'homme à résister à la tentation de commettre de nouvelles fautes, est précisément la consolante pensée d'avoir recouvré la grâce. La pensée de Bourdaloue est un écho du jansénisme. Quelle est la cause qui pousse l'homme à confesser ses péchés, sinon le combat qu'il soutient contre son propre jugement et contre ses mauvaises habitudes, et par lequel, confiant dans le secours de Dieu, il veut triompher du péché? Dans le calme de la solitude, il s'est placé face à face avec Dieu; il a sincèrement détesté ses fautes aux pieds du Crucifix, ou devant le tabernacle, qui cache le Sacrement de rédemption et d'amour; il a pris la ferme résolution de mourir, plutôt que de recommencer à offenser Dieu, et il a pris la résolution sincère de s'humilier devant une créature comme lui, qui pourrait bien se fatiguer d'entendre toujours la même histoire, s'impatienter et le chasser. Or, ne sera-ce point là une garantie suffisante d'un cœur ouvert et disposé au bien? Un tel pénitent ne recevra-t-il pas, aux pieds du prêtre, des grâces actuelles plus grandes qu'en tout autre lieu et en tout autre temps? L'acte de contrition ne doit-il pas être surnaturel, et, par conséquent, venir du ciel? Pour moi, je crois que l'Esprit Saint descend sur le pauvre pénitent agenouillé aux pieds du prêtre, et qu'il communique souvent à son faible acte de contrition assez d'efficacité pour remplir son cœur d'une si profonde amertume, que, en ce moment, il préfèrerait tout souffrir, plutôt que de retomber dans le péché. Oh! ne craignez rien, pauvres créatures; si, dans l'intervalle, vous avez combattu, chaque communion vous a rendues meilleures. Chaque chute vous laisse

Digitized by Google

moins faibles ; bientôt vous aurez contracté l'habitude de la vertu, et vous ne tomberez plus [1].

Vincent de Paul était donc entré dans la lutte avec autant d'ardeur que d'intelligence. Mais, autant que le livre *De la fréquente Communion, l'Augustinus* bouleversait toute l'économie de la doctrine catholique. Ce livre, publié pour la première fois à Louvain, en 1640, puis à Paris et à Rouen, excita aussitôt une très-vive controverse. Isaac Habert, docteur de la Sorbonne et théologal de l'église de Paris, puis évêque de Vabres, fut le premier qui se déclara ouvertement en France contre la doctrine de Jansénius. Néanmoins ce fut seulement en juillet 1649, que Nicolas Cornet, docteur de Navarre et syndic de la faculté de théologie, dénonça à la Sorbonne sept propositions, qui furent ensuite réduites à cinq, extraites du livre de Jansénius, et que le même docteur déclarait en contenir l'esprit et la substance : la faculté les condamna.

Nous avons indiqué précédemment les diverses phases de la question de la Grâce, jusqu'à l'*Augustinus* : nous devons dire maintenant que le système de Jansénius se réduisait, au fond, à ceci ; depuis la chute d'Adam, l'unique mobile de l'homme est le plaisir ou la délectation. La volonté, à cause de cette faute, n'est plus libre, mais déterminée par une spontanéité instinctive, par suite de laquelle il n'est plus en son pouvoir de faire ou de ne pas faire le bien : la délectation est inévitable, quand elle vient ; venue, elle est invincible. Il y a deux espèces de délectation ; l'une est céleste et vient, par conséquent, de la grâce, et conduit à la vertu ; l'autre, qui part de la concupiscence, détermine l'homme au péché : notre âme est combattue par ces deux forces, qui sont en lutte

[1] V. Dalgairns, *La sainte Communion*, chap X.

perpétuelle entre elles; et la volonté se trouve nécessairement entraînée par celle des deux qui est actuellement la plus forte [1]. L'anglais Hobbes a pensé, lui aussi, que tout est nécessaire; d'où il a dû conclure que, dans l'homme, il n'y a pas liberté de choix. Il dit: « Les agents libres sont ceux qui opèrent avec délibération; mais la délibération n'exclut pas la nécessité, parce que le choix lui-même était nécessaire, précisément comme la délibération [2]. » Lorsqu'on opposa au philosophe anglais que, si on supprime la liberté, il n'y a plus de faute, partant, plus de peine légitime, il répondit: « Je nie la conséquence. Le juge qui punit ne doit pas remonter à une cause plus haute et plus élevée que la volonté du coupable. La nature de la faute consiste en ce qu'elle procède de notre volonté, et qu'elle viole la loi. Quand je dis que telle action est nécessaire, je n'entends pas dire qu'elle soit faite en dépit de la volonté, mais c'est que l'acte de la volonté ou la volition qui l'a produite était nécessaire. Par conséquent, cette action peut être volontaire et par là même une faute, bien qu'elle soit nécessaire. » De là, ce philosophe en vient à conclure, avec une impiété manifeste, que « Dieu, en vertu de sa toute-puissance, a le droit de punir, même lorsqu'il n'y a pas eu de faute. » Dans le système de Jansénius, l'esprit de l'homme est comme une balance, dont les plateaux sont les délectations, et la volonté se trouve fatalement entraînée au bien ou au mal; un plateau ne peut monter, sans que l'autre descende. Ainsi l'homme opère invinciblement le bien ou le mal, selon qu'il est dominé par la grâce ou par la concupiscence; il ne peut

[1] Les jansénistes invoquaient souvent ce passage de Saint-Augustin : *Secundum id operemur necesse est, quod amplius nos delectat.*

[2] *Tripos in three discourses, by Th. Hobbes*, in-8°, London, 1684. *Of liberty and necessity.*

Digitized by Google

résister à l'une, et il est également contraint d'obéir à l'autre.

Or, sans m'appesantir sur ce qu'enseignent les diverses écoles de théologie, qu'elles suivent S[t]-Augustin ou celui qui plane, comme l'aigle, au-dessus des autres [1], la doctrine catholique au sujet de la Grâce, peut se résumer ainsi : L'homme a été créé dans un état surnaturel, et destiné à connaître Dieu et à s'unir à lui. Pour atteindre cette fin supérieure à la nature créée, l'homme, même dans les conditions primitives de son état d'innocence, avait besoin de secours surnaturels. Lorsque, dans l'Eden, il possédait ces admirables priviléges d'intelligence et de volonté dont l'avait enrichi le Créateur, qu'une certaine harmonie présidait à son être, et que les plus nobles facultés dominaient les plus humbles : la Grâce était efficace par elle-même, et la liberté humaine la suivait à son gré. Mais l'harmonie des facultés humaines est comme détruite dans l'homme déchu, et la concupiscence a élevé son trône dans le cœur de l'homme. Toutefois, bien qu'il ait perdu ces priviléges surnaturels, il n'a pas perdu pour cela toutes les forces de sa nature, qui a toujours conservé l'empreinte et la noblesse de sa divine origine. L'intelligence obscurcie n'est pas pour cela devenue incapable de s'élever jusqu'à la suprême vérité : la volonté, bien qu'affaiblie et infirme, n'est pas cependant privée de toute énergie et de toute puissance ; elle n'est pas tombée si bas, que toutes ses œuvres ne puissent être que des œuvres de péché et de perdition. En outre, chacun comprend que la liberté est, en tout cas, la dépendance de soi-même, en tant que la liberté est l'autorité sur soi-même. Ajoutons que l'acte créateur, étant libre et nécessaire en même temps, parce qu'il est

[1] Saint Thomas.

absolu, doit aussi réunir, dans son opération extrinsèque, la vertu de déterminer infailliblement, sans enlever à l'être déterminé la liberté de sa détermination [1].

Cependant les cinq propositions formulées, comme nous l'avons dit, par Nicolas Cornet, agitèrent vivement les esprits des docteurs de la Sorbonne: la Faculté s'assembla peu après et décida, à une très-grande majorité, que les propositions seraient soumises à un examen, et qu'on nommerait, dans ce but, des commissaires. Mais pendant qu'on attendait que ceux-ci en référassent à l'assemblée, le docteur de Saint-Amour persuada à quelques uns de ses collègues d'en appeler au Parlement, comme d'abus. A la nouvelle de cet incident, Vincent vit avec douleur qu'une affaire dans laquelle étaient impliqués la croyance catholique et le dogme lui-même, au lieu d'être déférée au Saint-Siége, fût abandonnée au jugement d'un tribunal laïque. Après en avoir démontré l'inopportunité à un grand nombre de docteurs qui se tenaient plus attachés à la doctrine catholique et à l'obéissance envers le Pontife romain, il résolut de recourir aussitôt au Pape, et de demander son jugement. Toutefois ces docteurs convenaient bien, sans doute, qu'il n'était pas bon qu'une assemblée entièrement composée de laïques, quelque savants qu'ils fussent, eût à prononcer dans une matière qui, touchant au dogme, regardait plutôt l'autorité ecclésiastique; mais ils ne convenaient pas, avec Vincent, que tout l'épiscopat français devait demander unanimement la décision de la cour pontificale.

[1] Nous répèterons donc que c'est un dogme catholique que la grâce efficace, tout en produisant infailliblement son effet, ne détermine cependant pas d'une manière absolue la volonté humaine, et n'en nécessite pas l'assentiment; mais celle-ci reste vraiment libre, et peut résister à l'impulsion et à l'incitation de Dieu (1).

(1) Laforet. « Les dogmes catholiques. »

A cette époque devait avoir lieu une assemblée générale du clergé [1]. Les évêques réunis devraient prendre l'un de ces deux partis : ou juger en première instance, selon la coutume ou le droit que s'arrogeait l'Eglise Gallicane, ou soumettre l'affaire à l'autorité de Rome. De plus, un jugement prompt, eu égard à la nature des assemblées, ne semblait pas possible; et Vincent croyait opportun que la controverse fût jugée sans retard. C'est pourquoi il se convainquit toujours davantage de la nécessité de recourir au Pape, et il fit partager son sentiment à quelques évêques qui, peu après, s'adressèrent en effet à Rome.

C'étaient, à vrai dire, des temps difficiles. Si l'Eglise avait entièrement perdu en Allemagne son ancienne splendeur, elle la perdait aussi peu à peu en France, d'une manière différente peut-être, mais assez semblable sous certains rapports : en effet, l'Etat voulait l'assujétir à son autorité, ou, sous prétexte de la défendre, il travaillait à la réduire en servitude. Ce qui donnait encore un plus grave sujet de crainte, c'est que, les *cinq propositions* à peine répandues, le Parlement avait songé à s'en occuper ; et Vincent croyait fort judicieusement qu'il empêcherait ensuite tout recours à l'autorité religieuse. Il craignait encore que l'autorité royale ne mît aussi des obstacles à ce recours; obstacles qui auraient grandi, lorsque tout l'épiscopat aurait voulu en écrire collectivement au Pape, attestant ainsi son étroite union avec Rome, ce que souffrent difficilement les juristes, trop souvent adulateurs de l'Etat et du Trône. C'est pourquoi Vincent pensa que chaque évêque devait écrire séparément au Pape, mais tous avec les mêmes sentiments et dans les mêmes termes, afin que si, d'un côté, ils mon-

[1] En 1650.

traient la parfaite unanimité de leur jugement, le gouvernement, de l'autre, ne pût en prendre ombrage.

Habert, évêque de Vabres, fut celui à qui l'on confia le soin de composer la lettre. De concert avec un autre, dont l'histoire ne nous a pas conservé le nom, il écrivit, sous les yeux de Vincent, les paroles suivantes, qui étaient la traduction de la pensée du saint prêtre, si toutefois, comme je le crois, il ne les dicta pas lui-même en grande partie. Voici cette lettre:

« Saint Père,

» La foi de Pierre, qui ne peut jamais défaillir, veut que, selon la coutume de l'Eglise, les plus graves causes soient soumises au suprême Siége Apostolique. Pour satisfaire à une si juste loi, nous avons cru nécessaire d'écrire à Votre Sainteté, relativement à une grave affaire qui regarde la Religion. Il y a déjà dix ans que nous voyons, avec une profonde douleur, la France agitée à l'occasion du livre de Jansénius, évêque d'Ypres, et de la doctrine qu'il contient. Ces mouvements auraient dû être entièrement apaisés, soit par l'autorité du Concile de Trente, soit par la Bulle d'Urbain VIII, qui a condamné la doctrine de Jansénius, en confirmant les décrets prononcés contre Baïus par Pie V et Grégoire XIII. Votre Sainteté a, par un nouveau décret, établi la vérité et la force de cette Bulle; mais aucune censure n'ayant été prononcée contre chaque proposition en particulier, certaines gens ont cru qu'il pouvait y avoir lieu à des discussions et à des subterfuges. Nous espérons que tout moyen leur sera bientôt enlevé, s'il plaît à Votre Sainteté, comme nous l'en prions humblement, de définir clairement et nettement quelle est l'opinion que l'on doit tenir dans ces matières. C'est pour cela que nous vous

demandons, avec de vives instances, un jugement sur chacune des propositions, pour lesquelles la dispute est plus animée et plus funeste [1]. Votre Sainteté a dû voir quelle autorité ce Siége Apostolique a déployée, pour faire tomber l'erreur des *deux Chefs*. La tempête s'est calmée aussitôt, et les vents et la mer ont obéi au commandement de Jésus-Christ. Ce qui importe, c'est que Vous, Saint Père, prononciez un jugement clair et décisif sur le sens de ces propositions. Jansénius lui-même, sur le point de mourir, déclara qu'il soumettait ses écrits à l'Oracle suprême. Tandis que nous vivons dans une grande espérance, nous élevons vers Dieu nos vœux les plus ardents, afin que lui, Roi immortel des siècles, accorde à Votre Sainteté de longues et heureuses années, et puis, une éternité glorieuse. »

[1] Ici étaient transcrites les propositions sur lesquelles on demandait une sentence.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

Suite du même sujet.

Un grand nombre d'évêques souscrivirent volontiers cette lettre: d'autres, il est vrai, demeurèrent quelque temps indécis; toutefois ils ne tardèrent pas à entrer dans les idées du fondateur de la Mission. Vincent ne voulait pas se borner à la majorité des évêques, en supposant qu'il ne fût pas possible de les amener tous à une parfaite entente; il désirait encore qu'un bon nombre d'hommes savants et notables appartenant aux Ordres religieux les plus respectés, témoignant de leur orthodoxie et de leur désir de rester unis dans la foi, demandassent aussi dans les mêmes termes la décision pontificale. On obtiendrait par là cet avantage que, en prouvant au Saint-Siége la nécessité d'une sentence, la demande qui en était faite semblait résulter d'un accord unanime de l'Eglise française.

Tandis qu'il travaillait activement à obtenir ce résultat, Vincent, dans une lettre à D'Horgny, lui exposait les principales raisons qui l'avaient fait entrer dans la lutte contre le jansénisme. Dans une de ses lettres à ce prêtre, qui croyait peut-être plus utile que la Congrégation s'abstînt du moins de prendre une part trop active à cette affaire, Vincent lui écrivait: « Quant à Jansénius, il faut le considérer comme le défenseur des

opinions de Baïus.... Vous dites que Jansénius a lu dix fois toutes les œuvres de St-Augustin, et trente fois le traité de la Grâce. Je réponds que ceux qui veulent établir de nouvelles doctrines, étudient avec beaucoup d'ardeur et d'assiduité les auteurs dont ils veulent ensuite se prévaloir. Il faut avouer que Jansénius fut un homme fort instruit: il peut avoir lu St-Augustin autant de fois que vous dites; mais cela n'empêche pas qu'il ne soit tombé dans l'erreur, et nous serions entièrement inexcusables, si nous adoptions sa doctrine. Les prêtres sont strictement obligés de ne pas adhérer aux erreurs de Calvin, encore qu'ils n'aient lu ni ses livres, ni ceux dont le malheureux hérésiarque de Genève [1] a tiré ses enseignements.... Vous appelez modernes les opinions que nous appelons anciennes. Mais là n'est pas la question. Le novateur combat la doctrine qui affirme que Jésus-Christ est mort pour tous: cette doctrine n'est pas nouvelle; c'est celle de St-Paul, de St-Jean, du concile de Mayence et d'autres encore; c'est la doctrine du concile de Trente [2]. Après tout cela, pouvons-nous l'appeler nouvelle?.... pourra-t-on appeler nouveau ce que pensent les catholiques, à savoir que toute grâce n'est pas efficace, puisque l'homme peut y résister [3]?.... Vous dites que Clément VIII et Paul V ont défendu de discuter au sujet de la Grâce. Je réponds que cela doit s'entendre de ce que l'Eglise a défini. Mais lorsque Jansénius combat la doctrine approuvée, devrons-nous garder le silence, et

[1] Quoique né à Noyon, en 1509, Calvin propagea surtout ses nouveautés à Genève.

[2] Session VI *De Justificatione*, chap. II, où nous lisons : *Hunc proposuit Deus propitiationem per fidem in sanguine ipsius pro peccatis nostris; non solum autem nostris, sed etiam pro totius mundi.* Et au chap. III : *Verum et si ille pro omnibus mortuus est.* Et il dit encore : *Non omnes tamen mortis ejus beneficium recipiunt, sed ii dumtaxat quibus meritum passionis ejus communicatur.*

[3] Chap. IV *De Justificatione.*

ne pas nous opposer à l'erreur? » Et il poursuit: « Voici quelques uns des principaux motifs pour lesquels je crois nécessaire de combattre les nouveautés, et de nous opposer tous à ce torrent qui entraîne les esprits avec lui dans l'abîme de la ruine.... Enfin, lorsque vous me dites que, notre Congrégation, en agissant ainsi, s'attirera la haine d'un grand nombre et se fera des ennemis, je répondrai seulement ceci: Oh! mon Jésus! que jamais les Missionnaires ne manquent de défendre la vérité et les intérêts de Dieu et de l'Eglise, se fondant surd es motifs si faibles, si mesquins, et pour lesquels on verrait la vérité et la vertu disparaître de la surface de la terre.... »

Si les limites prescrites à cette histoire ne m'empêchaient de trop m'appesantir sur ce sujet, je pourrais rapporter une grande partie des lettres que Vincent écrivait à cette époque, spécialement à D'Horgny, et montrer qu'il était entré dans la lutte avec une énergie et des convictions profondes, les convictions qu'enseigne la foi, et l'énergie dont la charité enflamme les cœurs. Alors que d'énormes volumes avaient paru, pour combattre ou défendre la doctrine d'Arnauld, Vincent s'était contenté d'écrire quelques pages; mais ces quelques pages suffirent pour que la question pût être considérée comme résolue. Les raisons qu'il avait coutume d'opposer au jansénisme, prouvent que la foi était très-pure en lui, autant que sa science était profonde. Il est beau de voir dans ses écrits comment il savait réduire à néant les vains prétextes qu'employaient les novateurs pour propager l'erreur parmi les multitudes, et la persuader aux plus savants: il est beau de pénétrer dans ses jugements pleins de perspicacité, et d'y découvrir l'énergie et la hardiesse dont il avait besoin, pour faire abandonner tous les faux prétextes d'inaction et de silence, que le parti janséniste conseillait à ses adversaires, en leur

objectant tantôt la pratique des vertus chrétiennes, tantôt l'inopportunité de la lutte. C'est ainsi qu'avec une adroite perfidie, on insinuait dans les âmes faibles le désir de la paix, pour accomplir ensuite avec plus de sécurité cette œuvre détestable et funeste. Sur ces entrefaites, parlant dans une conférence des questions du temps, notre Saint disait à ses prêtres: « Il y a trois mois que je fais des prières continuelles, pour obtenir des lumières sur la doctrine de la Grâce, et chaque jour je demande à Dieu de m'affermir dans cette foi qui enseigne que Notre Seigneur Jésus-Christ est mort pour tous, et qu'il veut sauver tous les hommes [1]. »

Cependant l'épiscopat français répondait presque unanimement au désir de Vincent. Afin que la lettre adressée au Pape fût signée sans retard par tous les évêques, le Saint louait ceux d'entre eux qui se montraient prêts à le faire, et il travaillait à ce que les autres n'y missent pas d'obstacles. Quant à ceux qui reculaient, qui temporisaient, ou même qui refusaient, il leur adressa une lettre que je crois utile de rapporter ici. « Les mauvais effets produits par les opinions qui circulent de nos jours, ont déterminé beaucoup de prélats du royaume à écrire au Souverain Pontife, pour le supplier de porter, sur ces nouvelles doctrines, un jugement définitif. Les motifs qui les ont poussés sont les suivants: 1° ils espèrent ainsi que bien des gens demeureront attachés aux opinions communes, qui, sans cela, pourraient

[1] Vincent avait de très-bonne heure étudié profondément les nouvelles opinions; et il se trouve que, même avant la Bulle d'Innocent X, il avait discuté les questions de la Grâce dans un discours où il déclarait la nécessité d'étudier les nouvelles doctrines; il démontrait quelle était l'opinion de l'école catholique et celle des novateurs, en discutant les raisons de la croyance de l'Eglise et celles de ses adversaires: enfin, il indiquait, avec beaucoup d'érudition, pourquoi l'on devait conserver le dogme sans aucune altération, de la manière dont il est proposé et défendu par les catholiques.

s'en séparer ; ce qui est précisément arrivé, lorsqu'on a vu la censure concernant les *deux Chefs;* 2° le mal se glisse peu à peu, parce qu'il semble qu'il soit toléré; 3° à Rome, on est généralement persuadé que la plupart des évêques de France ont des tendances vers les nouveautés; et je crois qu'il est nécessaire de faire connaître que le nombre en est restreint; 4° enfin, il est conforme au saint concile de Trente de faire ce que je vous conseille, c'est-à-dire que, lorsqu'il s'élève quelque opinion contraire aux décrets formulés dans cette assemblée, on doit recourir aux Souverains Pontifes, pour obtenir une décision. Voilà, Monseigneur, ce que l'on veut faire au moyen de la lettre que je vous envoie en même temps que la présente, avec la confiance que vous voudrez bien la souscrire, comme l'ont déjà fait quarante prélats du royaume, dont je vous transcris les noms [1]. »

Cette lettre fut reçue de tout l'épiscopat avec ce respect que le saint prêtre avait inspiré à chacun. Un grand nombre d'évêques consentirent sans hésiter au désir du fondateur de la Mission ; quelques uns, incertains d'abord, accueillirent favorablement son avis ; mais il y en eut qui ne lui adressèrent pas même de réponse : de ce nombre était l'évêque de Luçon. Les évêques d'Alet et de Pamiers préférèrent déclarer que tel n'était pas le moyen d'obtenir la paix ; ils en proposèrent un qui, certainement, aurait plus encore allumé la guerre. L'œuvre de Vincent ne fut pas anéantie pour cela ; au contraire, il écrivit sans retard une seconde lettre à l'évêque de Luçon, lui donnant à entendre qu'il craignait qu'il n'eût ressenti une trop vive impression d'un écrit que répandaient alors les jansénistes, dans l'espoir d'intimider l'épiscopat français, et de lui faire garder le silence. C'est pourquoi

[1] Cette lettre est datée de février 1651.

Digitized by Google

il semblait d'autant plus nécessaire que l'oracle de Rome prononçàt une sentence, afin de mettre un terme à l'extravagante division qui s'était introduite dans les familles, dans les villes et dans les universités elles-mêmes. Car c'est un feu qui s'allume chaque jour davantage, altère les esprits et menace l'Eglise d'une désolation irréparable, si l'on n'y apporte un remède prompt et efficace. » Il montre encore qu'il serait hors de propos, dans ce moment, de demander un concile universel, rendu impossible par les circonstances. Il ajoute que le Pape prononcerait plus facilement, si l'épiscopat français en faisait la demande: il disait que des Saints avaient sollicité du Pape la condamnation de doctrines perverses surgies à leur époque, bien que, pour cela, « ils n'eussent pas laissé d'assister aux conciles où ces doctrines avaient été condamnées. » Enfin quelques uns craignaient que la Bulle ne fût pas reçue en France. Vincent les avertissait que le premier président avait déjà manifesté que le Parlement n'y mettrait aucun obstacle, qu'il l'enregistrerait même, pourvu que l'Inquisition n'y prît aucune part.

« Quelqu'un peut-être, continue le Saint, viendra me dire: Quel avantage obtiendrons-nous, quaud le Pape aura jugé, si ceux qui défendent ces nouveautés ne veulent pas se soumettre? Cela peut être vrai de quelques uns qui s'étaient entendus secrètement avec feu l'abbé de St-Cyran, lequel non-seulement n'était pas disposé à se soumettre aux sentences du Pape, mais n'ajoutait pas même foi aux conciles. Je le sais, parce que je l'ai beaucoup fréquenté; et il y en a qui, aveuglés par leurs propres sentiments, pourraient s'obstiner comme lui. Quant à ceux qui suivent les doctrines des jansénistes par le seul plaisir de la nouveauté, ou par une certaine analogie d'opinions, attirés par les liens d'amitié ou de

parenté, ou par la pensée de bien faire, il y en aura peu qui n'aimeront pas mieux se retirer que de se montrer rebelles à leur pasteur légitime. »

Du reste, on voyait chaque jour plus clairement que le système de Jansénius était conforme à celui des fauteurs de la Réforme. Jean Labadie, ami de St-Cyran, et fort imbu des doctrines de Port-Royal, avait, peu auparavant, abandonné le catholicisme, pour passer dans les rangs des huguenots; et, pour justifier sa démarche, il faisait imprimer, justement à cette époque, un écrit destiné à démontrer que, devenu janséniste, il avait dû, par une nécessité logique, se faire ensuite disciple de Calvin. Les ministres n'hésitaient pas à déclarer, dans leurs temples, que beaucoup de catholiques commençaient à se mettre de leur côté, et qu'ils auraient bientôt gagné le reste. Ces considérations donnaient sujet de croire que, si le Pape prononçait sa sentence, ceux qui s'étaient laissé séduire ouvriraient les yeux; tandis que ceux qui n'avaient pas encore embrassé l'erreur, se tiendraient plus facilement à l'abri de toute séduction. « Les choses étant ainsi, disait le Saint, que ne doit-on pas faire pour éteindre le feu qui fournit tant d'armes aux ennemis de notre religion? Quels reproches ne méritent pas ces évêques qui, au temps de Calvin, ne surent pas s'opposer vigoureusement à une doctrine qui devait produire tant de guerres et de si funestes divisions? »

Vincent, exhortant l'évêque de Luçon à suivre ses conseils, lui dit « qu'il est à espérer que les évêques de son temps se montreront plus fermes et plus zélés que ceux qui occupaient les siéges français à l'époque de Calvin; » et il cite l'exemple d'Alain de Solminihac, dont la mémoire est si précieuse dans l'Eglise. Mais au moment même où Vincent s'efforçait de remettre l'évêque de Luçon dans une voie plus sûre, ceux d'Alet et de

Digitized by Google

Pamiers écrivaient en commun au fondateur de la Mission que, pour rétablir la paix dans l'Eglise de France, il fallait déposer les armes, au lieu de combattre. Ils conviennent que « les divisions dont l'Eglise est affligée » sont une chose douloureuse; mais en même temps ils ne croient pas que, « au milieu d'une agitation si vive, estimée également juste par les deux partis, aucun désir ou esprit de paix puissent trouver dans les cœurs une docilité suffisante pour produire une union parfaite. » De plus, s'ils n'osent pas combattre la pensée de Vincent, d'une manière franche et ouverte, ils déclarent néanmoins qu'il « ne leur paraît pas nécessaire que les évêques se rendent suspects ni odieux à aucun parti, en se prononçant pour l'un ou pour l'autre, afin qu'ils puissent plus tard travailler à la paix, quand ils en trouveront l'occasion favorable. » Du reste, comme plusieurs évêques avaient manifesté le désir d'écrire au Pape d'une manière différente de celle de Vincent, ils craignaient que, s'ils lui accordaient ce qu'ils refusaient à d'autres, cela ne produisît de graves inconvénients, et ne contribuât même à un schisme. Ils concluaient en disant que le mieux serait de demander au Pape d'ordonner, sous des peines très-graves, que « les questions du temps ne fussent discutées ni en public, ni en particulier, et que ce silence fût observé dans les chaires et dans les écoles. »

Cette réponse sembla grave à Vincent, et elle l'était en effet. Il envoya sans retard de nouvelles lettres à ces évêques, leur exposant des raisons vives et puissantes, qui ne parvinrent pas, il est vrai, à leur persuader de le suivre avec zèle et courage dans la lutte qu'il avait entreprise, mais qui n'en eurent pas moins de bons résultats, encore qu'ils fussent lents à se décider; en effet, ils se soumirent à la Bulle par laquelle Innocent X condamna les cinq propositions. Chose étonnante! Vincent

rencontra alors des obstacles de la part de quelques uns des évêques qui s'étaient empressés de condamner le jansénisme, dès qu'il avait montré la tête. Quand l'abbé de Rancé, le fameux réformateur de la Trappe, avait un jour conféré avec l'évêque d'Alet relativement à certains écrits de Port-Royal, il avait prononcé ces paroles: « De telles œuvres sont belles et éloquentes, mais elles manquent de fondement et des solidité; il ne s'y trouve rien qui prouve en faveur de ceux qui ne veulent pas souscrire [1]; rien qui détruise le sentiment de ceux qui pensent qu'un chrétien doit suivre les décrets et la déclaration de l'Eglise. Nous devons demeurer très-fermes, et mourir dans cette conviction; les raisons contraires n'ont aucun fondement.... Je laissai, poursuit l'abbé de Rancé, Monseigneur d'Alet dans ces sentiments; je sais qu'il les a abandonnés quelque temps après, mais je sais aussi quelles ruses et quels artifices ont été employés pour le faire changer d'avis [2]. » Vincent n'était plus sur la terre, et il n'eut pas la douleur de voir quelle part prit à la lutte du jansénisme cet homme qui lui était si cher; mais quelque grands que fussent son respect et son affection pour Pavillon, il demeura néanmoins dans la voie où il était entré, et, multipliant encore ses efforts et ses conseils, il parvint à obtenir que plus de 428 évêques français souscrivissent la lettre, qui fut ensuite envoyée au Pape.

Le parti des jansénistes était donc peu soutenu par l'épiscopat; de là un certain embarras pour ceux qui avaient plus ou moins ouvertement adhéré aux doctrines de l'évêque d'Ypres. L'œuvre de Vincent était désormais évidente. Rien ne pouvait être plus fâcheux pour les

[1] Allusion au fameux Formulaire.
[2] Projet de lettre de l'abbé de Rancé à Tillemont.

Digitized by Google

jansénistes, qu'une décision de la cour romaine; car ils comprenaient bien qu'il faudrait ou se soumettre au jugement du Souverain Pontife, ou, s'ils refusaient, se séparer de Rome. Ils étaient saisis d'une crainte d'autant plus vive, qu'ils savaient que Vincent avait vu couronnés de succès ses efforts auprès de l'épiscopat, tandis que, malgré toutes leurs démarches, ils n'avaient pu satisfaire leurs propres désirs. Déjà il y avait à Rome quelqu'un qui représentait le parti des novateurs, et qui défendait leurs doctrines d'une manière évidente et avouée, selon qu'il le jugeait plus utile à leurs intérêts: mais lorsque les difficultés se multiplièrent, il parut opportun d'en envoyer d'autres encore, pour conduire avec plus d'habileté les adroites manœuvres à l'aide desquelles ils espéraient l'emporter enfin. Ils confièrent ce soin à trois docteurs, parmi lesquels se trouvait Saint-Amour, plus spécialement chargé de diriger le parti: il était en outre porteur d'une lettre souscrite par les évêques jansénistes, en opposition à celle qu'avait conseillée Vincent, et qui avait été approuvée par la partie la plus nombreuse et la plus savante de l'épiscopat français.

Mais lorsqu'il apprit ce que faisaient les jansénistes, Vincent jugea à propos d'opposer des docteurs orthodoxes aux défenseurs de l'*Augustinus*, et de les envoyer à Rome, afin que ni l'astuce, ni la surprise, ni l'intrigue ne fissent prévaloir le parti des adversaires. Assurément un historien [1] du jansénisme a eu raison d'affirmer que le fondateur de la Mission fut le plus puissant adversaire des nouveautés. Vincent envoya donc à cette époque Hallié, Joisel et Legault, trois célèbres docteurs de la Sorbonne, et ses amis; il leur donna des lettres, des ressources et, ce qui valait mieux encore, des conseils:

[1] Gerberon.

Digitized by Google

il leur recommanda, dans tout ce qu'ils feraient, de ne jamais s'écarter de la voie qu'il leur avait indiquée comme la plus opportune et la meilleure. Les docteurs envoyés par Vincent arrivèrent vraiment juste à point: en effet, Saint-Amour, homme séditieux et fort habile dans les intrigues, répétait partout que, si l'on écoutait trop facilement ses adversaires, il ne serait plus possible de défendre le dogme catholique de la Grâce, soit dans le sens des novateurs, soit dans celui des Thomistes. Du reste, lui et ses collègues déclaraient sans cesse qu'ils n'étaient pas et qu'ils ne voulaient pas être jansénistes; que ce jansénisme n'était, au fond, qu'un fantôme produit pour agiter les partis, et que, en somme, ils ne rejetteraient pas les décisions de l'Eglise. Saint-Amour écrivait même un jour « qu'il n'était pas janséniste, et qu'il ne voulait en rien défendre Jansénius [1]. »

Legault écrivait: « Quant à nous, nous disions hautement, il y a déjà dix ans, que nous nous opposions à Jansénius, et que, si ces messieurs voulaient le défendre, nous n'avions rien à faire avec eux [2]. En tout cas, nous n'aurions pas négligé de hâter notre cause. » Il en écrivait peu après à Vincent, avec une grande confiance, et il ajoutait: « Vous, monsieur Vincent, vous avez la principale gloire, puisque vos conseils guident et soutien-

[1] L'expression de Saint-Amour n'a rien d'étonnant. On sait que les partisans de Jansénius différaient fort entre eux dans la manière de le défendre. Par exemple, Saint-Cyran voulait que la doctrine suivie par eux fût celle, non de l'évêque d'Ypres, mais de Saint-Augustin. Barcos, Lancelot, Singlin, étaient un peu plus, un peu moins, du même avis. Arnauld et les siens crurent « qu'il valait mieux soutenir la distinction du *droit* et du *fait*. »

[2] Ces divergences entre les chefs de la secte n'empêchèrent pas, disent les jansénistes, qu'il ne régnât entre eux une parfaite concorde, et n'altérèrent en rien dans leurs cœurs les sentiments de charité réciproque. D'autres croient le contraire; et l'abbé de la Trappe, écrivant à monsieur de Tillemont, affirme que, dans une assemblée tenue par les principaux chefs de leur parti, Saint-Cyran s'échauffa tellement dans la discussion, qu'il « se trouva contraint d'en sortir, et qu'il en sortit en effet plein d'indignation. »

nent mes efforts, tandis que vos prières les rendent efficaces. »

Vincent atteignait donc son but. De Valançay, ambassadeur de France, aidait la bonne cause: une chose pourtant inquiétait les docteurs; c'est que Louis XIV eût envoyé des lettres à son ministre et au cardinal Barberini, mais sans s'adresser au Pape, comme l'avait fait précisément à cette époque le roi de Pologne. Cependant Vincent n'avait rien négligé pour cela, tant parce qu'il lui semblait beau que, du trône de France, s'élevât une voix pour défendre les croyances catholiques, que parce qu'il y avait lieu de croire que l'exemple du monarque aurait exercé une certaine influence sur l'esprit des princes de la maison royale. Il est vrai que le prince de Condé, fort mécontent de S'-Cyran, était passé dans le parti catholique, et que, profondément pénétré de son importance religieuse et civile, il déployait, pour en défendre les intérêts, une ardeur égale à celle qui lui était habituelle sur les champs de bataille. Ce prince, aussi vaillant dans les sciences que dans les armes, n'avait pas craint, à son retour de Rocroy, de disputer à Bossuet la palme de la théologie; maintenant, il combattait les erreurs de Jansénius avec autant de vivacité que de finesse d'esprit. On dit aussi que le célèbre Raconis, évêque de Lavaur, homme fort instruit, excitait le Nonce, et agissait de concert avec lui, selon les intentions de Vincent, intentions qu'il cherchait à faire partager non-seulement par la reine, mais encore par Mazarin.

Cependant l'état de la guerre civile devenait chaque jour plus alarmant, et le prince de Condé avait repris les armes. Alors les disputes théologiques semblèrent cesser tout à coup, bien que les esprits demeurassent agités et inquiets. Chose étonnante! Vincent, nous l'avons

déjà vu, se montrait énergique, constant et actif, au milieu de ces luttes, au point qu'il passa pour un ardent politique; mais aussi, il ne négligeait pas la question religieuse: il s'y montra le valeureux champion du vrai et du beau, déployant une ardeur magnanime et si admirable, que cette seule partie de sa vie suffirait pour le mettre au premier rang parmi les grands hommes de son temps: je dis au premier rang, parce que son œuvre était à la fois religieuse et civile. Pendant ce temps, les théories gallicanes, non contentes de renverser une partie des doctrines ecclésiastiques, supprimaient un dogme, et empêchaient, comme plus tard encore, le progrès civil des peuples. Sous prétexte d'affranchir les gouvernements, elles les conduisaient vers l'absolutisme, sans profit ni pour eux ni pour les nations; car elles enlevaient aux premiers la douceur paternelle du Pontife.

Il est vrai que, si les malheurs civils semblaient avoir un instant distrait le peuple français des disputes des novateurs, les jansénistes ne laissaient pas pour cela de travailler sans relâche, afin d'assurer à leur doctrine la victoire et le triomphe sur leurs adversaires. « Les jansénistes, écrivait Vincent, propagent partout leurs écrits et, sans dire ni à qui ils appartiennent, ni d'où ils sortent, ils tâchent de maintenir dans les esprits une certaine agitation. Ici, à St-Lazare, nous en trouvons chaque jour un grand nombre, auxquels je ne réponds que par la prière; et je recommande à mes compagnons de prier, de prier avec ardeur. » Mais tout en priant, il entretenait chez les députés catholiques qui étaient à Rome le désir d'obtenir une décision, alors qu'ils semblaient devoir attendre encore longtemps; car les jansénistes regardaient comme très-avantageux de faire traîner les choses en longueur, d'autant plus que, par leurs soins, le bruit s'était répandu, que, tandis qu'on faisait

à Rome bon accueil aux catholiques, et qu'ils étaient souvent reçus en audience par les Consulteurs et les Cardinaux, ceux-ci refusaient absolument de conférer avec les jansénistes; ce qui, en realité, était faux. Rien cependant n'empêchait ni ne retardait l'œuvre des députés catholiques, décidés à ne pas retourner en France, avant que la cause fût jugée.

Cette fermeté n'était pas peu encouragée par le Pontife lui-même. Après que les cardinaux eurent discuté la question dans vingt-cinq congrégations, le Pape voulut qu'on en tînt dix autres en sa présence, et, malgré ses quatre-vingt-un ans, Innocent y assistait cinq heures chaque jour. Ces faits ayant été rapportés à Vincent, le bon prêtre en écrivit en ces termes à Hallier, vers la fin de 1652: « Je rends grâces à Dieu de l'heureux succès qu'il accorde à notre cause, et je vous remercie vous-même des bonnes nouvelles dont vous me consolez. Aucune allégresse, soyez-en sûr, ne surpasse celle que me procurent vos lettres, et pour rien au monde je ne prie Dieu avec plus d'ardeur, que lorsque j'implore ses grâces et pour vous et pour notre cause. Ainsi la bonté divine m'est un gage assuré que la paix sera rendue à l'Eglise, que la vérité aura son triomphe, et que votre œuvre croîtra en estime devant Dieu et devant les hommes. »

Mais si les catholiques voyaient avec joie venir le triomphe de leur cause, les députés jansénistes craignaient d'assister bientôt à leur défaite. C'est pourquoi ils écrivirent à Paris, pour demander que d'autres vinssent à leur secours; ils déclaraient que toutes leurs démarches semblaient devoir être infructueuses. En effet, l'œuvre de l'erreur tombait devant la sagesse de Rome: les jansénistes envoyèrent en toute hâte le P. Desmarais, l'un des plus hardis champions de la secte, qui mit en lui

Digitized by Google

ses dernières et ses plus chères espérances. Arrivé à Rome, il obtint du Pape une audience courte, mais décisive: en effet, fatigué de la lutte, et s'apercevant qu'on cherchait, par d'obscures manœuvres, à empêcher toute conclusion, et qu'il était peu probable que les jansénistes changeassent d'avis, le Pontife lui dit en peu de mots: qu'il l'entendrait volontiers, mais dans une assemblée, où les députés catholiques et jansénistes exposeraient les opinions et les raisons de chaque parti; après quoi, il terminerait la controverse.

Cela déplut à Desmarais, qui en conçut même du dépit; mais refuser était impossible, et il fallut se soumettre, bien qu'à contre-cœur. Peu de jours après, l'assemblée eut lieu. Desmarais était très-éloquent: lorsqu'il prêchait, tout le Paris savant et élégant courait l'entendre; il comptait donc beaucoup sur son talent, ne doutant pas qu'il ne dût obtenir à Rome le même succès que son éloquence et, disons-le, sa science lui procuraient à Paris. Mais il fut trompé dans ses espérances; les paroles semblaient mal répondre à son désir, parce que l'éloquence ne coule pas spontanément, si elle n'est inspirée par la vérité. Innocent X l'écouta, puis il entendit les catholiques: ensuite, les ayant tous congédiés en même temps, il crut qu'il ne serait pas bon de différer la sentence. Un matin, après avoir célébré le saint sacrifice, et être demeuré quelque temps en oraison, il appela l'un de ses secrétaires, et lui dicta la bulle *Cum occasione:* quoique fort âgé, le Pontife, comme le bruit en courut alors, put achever la bulle ce jour-là même. Le 9 juin 1653, elle fut publiée, et les députés catholiques, toujours au nom de Vincent, qui les avait guidés et soutenus dans cette difficile entreprise, se rendirent en présence du Pape. Innocent les accueillit avec une grande bienveillance, et les congédia en disant: Vincent

Digitized by Google

de Paul est l'apôtre de la France. Les députés jansénistes se rendirent également auprès du Pontife, avant de partir pour la France. Je ne sais quelles étaient leurs intentions: ils promirent de se soumettre à la Bulle, et certains historiens affirment que, s'agenouillant devant le saint vieillard, pour recevoir sa bénédiction, ils versèrent d'abondantes larmes. Ils sortirent silencieux des vastes salles du Vatican, silencieux ils traversèrent l'immense place de St-Pierre et jetèrent un instant les yeux sur ces obélisques où il est écrit: « Le Christ est vainqueur; fuyez, partis ennemis. » Ils se rendirent chez l'ambassadeur français, et là seulement leur langue se délia un moment. Se tromper est le propre de l'homme; mais quand il n'est pas aveuglé par l'orgueil, il a aussi la douleur et le repentir, qui font la joie des Anges. L'ambassadeur français était fort désireux d'apprendre de leur bouche comment s'était passée l'affaire. Ils ne craignirent pas de dire qu'ils n'avaient pas été condamnés. Ils partirent ensuite pour la France: arrivés à Paris, ils répétèrent: « nous n'avons pas subi de condamnation. »

CHAPITRE V

Le fait et le droit. — Le Jansénisme après la Bulle.

La bulle d'Innocent X avait terminé le procès. Vincent de Paul, plein d'une sainte joie, voulut aussitôt rendre grâces à Dieu, et engagea sa Congrégation à l'imiter. Il écrivit la bonne nouvelle à beaucoup des Missionnaires éloignés de Paris ; et il nous reste des lettres adressées par lui plus spécialement aux évêques qui s'étaient unis à lui pour écrire au Souverain Pontife: à l'évêque de Cahors, il signala certaines particularités pleines d'intérêt historique, relativement aux négociations de Rome, et à l'état des partis en France, quand la bulle avait été publiée.

Il s'employait pour que la parole apostolique fût reçue avec vénération et amour; mais aussi nous ferons remarquer que sa première pensée fut d'empêcher, par ses efforts et ses conseils, que ceux qui étaient demeurés vainqueurs dans la lutte, ou, si l'on veut, qui avaient gagné le procès, ne prissent, devant leurs adversaires, cet air de triomphe qui est si éloigné de la charité, qui sied mal aux défenseurs de la vérité, et qu'un esprit attristé et chagrin prend aisément pour du mépris et une insulte. Plein d'ardeur et de zèle contre l'erreur, il était également rempli de charité envers ceux qui s'étaient laissé plus ou moins séduire par les fausses appa-

Digitized by Google

rences d'une liberté mensongère ou d'une doctrine trompeuse. Il pensait que désormais, au lieu de se tenir éloigné du parti opposé, il fallait aller au-devant de lui, et lui aplanir la voie, pour le faire rentrer dans l'unité de l'esprit et du cœur. D'un côté, Vincent jugeait cette conduite opportune, pour éviter que la guerre ne se renouvelât, et tenir enseveli tout motif de haine; de l'autre, il pensait que la modération est la première vertu du citoyen, comme la charité est la plus belle vertu du prêtre; que la victoire appartient à ceux qui sont doux, et non pas à ceux qui s'enorgueillissent dans le triomphe, fût-ce même le triomphe de la justice et de la verité.

C'est pourquoi il conseilla et prescrivit, comme nous l'avons dit, à sa Congrégation cette conduite qui lui paraissait la plus opportune et la plus sage; il en conféra également avec les plus savants évêques de France; puis il se rendit aussitôt à Port-Royal, désirant revoir les disciples de Saint-Cyran, et espérant que cet acte d'humilité en même temps que de charité, ferait plier enfin ces esprits, et leur montrerait encore une fois que ni la divergence d'opinions, ni les haines de partis ne pouvaient diminuer dans sa noble âme le sentiment de la charité et de l'amour. On raconte qu'un jour il s'arrêta de longues heures dans cette maison, et prodigua à chacun de ses habitants les témoignages d'estime, d'affection et de confiance. Ce qu'il avait fait à l'égard des solitaires de Port-Royal, il jugea à propos de le renouveler à l'égard des personnages les plus influents du parti des novateurs, et qui, par leurs charges ou leur haute position sociale, jouïssaient en France d'une grande autorité. Le bruit courut que tous, ou du moins la majeure partie, avaient déclaré qu'ils se soumettraient à l'oracle romain; et Vincent en conçut réellement l'espoir. Mais ces protestations étaient-elles toutes sincères? L'un

Digitized by Google

des députés catholiques, demeuré à Rome, semblait n'en être guère persuadé; il en écrivit à notre Saint avec une telle vivacité, que Vincent dut la lui faire remarquer et lui remontrer que l'égalité d'âme est une vertu nécessaire pour défendre l'Eglise. Il suffit de dire que l'extrême douceur et la charité surhumaine toutes particulières à l'âme extraordinairement privilégiée de Vincent, furent considérées par certaines personnes, non-seulement comme excessives, mais presque comme une preuve qu'il n'était pas aussi opposé aux nouveautés, qu'il l'était en réalité, comme les faits l'avaient clairement démontré. Le député catholique dont nous venons de parler, était ce Hallier, auquel Vincent prédit qu'il serait évêque, et qui, malgré le refus qu'il en fit à cette époque, le devint réellement plus tard: lui aussi parut un instant en avoir quelque soupçon. Mais cette connaissance que tous les grands hommes, et plus spécialement les Saints, ont du cœur humain; cette perspicacité qui leur fait remarquer jusqu'aux illusions auxquelles le cœur est trop souvent sujet; ce caractère de simplicité, qui lui faisait voir dans ses frères ce qui, peut-être, n'existait qu'en lui-même; bref, une nature bien composée et une grâce particulière, qui le faisait pencher vers le parti le plus favorable et le plus juste; c'étaient autant de dons, grâce auxquels les efforts de Vincent ne manquèrent jamais leur but; et, pour y parvenir, il prenait toujours la route la plus facile et la plus sûre. Il est vrai que le soupçon se dissipa rapidement: du reste, il n'aurait dû se présenter à l'esprit de personne, moins encore de ceux que Vincent avait envoyés à Rome, et qui avaient conduit cette grave affaire d'après les conseils et suivant les intentions de leur vénéré père et maître.

« Nous n'avons pas subi de condamnation, » avaient

dit les députés jansénistes, en revenant de Rome; et ils agissaient conformément à leurs paroles. En effet, peu de temps après, on lisait dans toute la France le fameux *écrit à trois colonnes:* et lorsque les évêques, dans une assemblée présidée par le cardinal Mazarin, déclarèrent que, après la Bulle d'Innocent X, on ne pouvait défendre la nouvelle doctrine, sans se placer, par le fait même, en dehors de l'Eglise, les jansénistes eurent recours à un subterfuge, et proposèrent la fameuse distinction du *fait* et du *droit*. Ils convinrent que les cinq propositions avaient été justement condamnées, puisqu'elles contenaient une doctrine hérétique; mais elles n'avaient pas été censurées dans le sens de Jansénius: ils ne craignaient même pas d'ajouter qu'elles ne se trouvaient pas réellement dans le livre du novateur. Ainsi, ils faisaient mine de respecter la bulle pontificale, sans laisser de soutenir les doctrines de l'*Augustinus*. Ils déclarèrent en outre qu'il était sans doute nécessaire de se soumettre aux décisions papales, quand il s'agissait d'une question de *droit* et de dogme; mais qu'il n'en était pas de même, quand il s'agissait d'une question de *fait*, comme de savoir quel est le sens d'un auteur, ou ce qui est contenu dans un livre.

Assurément l'Eglise est infaillible quant au dogme et aux faits qui s'y rapportent: si l'on faisait, pour un instant, abstraction de l'infaillibilité de l'Eglise, l'édifice catholique croulerait par là même; la tradition et la foi se trouveraient anéanties. L'Eglise a conservé, par un privilége divin, la prérogative de l'infaillibilité, perdue par le genre humain depuis le jour où disparut l'unité morale de l'espèce: par le fait, si l'ordre primitif s'était conservé intact, le genre humain serait exempt d'erreur; d'où il faut conclure que, l'infaillibilité étant passée de l'ordre naturel à l'ordre prédestiné, l'Eglise catholique,

conservatrice et propagatrice du vrai, possède en elle-même la règle éternelle et immuable, qui doit gouverner l'humanité. L'inspiration et l'autorité de l'Eglise seraient nulles, si elle ne pouvait condamner que les erreurs que j'appellerai abstraites, sans avoir le droit de déclarer que telle ou telle erreur se trouve dans les paroles de tel homme, ou dans les propositions de tel livre. A chaque novateur, à chaque hérétique serait donnée la faculté de mépriser, à son gré, les décisions de Rome. L'ordre civil a besoin de ne point s'écarter des lois éternelles, et s'il les abandonne, il tombe immédiatement dans la barbarie: de même, il y a, dans l'Eglise, une autorité, l'autorité du Pape, laquelle ne pourrait remplir la mission sublime qui lui a été confiée par Dieu, si l'esprit humain ne devait obéir à sa voix. Et si, dans cette Eglise, choisie précisément de toute éternité pour sauvegarder la vérité, celle-ci pouvait, d'une certaine manière, s'affaiblir et périr, je ne sais vraiment comment il serait possible de la ressusciter par les recherches humaines; car Dieu seul a enseigné et peut enseigner à l'homme les vérités premières [1]. Donc l'hérésiarque qui veut retrouver la vérité, parce qu'il la croit perdue, la perd en réalité: de là la confusion et la discordance des opinions et des systèmes, qui se combattent et se détruisent souvent les uns les autres, tandis que, au milieu de ce tourbillon, l'Eglise demeure conforme à elle-même, conservatrice du divin dépôt. Tel un navire voit, sur la mer orageuse, le naufrage des vaisseaux qui ont abandonné la route la plus sûre; tandis que lui-même, confiant dans Celui qui le gouverne, défie la fu-

[1] L'infaillibilité accordée à l'Eglise est sans aucune restriction, qu'elle soit assemblée ou dispersée. Le Concile général, dit le cardinal de Bissey, archevêque de Cambray, n'est infaillible, qu'en tant qu'il représente l'Eglise universelle dispersée. Pour ce qui regarde l'infaillibilité du Pape, même en dehors du Concile, nous espérons qu'elle sera définie dans le prochain Concile œcuménique.

reur des flots, méprise les menaces des vents et des foudres, et s'avance tranquillement, en se riant des tempêtes.

Du reste, les Jansénistes, se tenant fermes sur ce nouveau terrain, n'entendaient nullement se plier à reconnaitre l'autorité de la bulle. Vincent avait jugé utile que les évêques français demandassent au Pape la condamnation des novateurs ; il pensa que les mêmes évêques devaient maintenant déclarer que les cinq propositions avaient été vraiment condamnées dans le sens de Jansénius. L'Episcopat suivit fidèlement les conseils de Vincent, et déclara, en 1654, que la condamnation papale atteignait précisément la doctrine de l'évêque d'Ypres, celle qu'il avait exposée dans son *Augustinus*. Innocent en fut informé ; mais la mort lui laissa à peine le temps de s'en réjouir. Il eut pour successeur le Cardinal Chigi, qui prit le nom d'Alexandre VII, et prononça une sentence conforme à celle des évêques. Or, il savait parfaitement dans quel sens son prédécesseur avait dicté et promulgué la bulle, puisqu'il avait assisté à toutes les congrégations tenues à Rome, dès l'arrivée de Hallier et de ses compagnons, envoyés par Vincent, comme nous l'avons dit.

Tout en s'appliquant à maintenir purs et intacts, dans sa Congrégation, les principes catholiques, le saint prêtre promenait un regard vigilant sur toutes les communautés tant religieuses que séculières, dont il avait été le fondateur, ou qui avaient été confiées à sa garde et à sa direction. Mais surtout il veilla sans relâche sur le monastère de la Visitation, que François de Sales avait remis à ses soins. Son activité prudente y était alors plus nécessaire que partout ailleurs ; car les rapports du saint évêque de Genève avec la mère Angélique, réformatrice de Port-Royal, fournissaient aux novateurs un prétexte plausible pour s'introduire au milieu

des bonnes sœurs. Mais Vincent agissait continuellement, et continuellement aussi il priait; et il disait que la prière est le meilleur remède contre l'erreur. Assurément, disait-il un jour, les hommes de science font une œuvre belle, utile et sainte, en employant leurs longues études à combattre l'erreur; mais la prière et la pratique des vertus les plus opposées à l'orgueil et à la vanité des hérétiques, sont la plus sûre défense contre l'erreur. Grâce à cette sagesse et à ce bon sens, qui apportait à sa vertu un appui en quelque sorte infaillible, il se maintenait ferme dans cette voie qui, comme dit Bossuet, conduit sûrement au vrai et au bon, et est également éloignée de toute espèce de relâchement, comme de tout principe de rigorisme. A ce propos, j'aime à rappeler que, avant même que Rome eût condamné l'apologie des casuistes publiée par le P. Pirot, Vincent l'avait désapprouvée avec la même énergie, avec laquelle il avait jugé nécessaire de s'opposer aux doctrines de l'*Augustinus*. Aussi, écrivant à l'un des prêtres de la Mission de Rome, il lui disait: « L'indulgence est une bonne chose, mais on ne doit pas, pour cela, abandonner une certaine sévérité tant recommandée par les Canons de l'Eglise, et renouvelée avec tant d'ardeur et d'efficacité par St-Charles Borromée. »

Si l'on se mettait à considérer tout ce que fit Vincent pour combattre le Jansénisme, quand même on ne s'arrêterait qu'aux faits principaux, on aurait de quoi écrire un volume entier. On pourrait croire que ce fut l'unique et grande mission du saint homme. Lorsqu'il s'agissait, à Rome, de sa canonisation, un docteur de la Sorbonne déclara que « comme Dieu avait suscité St-Ignâce et sa Compagnie, pour combattre Luther et Calvin, de même il avait suscité Vincent et sa Congrégation contre Jansénius. » En effet, lorsque les autres sociétés reli-

Digitized by Google

gieuses ne plièrent que trop, plus ou moins, devant l'erreur, la Congrégation de la Mission, conservant avec un soin jaloux l'esprit de son fondateur, put se maintenir intacte, encore que quelqu'un de ses membres cédât ou parût céder quelquefois. Quand, au siècle suivant, le Jansénisme se releva orgueilleux et puissant, ceux d'entre les Missionnaires qui ne surent point se tenir en garde contre les idées courantes et la contagion du temps, furent avertis d'abord, puis chassés de la Congrégation, sans égard pour l'esprit ni pour le rang: tant il semblait nécessaire de conserver la foi intacte!

Du reste, si le cœur de Vincent était pénétré du désir de maintenir la foi intacte, à raison des principes et de l'unité, il n'éprouvait pas une moins vive horreur pour l'hérésie, à cause de la charité dont brûlait ce cœur magnanime. Tout jeune encore, il avait été témoin des douleurs engendrées en France par le calvinisme, et il avait craint de voir se reproduire dans sa patrie les funestes effets déchaînés sur l'Allemagne par l'œuvre du moine de Wittemberg: il craignait que la nouvelle hérésie ne parvînt à détruire la foi chez les bons Français, comme elle l'avait bannie déjà de l'Angleterre, de la Suède et de l'Allemagne. Il savait que le Christianisme avait atteint son but dans la société ecclésiastique, dans laquelle l'autorité et la liberté se tempèrent réciproquement avec une belle, une parfaite harmonie: en effet, dans cette société seule, la variété concourt à la plus admirable unité, et, chose étonnante, la liberté ne peut se changer en licence, ni l'autorité, devenir despotisme ou tyrannie. Il avait vu la Réforme, dans le but de remédier à quelques défauts accidentels, arracher du milieu de l'Europe le grand et magnifique édifice catholique; promettant aux hommes de les rendre libres et égaux, elle avait pris les fondements du dogme et les principes de la so-

ciété humaine, et les avait rendus esclaves de la vanité et des caprices de l'individu: elle avait détruit les institution libérales qui, au moyen âge, avaient protégé la civilisation renaissante, et elle avait inauguré l'ère des révoltes violentes et sanguinaires. Aussi la licence et le despotisme n'apparaissent, aux yeux du philosophe sévère, que comme les conséquences d'une seule et même doctrine. La grande unité religieuse conservait, dans les sociétés civiles, la grande unité morale, et celle-ci maintenait la grande unité dans la science et la littérature; et par ces dernières, l'esprit humain, s'élevant jusqu'au plus haut degré, put donner, dans les sciences et les lettres, des génies peu nombreux, il est vrai, mais sublimes. Et de même que, dans la civilisation grecque, ruinée par l'action des rhéteurs et des sophistes, il n'y eut personne qui pût approcher des hautes fictions d'Homère ou des divins oracles de Platon; de même je ne sais s'il y a un philosophe moderne qui se puisse comparer à S'-Thomas, ou un écrivain qui approche du divin Alighieri, le roi des poëtes. Vincent vit de plus que la France, au lieu de marcher, dans la voie de l'erreur, avec hardiesse et un certain orgueil national, ne faisait que suivre les traces des Allemands. Calvin ne fut, relativement au dogme, que le copiste de Luther, dont le principe, transporté plus tard par Descartes des sciences théologiques à la philosophie, chercha à porter le dernier coup à la foi, afin de la rétablir ensuite, à l'aide du libre examen. Mais la foi, qui est la vie de l'âme, est plus facile à conserver, qu'à reconquérir, une fois qu'on l'a perdue; de même que le corps ne se réveille pas du sommeil mortel et ne ressuscite pas, à moins d'un miracle. Dans la division du sacerdoce et dans la révolte contre la dignité pontificale, Vincent voyait une erreur fort ancienne, reproduite sous une forme nouvelle: il se

rappelait la guerre soulevée contre le sacerdoce primitif, représenté par Melchisédech, promulgateur des lois et ministre des sacrifices, figure du Christ et de son Vicaire; et cette guerre avait été soutenue par l'ancien sacerdoce hétérodoxe attaché au régime des castes, et auteur du premier schisme survenu à la tour de Babel, après la dispersion des peuples, au temps de Phaleg. Dans la vive et puissante imagination de notre Saint, le chef de la Réforme allemande revêtait peut-être des traits peu différents de ceux du Nemrod de la Bible.

En outre, par une intuition plus ou moins claire, il s'aperçut que le jansénisme tendait à empêcher ce mouvement admirable et spontané, qui s'était déjà manifesté dans la catholicité, après le Concile de Trente, et que les institutions, les monuments et les traces remarquables qu'avait laissés cette assemblée dans la première moitié du siècle, allaient précisément être détruits par le fait de la nouvelle hérésie. En effet, dès que la splendeur éphémère de cette secte eut un instant ébloui les esprits, tout, parmi les hommes et les choses, perdit le mouvement et la vie. On ne rencontra plus ces âmes fortes et généreuses, qui se sacrifient jusqu'à l'héroïsme, et que nous avons vues surgir en même temps que Vincent, dans les œuvres de la religion et de la charité. Dans les instituts monastiques, il semble qu'un voile couvre l'antique foi, la splendeur primitive, l'ancienne magnanimité, qui avaient fait l'admiration d'un autre temps. A l'héroïsme courageux et spontané, succède un calme sans vie et sans âme; et l'aridité du rigorisme remplace les douceurs de la piété et les suaves consolations de l'onction, grâce auxquelles la foi et les pratiques religieuses répandent dans le cœur humain les délices du paradis. Qu'une morale forte et sévère se trouve enseignée dans les maximes des écrivains,

soit; mais la vie commune est exposée à toute sorte de licence, et quant aux bonnes mœurs d'autrefois, le monde s'en soucie peu ou les tourne en ridicule. Trois lustres à peine après la mort de Vincent, Fénelon remarque une décadence progressive, dans la pratique de la vertu, tant parmi les grands, que parmi le peuple. Bossuet déplore les sarcasmes et les calomnies qui circulaient contre la vérité, et contre les hommes qui ne rougissaient pas d'en faire profession; et, dans l'élan de son éloquence merveilleuse, il élève la voix contre l'incrédulité; comme si, dans sa sublime imagination, il planait au-dessus du XVIII[e] siècle, il prévoit et annonce, avec un accent véritable, l'indifférence moderne, terme fatal, où devait tôt ou tard aboutir l'erreur. En dépit de l'hypocrisie et de la piété sévère et chagrine du roi, qui semblait imposer une certaine retenue à la lascivité et au libertinage, La Bruyère pouvait écrire son chapitre sur les *Esprits forts*. Et s'il nous prenait envie de pénétrer dans les recoins obscurs, où se cachaient la folie et l'impiété, je crois que nous ne serions pas trop éloignés de la vérité, en affirmant que l'on préparait les germes de la folie de l'esprit et de l'impiété des mœurs, qui, pour se développer, n'attendaient que le dernier soupir de Louis XIV. Les scandales de la Régence attestent que je ne me trompe pas; et la ligue formée entre les jansénistes, les philosophes et une courtisane trop soutenue, hélas! par les Parlements, sembla et fut en effet une vaste conspiration, dont les fils s'étendaient sur toute l'Europe. Les questions soulevées semblaient tantôt rendre la discipline meilleure et plus pure, tantôt viser à rendre les hommes libres et égaux, en les arrachant à l'empire idéal de la vérité et de la justice, auquel on substituait, sous les couleurs de la liberté, une tyrannie ancienne, au fond, quoique nouvelle

Digitized by Google

dans sa forme et dans son application : mais le but final était tout autre. On voulait assujétir la raison aux sens, l'Eglise aux fidèles, et les oracles de la révélation, à l'imagination du philosophe ou au caprice de l'individu. Le règne de cette civilisation mensongère, qui n'est pas encore terminé aujourd'hui, avait été inauguré par Charles V, Henri VIII, les Hussites de Bohême et les paysans d'Irlande. De nos jours encore, l'Europe est divisée en deux camps : dans l'un, les despotes manient leurs armes cruelles et sanguinaires ; dans l'autre, se trouvent les démagogues, qui devraient tendre la main aux premiers, parce que leur but est le même, et qu'ils emploient les mêmes moyens pour l'atteindre. Que si une école a tenté de s'établir entre ces deux camps, et de restreindre l'action de la société aux seules questions de gouvernement, cette école est malheureuse, et sa stérilité montre la fausseté du principe qui la dirige. Impuissante à faire le bien, elle ne parvient pas davantage à faire le mal ; elle se fatigue dans une discussion perpétuelle, sans dire jamais *j'affirme* ou *je nie ;* on ne trouve sur ses lèvres que cette formule : *je distingue.*

Le dogme du jansénisme appartient à Hobbes. Voltaire a dit que ce système n'est ni philosophique ni consolant, mais que c'est le plaisir secret d'un parti [1] ; et De Maistre a ajouté que ce plaisir est la volupté de l'orgueil, qui veut secouer toute autorité, comme son bonheur est de s'en rendre maître, et ses délices, de l'humilier [2]. Si nous voulions aller plus loin dans ces considérations, nous devrions faire remarquer que, sur ce point, César l'emporte sur le Pontife ; et c'est pour cela que, en 1790, on crut pouvoir faire de la religion une

[1] Voltaire, *Siècle de Louis XIV.*
[2] De Maistre, *L'Eglise Gallicane*, liv. I, chap. IV.

institution purement humaine et civile. Pendant deux siècles, le pontificat Romain tonna: puis il sembla se calmer tout à coup, comme s'il eût été fatigué ou qu'il se crût vainqueur. Mais ce ne fut, pour l'Eglise, qu'une douloureuse agonie, jusqu'à ce que, en 1793, on essayât de la noyer dans le sang. La mort de notre Saint semble avoir été le signal de la décadence catholique en France; elle perdit avec lui son apôtre, celui qui, au milieu des disputes des novateurs, avait pu lui conserver la foi, et avec elle, sa grandeur. Mais la renaissance catholique qui, de nos jours, s'opère merveilleusement en Europe, trouve un secours puissant dans cette même France qui semblait vouloir oublier sa plus pure grandeur: ô profondeur des voies de la Providence! l'aurore de cette restauration dans ce noble pays, apparut humble, il est vrai, mais belle et splendide, au nom de Vincent de Paul.

Les grandes choses proviennent toujours de faibles commencements. Jésus-Christ ne s'éleva-t-il pas, de l'abjection de la crèche, à la gloire du Thabor? Certes, aujourd'hui encore l'esprit humain délire, et, dans sa folie, il s'éloigne des vérités éternelles, il fait choix des plus mauvais arguments, pour les combattre et les nier. Mais tandis que cet esprit humain s'élance dans un champ plus vaste et plus étendu de connaissances, il a aussi une conscience plus ample de sa prédestination à atteindre l'idéal du Christ. Admettons que le siècle, tout préoccupé des jouissances matérielles, cherche à satisfaire sa soif de l'or, plus encore qu'à conquérir le plus impérieux des biens humains, la liberté; laissons les études ardentes des générations présentes s'exercer sur la matière, au lieu de se tourner vers l'esprit; que l'homme, en dérobant à la nature ses secrets, sue et se fatigue, non pas pour le royaume des cieux, mais pour le royaume de ce monde. Toujours est-il que les vaisseaux

qui parcourent l'océan, et portent, de l'un à l'autre hémisphère, les savants et les marchands, portent en même temps le missionnaire et la sœur de Charité; et si les premiers établissent une communauté d'idées et des rapports d'intérêts et de commerce entre des peuples différents de race et de langage, ennemis peut-être; les seconds les unissent, non plus dans les affaires humaines, qui peuvent changer et périr, mais dans le principe de la conscience universelle, dans laquelle repose vraiment la raison du retour à l'unité. Je sais que les nations chrétiennes ne sont pas calmes encore: les économistes et les politiques cherchent à les calmer par les artifices de la science et par les nouvelles combinaisons d'organisation sociale; mais je ne crois pas qu'ils réussissent. Les hommes lutteront encore. La rapidité de la vapeur, le langage du télégraphe, rapprocheront chaque jour les différentes parties de l'humanité, mais n'empêcheront pas la lutte: il n'est pas donné aux économistes et aux politiques de résoudre ce problème qui agite l'Europe, dans les angoisses de l'enfantement d'une civilisation multiforme et puissante.

On a dit que cette civilisation brillante de formes et de forces nouvelles, est anathématisée par l'Eglise; mais la vérité est que l'Eglise a béni tous les progrès justes et véritables; l'Eglise n'a prononcé l'anathème que contre la fausse civilisation. Qui voudrait l'accuser, parce qu'elle combat les nouveautés qui ramèneraient la société humaine à la barbarie du paganisme, et effacerait des esprits jusqu'à l'idée de Dieu? Laissez les économistes et les politiques se quereller entre eux, fiers et menaçants; il y aura enfin une trêve à ces combats; les peuples veulent savoir ce qu'ils doivent faire, mais aussi ce qu'ils doivent penser: la discussion perpétuelle dissoudrait toute communauté sociale. Avant même que

n'arrive cette heure, l'homme s'en aperçoit comme par un instinct secret; alors on déserte les chaires des faux sages, et les peuples se serrent autour de celui qui emploie le langage de l'Apôtre. A cette heure solennelle, on ne fait plus attention à telle ou telle forme de gouvernement, parce que l'Eglise peut les sanctifier toutes de son souffle bienfaisant et vivificateur; mais on recherche la vérité et l'équité des principes. Peut-être le prêtre de S'-Vincent et la Sœur de Charité seront-ils les docteurs et les apôtres des prochaines générations. Que si, à notre époque, les efforts de la raison humaine s'attachent à tout ce qu'il y a de perfectible dans les ordres créés, ce n'est pas à dire pour cela que la société civile et chrétienne doive briser le frein de sa soumission à l'autorité de Jésus-Christ et de son Eglise. L'action sociale peut assumer de nouvelles formes, la société civile peut se transformer par des changements de rapports; l'Eglise demeurera toujours, au milieu des tempêtes humaines, l'éternelle maîtresse de la pensée religieuse et morale: conservant, dans l'unité de la pensée, l'unité de la loi, elle retrempera les générations amollies dans un nouvel esprit de vie, dans cet esprit qu'elle seule peut donner.

Approchons-nous avec respect et foi, des nouveaux jours que la religion, la science et l'affection préparent à nos descendants. De même que, à la brume de l'hiver succèdent, impatiemment attendus, les souffles tempérés et suaves du printemps, de même après la glace de l'erreur, viendra la tiède haleine de l'espérance et de l'amour. Ce souffle divin, je le sens venir, je l'attends, plein de respect et de pieux désirs.

Digitized by Google

CHAPITRE VI

Les Hospices.

La foi et le sentiment catholique devaient, comme le pensait et le croyait Vincent de Paul, pénétrer et renouveler l'homme et, par conséquent, toute la société religieuse et civile. C'est pourquoi, ainsi que je l'ai fait souvent observer, il dirigeait ses œuvres vers le bien de l'esprit comme du corps, en soumettant celui-ci à celui-là. Bien plus, il faisait servir chaque chose à purifier et à relever l'humanité, et il voulait que pour elle chaque acte et chaque pensée fût un échelon qui la rapprochât du Créateur. Si la civilisation terrestre est une des fins du Christianisme, elle doit se rapporter au ciel, comme fin dernière, sans toutefois qu'il soit besoin de la séquestrer de la terre; car en elle se trouve comme le vestibule et le péristyle de la vie future. Leopardi, qui pousse des plaintes désespérées sur le malheur des hommes, n'a pas connu la théologie de la douleur, et, ne regardant la nature que d'un côté, il en fait une marâtre, au lieu d'une mère; il a été pessimiste, comme Pline et tant d'autres. Assurément le monde est, pour ainsi dire, une immense douleur personifiée; toute créature gémit, selon la belle expression de l'Apôtre [1]. L'origine du mal est

[1] St-Paul. Rom. VIII. 22.

Digitized by Google

mystérieuse, mais les mystères s'éclaircissent l'un par l'autre: l'origine du bien est également mystérieuse, et toute la création n'est que mystère. Le mal lui-même peut avoir son bon côté. Les esprits libres, purifiés dans la douleur, abandonnent les choses finies, pour se porter vers un monde meilleur, plein d'intelligence et de lumière. La terre est véritablement un vestibule douloureux et infortuné; mais elle n'en fera que mieux ressortir la béatitude du ciel. Oh! la douleur aussi a ses joies d'autant plus vives et plus profondes, qu'elles sont plus pures et plus secrètes!

Pour nous, en qui s'est affaiblie cette foi qui pénétrait, à une autre époque, la société humaine, il semble que nous ne puissions ou que nous ne voulions pas comprendre tout ce que la céleste pitié a fait pour ceux qui souffrent; mais la Religion et la nature sont des trésors de joies sublimes pour les membres de la famille humaine à qui le monde semble avoir, en quelque sorte, enlevé toute espèce de consolation. Bien plus, lorsque dans les esprits brûlait la flamme de la foi, et dans les cœurs, celle de la charité, l'homme affligé des douleurs de l'âme ou des maladies du corps, s'appelait par les noms les plus suaves et les plus doux; on voyait en lui un frère mystérieusement consolé par le ciel. Humble et suave était la tristesse du malade; et l'ami fidèle, qui n'abandonnait pas son lit de douleur, lui faisait goûter une joie secrète, cette joie qui ne saurait être troublée; en soulageant son esprit, il tempérait les souffrances du corps: tant il est vrai que, là où se trouve quelque chose du ciel, là est le bonheur. Jésus-Christ, en remettant les péchés, guérissait parfois les maladies; d'autres fois, en guérissant les maladies, il délivrait le malade de l'esclavage du péché.

Vincent comprit donc facilement que la charité, dont

il avait appliqué les œuvres aux maux si nombreux et si variés de la vie, devait également s'étendre aux maux du corps et s'y montrer d'une manière d'autant plus excellente, qu'elle est l'âme, l'âme tout entière de la nouvelle loi. C'est pourquoi il lui parut beau et salutaire de développer son action et son efficacité dans les lieux où se réunissent les pauvres malades, c'est-à-dire dans les hôpitaux. Ces établissements étaient peu de chose dans la capitale de la France ; Vincent parvint à les transformer en une institution qui acquit bientôt une grande importance sociale.

Or, comme il avait d'abord consacré ses soins à l'enfance, il pensa maintenant aux moyens de soulager la vieillesse ; l'une est le début, l'autre est le terme de la vie ; celle-là est heureuse, parce qu'elle ne sait rien, et toutefois elle connaît les pleurs ; celle-ci est malheureuse, parce qu'elle sait tout ; et toutes deux ont un égal besoin de soutien, de consolation et de soulagement.

Après avoir résolu de réunir en un même lieu, dans une sorte d'hôpital, un grand nombre de pauvres vieillards qui parcouraient en mendiant les rues de Paris, Vincent mit la main à l'œuvre, attendant, selon sa coutume, que les moyens lui vinssent de la Providence : c'était la marque certaine à laquelle il reconnaissait que son œuvre était approuvée et bénie de Dieu. Or, voilà que précisément un jour un habitant de Paris, homme de bien, vint à St-Lazare, et demanda monsieur Vincent. Arrivé en sa présence, il lui dit ces courtes paroles : « Une voix intérieure, que je crois venue de là-haut, me conseille de faire quelque chose en faveur des pauvres. J'ai cherché, mais en vain, la manière de lui obéir ; néanmoins je crois satisfaire à ce qui me semble être une inspiration du ciel, en vous apportant de l'argent (il y avait 100,000, francs), afin que vous accomplissiez

quelque bonne œuvre, comme vous le jugerez convenable; c'est à vous de voir quelle sera la meilleure et la plus profitable. Quant à moi, je vous demande une seule chose, c'est que personne ne connaisse ni ma démarche, ni mon nom; il me suffit que le Seigneur les sache. » Vincent lui répondit: « Donner et recevoir, sont à la fois le secret et la vie du monde moral: donner, sans que les hommes connaissent l'acte charitable, c'est le secret des âmes les plus agréables à Dieu. Quelle que soit l'œuvre de charité qu'il vous plaise de choisir entre toutes, elle fera toujours la joie des Anges, votre propre consolation, et le bien de l'humanité. Néanmoins, puisque vous me consultez, voici mon avis. Le nombre s'est fort accru de ceux que la vieillesse empêche de gagner leur vie, et qui se trouvent réduits à demander un morceau de pain dans les rues et dans les églises; ils sont doublement malheureux, puisque, contraints à mendier tout le jour, ils n'ont pas le temps de songer aux choses de l'âme. Un asile qui les accueillerait, pourrait leur offrir une existence moins malheureuse, et les rappellerait à la pensée de l'avenir: ainsi la charité s'adresse à l'homme tout entier, à l'esprit comme au corps. Voilà une charité vraiment agréable à Dieu, et c'est celle que je vous propose: nous ouvrirons l'asile sans retard, et il portera un nom de charité surhumaine, puisque nous l'appellerons du nom de Jésus. » Une larme coula sur les joues de cet homme pieux qui, voulant éviter aux autres les motifs de larmes bien différentes, était venu demander à Vincent la manière d'y parvenir. Si les larmes expriment la douleur, elles sont aussi un signe de joie, de cette joie qu'on ne saurait exprimer par le sourire, précisément parce qu'elle n'est pas de ce monde. Il répondit en peu de mots à Vincent: « Vous êtes vraiment l'homme de Dieu; qu'il soit fait comme vous avez dit. »

Digitized by Google

Et voici que la maison appelée, comme nous l'avons dit, Maison de Jésus, fut disposée de manière à recevoir bientôt ses nouveaux hôtes: ceux-ci étaient des deux sexes. Prévenant, dans ces hospices, le plan des constructions modernes, Vincent voulut que la maison fût bâtie de telle manière que les pensionnaires pussent entendre la messe et assister aux conférences religieuses, sans se voir ni se parler. Il établit des règles où se montrent dans toute leur perfection, sa foi aussi bien que sa sagesse pratique. Personne mieux que le fondateur de la Mission, ne reconnaissait la moralité du travail ; il voulut donc que ces vieillards travaillassent selon leurs forces: c'est pourquoi l'hospice eut à la fois le caractère d'un atelier chrétien, et d'une communauté religieuse. Il en résulta que les pauvres n'en éprouvèrent pas cette aversion que ces établissements inspirent généralement: loin de là, ils demandaient avec instance la faveur d'y être admis. Un prêtre et deux sœurs de Charité en prirent soin. Vincent jugeait utile et même nécessaire que les œuvres de charité ne fussent point séparées de l'influence et de la direction ecclésiastiques, mais aussi qu'elles fussent ensuite soutenues et achevées par les gens du monde; suivant donc en cela sa coutume, il confia à des hommes de bien et à des dames sages le soin de perfectionner sa nouvelle œuvre. Vincent venait souvent dans cette maison; dans des conférences religieuses, il rappelait à ces vieillards la douceur et la beauté de la mort chrétienne, et inspirait à leurs cœurs le désir d'une vie meilleure; peut-être, en y pensant et en en parlant, éprouvait-il un avant-goût de ses joies suaves et secrètes.

L'hospice du Nom de Jésus, inspiré par la pensée religieuse, eut, comme les autres œuvres de Vincent, le privilége de la durée: la révolution elle-même ne parvint

Digitized by Google

pas à le détruire: elle essaya de le renverser; mais il ne fut que transformé, et il dure toujours, sous le nom d'Hospice des Incurables.

Alise est une petite ville rendue célèbre dans l'histoire ancienne, par la victoire de César contre la Gaule, qui y avait réuni ses forces pour défendre son indépendance nationale [1]. De pieuses traditions y conduisaient les pauvres et les pèlerins, qui venaient s'agenouiller sur le tombeau de Sainte Reine, pour implorer un soulagement aux douleurs de l'âme; en même temps ils priaient la sainte de faire que les eaux voisines, remarquables par leurs vertus médicinales, leur rendissent la vigueur et la santé du corps. Mais ces malheureux n'attendaient, au fond, et les consolations de l'esprit, et le soulagement du corps, que d'une foi très-vive, et c'était beaucoup. Du reste, personne ne s'occupait de leurs souffrances, ni la charité privée, ni le gouvernement; il ne s'y trouvait pas même un prêtre. Il fallait vraiment que la foi de ces infortunés fût bien vive, lorsque, privés de toute espèce de secours, ils allaient en ce lieu demander un miracle.

Il arriva qu'un parisien, se trouvant maladif, et ayant ouï parler du tombeau et des eaux de Sainte Reine (c'était vers l'an 1658), voulut y aller avec sa femme: je ne sais s'il avait plus de confiance en la Sainte ou dans les eaux. Quoi qu'il en soit, il est certain que, après être demeuré quelque temps sur cette colline, il recouvra la santé, et revint chez lui tout pénétré de la profonde misère qu'il avait observée dans cet endroit. Absorbé par cette pensée, il passa quelque temps à mé-

[1] Alise, ou Sainte-Reine, est dans le département de la Côte-d'Or. Certains auteurs prétendent que l'Alésia de César était l'Alaise actuel, petit village du Doubs.

Note du trad.

diter sur les moyens de remédier à ce mal. Ce fut là l'homme de la charité, l'homme de l'Evangile, dont la chère Sainte avait mystérieusement touché le cœur, presque sans qu'il s'en aperçût lui-même. Il chercha d'abord à agir par lui-même; puis il alla trouver un des prêtres de la doctrine chrétienne, pour lui demander aide et conseil: il obtint réellement l'un et l'autre, mais sans aboutir à rien; et lorsque, plus tard, quelques bonnes personnes vinrent au secours de la pieuse entreprise, elles s'aperçurent aisément que l'œuvre dépassait de beaucoup leurs forces. La même pensée qui était venue à l'esprit de Des Noyers, s'était présentée un peu auparavant au pieux baron de Renty; et quoiqu'il fût très-avancé dans les idées et dans les œuvres de la charité, néanmoins il ne s'était pas attaché à cette œuvre, ou il n'avait pas trouvé moyen de l'accomplir; pourtant, le baron n'avait pas coutume de reculer devant les obstacles, quelque grands qu'ils fussent. Or, Des Noyers, ne voulant pas abandonner sa pieuse entreprise, vint trouver Vincent, et lui dit qu'il s'était rendu aux eaux de Sainte Reine, qu'il y avait été douloureusement impressionné par la vue de tant de malheureux qui y affluaient, et qu'il s'était senti animé du désir de porter secours à ces infortunés. Il ajouta, avec un découragement évident, qu'il n'avait pu réussir à satisfaire son pieux désir.

Vincent lui répondit brièvement qu'il y avait lui-même songé un jour; mais que cette pensée s'était presque évanouie. Toutefois ce fait d'un homme venant le trouver et lui rappeler son projet, lui faisait croire que c'était un moyen dont se servait la Providence pour lui reprocher sa tiédeur et son manque de confiance, ou pour lui manifester que Dieu voulait qu'il mît enfin la main à l'œuvre. Il était midi, et Vincent allait sortir de sa cellule pour se rendre au frugal repas de chaque

jour: il ne prolongea donc pas l'entretien, et, prétextant que l'heure l'appelait ailleurs, il dit à son visiteur qu'il voulait penser encore un peu à cette affaire; en attendant, si cela pouvait être agréable à Des Noyers, il n'avait qu'à venir partager le modeste ordinaire du pauvre missionnaire. Vincent voulait encore consulter Dieu, selon sa coutume, et embrasser ensuite le parti qui lui semblerait le meilleur. Le court repas terminé, il demanda à Des Noyers s'il avait des compagnons pour son œuvre. Sur sa réponse affirmative, il lui dit: Allez, priez avec eux, puis revenez me trouver; nous verrons alors ce qu'il y aura à faire.

Peu de jours après, Des Noyers revint avec ses compagnons. Vincent examina avec soin la fermeté de leurs dispositions, et se convainquit en outre, par ses propres sentiments, qu'il y avait là véritablement une disposition de la Providence. Tandis qu'il leur parlait, il interrompit tout à coup son discours, et, leur montrant ainsi qu'il n'était plus besoin de raisonnements pour prendre une résolution, il s'écria: « Messieurs, votre désir vient du ciel; votre œuvre sera bénie; faites en sorte de la commencer bientôt. Le peu de moyens que vous avez ne suffisent certainement pas à cette entreprise, mais la Providence vous fournira abondamment ce qui vous manque; ayez confiance en elle, mettez en elle tout votre espoir. Quand vous vous serez mis à l'œuvre, ne songez plus qu'à bien servir les pauvres. Les choses marcheront, et bientôt, au gré de vos désirs; n'en concevez pas d'orgueil, et ne laissez entrer dans vos cœurs aucun sentiment de vanité. S'il vous en revient quelque gloire de la part des hommes, rapportez-la à Dieu; si l'on vous blâme, supportez-le avec patience; et vous aurez à pratiquer souvent la patience, parce qu'il ne vous manquera ni contrariétés, ni persécutions. Gravez bien

dans votre cœur ce que je vous dis maintenant: Ceux-là même qui devraient encourager et aider vos efforts, seront peut-être vos plus redoutables ennemis; mais ne vous en inquiétez pas; je prierai pour vous, nous prierons tous, et votre œuvre sera couronnée par les célestes bénédictions. »

Cette prédiction augmenta la ferveur de leur âme, enflamma leurs désirs et accrut leur bonne volonté. Ils retournèrent sans retard à Sainte Reine, où ils se mirent à servir, dans la personne des pauvres et des pèlerins, Celui qui est venu sur la terre, et fut comme un étranger et un voyageur qui y cherche un logement [1].

Les paroles que Vincent avait adressées à ces hommes charitables, étaient réellement prophétiques, comme le prouvèrent les faits, avec lesquels elles se trouvèrent bientôt d'accord. Aux contradictions, les fondateurs opposèrent la fermeté de la volonté: ils firent si bien, qu'un an à peine après, il s'élevait, non loin de la tombe de Sainte Reine, un hospice capable de recevoir un grand nombre de pauvres et de pèlerins. Cependant Vincent, selon sa coutume, suivait le développement de cette nouvelle œuvre de charité. Un jour qu'il en parlait à la reine Anne d'Autriche, il lui persuada de ranger le nouvel institut parmi ceux qui lui étaient le plus chers, et auxquels elle accordait de larges subventions: puis, il disposa si bien l'esprit du roi, et parla si à propos au conseil royal, que cet établissement obtint de grands priviléges, confirmés plus tard par le Parlement de Dijon. Vincent s'attacha beaucoup à cette maison. Plus tard, lorsque la volonté absolue de Louis XIV prévalut sur les intentions des hommes qui, dès le commencement de son règne, avaient vu se développer les

[1] Jérémie, XIV, 8.

Digitized by Google

germes d'un état de choses qui devait causer tant de malheurs à la France, le saint prêtre, devenu vieux et retiré de la cour, conserva pour l'hospice de Sainte Reine une affection très-vive, et, de sa petite cellule de St-Lazare, il en accrut d'une manière extraordinaire l'importance et l'efficacité [1]. Dès cette époque, on y assistait continuellement plus de quatre cents malades, sans compter plus de vingt mille pèlerins, qui y étaient reçus et nourris dans le cours de l'année. Vincent y mit quelques prêtres et plusieurs Sœurs de Charité, tant pour les secours spirituels, que pour les services temporels, songeant ainsi à guérir les douleurs du corps et celles de l'âme. Comme les autres œuvres de charité dont s'occupa le saint prêtre, celle-ci fut bénie de la Providence. L'Hospice de Sainte Reine a traversé toutes les révolutions de la France, et existe encore aujourd'hui. Lorsque Gabriel de la Roquette, évêque d'Autun, écrivit à Clément XI au sujet de quelques œuvres de charité établies en France, il attribua à Vincent toute la gloire de la fondation de cet hospice; et, dans sa lettre au Pontife, il affirmait qu'on y recouvrait la santé de l'âme, en même temps que celle du corps: car le fondateur de la Mission avait réglé les choses, dans cet établissement, de manière à ce que tout concourût au bien des âmes, comme aux avantages temporels.

L'hospice des Enfants trouvés [2], celui des vieillards et celui de Sainte Reine, n'étaient encore qu'une partie d'une œuvre plus grande qu'il méditait, et pour laquelle il invoquait les lumières et l'appui de la Providence. A mesure qu'il fondait une institution destinée à secourir ou à calmer quelqu'une des misères humaines,

[1] L'établissement, fondé avec une rente de 10,000 francs à peine, parvint bientôt au chiffre de 100,000 francs.

[2] Voyez Livre III, chap 9

il s'apercevait que d'autres restaient, pour ainsi dire, abandonnées, et il tournait aussitôt de ce côté sa pensée active, puissante et efficace. Il avait décidé que St-Lazare serait le centre et l'âme de toutes ces œuvres, de sorte que cette maison devint comme une école et un noviciat où devaient se former l'esprit et le cœur de ses disciples. En effet, la maison de St-Lazare n'était pas seulement un séminaire intérieur ou, comme on pourrait l'appeler, une maison mère et primitive de la Congrégation; ce n'était pas seulement un lieu destiné à la retraite des jeunes prêtres, à la prière, à l'étude et aux conférences; on pouvait l'appeler encore un hospice et un établissement de pénitence. Ce fut la révolution française qui, voulant tout détruire et tout renouveler, changea ou entrava les nombreuses œuvres de charité, appelées aussi œuvres de philanthropie religieuse ou de charité civile, qui s'y accomplissaient. Jusqu'à ce bouleversement qui fut, on peut le dire, un terrible cataclysme social, on accueillait, dans ce vaste édifice, les lépreux de la ville et des faubourgs, les prêtres malades ou même convalescents; on y recueillait un petit nombre de malheureux privés de raison, qui étaient servis par une charité sans antécédents, au témoignage même de l'histoire. Il y avait encore de jeunes gens dont le libertinage ne connaissait ni frein ni mesure; leur conduite causait à leurs familles une telle honte, qu'elle semblait poser sur leur front le cachet de l'infamie. Par une pieuse et sage pensée, Vincent voulait séparer ces jeunes gens, pendant quelque temps, de tous rapports sociaux; il ne leur laissait voir, et encore assez rarement, que leur père ou leur mère, ou quelque proche parent. Ils y restaient jusqu'à ce que la honte de leur passé les déterminât à changer de sentiments et à mieux diriger leur conduite. Du reste, Vincent avait soin de

fortifier leur esprit par l'étude, et de relever leurs affections par la prière. Tandis qu'il renouvelait le cœur des libertins, il changeait le cours des idées chez ceux qui étaient privés de raison; et ceux qui, en sortant de là, avaient recouvré la raison et la santé de l'âme avec celle du corps, rentraient dans le commerce social: devenus des hommes nouveaux, ils se consacraient au bien de la patrie, tantôt remplissant les charges publiques de l'Etat, tantôt exerçant le noble métier des armes; quelques uns même se consacraient à suivre les voies du Seigneur, à les enseigner aux peuples et à les guider dans ces pieux sentiers. Il est beau de voir comment il soutenait la volonté et la charité de ses prêtres pour ces œuvres. Il avait à ce sujet de fréquentes conférences avec les missionnaires, spécialement lorsque l'état de la société faisait voir un plus grand besoin des œuvres dont nous parlons. « Mes frères, leur disait-il, il est certain que la nature semble répugner, en quelque sorte, aux œuvres que je vous conseille maintenant le plus; car elle n'y trouve aucune espèce de satisfaction. Ce que nous faisons, le monde l'ignore; ceux même pour qui nous le faisons, n'éprouvent peut-être envers nous aucun sentiment de gratitude. Parmi eux, les uns sont malades de corps, les autres, d'esprit; les uns sont stupides, les autres, légers; quelques uns sont privés de sens, d'autres sont esclaves du vice: bref, il manque à chacun le bien de l'intelligence; tous sont pris de folie, celui-ci par infirmité, celui-là, peut-être, par malice. Oh! que de difficultés se dressent devant nous autres missionnaires! Que de grâces, que de force, que de courage, que de patience il nous faut, pour supporter tant de peines et endurer de bon cœur tant de fatigues! »

» Les hommes qui vous sont confiés, ne sont pas des bêtes; cependant, par leurs turpitudes et leurs folies, ils

ont eux-mêmes abaissé leur nature au-dessous de celle des animaux.... Rappelez-vous, mes chers, ce Pontife qui fut condamné par un empereur païen à garder les bêtes feroces du cirque; et plus encore, rappelez-vous qu'il n'est sorte de misère, que notre Sauveur n'ait voulu s'imposer et souffrir.... O mon Seigneur! vous qui êtes la sagesse incréée, vous avez voulu faire du bien aux hommes, et passer, au milieu d'eux, pour un insensé et un fou; vous avez voulu être le scandale des Juifs et la folie des gentils [1]. » L'un de ses prêtres ayant cru devoir lui faire entendre qu'il était venu à S'-Lazare comme missionnaire, et non pour s'occuper de fous ou de jeunes gens qui ressemblaient à des démons, Vincent lui répondit: « Comme vous le savez, Jésus-Christ est notre règle en toute chose; il était souvent entouré de lunatiques, de possédés, de fous, qu'on lui amenait de toutes parts, afin qu'il les guérît. Par conséquent, quelle raison légitime aurez-vous de blâmer ma conduite, si je m'emploie pour que nous imitions le divin Maître en tout, et même en ceci, qui semblait être tant de son goût? S'il accueillit ces malheureux avec amour, pourquoi ne devrions-nous pas en faire autant? D'ailleurs, nous ne sommes pas allés les chercher, ils sont venus nous trouver, conduits par de bonnes gens qui fondaient sur nous un grand espoir. Cela pourrait bien être ordonné à dessein par la Providence, qui, il faut bien le croire, entend porter, par notre moyen, secours et remède à de telles infortunes. Oh! mon Sauveur et mon Dieu, faites que nous regardions ces choses du même œil que vous daignez les regarder vous-même. »

Toutefois dans ces nouvelles œuvres de charité, que je désignerais par un seul mot, en les appelant hospi-

[1] I Cor. 1, 23.

talières, Vincent était guidé par de plus vastes plans et un principe plus élevé, que ne l'indiquait peut-être le fait particulier. Depuis longtemps déjà, il méditait sur les moyens de faire tôt ou tard de S[t]-Lazare comme une école expérimentale, où le principe de la charité, principe unique, mais qui, comme nous l'avons répété bien des fois, embrasse le Créateur et la créature, se transformerait en un vaste champ d'œuvres particulières consacrées à la gloire du premier et au bien de la seconde, selon que les besoins de l'humanité en général et ceux de son temps en particulier, réclameraient les méditations de l'esprit et la coopération du cœur. En effet, les conditions auxquelles était alors réduite la mendicité dans la capitale de la France, étaient telles, qu'il fallait qu'un esprit hardi et un cœur embrasé d'amour pour le prochain se réunissent dans un seul homme, en qui prendrait vie un plan vaste et social de charité générale ou, si l'on veut, de bienfaisance publique; après quoi, par des manières nouvelles et des moyens extraordinaires, l'œuvre de la charité s'adresserait au soulagement d'une multitude abandonnée et corrompue. Vincent, qui faisait consister toute la morale dans l'amour, plaçait, suivant le précepte de la religion, la vertu parfaite dans la charité; dans cette charité qui, sous des formes variées et parfois fort disparates, mais poussée et guidée par un seul principe, s'adresse à l'humanité tout entière; dans cette charité qui, rejetant le sentiment des stoïciens, cherche non pas le bien abstrait, mais le bien substantiel et concret. Car tout acte pleinement vertueux est déterminé par l'amour divin, et se rapporte à Dieu, fin suprême de la loi.

Mais ce fait nouveau que méditait Vincent, il ne voulait pas qu'il eût sa vie et sa subsistance dans la folie ou l'incertude d'une hypothèse, selon la coutume

d'une philosophie légère et souvent fausse ; il prétendait qu'il puisât dans les principes éternels et dans le fait historique la raison de son commencement, comme de sa bonté, de son efficacité et de sa durée. C'est pourquoi il pensa que, pour donner la vie à un hospice de mendicité, il fallait d'abord demander à Dieu les lumières de l'intelligence, puis, chercher dans l'histoire le mode propre à conduire du moins à de bons résultats. La synthèse est absolument nécessaire aux grandes œuvres, et surtout à celles qui tirent leur origine de la religion, celle-ci accordant plus particulièrement sa vraie lumière, alors que les nombreux rayons qui en font la beauté, sont, pour ainsi dire, concentrés sur un seul point. Sans doute il ne voulait pas d'une manière absolue réunir en un seul les faits épars çà et là ; mais il voulait que celui-ci, nouveau en lui-même, ne fût point étranger aux œuvres déjà entreprises et conduites à bonne fin, passant de l'idéal, qui est vérité, à l'imaginaire, qui est erreur. Ainsi Vincent étudiait tout dans la Providence ; il demandait tout à la Providence, dans l'ardeur de sa charité et de sa foi. On pouvait bien dire, et je le crois sincèrement, que les actes d'un si grand homme étaient le fruit d'une inspiration céleste : cependant il s'y mêlait aussi une certaine sagesse ; sagesse sublime, je dirai même prophétique, par laquelle la perfection chrétienne assumait presque un aspect nouveau, dans des temps tout nouveaux.

CHAPITRE VII

Les Hospices (suite).

Avant le quatrième siècle de notre ère, on ne trouve aucune maison hospitalière, du moins selon les plans modernes. Chez les peuples anciens, on n'avait peut-être pas éprouvé le besoin de semblables établissements; trois espèces d'institutions en tenaient lieu, la famille, l'usage et le devoir de l'hospitalité, et l'esclavage. La famille, qui formait un corps étroitement uni par des liens très-puissants; l'hospitalité qui, dans la situation du monde ancien, pouvait facilement s'exercer comme vertu privée. L'esclave était accueilli dans la famille; et son maître, qui l'avait alimenté dans ses belles années et en avait pris soin quand il était tombé malade, ne manquait pas de le soutenir durant sa vieillesse: l'esclave, devenu faible et impuissant par la maladie ou le grand âge, demeurait sous le toit de son maître. Assurément il y avait des maîtres barbares et tyrans; mais l'éducation avait, pour ainsi dire, transformé en obligations privées, celles que la civilisation développée a confiées aujourd'hui à la charité publique [1]. L'esclave qui

[1] Columelle raconte qu'il y avait, dans les maisons, des endroits destinés à soigner les esclaves malades et convalescents. Ces sortes d'infirmeries s'appelaient *valetudinaria*.

avait été abandonné par son maitre dans son infirmité, devenait libre par le fait même [1].

Le besoin des asiles publics dut nécessairement se manifester, quand l'artisan échangea le toit paternel contre l'atelier, et que l'émancipation de l'industrie établit de nouveaux rapports, de nouvelles conditions sociales. Les asiles hospitaliers sont une conséquence des mœurs et des inventions de la civilisation moderne: il ne faudrait pas croire cependant qu'ils manquassent entièrement chez les anciens. La Crète avait des lieux publics pour recevoir et nourrir les étrangers; en Grèce, il y avait aussi des établissements peu différents. Les thermes de Rome restaient ouverts toute l'année, et dans l'hiver, quelques uns au moins devenaient la maison du peuple; le célèbre Archagathe, chirurgien venu de Grèce à Rome, obtint du peuple un édifice où il pût recevoir et soigner les malades. Le Cynosarge d'Athènes, ancien temple d'Hercule, situé au-delà de l'Ilissus, fut destiné à ces malheureux enfants qui ne connaissaient pas leurs parents; et dans une partie de cet édifice confiée aux soins des magistrats, on plaçait les fils de ceux qui étaient morts en combattant vaillamment pour la patrie.

Lorsque la lumière du christianisme vint dissiper l'erreur et la folie des anciennes croyances; quand une nouvelle philosophie, toute spirituelle et toute d'amour, s'éleva sur les ruines des anciens systèmes, on vit tomber également les institutions de la société païenne, qui avait désormais fini son temps. Toutefois l'Eglise primitive et naissante n'eut pas ces asiles charitables; à cette époque où le nombre des croyants était encore restreint,

[1] Les Ilotes malades étaient chassés et abandonnés à leurs douleurs; mais la dureté de cette loi de Sparte encourut le blâme de l'antiquité, et ne s'étendit pas au-delà des frontières de cette république, où, sous le nom de liberté, une caste privilégiée exerçait la plus entière tyrannie.

ils auraient peut-être été inutiles, ou du moins on n'en éprouvait pas encore le besoin. La maison du chrétien était ouverte à tous ses frères; il n'y avait pas d'asiles pour les mendiants, parce qu'il n'y avait pas de pauvres: la maison de l'évêque était un hospice pour l'étranger; sa table et celle des prêtres étaient facilement partagées, et de grand cœur, avec l'homme venu des contrées lointaines. Ce fut seulement lorsque la foi commença à s'attiedir, que le génie de la religion inspira aux âmes plus genéreuses ces asiles de charité publique, où elle devint continue et perpétuelle, et fut en mille occasions substituée à la charité privée, qui n'aurait pu suffire à tous les besoins, comme l'affirme saint Chrysostôme.

On sait que saint Basile, à peu de distance de Césarée, en Cappadoce, fit élever, avec une rare munificence, un édifice destiné plus spécialement à recevoir les pèlerins, et qu'il le confia ensuite à l'un des premiers prêtres de cette ville. La fondation du premier hôpital destiné à recevoir les malades, remonte à l'une de ces dames romaines [1], descendantes des Fabius, des Scipion et des Emilius, qui abandonnèrent les pompes de leur illustre race, pour embrasser la sublime humilité des services charitables envers leurs frères chrétiens, et qui souvent échangeaient les palais de Rome, l'amphithéâtre et les thermes, contre les humbles cellules de la Palestine. Ces généreuses fondatrices prenaient soin non-seulement des malades, mais encore des convalescents; et elles les transportaient fréquemment de l'hôpital, dans ces campagnes et ces villas, dont la beauté fournit souvent un thème aux poëtes de la Grèce et de Rome. Saint Chrysostôme écrit ces lignes, à propos de l'hospice fondé par Saint Basile : « Elle est belle, la pratique de la cha-

[1] Fabiola, si je ne me trompe.

Digitized by Google

rité qui vient au secours des pauvres; il est beau de voir une cité vraiment nouvelle où Basile réunit les malades, et qu'il a coutume d'appeler le gymnase des pauvres. » Le préfet de la province fut jaloux de l'œuvre du chrétien; ce préfet prétendait paganiser le christianisme, ou, si l'on veut, spiritualiser l'idée païenne: il tanta d'empêcher les œuvres des fidèles, et d'y substituer celle de l'Etat, ce qu'on appellerait aujourd'hui une philanthropie officielle et gouvernementale. J'ignore quels moyens employa cet homme; mais je sais que Grégoire de Nazianze prit part à l'œuvre de Basile, et que celle-ci fut la plus parfaite: elle fut reproduite à Constantinople, où elle accueillit plus de cinquante mille malades ou mendiants. Ces faits excitèrent l'émulation, et déterminèrent les hommes les plus remarquables de cette époque à se mettre à l'œuvre. L'Episcopat la considéra comme l'un de ses principaux devoirs; les conciles de Nicée et de Rome, tenus au IV[e] siècle, lui décernèrent de grands éloges, et celui de Chalcédoine ordonna que le principal soin de ces établissements fût confié à des prêtres spécialement désignés à cet effet par les évêques. Si, remarque Fleury, ces édifices furent appelés *Hôtels-Dieu*, la raison en est probablement qu'ils étaient toujours situés près d'une église, qu'ils étaient associés au culte religieux, et que la charité y était pratiquée au nom de Dieu.

Le moyen âge eut des maisons hospitalières; les monuments de la charité chrétienne survécurent aux destructions des barbares. Sous Charlemagne, on remarquait diverses sortes d'hospices, et l'on en construisit de nouveaux à Rome, depuis que ceux qui avaient été érigés par les Papes, à l'exemple de Symmaque, avaient été ruinés dans les guerres civiles par la fureur des partis. On dit que celui du Saint Esprit commença par un

Digitized by Google

hospice que Ina, roi des Saxons, fonda pour ses compatriotes, qui se rendaient en pèlerinage au tombeau du Prince des Apôtres. Il y a peu de siècles, on voyait encore, le long de la *via Flaminia*, les ruines de l'hospice fondé par Belisaire; Zacharie, Etienne II, Sergius II, en élevèrent un grand nombre durant leur pontificat. Au concile d'Orléans, on loua le premier hospice érigé par la volonté des Français, et c'était celui de Lyon. Du dixième au quatorzième siècle, les principales villes d'Italie rivalisèrent pour la fondation de pieux instituts. Rome vit celui de S'-André, devenu ensuite le grand hôpital du Saint Sauveur; puis vinrent ceux de S'-Antoine et de S'-Jacques, à Augsbourg; de *Santa Maria Nuova* et de S'-Boniface, à Florence; de Saint Jean-Baptiste, à Turin; et, peu après le milieu du quatorzième siècle, Milan érigea celui qui fut appelé le grand hôpital. Lanfranc porta en Angleterre les principes de cette institution, et l'hospice de Cantorbery fut le premier qui fournit plus tard à la capitale de la Grande-Bretagne le plan de ceux de Saint-Barthélemy et de Saint-Thomas.

Toute institution, inspirée même par le principe religieux, ressent trop souvent les effets de l'influence des temps, par cela même qu'elle a quelque chose d'humain, et qu'elle se maintient par des moyens humains: j'ajouterai, que plus les œuvres sont grandes, surtout lorsqu'un certain esprit d'héroïsme a présidé à leur origine, plus aussi, lorsque tombe cette ardeur, et, disons-le, cette foi spontanée et primitive, ces institutions perdent de cette vigueur qui les avait rendues admirables et efficaces, et périssent ensuite, combattues ou oubliées. En outre, lorsque certaines maisons hospitalières furent converties en bénéfices ecclésiastiques, par un triste abus condamné au Concile de Vienne, elles tombèrent presque exclusivement entre les mains de laïques, et, sous l'influence du régime

Digitized by Google

féodal, elles manifestèrent même quelque tendance à se transformer en fiefs ; et souvent les ordonnances royales ne suffirent pas à empêcher, en France, cette iniquité. Le Concile de Bologne dut s'occuper de ces faits. Quoi qu'il en soit, nous trouvons que l'on convertit en abbaye l'hôpital d'Albrach, et que l'on transforma en commanderies les nombreux etablissements des frères de la Croix, abolis en 1656. Je voudrais indiquer encore un autre fait. Tandis que quelques unes de ces institutions s'éteignaient, d'autres étaient converties en ordres militaires. Mais il est beau de voir des hommes ceindre l'épée, pour unir le métier des armes au service des pauvres, dans un temps où l'héroïsme guerrier s'alliait aisément à l'esprit religieux. Au XVIe siècle, la Réforme porta un coup terrible à cette manifestation de la charité. Les dangers de la civilisation n'avaient peut-être jamais été si graves, parce qu'ils naissaient de l'abus de la civilisation même, vaine et corrompue : la confession d'Augsbourg provoqua le Concile de Trente, et la pensée catholique brilla une fois encore de son éternelle splendeur. Ce Concile, qui fut en même temps un acte solennel de foi dogmatique, et un règlement de la civilisation, recommandait les asiles hospitaliers aux soins du Sacerdoce ; et tandis que l'ancien esprit du christianisme acquérait une ardeur extraordinaire, au milieu des disputes religieuses, la charité recommençait à s'enflammer au flambeau de la foi.

Rome, à cette époque, vit recevoir les pauvres et les malades dans cette île formée par les eaux divisées du Tibre, là où quelques ruines rappelaient encore un ancien temple, dans lequel les prêtres d'Esculape avaient autrefois donné les réponses de la science, et accueilli quelques malades et quelques esclaves abandonnés par la superbe société des Tarquins et des Césars. Dans les

Digitized by Google

couvents et dans les hôpitaux qui dépendaient du Général de Rome, les frères de *St-Jean de Dieu* purent recevoir environ 150,000 malades, dans le cours d'une année. Cet institut hospitalier se répandit en France et en Allemagne; dans la première, il prit le nom de *frères de la charité;* dans la seconde, il s'appela *frères de la miséricorde* [1]. Camille de Lellis songea, et c'était une sage pensée, à secourir les malades dans leurs propres maisons. Les Obrégons d'Espagne suivirent l'idée du théatin, et l'action de cet ordre s'étendit jusqu'aux Indes orientales.

Mais nous parlons des maisons hospitalières de France; et pour ne pas trop sortir de mon sujet, je dirai que Vincent de Paul leur communiqua, pour ainsi dire, une vie nouvelle. Lorsqu'on vit accueillir les pauvres vieillards dans l'hospice du Nom de Jésus, les Dames de la Charité et toute la France, en quelque sorte, furent étonnées de ce nouveau trait du fondateur de la Mission. On comparait la vie tranquille, pieuse, réglée, de ces vieillards, à celle d'un nombre extraordinaire de mendiants, qui végétaient dans les rues de Paris, eu milieu du désordre et du plus honteux dérèglement. En aucun temps peut-être, la situation des pauvres de France n'avait été plus triste ni plus digne de pitié, à tel point, que les gens de bien en étaient épouvantés. On a dit qu'un tel état de choses était une honte pour la société française et pour le gouvernement; Vincent de Paul y vit une faute et un péril social. Il pensait encore aux choses que nous avons effleurées et indiquées, peut-être, trop brièvement; il se rappelait qu'il n'y avait pas de mendiants parmi les chrétiens des premiers siècles, ni chez l'ancien peuple hébreux; car il est écrit au Deutéronome: « Qu'il

[1] Barmherizige Bruder.

n'y ait pas de mendiants parmi vous[1]; » et Saint Paul a dit: « que celui qui ne veut pas travailler, n'a pas droit à la nourriture[2]. » Julien l'apostat lui-même rougissait du contraste qui existait entre le mépris des païens pour les mendiants, et la charité des chrétiens pour les pauvres. Vincent méditait sur les grands efforts faits par Sixte V pour supprimer la mendicité: et les rois français eux-mêmes en avaient eu la pensée, en essayant d'unir leurs efforts à ceux du clergé. Mais il est certain que leurs tentatives n'avaient abouti à rien. Les pauvres, devenus extrêmement nombreux, avaient fait désormais un métier de la mendicité: s'étant liés étroitement entre eux, ils avaient pu inspirer des inquiétudes au gouvernement, et établir, en quelque sorte, un état dans l'Etat. Ils s'étaient choisi des chefs, parmi lesquels un supérieur aux autres, et qu'ils appelaient leur roi. Sous les derniers rois de la branche des Valois, on en compta, à Paris seulement, plus de quarante mille. C'était une armée, qui menaçait à chaque instant les propriétés, la liberté et la vie des citoyens; ils pratiquaient le brigandage, et s'emparaient des adultes, comme des femmes et des enfants, qu'ils accoutumaient ensuite à la rapine et au déshonneur. Divisés en compagnies, ils demandaient l'aumône à main armée, et portaient en toute hâte leur butin dans les quartiers les plus reculés de Paris, où il se réunissaient la nuit, pour le partager et le consommer. Il se trouvait, parmi eux, une génération d'individus à qui manquait le courage des armes, mais non la bassesse de se faire passer pour estropiés, aveugles, infirmes, et de rester par les rues, abandonnés et gisants, pour émouvoir la pitié des passants: ceux-là aussi se rendaient, le soir, aux réunions, et là, déposant leurs

[1] Deut., XV, 4.
[2] II Thess., III, 10.

fausses infirmités, se plongeaient avec les autres dans toutes sortes d'orgies et de turpitudes: parmi leurs obscènes chansons, il y en avait une qu'ils répétaient plus souvent, disant, avec une étrange parodie: « Voici les grands miracles! les aveugles voient, les sourds entendent, les boiteux marchent et les malades reviennent à la santé. » Seuls les enfants gémissaient dans un coin; trop souvent on leur avait mutilé un membre, pour faire de leur malheur la cause d'un gain abominable.

Dans l'un des quartiers de Paris, se trouvait une grande place, où se réunissait, pendant la nuit, ce nombreux ramassis d'individus qui y venaient traiter leurs affaires, discuter et signer leurs règlements particuliers et leurs lois; je dis leurs lois, je devrais ajouter leur foi; car ils avaient discuté et admis l'existence de Dieu, comme ils avaient déclaré inutile et indécente toute espèce de culte. Voici quelles étaient leurs principales lois: aux hommes était confié le brigandage; l'assassinat même leur était commandé, selon les circonstances; les femmes âgées devaient demander l'aumône, les jeunes devaient se livrer à tout prix, même le plus vil: on exigeait l'obéissance des enfants, tant qu'ils n'avaient pas développé leurs forces, et on leur interdisait toute plainte. Bossuet appelait ces gens: « un peuple de païens au milieu des fidèles; baptisé, sans avoir conscience de son baptême; un peuple qui allait souvent à l'église, mais qui ne prenait aucun souci des sacrements; des hommes morts, avant de mourir, chassés, bannis, errants, vagabonds; réduits, non à l'état sauvage, mais à celui des bêtes [1]. »

Ces faits n'avaient pas échappé aux hommes d'Etat français; mais les ordonnances de 1602 n'amenèrent au-

[1] Oraison funèbre de la duchesse d'Aiguillon.

cun résultat: elles portaient, entre autres choses, que le mendiant devait avoir la tête rasée. Chose vraiment étrange, et qui prouvait que l'on manquait de moyens opportuns pour réprimer la mendicité, ou qu'on la reconnaissait pour un mal que la société ne pouvait empêcher. Plus tard, le Parlement avait eu la pensée d'accorder aux uns et de refuser aux autres, le droit de mendier; et il fut décidé que les derniers seraient secourus par la charité publique. Toutefois les décrets du Parlement n'aboutirent pas à un meilleur résultat, comme le prouvent les ordonnances de Catherine de Médicis. Plus tard, on jugea à propos d'admettre dans une espèce d'hospice une partie, trop faible sans doute, des pauvres de la ville; on doit reconnaître, dans cette détermination, l'œuvre de Vincent, qui siégeait alors au conseil royal. Richelieu lui-même, qui n'éprouva nulle crainte des Huguenots, et triompha de l'aristocratie, demeura impuissant contre l'audace de cette génération d'hommes, qui se jouaient des rois, des gouvernements et des parlements, rassurés contre toute autorité, moins encore par leur audace, que par leur nombre qui augmentait chaque jour. Cependant dès le temps où, Louis XIII étant mort, le fondateur de la Mission siégea, comme on l'a vu, au conseil royal, le gouvernement français parut chercher un moyen de supprimer, tôt ou tard, la mendicité: il est vrai que le désir ou la volonté des ministres n'atteignit pas de résultats qui méritent d'être signalés. Il est étrange que le gouvernement voulût, par les ordonnances royales ou par les lois du Parlement, empêcher qu'une foule de mendiants n'infestât les rues de Paris, quand l'*Hospice de mendicité* n'en pouvait recueillir qu'un fort petit nombre dans son enceinte trop étroite.

Toutefois, au-dessus des vues humaines dominait la

pensée de Vincent, qui n'attachait pas grande importance à une loi, mais qui se confiait beaucoup dans les inspirations de la charité; cette vertu est, elle aussi, une loi, mais une loi dont la base et l'efficacité reposent sur les principes éternels. Ce qu'il avait plus ou moins opéré dans le conseil royal, avait produit peu de fruits. par le fait du gouvernement lui-même: il devait arriver à d'immenses résultats, en employant la charité privée. Or un jour, parlant aux dames de l'assemblée, il excita la pitié de quelques unes d'entre elles, plus charitables et plus entreprenantes. Lorsque l'esprit et le cœur de ces dames et de quelques autres, facilement enflammés par les paroles du saint prêtre, eurent arrêté un plan fort vaste assurément, mais parfaitement déterminé, on se dit, dans une assemblée de ces pieuses femmes: « Pourquoi ne pourrions-nous faire ce qu'ont essayé en vain les parlements, les rois et les plus puissants ministres? Vincent ne pourra-t-il accomplir une œuvre qui, sans lui, resterait à l'état de simple désir? Commencer une œuvre quelconque, n'est-ce pas, pour lui, la même chose que l'achever? » « L'argent manque, dit une dame; plusieurs autres répondirent: nous le trouverons, si Vincent le veut. — Il n'y a pas d'édifices convenables: ils s'élèveront très-vite, reprirent d'autres, si Vincent en pose la première pierre. » Ainsi se passèrent les choses dans une assemblée au sortir de laquelle Vincent prononça ces mémorables paroles: « Mesdames, priez, et priez beaucoup; moi aussi je prierai; la Providence bénira notre prière, et la nouvelle œuvre charitable sera bientôt entreprise. »

L'une de ces dames qui, au commencement, avait conservé beaucoup de doutes, eut l'idée de confier l'incertitude de son esprit à Mademoiselle Legras, qui avait été la coadjutrice de Vincent dans toutes ses œuvres.

Digitized by Google

Entre autres choses, elle lui demanda ce qu'elle pensait de l'hospice que le Saint projetait d'établir; et dans le cas où elle croirait ce projet facilement réalisable, elle lui demandait quelle part devraient y prendre les dames de la Charité; car il ne lui semblait pas du moins très-convenable de s'immiscer dans une affaire capable d'effrayer un cœur même viril et entreprenant. On était au mois d'août 1653: l'énergique et pieuse mademoiselle Legras répondit en ces termes: « Si l'on considère cette œuvre comme une œuvre politique, il est clair que les hommes doivent la commencer, et qu'à eux aussi en appartient l'achèvement: mais si elle se présente comme une manifestation nouvelle de la charité, pourquoi les femmes devraient-elles en être exclues? N'ont-elles pas déjà entrepris d'autres œuvres évidemment bénies de Dieu? Qu'elles doivent être seules, je ne le prétends pas; je crois même opportun qu'un homme se fasse, pour ainsi dire, l'âme et le directeur de tout ce que vous entreprendrez; et que cet homme ait de la piété et du jugement, peut-être plus de la première que du second, mais des deux assurément. Je voudrais encore que cet homme eût une fermeté plus qu'ordinaire; car elle lui sera fort nécessaire pour diriger des gens d'humeurs différentes, peu accoutumés à la discipline, et habitués, au contraire, au désordre. Si cet homme est aidé par les conseils d'autres hommes qui se fassent ses compagnons, je trouve également que ce sera un grand bien. » Madamoiselle Legras avait vu la chose par son côté le plus vrai, et, en quelques mots, elle avait su l'embrasser sous le double point de vue de la police civile et de la charité.

Qu'il me soit permis ici de noter, en passant, que non-seulement la femme possède une plus grande faculté de pénétration, mais qu'elle a encore le privilége de l'initiative et de l'entreprise des grandes choses. Un

philosophe moderne a dit que de même que toute puissance a une virtualité infinie, dont les actes successifs sont le développement fini; de même la raison de l'homme, en se déployant peu à peu, est un exercice circonscrit et progressif de cette puissance riche et inépuisable qui brille surtout dans le sexe féminin. Comme la puberté de la femme précède celle de l'homme, ainsi le pressentiment et l'instinct de la première devancent le génie savant et viril, qui y puise la partie la plus belle et la plus louable de ses inspirations; voilà pourquoi la charité et l'amour sont les deux stimulants humains les plus efficaces pour susciter les actions généreuses et magnanimes. Châteaubriand affirme que les prémices du Christianisme furent cueillies par la femme; et, si elle ne conserve pas le symbole, elle conserve, au moins, toujours le sens chretien, qui survit, pour elle, dans la retraite de la famille. On ne cite aucune femme qui ne fût portée vers la foi naissante, et ne compatit aux souffrances du Christ: et cela, non-seulement parmi les pieuses femmes d'Israël, mais encore à Samarie, au prétoire, et jusque parmi les malheureuses pécheresses.

Lorsque les dames connurent la pensée de Mademoiselle Legras, et virent qu'elle favorisait et encourageait la nouvelle œuvre, elles furent prises d'un enthousiasme extraordinaire, à tel point, qu'il leur sembla presque que la volonté humaine pouvait suppléer à la raison et au temps. C'est pourquoi, lorsqu'eut lieu une nouvelle assemblée, elles se montrèrent si impatientes de commencer, que Vincent crut devoir mettre un frein à un tel empressement. Cependant la grandeur de l'œuvre, qui s'était déjà présentée à l'esprit de Vincent de Paul, sembla lui causer un instant une sorte d'épouvante. Les dames avaient dejà recueilli beaucoup d'argent, bien plus assurément qu'on ne croyait pouvoir en réunir aisément:

Digitized by Google

de plus, elles avaient associé à leur projet bon nombre de personnages d'autorité et de condition; cela donnait également à croire que Vincent se mettrait à l'œuvre sans retard et avec une grande ardeur. Mais s'il avait l'esprit très-ardent, il était doué aussi d'une prudence extraordinaire. C'est pourquoi ni le désir des dames, ni les conseils de personnes fort sages ne le rendirent plus prompt à accomplir une chose qu'il avait méditée et résolue, mais qu'il voyait chaque jour davantage susceptible d'acquérir des proportions considérables. Il dit donc un jour aux dames: « Votre esprit est grand, votre charité est grande, plus grande encore est votre ardeur; mais l'argent ne suffit pas, il faut un édifice, il en faut même plusieurs. Laissez-moi réfléchir encore un peu. » Il réfléchit, et il demanda: il obtint du gouvernement un local qui se nommait la Salpêtrière, et qui lui parut propre à l'usage auquel il le destinait. Cela fait, les dames jugèrent le moment opportun pour commencer leur œuvre; mais autant leur désir était ardent, autant il leur semblait que Vincent procédait encore avec lenteur. Et ces pieuses dames en éprouvèrent une assez vive douleur, de sorte que Vincent fut un jour obligé de leur dire les raisons qui le déterminaient à n'avancer qu'à pas lents. Entre autres choses, après avoir loué le zèle dont elles faisaient preuve, il leur dit: « Les œuvres de Dieu se font peu à peu; elles ont le temps de commencer et de se développer. L'arche qui devait sauver Noé et sa famille des eaux du déluge, fut construite en un siècle; et bien des années s'écoulèrent avant que Dieu permit que les fils d'Israël, sortis d'Egypte, entrassent dans la terre promise. Que de siècles ne se passèrent pas, avant que le Christ promis vînt parmi les hommes? Ne s'écoula-t-il pas aussi bien du temps, avant que l'Evangile pénétrât dans les diverses parties du monde?

Me demanderez-vous maintenant ce qu'il convient de faire? Je vais vous le dire en peu de mots: avancer sans trop de hâte, mais continuellement, et prier. Vous pensez que, l'asile à peine préparé, il est bon de dire aux mendiants: Tenez, venez ici; vous diriez même, comme le croient certaines personnes: Que tout mendiant entre là-dedans. Cependant je crois qu'on ne doit leur dire que ceci: Vous voyez ce que la charité fait pour vous; sortez de l'oisiveté, et vivez à la sueur de votre front. Le petit nombre de ceux qui viendront spontanément au début, se trouvant satisfaits de leur nouvelle vie, feront que d'autres demanderont à la partager avec eux; et voici que nous supprimerons peu à peu la mendicité, tandis que le mendiant croira abandonner spontanément son habitude invétérée et funeste. Mesdames, cette œuvre est sainte et belle; et parce qu'elle est belle et sainte, elle a certainement des ennemis nombreux et influents. Notre précipitation pourrait leur donner quelque apparence de raison, et susciter ainsi des obstacles à l'œuvre de Dieu: celle-ci réussira, au contraire, si nous suivons les voies que Dieu a coutume de suivre: mais elle tombera certainement, si nous nous en rapportons trop à l'habileté humaine. »

C'était avec une profonde sagesse que Vincent jugeait qu'il fallait conduire avec une certaine lenteur la fondation de l'hospice général, parce qu'il y avait, au fond de cette œuvre, un grand principe social, l'abolition de la mendicité. En effet, lorsque le bruit se fut répandu que Vincent avait l'intention d'accueillir dans un hospice général les mendiants de la ville, les magistrats et quelques membres du Parlement craignirent que ce fait ne produisît un grand mouvement, capable de troubler la tranquillité du pays; d'autant plus que certaines personnes disaient que Vincent, accoutumé à entreprendre

ses œuvres sur une petite échelle, pour les amener ensuite à produire des effets extraordinaires, avait bien médité sur le moyen le plus efficace d'obtenir ce que le gouvernement, guidé par ses conseils, avait tenté en vain. Pomponius de Bellièvre, successeur de Mathieu Molé, semblait incliner vers ce parti: on prétend que Vincent dut employer des raisonnements longs et difficiles, pour le convaincre de la nécessité du nouvel hospice. On dit aussi que, aux motifs suprêmes de la charité, il mêla ceux de la police civile, auxquels prêtent assurément plus volontiers l'oreille ceux entre les mains desquels réside l'autorité gouvernementale, fussent-ils même très-instruits et facilement disposés en faveur des idées religieuses. Quoi qu'il en soit, Pomponius de Bellièvre ne se montra pas trop opiniâtre dans sa manière de voir; Vincent sut si bien le persuader, par les paroles de la charité et les arguments de la raison, que non-seulement il réussit à le convaincre, mais qu'il le toucha au point, que lui-même remit entre les mains du saint homme une somme qui dépassait, dit-on, 20,000 écus. Vincent eut à regretter sa mort, peu de temps après: mais Lamoignon, qui lui succéda, lui causa une vive allégresse, en entrant dans les projets du fondateur de la Mission, soit sous le rapport religieux, soit sous le rapport politique.

Cependant il s'écoula plus d'une année, avant que l'hospice fût véritablement ouvert: ce fut seulement en avril 1656, que Louis XIV publia cet édit célèbre, dans lequel, après avoir fait un tableau lamentable de la mendicité en France, il déplore le manque de moyens convenables pour l'empêcher, et déclare qu'il vient au secours des pauvres, par des motifs de charité, comme aussi en témoignage de sa reconnaissance envers la Providence, qui lui avait accordé de récentes victoires. L'ordonnance

royale portait: que tout pauvre devait être placé à l'hospice, et y travailler; elle n'interdisait pas la faculté de demander l'aumône aux ordres religieux qui s'en font une règle; elle exceptait de la loi les pauvres honteux, lorsqu'ils recevaient des secours par quelque moyen; elle voulait encore que les rentes de l'hôpital général servissent à secourir à domicile une partie des pauvres. Le soin en était plus spécialement confié aux Missionnaires, et le fondateur de la Mission devait siéger le premier parmi les surintendants des hospices, lorsqu'il s'agirait de suspendre ou de modifier quelqu'un des réglements intérieurs. Il était ordonné au reclus de bien s'instruire d'abord sur les choses de la religion, puis, d'apprendre et de pratiquer un métier: on enseignait et l'on professait, à l'intérieur, tous les genres d'arts et d'industries. Louis ordonna que les armes royales fussent placées sur la porte de l'établissement, et, de son propre mouvement, fit publier un décret qui interdisait la mendicité. L'édit renferme d'autres dispositions, dans lesquelles on reconnait souvent la volonté absolue de ce roi, plutôt que la pensée charitable de Vincent de Paul. Il ne s'en tint pas là; non content de prohiber la mendicité, il songea encore à empêcher l'indigence; et il prescrivit presque une taxe pour les pauvres. Le Parlement, plus sage, déclara que chaque citoyen serait libre de payer, ou non, cette contribution; il ramenait ainsi la pensée civile dans les voies de la Providence. Le bruit courut que ce décret du Parlement avait été conseillé par Vincent.

A peine l'hospice général eut-il commencé à accueillir les pauvres, que plus de cinq mille y entrèrent spontanément, se jetant dans les bras de cette charité, qui ne pouvait être que sage et éclairée, puisque c'était la charité de Vincent. Mais cette foule ou ce ramassis de

gens, dont nous avons parlé un peu plus haut, ne voulurent en aucune façon en entendre parler: toutefois ils commencèrent à se disperser, et tous ces faux mendiants trouvèrent tout à coup un autre moyen de vivre; comme il ne leur était plus loisible d'infester la ville et les faubourgs, il résolurent de se répandre dans toutes les campagnes, pour y continuer leur vie d'oisiveté, de libertinage et de délits. Que le gouvernement voulût empêcher aussitôt ce nouveau désordre, il était facile de le prévoir, comme aussi il était naturel qu'il n'aboutit à rien. Vincent put y porter remède; il établit, dans plusieurs villes de France, des hospices, à l'instar de celui de Paris. Le gouvernement publia alors des ordonnances fort sévères: mais ces gens dispersés, frappés par des lois qui ne voulaient plus tolérer tant d'audace, se réunirent une autre fois dans la capitale, et ne craignirent pas de combattre à main armée contre les sergents de ville, et tentèrent de renverser de fond en comble le nouvel édifice. Les décrets du Parlement, les ordonnances royales et l'attitude prise par les magistrats, produisirent plus tard de meilleurs effets; ces résultats eussent été plus prompts, si le gouvernement n'avait modifié en rien la pensée de cet homme que la France, dans un enthousiasme remarquable et d'un consentement unanime, avait proclamé l'homme de la charité et le sauveur du royaume. Sous Louis XIV, ces hospices se développèrent; ils augmentèrent encore durant le XVIIIe siècle, jusqu'à ce que Napoléon Ier, qui voulait donner un nom aux hommes et aux choses, ordonna que cette œuvre elle-même fût transformée en celles qui, du temps de l'Empire, furent appelées dépôts de mendicité.

Ainsi ce que saint Chrysostôme avait désiré pour sa ville patriarcale, tant de siècles auparavant, Vincent de Paul l'imagina et le réalisa dans toute la France. La lit-

térature du temps s'accorda, en cela du moins, avec l'esprit chrétien; elle appella l'œuvre de Vincent le plus grand fait du siècle; elle en fit le chef-d'œuvre le plus merveilleux qui eût jamais été accompli par l'héroïsme de la charité. S-Grégoire de Nazianze, parlant de l'hospice érigé par S'-Basile, évêque de Césarée, s'exprimait ainsi: « Hors de la ville, vous verrez une nouvelle ville, que l'on pourrait appeler la demeure de la charité, et le trésor commun de tous les riches: la misère s'y montre heureuse, elle y est même supportée avec joie. Là, une voie courte et facile conduit à la paix et au salut. » Il semble que Bossuet se rappelait ces paroles de saint Grégoire, quand il s'exprimait en ces termes: « Sortez de la ville; à peu de distance, on en a construit une nouvelle, asile de toutes les misères, séjour des pauvres, banque du ciel, pour ainsi dire, où chacun trouve à multiplier ses biens par une usure céleste. A cette ville ne ressemblent ni cette Babylone superbe, ni les villes les plus fameuses bâties par les fiers conquérants:... ici est supprimée la malédiction que porte avec soi l'oisiveté; il y a des pauvres, mais selon l'Evangile. » Et lorsque les dames de l'assemblée de Paris voulurent qu'une fois encore le grand orateur français fît entendre sa voix puissante et variée, Bossuet, célébrant saint Paul, ne parla que des puissantes *infirmités* de l'Apôtre; puis tout à coup, comme sous l'impulsion de je ne sais quelle force intérieure, il s'écria, en présence de son auditoire ému: « N'imiterez-vous pas, ô chrétiens, les exemples de l'Apôtre? que d'infirmes à supporter, que d'ignorants à éclairer, que de pauvres qui, dans l'Eglise, attendent des secours!... Jetez les yeux autour de vous, et admirant un si grand nombre de pauvres, méditez sur leurs besoins. Ne semble-t-il pas que la Providence ait voulu les réunir dans ce merveilleux hospice, afin que leur voix

acquière plus de force, et puisse plus facilement toucher vos cœurs? Ne voudrez-vous pas les entendre, et vous unir à tant d'âmes saintes qui, conduites par leurs pasteurs, vont partout, calmant les douleurs de bien des malheureux? Allez, mes frères, à ces infirmes, et rendez-vous infirmes avec eux; prêtez l'oreille à leurs misères, et associez-vous-y. Souffrez avec eux, et soulagez-les par votre charité; soutenez ces faibles et ces impuissants, et à leur tour ils vous élèveront jusqu'au ciel. » Vincent de Paul, d'après les conseils duquel les dames avaient voulu que Bossuet, avec le feu de sa parole ardente, réveillât dans la multitude la vive flamme de la charité; Vincent de Paul se tenait, ce jour-là, devant la chaire de l'orateur sacré; il inclinait un peu son front, sur lequel brillaient cependant de grandes et profondes pensées. Il était, pour ainsi dire, à la tête du clergé; autour de lui se trouvaient les premiers hommes de l'époque, et ceux aux mains desquels était confié le sort du royaume. Bossuet, en descendant de la chaire, entendit un murmure d'approbation presque général, et l'on dit que les paroles du grand orateur lui avaient été inspirées par l'humble prêtre qui, environné d'une auréole céleste, les avait comme déposées, d'une manière mystérieuse, sur les lèvres du plus grand orateur de son siècle.

Voyons maintenant certaines idées que Vincent méditait relativement à la mendicité, et quelle était sa pensée au sujet de l'hospice général, idée quelque peu modifiée par l'absolutisme de Louis XIV. Il croyait utile de supprimer la mendicité, mais à deux conditions; il ne voulait pas qu'on employât la violence, hors le cas où elle serait exigée par la sûreté générale; il voulait que le pauvre ne fût point privé de moyens d'existence. Il croyait que la mendicité était fatale au corps et à

l'esprit. Il estimait l'aumône une très-grande chose; et, au lieu de renfermer le pauvre dans un hospice, il aurait préféré qu'il fût secouru dans sa maison. Il obéit aux ordonnances du roi, mais il les considéra toujours comme l'effet d'une volonté absolue, plutôt que comme le résultat d'un sentiment charitable. En effet, quoi qu'il en fût de l'édit royal, il continuait à partager entre les pauvres tout ce qu'il avait. Vincent projetait de supprimer la mendicité, plutôt en s'attachant à la pensée chrétienne, qu'en accordant une trop facile confiance aux habiles théories du siècle. Il lui semblait que l'aumône faite au mendiant ne renferme qu'une partie de la charité, et encore la moins profitable, puisqu'elle s'adresse trop souvent aux seuls besoins du corps, en négligeant ceux de l'esprit. Le pauvre disait-il, cherche à profiter des biens de la charité, et voilà pourquoi il se soume taisément à ses lois: il n'en est pas de même du mendiant, qui ne veut pas entendre parler de lois, tout en voulant jouir de quelques bienfaits de la charité. L'aumône que vous faites au mendiant [1] est souvent inconsidérée et aveugle; celle que vous portez au pauvre, produit presque infailliblement ses fruits. On a dit que la mendicité est fille de l'indigence; on pourrait dire, avec plus de raison, qu'elle en est la mère. Le mendiant laisse trop souvent à ses enfants l'exemple de l'oisiveté et du vice; depuis le berceau jusqu'à son lit de mort, le mendiant reste souvent éloigné de toute pensée de Dieu: le pauvre est, à chaque instant, ramené à l'amour suprême, et cela est tout entier l'œuvre de la charité. Sans instruction, sans pra-

[1] Inutile de dire que cela ne peut s'appliquer aux Ordres mendiants: ceux-ci ont toujours été conservés là où ils existaient, fondés là où ils n'existaient point, par les nations les plus sages et les plus libérales, par celles qui ne confondent point la liberte avec un athéisme pratique, qui, de nos jours, n'est pas même admis, dans l'Europe civilisée, à l'honneur de la mode, honneur éphémère, quoique cher à plusieurs.

tiques religieuses, sans la moralité du travail, le mendiant et sa famille restent par les rues, douloureux spectacle d'oisiveté, d'indigence, d'ignorance et de vice. Et la société, qui ne songe pas à retrancher cette honte du milieu d'elle-même, est souvent agitée par des crimes extraordinaires; ce n'est plus l'église ni l'atelier qui sont peuplés, mais les prisons et les cachots. Assurément il répugne aux cœurs bien faits, que celui qui souffre ne puisse demander au passant de le secourir dans ses misères; mais si l'on médite attentivement toutes les œuvres que le feu d'une charité surhumaine inspira à S'-Vincent de Paul, on conviendra facilement que, par la force matérielle, il ne voulait pas empêcher la mendicité, mais les causes et les prétextes de la mendicité. Les diverses sortes d'asiles étaient un de ses moyens; un autre consistait à disposer les mendiants à l'habitude de l'ordre et du travail; enfin et par-dessus tout, il croyait nécessaire de secourir très-efficacement celui qui, tombé dans la misère, peut en sortir par le travail soit de ses mains, soit de son esprit. Cela ne veut pas dire, nous l'avons déjà fait observer, que Vincent fût peu favorablement disposé envers les Ordres mendiants, dont il respectait l'institution et les pratiques: il savait bien quels trésors de vertu résidaient dans ces illustres familles d'occident, qui avaient été des flambeaux de science et de civilisation, dans les contrées de l'orient et de l'occident; il savait bien que le grand amour de quelques âmes d'élite pour les douceurs de la solitude, n'est pas une faiblesse de l'esprit, ou un violent abandon des épreuves de la vie; il n'ignorait pas que cet amour de la solitude, ce mépris des choses du monde, avaient été justifiés et réglés par tout ce que la religion a de plus pur, de plus suave, de plus beau, de plus fort, de plus généreux, de plus grand, de plus magnanime: il savait que la vie

monastique n'est pas une folie, ni un caprice, ou une émotion passagère et fugitive; que la vertu d'une sainte pauvreté n'est pas une vaine exaltation ; il la regardait, au contraire, comme une preuve de grandeur d'âme, de sentiments profonds, d'un puissant enthousiasme, dont l'âme est pénétrée, en méditant les choses célestes et les sublimes amours de Dieu. Il savait que des hommes remarquables par leur science et leur sainteté, avaient abandonné les choses de ce monde, étaient allés volontairement peupler les forêts et les cloitres; que ces mêmes hommes, se dépouillant de toutes les jouissances et de toutes les grandeurs, s'étaient mis à demander un peu de pain à la charité de leurs frères, leur donnant, en échange, quelque bon conseil ou une courte prière. Ni en France, ni en Italie, ni ailleurs, on ne pourra déprécier la grandeur et le mérite de ces Ordres, sans effacer les pages d'une histoire admirable entre toutes. Mais cela doit être considéré comme une exception, plutôt que comme une règle générale: quant aux cinq mille mendiants, dont la foule encombrait les rues de la capitale de la France, je ne sache pas que ce fussent des religieux, encore moins des saints.

Peut-être dira-t-on que les intentions de Vincent conduisaient à une autre question, extrêmement grave; que vouloir supprimer la mendicité, c'était, ni plus ni moins, proclamer le droit au secours ou au travail. A cela je réponds que cela pourrait arriver, si la mendicité était le seul moyen de manifester sa misère; mais cela n'a pas lieu dans les Etats régis par un gouvernement sage et humain, dans lesquels sont libres la pratique et l'exercice de la charité chrétienne. D'ailleurs on ne peut prétendre raisonnablement que la mendicité soit une chose honorable pour le pauvre, la société et l'Etat: il faut donc trouver un remède, qui ne semble nuisible

ni à l'un ni à l'autre; un remède qui, en soulageant le pauvre, ne le dégrade pas, et n'impose pas non plus un devoir à l'Etat: il faut agir comme Vincent de Paul, qui excitait et portait à une puissance extraordinaire la charité civile, sans que le gouvernement inscrivît un beau jour sur les livres des impôts publics une nouvelle taxe qui, dans certains pays, et à une époque plus rapprochée, fut appelée *taxe pour les pauvres*. Chacun est obligé de songer à soi-même, à sa famille, à ses enfants: si, pour une raison quelconque, il devient impuissant, la charité doit lui venir en aide. Cette œuvre de la charité ne peut être remplacée par le droit au secours et au travail. Un tel droit serait la mort de toute activité dans l'individu; ce serait détruire toute harmonie sociale, empêcher tout lien entre le riche et le pauvre, rapprochés par une union qui tient à la fois de l'esprit et du corps, de l'humain et du céleste. Si, dans un Etat, on formulait une loi qui accordât le droit au secours, cet Etat tuerait la plus belle des vertus religieuses et sociales, la charité, dont l'essence est d'être toute volontaire et spontanée: cet Etat se tuerait luimême.

Ce n'est pas à dire pour cela, que la société et l'Etat doivent repousser tout sentiment de charité qui les dispose au bien. Après tout, l'Etat et la société forment, pour ainsi dire, une personne morale, obligée à la pratique de la vertu, ni plus ni moins que l'individu. Mais cette société et cet Etat ne doivent agir que dans les cas extraordinaires, lorsque les efforts de l'individu ou du petit nombre peuvent rien ou peu de chose: ainsi je pense que l'Etat peut et doit venir en aide aux grands établissements de charité publique. Du reste, la charité individuelle agit et procède, accompagnée et soutenue par son action particulière; sa marche sera toujours

Digitized by Google

belle et grande: la charité publique, au contraire, c'est-à-dire celle de l'Etat, doit avoir, il est juste qu'elle ait toujours pour compagnes la froide raison et la justice. Dans la patrie de Vincent de Paul, je ne crois pas que la charité publique puisse devenir, comme dans les pays qui ont abandonné les traditions catholiques, une philanthropie légale, une taxe ou un impôt. D'ailleurs, quand même des révolutions soudaines produiraient, au sein des Etats, quelque changement dans la direction de la charité, celle-ci reprend ensuite son cours naturel, lorsque les hommes reviennent chercher, dans le repos et dans le vrai progrès social, les traditions du bon, du beau et du vrai. Alors la charité publique va de pair avec la charité privée, et la charité générale se montre telle qu'elle est, religieuse et civile. Jésus-Christ fonda les hôpitaux en guérissant les malades; en caressant les petits enfants, en nourrissant les affamés, en consolant les affligés, en corrigeant les pécheurs, il prépara et institua les refuges pour la mendicité, pour l'enfance, pour le malheur et pour la pénitence; je ne sache pas que, de toutes ces choses, il fit une affaire d'Etat; il les imposa à l'individu et à la société. Que la charité religieuse et privée aide la charité publique, par ses prêtres, par ses ordres monastiques, par les sœurs de charité, par les associations pieuses; soit: mais c'est là une association possible entre tous les genres de charité; car toutes les pensées et tous les sentiments charitables partent, au fond, d'un même principe, et tendent vers un but unique. Telles étaient les vues les plus intimes, telle la pensée, tel le désir le plus ardent de Vincent de Paul: au fond, il pensait, selon moi, que le pauvre ne devait pas rechercher la charité, mais que la charité devait aller au-devant du pauvre; que celui-ci ne devait pas sortir de son misérable réduit, pour s'asseoir et attendre, à la porte du riche,

Digitized by Google

le pain de la Providence, mais que ce pain, le riche lui-même devait descendre de son palais, pour l'apporter au pauvre. Ainsi se réaliserait la pensée de l'Evangile, et la société tout entière se renouvellerait dans les merveilles de la piété, de l'humilité et de l'amour.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

Derniers temps de Mazarin. — Louis XIV.

La découverte de l'Amérique et la réforme allemande furent les principales causes qui développèrent une activité extraordinaire dans les rapports entre les gouvernements et les peuples; et l'on peut affirmer que l'époque la plus féconde en missions et en relations diplomatiques, embrasse le XVIe et le XVIIe siècle. Dans l'histoire moderne, les événements politiques vont se déroulant avec une certaine unité, tandis que les gouvernements se voient forcés de flatter les nouveautés, ou de chercher, en les dominant, à plier habilement le sens public à leurs propres vues. A l'époque à laquelle se rapporte notre histoire, des faits nouveaux et entièrement imprévus se succédaient avec une étonnante rapidité; la diplomatie semblait être une science; je dirais presque qu'elle était devenue un arbitrage, qui veillait sur les aspirations et sur les intérêts des nations et des peuples prompts à recourir aux armes et avides de soulèvements et de combats.

L'Angleterre achevait sa révolution, tandis qu'en France les partis de la Fronde continuaient la lutte; et Henriette, la malheureuse veuve de Charles Ier, manquait de pain, oubliée et cachée dans un coin du Louvre. La restauration de Louis XIV accomplie, on était per-

Digitized by Google

suadé que Mazarin travaillerait à rétablir les Stuarts sur le trône. Mais les idées morales succombaient désormais sous le poids des intérêts matériels; et les souverains de l'Europe, négligeant le droit des principes, ne songeaient qu'à ce qui pouvait, d'une manière ou d'une autre, les maintenir sur le trône. L'Angleterre, pour être devenue une république, n'en conservait pas moins sa position; un détroit peu étendu la sépare seul de la France. Mazarin disait: il est bon de vivre en paix avec ses voisins; nous avons besoin de l'amitié des Anglais. J'avoue que, même dans des temps plus rapprochés, je n'ai pas trouvé un ministre de roi qui éprouvât le besoin de tant se hâter de nouer des relations avec un peuple qui, en très peu de temps, renverse une dynastie, fait mourir un roi, proclame la république puis le protectorat, sans trouver ni calme ni repos dans aucune forme de gouvernement. Veut-on bien connaître quelles idées de moralité publique prévalaient alors dans les gouvernements; on n'a qu'à se rappeler la conduite de l'orateur français au parlement britannique; j'ai nommé ce Neauville qui, en termes dignes d'un cynique plutôt que d'un ambassadeur, annonça dans l'assemblée la mission qui lui était confiée: comme s'il faisait bon marché des principes de la justice et de la vérité, il applaudit au fait accompli, quel qu'il soit, semble se jouer de la sainteté du droit, courbe respectueusement le front devant les gouvernements d'un jour, et fait l'apothéose d'une politique qui procède par l'arbitraire, par la corruption et par l'abus du pouvoir; d'une politique qui tire toute son autorité de l'audace et de la vileté des partis, dont l'un s'imposait à l'autre par la ruse, les chicanes, la tyrannie, et enfin par l'or, le poignard, et la soldatesque violente et brutale. Christine de Suède, dans les soucis du trône, dans les illusions évanouies de l'amour, découvre une foule de cho-

Digitized by Google

ses extraordinaires vers lesquelles se tourne le siècle vain, orgueilleux et trompeur; elle descend du trône, conseille aux potentats de l'Europe de transiger plus ou moins, fait bon accueil à l'esprit du siècle, et parvient à exercer une certaine influence sur la politique de l'Europe. La science, même la moins profonde, était devenue une véritable puissance, à cette époque d'universités, de dissertations et de parlements; c'était une force plus puissante que ce diadème que Christine, avec un esprit pénétrant et viril, avait arraché de son front.

L'empereur Ferdinand III était mort: la constitution de l'Empire déclarait la couronne élective. Pourquoi les Bourbons ne pourraient-ils monter sur le trône de Charlemagne? Ainsi pensait Mazarin; et peut-être le maréchal de Grammont et Lionne eussent-ils été plus heureux, s'ils n'avaient eu affaire à la race allemande, fière de sa nationalité, et persuadée qu'un prince gouverne mal, si son pouvoir est appuyé sur un potentat étranger, dont il est obligé de defendre les intérêts et de subir la volonté. La maison d'Autriche obtint la couronne, mais force lui fut de stipuler que le nouvel empereur ne porterait la guerre ni au dedans ni au dehors de l'Empire. Il lui fallut donc aussi transiger avec les idées de paix générale, et elle ne put aider l'Espagne en Italie, où ces conventions n'avaient point vigueur; car aucun prince, aucune ville n'avait assez de puissance pour faire prévaloir, dans les grands pactes européens, son autorité ou ses désirs. Et si la flotte des Dandolo et des Brignole parcourait les mers du Levant, en combattant les corsaires, tandis que les chevaliers de Malte défendaient Rhodes contre les forces ottomanes; si, à Naples, on tentait véritablement de secouer le joug de l'Espagne, en invoquant l'appui de la France; la république même de Venise, déjà rassasiée de richesses et de puissance,

perdait de son ancienne grandeur et de sa majesté première, en oubliant les principes qui l'avaient rendue autrefois puissante et redoutable: avec tout cela, l'ancien monde perdait chaque jour autant que gagnait le nouveau. Le commerce de l'Angleterre et de la Hollande éclipsait celui des Génois et des Vénitiens. L'art maritime du temps des croisades devenait une plaisanterie, devant les flottes formidables de Tromp et de Black: et si de nouveaux horizons se déroulaient devant les armées de mer, les premières campagnes du règne de Louis XIV et les opérations stratégiques de Turenne et de Condé fixèrent les principes qu'étudiaient encore naguère les généraux d'armées.

L'Espagne appesantissait son joug sur Naples; le duc de Guise avait dû céder devant la fermeté du vice-roi; peut-être le peuple avait-il manqué d'audace. En tout cas, il est certain que ces Seigneurs de terres et de châteaux se souciaient peu de l'indépendance nationale; ils se contentaient tantôt de s'imposer aux ministres d'un roi éloigné, se bornant à rançonner les habitants des campagnes qui leur étaient plus ou moins soumises, tantôt de refuser les impôts. Ainsi les populations seules des grandes villes voulaient secouer le joug espagnol, et pour cela, elles songeaient à implorer l'appui de la France.

Mais la France et l'Espagne, quoique rivales, comprenaient qu'elles avaient besoin de la paix, alors même que la guerre se poursuivait avec une extrême violence. Au moyen âge, la noblesse et les barons paraissaient sur les champs de bataille, tout bardés de fer, sur d'agiles destriers, luttant corps à corps; dans les combats, ce n'était pas la force des masses, mais celle de l'individu, qui dominait. Sous le Béarnais, l'art militaire, dans le sens moderne, avait fait encore peu de progrès; ce fut

seulement au temps de Turenne et de Condé, que commencèrent les guerres conduites avec art et d'après un plan médité. Turenne, jeune et hardi, gascon d'origine, impétueux, ardent, combattait à la tête de ses soldats; on le vit toujours le premier dans l'action, avide d'entreprises extraordinaires, et désireux de se présenter à l'ennemi, poitrine contre poitrine: Condé était sérieux par caractère, et grave par habitude d'étudier et de réfléchir; l'ordre de bataille n'était pas, pour lui, le fruit de l'audace, mais la conséquence d'une résolution prise après une longue et profonde méditation. Il se mettait à l'œuvre avec courage, mais alors seulement qu'il en avait prévu toutes les conséquences, et découvert les accidents inattendus qui auraient pu se présenter à l'improviste. Selon lui, la force d'un général ne consiste pas dans le nombre des bataillons, qui peut être supérieur à celui des bataillons ennemis; mais elle réside plus spécialement dans la plus grande quantité de forces que l'on déploie à un moment, en un lieu donné de la bataille, là où peut se décider la défaite ou la victoire. Condé qui, après être resté peu de temps en Champagne et en Lorraine, occupait les frontières de la Flandre; Condé s'était montré disposé à traiter avec l'armée espagnole, conduite par l'Archiduc et par le comte de Fuensalledagne, commandant de l'armée de Philippe IV: ce dernier désirait vivement l'abaissement de Mazarin, et portait ses vues plus loin encore. Par suite de la haine profonde qu'il nourrissait depuis longtemps déjà contre Louis XIV, Philippe méditait de rétablir en France les gouvernements provinciaux qui y existaient avant Richelieu; il voulait renverser la branche aînée des Bourbons, et placer la branche cadette sur un trône que j'appellerais féodal. La guerre commença sur la Meuse; le roi, qui avait été, peu auparavant, sacré à Reims, dé-

pouilla le manteau royal, ceignit l'épée, et, à la tête de l'armée, parcourut la Lorraine, l'Alsace, puis la Flandre: plus tard, changeant le théâtre de ses opérations militaires, il se rendit en Picardie, où toute l'activité des troupes françaises se concentra sur Dunkerque, que Mazarin devait céder aux Anglais: il se livra, près des Dunes, une grande bataille dans laquelle Turenne vainquit Don Juan d'Autriche et le prince de Condé. A cette bataille, où il se fit un grand carnage, et qui semblait devoir être funeste à Louis, assistait, non loin de son royal époux, la pieuse reine de France: la valeur que ses braves soldats déployaient sur les champs de bataille, elle la montrait dans les hôpitaux, où volontairement et pieusement elle s'acquittait des plus humbles devoirs, avec ce zèle intelligent et affectueux, qui est le privilége des croyances catholiques. Elle n'était suivie que d'un petit nombre de sœurs de Charité; mais Vincent, apprenant le triste état où se trouvait l'armée française, quoique victorieuse, voulut que beaucoup de ces sœurs qui se trouvaient à Paris, courussent en Picardie, où l'on avait plus besoin de leurs services; le Fondateur de la Mission y envoyait d'autant plus volontiers ses filles, que c'étaient des anges de bénédiction; et nous savons que, s'il portait un grand amour à l'humanité, il éprouvait aussi un très-haut sentiment et un vif désir de la puissance et de la gloire de sa patrie; il ne se résignait pas facilement à subir la domination étrangère qui, avec les principes traditionnels de religion et de civilisation, enlève généralement aux peuples et aux rois toute liberté et toute grandeur.

Voici comment Vincent, dans une conférence, parlait de ces filles du ciel: « Je recommande à vos prières les Filles de la Charité, qui se trouvent sur les champs de bataille et dans les hôpitaux, assistant les blessés, et en-

courageant les moribonds à passer de cette vie en l'autre, dans le baiser du Seigneur .... En vérité, messieurs, cela éveille en nous des sentiments de grande pitié. Un tel courage dans de douces et pieuses vierges, ne vous semble-t-il pas une chose vraiment merveilleuse et très-grande devant le Seigneur? En effet, elles vont au-devant non-seulement des dangers, mais encore de la mort, se tenant sur les champs de bataille, et s'exposant aux hasards toujours tristes de la guerre; et cela, pour le bien des soldats, comme pour celui de l'Etat. Je puis vous dire qu'elles sont toutes attentives à rendre gloire à Dieu, et à soulager leurs frères. La reine, m'écrivant ces jours-ci, me demandait d'en envoyer d'autres encore; et je les fis partir aussitôt pour le camp. Aujourd'hui l'une des sœurs demeurées ici, sachant que l'une de ses compagnes avait trouvé la mort, est venue me dire: Monsieur Vincent, envoyez-moi aussi; si je meurs, ce jour sera pour moi le plus heureux. — Je ne saurais dire autre chose, sinon que ces Filles de la Charité seront un jour nos juges. Vous ne croirez pas peut-être que les bénédictions du ciel descendent continuellement sur ces pieuses femmes. Un de ces jours, un curé de la ville de Paris me dit sur leur compte de grandes choses, et il les appelait les anges de son peuple. Je ne veux pas dire pour cela qu'elles n'aient point parfois quelque défaut; mais qui est-ce qui n'en a pas? Ces douces vierges cependant ne laissent jamais de pratiquer la miséricorde, vertu précieuse et fort belle, dont on a dit qu'elle est vraiment particulière à Dieu. Pratiquons-la nous aussi, cette vertu, envers le corps, envers l'esprit, dans les campagnes, dans le villes, en tous lieux; pratiquons-la avec les grands et avec les petits, envers le riche et envers le pauvre, aux jours de paix et sur les champs de bataille: nous devons être des hommes de

miséricorde, parce que nous devons faire la volonté de Dieu. »

Vincent, par suite de son ardente charité, se tenait au milieu des luttes guerrières; mais aussi cette même charité lui faisait désirer la paix entre les peuples et les nations; car tous ils appartiennent à Dieu qui permet, sans doute, les batailles sanglantes, mais qui se complaît davantage dans l'action paisible de la charité et de l'amour. Du reste, il pensait que la politique de la France et de l'Espagne ne pouvait durer longtemps, sans que l'Europe perdît le degré de civilisation auquel elle était parvenue: dans ces dernières guerres, les chefs des armées françaises avaient développé d'une manière extraordinaire leur hardiesse et leur tactique, et il y avait lieu de craindre qu'on ne vît croître le désir de la guerre et des conquêtes, chez ce peuple habitué au maniement des armes. Mais ramener les esprits aux sentiments pacifiques, ne semblait pas chose facile, parce que, entre les nations rivales, avait démesurément grandi la haine, entretenue encore par un certain orgueil national, vu surtout que l'aristocratie française espérait, non sans quelque fondement, pouvoir un jour humilier sa superbe rivale; car si l'Espagne recevait de l'Amérique une grande quantité d'or, l'Amérique aussi lui faisait perdre un grand nombre de citoyens, qui abandonnaient le sol natal, et allaient dans le Nouveau-Monde à la recherche des aventures, des richesses et des jouissances. Je ne sais si Vincent de Paul, ennemi de la politique de Mazarin, fut celui qui conseilla la paix au cardinal ministre: je n'ajoute pas trop foi à cette opinion. De même que, selon moi, Vincent, au milieu des principaux événements religieux et politiques de France, avait élevé la voix et demandé que l'autorité du Vatican vînt calmer et redresser les esprits ; de même je ne doute pas que,

cette fois encore, il n'ait démontré au Pape la nécessité de son oracle souverain, pour ramener à des sentiments plus doux et plus magnanimes deux peuples différents de langage, mais dans les veines desquels coulait cependant l'antique sang latin. La voix d'Alexandre VII se fit entendre peu après. Rappelant la France et l'Espagne aux anciennes traditions, et les conviant à plus de sagesse, il leur démontra que les conquêtes des Turcs menaçaient la civilisation tout entière, de sorte que les nations chrétiennes avaient bien autre chose à faire, qu'à lutter entre elles, poussées par un vain fantôme de gloire, plutôt que par les intérêts de la justice et des grands principes sociaux. Vincent en ressentit une joie immense; car dans le pontificat romain, il voyait, comme nous l'avons indiqué plusieurs fois déjà, l'institution la plus grande et la plus vénérable autorité de la terre, cette autorité et cette puissance qui ont vaincu le monde païen ; qui, durant les siècles suivants, ont détruit d'un côté, combattu de l'autre, les restes d'une barbarie qui, au fond, n'était que l'ancien paganisme, renouvelé sous des formes différentes. Au point de vue historique surtout, Vincent voyait que cette autorité pontificale avait toujours été respectée, plus ou moins sans doute, après le moyen âge, dans les intérêts soit politiques, soit religieux, comme l'autorité d'une puissance qui, libre de tout lien dynastique, repose tranquille et sûre, dans une sphère plus élevée, dans une région plus sereine et plus pure; qui, conservatrice des principes éternels, ne craint pas les vicissitudes humaines, et ne se plie point facilement à la mode changeante des temps.

Lorsque les lettres du Pape arrivèrent en France, et que le cardinal ministre connut le désir d'Alexandre VII, Mazarin éprouva quelque surprise: quoique peu disposé, par nature, à la douceur, et fort désireux d'aventures

Digitized by Google

et de guerres, il pensa, en homme habile, qu'il ne devait point refuser. L'honneur des armées françaises avait assurément grandi dans les dernières guerres; la grandeur nationale s'était accrue, et surtout dans les dernières années, la tactique militaire des Français s'était montrée à l'Europe, supérieure dans les principes, et plus sûre dans les résultats, que celle des Espagnols, dont les défaites avaient prouvé désormais que la science militaire manquait à ce peuple. Mais l'habile cardinal voyait aussi que l'Europe avait besoin de paix; les peuples étaient fatigués et le trésor épuisé, bien que le système financier fût immensément développé. Sans doute l'autorité royale ne trouvait, pour ainsi dire, plus ou presque plus de résistance dans le Parlement, qui se pliait très-facilement à toutes les volontés du roi et du ministre; néanmoins la nécessité de nouveaux impôts et de taxes nouvelles faisait pressentir à l'habile cardinal que tôt ou tard la nation perdrait son aisance, et que, par conséquent, la France verrait diminuer sa grandeur et son influence. D'ailleurs en Espagne, également, il se manifestait dans les esprits une certaine inquiétude qui donnait à penser au gouvernement. En effet, la découverte du Nouveau-Monde lui avait déjà donné, durant un siècle, des richesses extraordinaires; les vaisseaux espagnols revenaient du Pérou chargés d'or: mais ces sources presque fabuleuses de métal précieux et de trésors inconnus s'étaient encore multipliées, et la profusion que déployait le gouvernement, en était arrivée au point de passer en proverbe. La diplomatie espagnole comblait d'argent tous les mécontents d'Europe, et leur assurait de larges moyens d'existence; sa monnaie, surtout après l'époque de la Ligue, avait cours en France même, autant et plus que la monnaie française; car les ministres espagnols dépensaient partout des sommes extraordinaires, pour

Digitized by Google

former un parti qui soutînt les intérêts de l'Infante. D'un autre côté, par suite d'une administration inconsidérée, la situation de cette puissance empirait chaque jour, et ses richesses mêmes la conduisaient à une ruine inévitable. Le cardinal comprit donc que c'était le moment de recourir aux intrigues, et il accueillit sans retard la proposition d'Alexandre VII. Toutefois il récusa la médiation du Pape, parce que, chose étonnante! il ne s'agissait pas d'une question ecclésiastique, comme si le Pontife l'eût déclarée telle, tandis qu'il songeait simplement à pacifier les deux nations, en vertu de la haute mission qui élève le pontificat romain au-dessus de la chrétienté: quoi qu'il en soit, de nombreuses lettres furent échangées entre Rome et Paris, et bientôt après, la paix fut signée dans une île de la Bidassoa, nommée plus tard l'île de la conférence. Selon le caractère de l'époque, les négociateurs des deux nations y déployèrent un très-grand faste; on eût dit une lutte d'élégance, de grandeur et de somptuosité. Mais tout cela passa, comme les négociations; il n'en resta peut-être que le résultat moral et politique, parce que seul il survit au temps; et ce résultat fut l'union de la France et de l'Espagne, dans l'intérêt des deux pays et peut-être de la catholicité. Oui, tout passe, mais les idees sont immortelles, et la justice seule est sûre du triomphe. Ces idées coulent naturellement de ma plume, quand je pense aux temps agités que nous traversons. Je dis que la justice est certaine du triomphe; toutefois je dois ajouter que les générations égarées n'en jouissent pas; il leur arrive ce qui arriva aux Israëlites qui moururent abandonnés dans le désert, sans voir ni goûter la terre de promission.

Cette paix causa une grande joie à Vincent, comme elle en causa une très-vive à Mazarin et au roi Louis. Mais le fondateur de la Mission avait bien compris que

cela ne changerait rien à la marche du gouvernement, qui deviendrait tôt ou tard fatale à la nation ; car celle-ci perdait chaque jour davantage ces principes élevés qui avaient autrefois fait sa grandeur. C'est pourquoi Vincent demeura ferme dans sa résolution de ne prendre aucune part aux décisions du gouvernement, et se renferma de plus en plus dans le cercle de l'action religieuse ; c'etait, selon lui, le seul moyen de faire du bien à la France qui, en même temps que ses institutions libérales et son ancienne liberté, detruisait encore la pensée religieuse et civile. On doit des éloges à Mazarin, qui sut résister aux folles amours du roi ; il est en cela d'autant plus digne de louange, qu'il aurait plus facilement pu mettre Marie Mancini sur ce trône, occupé naguère par une Medicis. Mais durant les dernières années du cardinal, on vit se developper ces germes que les idées nouvelles avaient deposés dans les esprits, et qui, pour se montrer, n'attendaient que le dernier soupir de l'italien. Notons que, à la fin de sa vie, il ne faut plus voir en Mazarin l'homme d'Etat, mais le catholique et le prêtre. Il y a, dans la pensée religieuse, je ne sais quoi de fort, de puissant et de grand, qui répand sur les derniers moments de la vie une solennité de repentir et de paix calme et résignée, que l'on ne trouve que dans les révelations célestes et dans les profondes croyances du catholicisme ; c'est alors que les petits s'élèvent et que les grands s'humilient. Aux derniers jours de son existence, ce grand ministre d'un roi puissant, confesse qu'il y a un même Evangile pour les grands et pour les pauvres, et que l'éternelle justice, la justice de Dieu, tient entre ses mains une balance égale pour les uns et pour les autres. Le testament de Mazarin, comme celui de Richelieu, fut un acte politique, plutôt que l'expression de ses dernières volontés. Si l'on entre dans l'église

du Collége des Quatre-Nation [1], on trouve un mausolée; au-dessus de ce mausolée, le portrait, en bronze, du cardinal agenouillé, conserve ses traits primitifs, sur lesquels on dirait que les années et la mort ont étendu un voile sombre. Son regard semble sonder, scrutateur encore, la pensée de quiconque l'examine en face; il inspire une sorte de terreur à celui qui s'en approche, vers la chute du jour, quand les grandes ombres du soir donnent aux cathédrales catholiques un aspect mystérieux et solennel.

Si je voulais dépasser quelque peu les limites prescrites à cette histoire, pour montrer combien Vincent jugeait sainement le gouvernement de Louis XIV, je trouverais matière à de longues et peut-être à d'utiles réflexions. Toutefois je ne veux point passer outre, sans effleurer au moins ce sujet.

L'autorité que les esprits élevés ont coutume d'acquérir sur ceux qui les entourent, conserva Louis docile à Mazarin, au point qu'il s'en rapportait toujours à lui; à la mort du cardinal, le roi pleura, et on l'entendit s'écrier: « Nous avons perdu un ami. » Aussi les français pensaient-ils que Louis était un homme faible, et qu'il avait besoin d'un guide; mais lorsque, le ministre mort, quelqu'un vint lui demander à qui il devait s'adresser, Louis répondit d'une voix brève et sûre: « A moi. » En effet, il voulut que rien ne se fît plus sans lui: il n'y eut plus de premier ministre, les charges en furent partagées entre plusieurs personnages. Louis avait d'abord songé à faire revivre la politique de Henri IV, en humiliant la maison d'Autriche: ce point obtenu, il rechercha les autres genres de gloire; entouré de lettrés et d' artistes, il voulut aussi que son

[1] Aujourd'hui Palais de l'Institut.

Digitized by Google

nom brillât de l'éclat des armes; de là ses soupçons et sa jalousie pour les monarques de l'Europe, qu'il rendit, un peu plus, un peu moins, ennemis de la France. Parmi ses pensées, j'aime à en noter qulques unes, que j'extrais de celles qu'il laissa par écrit. « Le nom des rois fainéants et des majordomes m'était odieux dès mon enfance .... Le travail n'est pénible qu'aux faibles; et, quand une pensée est juste et utile, ne pas la mettre à exécution, c'est faiblesse. La paresse, chez les rois, est opposée à la grandeur du courage, autant que la timidité ... Bien des gens, au début, croyaient que mon assiduité au travail était un feu de paille; mais le temps me fit connaitre : je voulus tout savoir, tout entendre ; je traitais moi-même avec les ministres étrangers, je dictais des ordonnances, des lettres et des réponses: je réglai les finances, je maintins les affaires secrètes; j'accordai ou refusai les faveurs, à mon gré; je voulus que toute l'autorité résidât en moi seul. Ceux qui me servaient le mieux, je jugeai opportun de les maintenir dans une médiocrité éloignée du haut rang des premiers ministres du royaume. » Nous trouvons encore de lui les lignes suivantes: « Rien n'assure plus le repos et le bonheur des provinces, que de concentrer l'autorité dans la personne seule du souverain ... Plus vous accordez à un peuple, plus il exige; plus vous le flattez, plus il vous méprise ; ce qu'il obtient, il le conserve ensuite avec tant de force, que, sans une grande violence, vous ne pouvez le lui arracher. Celui qui a donné les rois aux hommes, a voulu que celui qui est né sujet, obéisse aveuglément. La nécessité de recevoir la loi de ses peuples, est la dernière calamité qui puisse arriver à un souverain. Je pense que c'est un défaut de la monarchie anglaise, que le roi ne puisse lever d'impôts extraordinaires sans le Parlement, ni tenir le Parlement assem-

blé, sans diminuer sa propre autorité. Tout ce qui est dans nos Etats, nous regarde; les rois peuvent disposer, en maîtres absolus, des biens ecclésiastiques, comme de ceux que possèdent les séculiers, en en usant toutefois avec une sage économie. » Cela ne suffit pas encore au roi Louis; outre leurs biens, il attribue encore à la couronne la vie des sujets. Cet idéal du despotisme montre ce que voulaient les monarques, lorsque, enivrés de leur triomphe sur la féodalité, ils pensèrent que les peuples étaient faits pour eux; il montre quel homme était celui qui, assis sur le trône de saint Louis et de Charlemagne, suivait, dans la politique, les traces des Grecs du Bas-Empire, de l'allemand Frédéric, ou encore de l'anglais Henri VIII. Assurément Louis XIV n'exerça point la tyrannie à la manière des autres, dont l'histoire enregistre le nom avec honte; mais quelle plus horrible tyrannie peut-il y avoir, que celle qu'il exerçait pour affaiblir les Anglais, lorsque (il le raconte lui-même) il aidait à Londres les restes de la faction de Cromwell, et pratiquait en même temps des menées en Irlande pour soutenir le parti catholique?

Du reste, ses premières et ses dernières années rappellent, comme a dit un illustre historien, ces masques antiques qui, d'un côté, présentaient le rire, de l'autre, les pleurs. Employant souvent la violence, dans les affaires de l'Eglise et de la foi, il fit craindre un schisme, et excita une réaction, qui dégénéra ensuite en une guerre ouverte contre le trône et l'autel. Richelieu et la Régence avaient beaucoup fait pour placer la France au premier rang parmi les puissances; Louis mit presque en danger le plan de Henri IV. Doué d'une intelligence peu commune, roi d'un peuple qui considérait comme sa propre gloire celle de son souverain, ayant affaire à un Parlement soumis à toutes ses volontés, tout semblait

devoir contribuer à l'environner d'une gloire digne d'envie, la gloire de rendre une nation grande et heureuse. Louis, au contraire, enleva à la constitution son efficacité, rendit muet le Parlement, voulut asservir le clergé, et se rendit odieux et suspect aux étrangers. L'Etat qui était tout entier dans ses mains, fut réduit à la condition d'un vieillard faible et soupçonneux; ses courtisans le tournaient en ridicule; et si une parole d'encouragement échappe à quelqu'un, elle sort des lèvres du peuple, qui sut compatir avec une noble douleur aux chagrins domestiques d'un roi qui avait peu ou point songé à faire du bien à la partie la plus malheureuse de ses sujets. Quand, sur son lit de mort, il attendait le moment de rendre le dernier soupir, Madame de Maintenon se tenait à ses côtés, remplissant les devoirs tristes mais pleins d'affection et d'espérance, qu'une pieuse épouse aurait remplis envers un autre époux [1]. Louis éprouva l'excès de la grandeur et de l'humiliation; il reçut des éloges extraordinaires et des paroles de blâme, partant, je ne sais si je dois dire d'un jugement droit ou du mépris. Il faut bien que l'histoire soit sévère à son égard; comment trouver des paroles de douceur pour celui qui méditait un concile national, afin de proscrire une grande partie du clergé; qui abolit toutes les anciennes institutions de liberté, et qui, dans ses écrits, enseigne comment on doit se faire obéir, sans même faire allusion au désir d'être aimé ?

Quoi qu'il en soit, les derniers instants de sa vie nous montrent toujours en lui l'homme d'autorité et de grandeur; la conscience de sa mission, et une croyance

[1] Quelques historiens disent que, même avant sa mort, il s'était vu abandonné de ceux qui n'avaient plus rien à espérer de lui; ils affirment que Madame de Maintenon s'était déjà retirée à Saint-Cyr, comme si la religion lui eût prescrit un autre asile, que la chambre de son époux mourant.

mystérieuse et absolue dans les promesses du catholicisme, le rendent très-fort à cet instant suprême. Il confesse à l'héritier du trône qu'il a trop aimé la guerre, surchargé ses sujets, dissipé le trésor: peut-être, à ce moment, un rayon des célestes miséricordes brilla-t-il aux regards errants de ce prince qui mourait en espérant, et qui, dans un soupir de douleur et d'amour, pouvait effacer les longs errements d'une vie, dont les apparences éblouirent trop les littérateurs de son siècle; j'aime à croire que l'ange de l'espérance recueillit son dernier souffle. Mais Paris insulta à ses funérailles; à Rome, on n'accomplit point les cérémonies funèbres, qui étaient usitées pour les autres rois de France; Massillon le rappelle à l'Académie, avec un ton railleur; et le peuple espère être soulagé de sa misère par le nouveau roi. Nous avons voulu noter ces faits, parce qu'ils rendent un témoignage éclatant à la prévoyance politique et religieuse de Vincent, qui, dès le commencement du règne de Louis, s'aperçut bien et sut se défier de la splendeur éphémère d'un gouvernement qui, en changeant les institutions politiques et en supprimant la liberté, ne pouvait pourvoir ni à la grandeur de la religion, ni à la gloire de la France.

Quiconque se met à considérer l'histoire des peuples, s'aperçoit facilement que la succession des races royales n'est pas fortuite, et que chacun de ces changements correspond à une période plus ou moins brillante de la vie nationale. Chaque gouvernement est bon et rend les peuples heureux, s'il ne s'éloigne pas des principes idéaux du juste et du vrai; si, conservant intactes les croyances religieuses, il s'harmonise avec le siècle qui marche vers un but déterminé par la Providence. Par exemple: les Mérovingiens, auteurs de la conquête, calmèrent la nation barbare, et reçurent du Christianisme les premiers

enseignements. Puis, lorsqu'ils combattirent les institutions religieuses et cléricales, ils tombèrent devant la race meilleure de Pépin. Les Carlovingiens introduisirent, avec la féodalité, un certain ordre et une certaine justice; mais dès qu'ils s'écartèrent de la droite voie, les successeurs de Charlemagne cédèrent le trône aux Capétiens; et ceux-ci, affaiblissant les possesseurs de fiefs et favorisant les municipes, la couronne et le sacerdoce, jetèrent les fondements de la monarchie représentative. Les Valois tombèrent alors seulement qu'ils ne surent plus conserver à la nation le principe catholique et l'unité religieuse. Contentons-nous de ces traits; ils prouvent que les vicissitudes des trônes et des peuples sont l'œuvre de Dieu, et non celle des pauvres mortels, ou de la fortune, comme d'autres le prétendent.

Digitized by Google

LIVRE SIXIÈME

—

CHAPITRE I

Les Constitutions.

C'était le 17 mai 1658, un vendredi soir, le jour et l'heure où Vincent, selon sa coutume, réunissait en conférence spirituelle ses disciples, qui s'étaient assemblés pour entendre la parole de leur vénéré père et maître; parole qui, toujours suave, prenait parfois je ne sais quoi de nouveau et d'inspiré, tandis que le visage du saint prêtre semblait revêtir des traits tout célestes. Son discours était simple et facile, mais énergique et éloquent, lorsque son sujet lui en fournissait l'occasion.

Cependant ce soir-là, il parut tarder un peu à commencer, et la douce physionomie du Saint trahissait l'émotion intérieure de son âme. Ils se demandèrent les uns aux autres ce qu'il pouvait y avoir: Vincent s'apercevant tout à coup de leur étonnement, donna aussitôt le signal, et s'exprima ainsi : « Si nous avions, dès le principe, prescrit des règles à notre Congrégation, je pense que l'élément humain y aurait dominé le divin, et certainement notre œuvre n'eût pas été celle de la Providence. Mais, messieurs et mes frères, notre Congré-

Digitized by Google

gation a persévéré jusqu'ici, je ne saurais dire comment. En effet, je ne me suis point arrêté à telle chose plutôt qu'à telle autre, de sorte que je ne saurais assigner la cause de chacune de nos œuvres. Or, suivant S[t]-Augustin, lorsque, une chose étant bonne, on n'en peut indiquer une raison déterminée et humaine, il faut lui reconnaître une origine surnaturelle, et dire qu'elle vient de Dieu. Aussi ne devrai-je pas appeler Dieu même l'auteur de ces règles, puisqu'elles ont été composées peu à peu, sans que je sache presque pourquoi notre société a toujours procédé conformément à leur impulsion? Peut-être y avais-je quelquefois fait attention? Non, assurément je n'y avais jamais pensé. Les hommes n'y sont entrés pour rien, et la pensée de notre société, ni celle des missions ne sont point venues de moi, mais de Dieu. On ne peut considérer comme humaine une chose qui n'a pas été clairement voulue par l'homme, ou prévue par le raisonnement de l'esprit, lorsque le désir de l'intelligence ou les aspirations du cœur ne se sont point tournés de ce côté. Je ne voudrais pas dire non plus que les premiers missionnaires en eussent conçu le désir, plus que je n'y avais arrêté ma pensée, puisque tout est arrivé en dehors même de nos espérances. Lorsque je songe aux Missions, leur action et leurs effets m'apparaissent comme un songe. Quand le prophète Habacuc, ravi par un Ange, fut transporté dans la fosse aux lions, pour consoler Daniel, et rendu ensuite au lieu de sa demeure, n'avait-il pas raison de penser que tout cela n'était qu'une vaine apparence? Si vous me demandez comment se sont introduites ces pratiques de notre société; par quel moyen s'est développé le plan de cette œuvre et de ces exercices de charité; comment, par le succès, il est arrivé au point où il est maintenant, je ne saurais vous le dire; je l'ignore. Portail lui-même, qui

Digitized by Google

connaît l'origine de notre compagnie, et tout ce qui la regarde de plus près, ne pourra dire autre chose. Dans notre société, tout a commencé, pour ainsi dire, spontanément; elle a grandi peu à peu; une chose est venue après l'autre. Aux quelques prêtres que je m'adjoignis au début, d'autres s'unirent ensuite, puis d'autres encore vinrent à leur tour; et tous apportaient à notre société leur concours et leur vertu. Ainsi s'accroissait la compagnie, ainsi furent adoptées ces pratiques excellentes pour vivre en commun et satisfaire à nos devoirs. Elles étaient observées, au fur et à mesure qu'elles s'introduisaient, et elles le seront, si Dieu nous aide, dans l'avenir. Bref, maintenant il m'a paru utile de les amener à l'état de loi écrite. J'espère que la société les recevra comme venant de Dieu, de qui procède tout bien [1]; car nous ne pouvons rien penser de nous-mêmes, comme venant de nous [2]. »

Il se tut; puis appelant à lui ses disciples, un à un, il leur remit la petite feuille qui renfermait tant de sagesse et d'amour, que quelques uns l'appelèrent un court abrégé de l'Evangile. En la recevant, ils entendaient de leur vénéré père quelque sentence accommodée à l'esprit de chacun; puis il les bénissait en disant: « Le Seigneur soit avec vous. » Cela fait, d'une voix ferme, comme un homme qui se sent le cœur soulagé, après avoir rempli un grand devoir, il s'écria: « Maintenant, que me reste-t-il à faire?

» Moïse, après avoir communiqué la loi de Dieu à son peuple, promit à ceux qui l'observeraient toute sorte de bénédictions. Ainsi, messieurs et mes frères, nous devons espérer que le Dieu des miséricordes bénira ceux

[1] A quo cuncta bona procedunt.
[2] Non quod sufficientes simus cogitare aliquid a nobis, quasi ex nobis. *II Cor. III*, 5.

qui observeront, dans la simplicité du cœur et la ferveur de l'esprit, les règles qu'ils viennent de recevoir; il bénira leur personne, leurs pensées et leurs désirs; il bénira leurs œuvres et leur vie. Avant même que nous eussions donné à nos œuvres une forme déterminée et définitive, vous leur accordiez, par le fait, respect et obéissance; vous les observerez donc encore et plus facilement à l'avenir. — O Seigneur! bénissez ce petit livre, et donnez-lui l'onction de votre esprit, afin qu'il opère dans l'âme de ceux qui le liront de telle sorte que, les tenant éloignés du péché, il les détache encore de toutes les vanités du monde, et les unisse entièrement à vous par le moyen de la vertu. » — Le pieux vieillard se tut; puis se levant, soutenu par Portail et par Graiquel, il se rendit devant l'autel de la modeste chapelle située à l'intérieur de la maison de S'-Lazare: il s'y agenouilla et pria d'une voix ferme et avec un accent qui descendait, suave et pénétrant, dans le cœur de chacun; et voici quelle fut sa prière: « Seigneur, qui êtes la loi éternelle et immuable, qui dirigez et gouvernez l'univers avec une sagesse infinie, tout bon règlement de vie vient de vous. Bénissez donc cette règle, qui maintenant est devenue la nôtre, et à laquelle nous nous soumettons volontiers, comme venant de vous. Accordez à mes enfants la grâce et la force de l'observer jusqu'à la mort; c'est ce que j'espère de vous. Et plein de confiance en vous, tout misérable pécheur que je suis, je prononcerai de grand cœur les paroles de la bénédiction, que je vais donner à la Compagnie, dans toute l'effusion de mon âme: *Benedictio Domini nostri Jesu Christi descendat super vos et maneat semper. In nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti.* » *Amen!* répondirent quelques voix; *Amen!* répétèrent d'autres encore, avec un accent ému. Et peu à peu tous sortirent de ce lieu, ayant les

Digitized by Google

larmes dans les yeux, et le cœur rempli d'une douceur ineffable; en même temps, les plus saintes images et les plus ardents désirs se pressaient dans leur esprit. Vincent, demeuré seul, resta quelque temps silencieux et en méditation devant l'autel; puis, dans l'effusion de ses sentiments, il s'écria: « Seigneur! il est temps que j'aie quelque repos. » En effet, il avait craint plus d'une fois que la mort ne le surprît, avant qu'il eût achevé d'établir les lois de sa Congrégation, et mis ainsi la dernière main à l'œuvre qu'il avait commencée et conduite à si bonne fin. — Le court règlement, plein de sagesse et de l'esprit de Dieu, qu'il laissait à ses disciples, il l'écrivit en latin, par formules larges et très-générales; c'est que les fondateurs ou les promoteurs des grandes œuvres doivent en fournir les principes, laissant aux hommes et au temps le soin de les développer. Il est divisé en douze chapitres, comme il suit :

I. Jésus-Christ commença sa divine mission par agir, puis il se mit à enseigner [1]; ce qui revient à dire qu'il pratiqua toutes les vertus, puisqu'il évangélisa les pauvres, et enseigna à ses apôtres et à ses disciples la manière, en même temps qu'il leur communiquait la science de diriger les peuples. La Congrégation de la Mission, suivant le divin modèle qu'elle prend pour exemple, doit se proposer comme but principal d'évangéliser les pauvres, surtout ceux de la campagne, et d'aider les ecclésiastiques à acquérir la science et les vertus qui leur conviennent le plus. — La Congrégation se compose d'ecclésiastiques et de laïques. Le devoir des premiers est d'aller de ville en ville, de village en village, comme Jésus-Christ et ses disciples, portant aux peuples la foi et la charité. C'est pourquoi ils doivent instruire les

[1] Cœpit Jesus facere et docere. *Act. des Ap., I,* 1.

peuples par le moyen des catéchismes et des prédications, entendre les confessions, apaiser les discordes, étouffer les procès, empêcher toute espèce de querelle, et établir partout les confréries de charité. Ils doivent en outre prendre la direction des séminaires, chercher à procurer une retraite aux ecclésiastiques séculiers, et s'occuper des conférences, qui ont été instituées précisément pour eux. — Le devoir des seconds est celui de Marthe; ils aideront les ecclésiastiques dans l'exercice des fonctions indiquées plus haut, et ils y coopèreront par la prière, les larmes, l'abstinence et l'exemple. — Les uns et les autres atteindront le but qu'ils se proposent, en prenant l'esprit de Jésus-Christ, qui brille dans les maximes évangéliques, dans sa pauvreté, dans sa chasteté, dans son obéissance; dans sa charité pour les infirmes, dans sa modestie, dans sa vie entière; dans la manière qu'il adoptait pour instruire ses disciples; dans ses entretiens, dans sa prière, dans ses missions, et en général dans tout ce qu'il a fait pour le genre humain.

II. Relativement aux préceptes évangéliques, on doit dire: qu'ils ne trompent jamais, tandis que trop souvent les maximes du monde induisent en erreur: la Congrégation suivra les premiers en toute chose; jamais elle n'écoutera les conseils du monde. Laissant donc de côté les affaires du temps, nous ferons passer avant tout celles de l'éternité; le salut de l'âme sera préféré à celui du corps; la gloire de Dieu, aux vanités du monde; la pauvreté, l'infamie, les tortures, la mort même, à tout ce qui pourrait nous séparer de la charité de Jésus-Christ. Notre Congrégation n'agira que selon la volonté de Dieu, évitant le mal et recherchant le bien; dans les choses qui semblent indifférentes, elle choisira celles qui seront plus conformes à la nature; elle acceptera le bien et le mal avec une égale reconnaissance, comme choses venant de

Dieu. Notre Congrégation doit unir la simplicité de la colombe à la prudence du serpent [1]. Elle pratiquera la douceur, par laquelle on obtient, ainsi qu'il est écrit [2], la possession de la terre; et l'humilité, parce qu'aux humbles sont accordées les faveurs célestes. Personne ne s'affligera donc du mépris des hommes; au lieu de s'en attrister, chacun saura se réjouir, lorsque ses imperfections seront manifestées; il aura soin de cacher le bien que Dieu fera par son ministère, et en rendra gloire à lui seul. Dans la Congrégation, chacun renoncera à sa propre volonté et à son propre jugement, à la satisfaction des sens, à l'amour excessif et déraisonnable pour les parents, à une certaine sympathie pour tel ou tel emploi, pour tel lieu, telles personnes, pour telle particularité d'habitude et de vêtement, dans la manière de prêcher, d'enseigner, de conseiller, et jusque dans les pratiques de piété. La Congrégation fera grand cas de tout acte de charité; elle aimera ses ennemis et priera pour eux, toujours disposée à leur faire le plus de bien possible: toutefois, en cela comme en toute autre chose, elle fera attention aux préceptes évangeliques dans lesquels est recommandée la simplicité, l'humilité, la douceur, la mortification, et le zèle pour le salut du prochain; ces vertus devront être, pour notre confrérie, comme les facultés de l'esprit qui animeront toutes ses actions; car c'est une pensée parfaitement vraie, que Jésus-Christ a renversé l'empire du démon et rétabli celui de Dieu, par le moyen de la pauvreté, de la chasteté et de l'obéissance.

III. C'est pourquoi notre Congrégation devra imiter la pauvreté de Celui qui n'avait pas même une pierre où reposer la tête. Elle aura tout en commun; aucun de ses membres ne disposera de ce qu'il a, comme de

[1] Estote prudentes sicut serpentes, et simplices sicut columbæ. *Math. X*, 16.
[2] *Math. V*, 4.

biens propres, sans connaître la volonté du supérieur. Les meubles seront pauvres; rien ne sera fermé à clef. Ils pratiqueront la pauvreté jusque dans leurs désirs; ils considèreront comme une dangereuse tentation, toute cupidité des biens et des dignités ecclésiastiques.

IV. Jésus-Christ aima tellement la chasteté, qu'il voulut naître d'une vierge; et il ne souffrit point qu'elle fût ternie par la moindre parole maligne. Cette vertu est d'autant plus nécessaire aux Missionnaires, que la spécialité de leurs devoirs peut les mettre plus facilement dans le cas d'y manquer. C'est pourquoi ils garderont leurs sens extérieurs aussi bien que leur sens intérieur; ils fuiront l'intempérance, l'oisiveté et les réunions trop faciles ou trop familières; en un mot, ils auront soin de ne se pas mettre dans le cas de manquer à cette vertu, ni même de donner aucune raison apparente de soupçon, quelque injuste qu'il soit; car souvent le soupçon causerait à leur ministère un dommage considérable et plus grave même que la fausse imputation de quelque faute que ce soit.

V. La vertu d'obéissance fut tenue en grand honneur par Jésus-Christ, qui la pratiqua jusqu'à la mort: ainsi les Missionnaires obéiront au Pape, aux évêques, à leurs supérieurs; ils ne demanderont rien; ils recevront tout ce qu'on leur donnera, et ils n'entreprendront aucune charge, aucun travail ni aucune étude, sans en avoir obtenu la permission; ils seront entre les mains de leurs supérieurs, comme la lime dans les mains de l'ouvrier.

VI. A ceux à qui il confiait quelque mission, Jésus-Christ recommandait surtout de prendre soin des infirmes et plus spécialement des infirmes pauvres. La Congrégation fera une grande attention à ce précepte charitable, considérant chaque infirme non comme un homme, mais comme Jésus-Christ lui-même. D'un autre côté, le malade

devra se conduire de telle sorte, que son lit de douleur se change en une chaire d'où l'on apprenne les vertus chrétiennes, et plus spécialement celle de la patience; pour cela, il conformera sa volonté à celle du Seigneur, et se montrera obéissant aux médecins de l'âme et à ceux du corps.

VII. En outre, les Missionnaires rendront tous leurs actes conformes à cette modestie chrétienne, que S'-Paul a tant recommandée [1], et qu'il regarde comme une vertu si précieuse et si belle. Ils la pratiqueront devant Dieu comme devant les hommes, à l'église comme à table, dans la prière commune ou solitaire, aussi bien que dans les assemblées publiques, et même dans leurs rapports entre eux: cette vertu se manifestera dans leur langage, dans leurs mœurs, dans leurs meubles, et dans tout ce qui leur appartient.

VIII. Les Missionnaires doivent observer les maximes que Jesus-Christ enseigna à ses disciples; ils vivront entre eux comme de vrais amis, sans sympathies ou aversions particulières; ils rendront honneur à tous ceux qui leur sont supérieurs en dignité; ils s'arrêteront volontiers entre eux à parler des choses du ciel, dans des entretiens de piété, et en ce qui a rapport à leur état: ils agiront toujours avec modestie, mais aussi avec une certaine gaîté, jointe à un certain degré d'abandon et de discrétion: ils s'abstiendront de toute contestation, de toute dispute, et de tout ce qui sentirait la critique, la censure et la médisance: ils ne se préoccuperont pas de l'administration de cette maison ou de l'Etat, et ils ne s'immisceront jamais dans les discordes civiles, ni dans les guerres entre les princes chrétiens. De même que l'homme s'exerce, par le moyen du silence, à bien manier

[1] Modestia vestra nota sit omnibus hominibus. *Philipp., IV.* 5.

la parole, de même les Missionnaires auront soin d'employer ce moyen, toutes les fois qu'il leur sera permis de satisfaire ainsi aux principes qui doivent régler leur conduite.

IX. En outre, ils auront soin de suivre les préceptes que Jésus-Christ donna à ses disciples, sur la manière de se conduire dans la société et avec les scribes et les pharisiens, avec les magistrats et les princes, etc. « Lumière du monde, » ils ne doivent rien perdre de leur pureté dans leurs fréquents rapports avec le siècle, comme celle du soleil ne perd rien de son éclat, même en traversant des matières impures. « Serviteurs de Dieu, » les prêtres de la Mission ne s'ingèreront pas dans les procès, dans les affaires, ni dans aucun souci du siècle, ni même dans les œuvres de piété, s'ils n'en ont obtenu la permission du supérieur. Ils ne pourront non plus, sans permission, introduire personne dans la maison, ni nouer aucune espèce de rapports, ni faire connaître nos règles ou notre genre de vie. Les prêtres de la Mission ne prendront point çà et là de nourriture ni de boisson; mais si les circonstances les y obligent, ils auront soin, en rentrant, d'en avertir leur superieur.

X. Jésus-Christ et ses disciples eurent des jours plus spécialement consacrés à la pieté, dans lesquels ils se rendaient au temple, vaquaient à l'oraison et se retiraient dans la solitude: de même notre Congrégation doit avoir ses exercices spirituels. Selon que le prescrit sa Bulle d'institution, elle s'etudiera à honorer particulièrement les mystères ineffables de la Trinité et de l'Incarnation, au moyen des prières et des bonnes œuvres quotidiennes, et d'actes fréquents de foi et de charité, comme aussi en en propageant la connaissance et le culte, par le bon usage de la sainte Eucharistie, qui les réunit tous; enfin par la dévotion envers Marie, qui est la mère du Verbe

incarné. De plus, chaque jour le Missionnaire, après une heure d'oraison mentale, célèbrera le Saint Sacrifice ou y assistera. Il ne manquera jamais de lire quelque bon livre ou le Nouveau-Testament. Non contents de cette lecture, les Pères de la Mission ne se priveront pas de celle qu'on a coutume de faire à l'heure destinée au repas; ils ne manqueront pas à l'examen quotidien de leur conscience, par lequel seul on arrive à se connaître soi-même. Ils réciteront l'office divin en commun, fréquenteront la confession sacramentelle, assisteront aux conférences de chaque semaine, et ne manqueront pas à la prière devant le Saint Sacrement. Ils prieront à genoux en sortant de leur chambre, comme en y rentrant: enfin, il y aura direction spirituelle et examen de conscience tous les trois mois, mortification le vendredi et certains autres jours de l'année, retraite et examen annuels. Voilà les pratiques de piété prescrites à la Congrégation et aux prêtres séculiers qu'elle entend former, et à l'imitation desquels elle doit offrir un modèle.

XI. Aux Apôtres et aux premiers disciples fut prescrite la manière de cultiver le champ confié à leurs soins: non-seulement Jésus-Christ leur donna des règles pour propager sa divine parole, mais encore il leur enseigna [1] comment ils devaient prêcher, prendre leur nourriture, se comporter soit en voyage, soit envers ceux qui n'auraient pas voulu les accueillir. D'après cet exemple, notre Congrégation observera les règles suivantes: les missions seront l'œuvre qu'elle considèrera comme la principale et la plus importante, et à laquelle l'oblige son nom même, qui lui a été imposé par une permission spéciale de la Providence, et par la voix unanime des peuples; elle ne les négligera jamais, pour leur préférer

[1] *Luc. X.*

Digitized by Google

des œuvres même plus excellentes, comme le service du clergé, bien qu'elle soit également obligée à ce devoir. Relativement à ces missions, je résume la règle en ceci : ordre du supérieur, approbation de l'évêque, bon plaisir du curé, fonctions gratuites, refus de toute récompense et de toute aumône, excepté le logement; beaucoup de discrétion et de grandes précautions, s'il arrive que l'on soit consulté sur quoi que ce soit; toute direction de monastères interdite, sans le consentement exprès du supérieur, et cela, même en ce qui regarde les Filles et les Dames de la Charité. Voilà, en abrégé, toute la loi.

XII. Jésus-Christ a commencé par agir et enseigner, mais il a fait aussi bien d'autres choses. Aussi, pour suivre en tout ce divin modèle, notre compagnie emploiera tous les moyens propres à accomplir les devoirs dont il a été parlé. Dans toutes ses fatigues, dans celles même qui paraîtront les plus méritoires, elle n'aura que l'intention pure de plaire à Dieu, et non aux hommes; elle ne cherchera pas même à se contenter elle-même. Elle s'appliquera à éviter toute complaisance humaine, rapportant à Dieu la gloire, comme aussi chaque mouvement de dépit de l'amour-propre atteint par les humiliations. La simplicité, vertu principale des Missionnaires, doit se manifester surtout dans les discours adressés au peuple et aux ecclésiastiques. Le Missionnaire ne fera pas grand cas des opinions nouvelles ou particulières à un individu; il ne se laissera point surprendre par la curiosité, dans la direction de ses études; il n'éprouvera ni ambition ni orgueil, et il chassera loin de son cœur tout sentiment d'envie relativement au crédit et à la réputation que pourront acquérir d'autres congrégations. Loin de là, il désirera, comme Moïse, que chacun soit prophète; il se réjouira de voir Jésus-Christ annoncé

aux nations, sans regarder quels sont ceux qui l'annoncent. Assurément on doit aimer de tout son cœur et de toute son âme sa propre Congrégation, comme l'enfant et la femme préfèrent leur mère, encore qu'elle soit moins belle et moins riche que les autres; toutefois les membres de notre compagnie la regarderont comme la plus misérable et la dernière entre toutes les autres; ils désireront que, au lieu de croître en réputation parmi les hommes, elle se conserve dans l'humilité et l'obscurité, afin qu'elle soit comme le grain de sénevé, qui ne peut croître ni porter son fruit, s'il n'est déposé et caché sous le sillons des champs. Chacun s'appliquera donc, dans ses œuvres, à éviter également trop de lâcheté et de lenteur, comme un zèle exagéré et une sollicitude excessive; toutes choses qui sont des défauts, bien qu'opposées entre elles. Chacun professera beaucoup de respect et d'amour pour les règles et les constitutions de la compagnie, même pour celles qui paraissent moins importantes; et pour qu'elles restent mieux gravées dans sa mémoire, chacun en conservera avec lui un exemplaire, qu'il relira et méditera au moins tous les trois mois. S'il arrive qu'il ait été peu fidèle à ces Constitutions, il en demandera pardon à Dieu, et fera pénitence, au gré du supérieur. S'il les a exécutées fidèlement, alors, selon la parole de Jésus-Christ, qu'il se dise en lui-même: « Je suis un serviteur inutile; je n'ai fait que ce que je devais faire, et encore n'ai-je pu le faire sans le secours de Dieu. »

CHAPITRE II

De quelques Missions étrangères.

La pensée n'est grande, que parce que de cette source dérive l'idée divine qui brille dans les esprits et élève toutes les créatures jusqu'à Dieu. De même que chaque partie de l'univers croît en beauté et acquiert d'autant plus de prix, qu'elle représente mieux le plan de l'esprit créateur; de même les œuvres de l'homme acquièrent plus de beauté et de grandeur, à mesure qu'elles manifestent son action aux intelligences créées, et qu'elles élèvent les esprits à la contemplation des oracles éternels, dont la vérité illumine les peuples et les nations. Tous les êtres doués d'intelligence et d'amour, aiment et prient.

Dans les myriades de mondes passés et futurs, quels qu'en soient les habitants, ils devront également s'élever à Dieu par l'amour et la prière. Ils l'aimeront en le connaissant; et, instruits de ses miséricordes infinies, ils élèveront leurs sentiments par la prière. Dans notre planète, l'homme doué de raison peut seul connaître et aimer. Mais comment connaître, aimer et prier le Créateur? Dieu lui-même nous l'a enseigné; d'où la perpé-

tuelle nécessité de l'apostolat. L'amour immense que Vincent portait au Créateur et à la créature, lui faisait éprouver un ardent désir de voir briller à toutes les intelligences la lumière de la vérité. Toute action, toute entreprise du Christianisme est grande; mais en vérité, celle de la Mission est plus sublime que toutes les autres. Oh! quel type offrent à l'imagination du poëte chrétien, la simplicité, la grandeur, l'humilité, la dignité du Missionnaire! Quelle pauvreté, et cependant quelle sainte audace dans cette âme! Quelle poésie vierge, primitive, facile, spontanée, suave, qui ravit et enchante! Ces saints personnages de tous les temps, de tous les lieux, de tous les pays, reproduisent l'image de ce type idéal de sainteté qui est Jésus-Christ; dans le temps et l'espace, ils manifestent, bien que d'une manière limitée, sa grandeur, éternelle et infinie comme celle de son Père. Les moments où l'homme est choisi de la Providence pour former au bien la société humaine, sont déterminés par les décrets éternels: or, il est certain que notre Saint apparut à l'un de ces moments.

Pour moi qui, en écrivant sa vie et ses actions merveilleuses, ai mis de côté la légende historique, pour raconter les principaux faits, en les rattachant à l'époque et à la société au milieu desquelles il opéra des choses qui excitèrent l'étonnement de son siècle, j'ai essayé de plus de ne point séparer le fait religieux de l'œuvre civile; car le civisme, quand il est véritable, est une religion. Arrivé maintenant au terme des jours que Dieu voulut accorder à Vincent sur la terre, pour faire du bien à l'humanité, je dois raconter, quoique brièvement, comment, aux œuvres de charité surhumaine, aux faits religieux et politiques, à l'accroissement de la foi et de la pensée catholique dans la société tout entière, à l'apostolat dans les pays plus ou moins civilisés de l'Europe,

ce grand homme ajouta des Missions étrangères: il fallait que son action ne fît défaut à aucune partie du monde, que sa pensée suivît les traces de celle du Divin Maître, non pas restreinte à une époque ou à un peuple, mais cosmopolite, universelle; et voilà ce qui rendit son nom cher et vénéré dans les deux mondes.

Parmi les missions que j'ai appelées étrangères, à la suite des agiographes, les principales furent celles de Babylonie, de Perse, d'Amérique, de la Chine et de Madagascar. Nous nous contenterons de quelques traits, pour en donner au moins une idée.

Bien des fois Rome avait engagé Vincent à envoyer quelques uns de ses prêtres dans les Indes orientales et en Babylonie. Il s'y trouvait déjà un évêque, envoyé probablement par Urbain VIII. Mais après avoir fait beaucoup de bien, il avait été contraint de s'enfuir, victime de machinations obscures. Il vint en France demander l'appui de Richelieu; l'ayant trouvé mort, il résolut d'attendre une occasion propice pour retourner en Babylonie; il attendit en vain. Ce fut alors que Rome fit de nouvelles instances auprès du Fondateur de la Mission, qui écrivit en ces termes à Breton: « Pendant que je célebrais le divin sacrifice, une pensée m'est venue à l'esprit. La mission d'enseigner aux nations appartient tout entière au Pape; lui seul peut confier aux ecclesiastiques le soin d'aller dans toutes les parties de la terre, glorifier Dieu et porter le salut aux âmes; nous devons tous lui obéir. C'est pourquoi, quand j'eus fondé notre compagnie et que je l'eus offerte à Dieu, je pensai qu'elle devait se soumettre au moindre signe du Vicaire de Jésus-Christ . . . . Nous devons être devant le Pape, comme les serviteurs de l'Evangile devant leur maître, qui leur disait: Allez là, et ils y allaient; Venez ici, et ils venaient; Faites ceci, et ils faisaient ce qui leur était

ordonné [1]. » Mais la mort du Pape sembla suspendre un instant ce projet.

D'Horgny lui-même, alors supérieur de la Mission à Rome, objecta des difficultés que d'autres déclarèrent insurmontables. Tel n'était pas l'avis de Vincent, qui écrivit enfin au même D'Horgny: « Je désire beaucoup étendre l'Eglise dans les pays infidèles, parce que j'éprouve une certaine crainte qu'elle ne manque parmi nous, où le courant des idées et les nouveautés qui naissent chaque jour à l'improviste, donnent lieu à de graves inquiętudes .... Depuis cent ans, l'Eglise a perdu, à cause des nouvelles hérésies, une grande partie de l'Empire, ainsi que les royaumes de Suède, de Danemark, de Norwège, d'Ecosse, d'Angleterre, d'Irlande, de Bohème et de Hongrie. Il reste l'Italie, la France, l'Espagne et la Pologne; mais la France et la Pologne ont également souffert des nouveautés .... Or, savons-nous si Dieu ne voudra pas transporter cette Eglise au milieu des infidèles, qui, par leur innocence et par leurs mœurs, sont bien meilleurs que beaucoup de chrétiens? ... En tout cas, nous devons nous employer, pour que l'Eglise s'étende partout. Or, puisque dans le Pontife suprême réside la mission d'instruire les nations, dès qu'il ordonne à quelqu'un de partir, et qu'il lui en confère la charge, il faut lui obéir. » Les Missions de Babylonie et de Perse commencèrent sans retard. Sans doute, à l'époque du saint Fondateur, leur œuvre fut quelque peu restreinte; mais elle recommença plus tard avec une nouvelle vigueur, et fut le principe des grandes Missions du Levant, qui se continuent encore aujourd'hui en son nom, et qui renouvellent les merveilles du temps où Vincent de Paul leur communiqua l'esprit et la vie.

[1] Lettre du 1 juin 1640.

L'île de Madagascar, la Cerna de Pline, située dans la mer des Indes, fut connue des Arabes, des Chinois et des Perses, puis visitée par les Européens au treizième siècle, et désignée sous ce nom par Marc Polus. C'est une des plus grandes îles de l'Océan Indien; le climat en est varié, le sol très-fertile, et elle est riche en toutes sortes de fruits et de vignobles. La religion de ses habitants a quelques rapports avec le fétichisme; cependant, dans quelques unes des vallées répandues dans cette île, on trouve certaines tribus au milieu desquelles se sont conservées quelques idées évidemment tirées des traditions bibliques, quoique mêlées à des fables fort étranges. La polygamie y est en usage; l'infanticide y est permis. Les femmes se vêtent fort décemment; les hommes restent presque nus; la dépravation des mœurs n'y connaît ni frein ni mesure.

Lorsque s'établit, sous Richelieu, la Compagnie des Indes, les Français fixèrent leur séjour sur la côte orientale de l'île, et les chefs de cette expédition, préoccupés sans doute des intérêts matériels, mais aussi des intérêts religieux, se prêtèrent volontiers à ce que Charles Nacquart, secondant la pensée de Vincent, passât dans ces régions sur un vaisseau de leur compagnie. Vincent lui donna ensuite pour compagnon Nicolas Condrée: les deux braves missionnaires se mirent en route: dans une lettre, Vincent leur conseillait, avant tout, d'imiter S'-François Xavier, le grand apôtre des Indes. Le bon Condrée mourut peu après, et Nacquart demeura seul dans cette Mission.

Dès qu'il apprit la mort du premier, Vincent songea à envoyer de nouveaux Missionnaires, et il désigna Mounié et Bourdoise; mais ceux-ci ne partirent que quelques années après, parce qu'il y avait, dans la Compagnie des Indes, de grandes rivalités de commerce: lorsqu'ils

arrivèrent à leur poste, Nacquart venait également de mourir. En parlant de lui et de Condrée, dans les conférences de S'-Lazare, Vincent prononça des paroles pleines de résignation et d'espérance.

Aussitôt que les nouveaux Missionnaires se furent mis à l'œuvre, ils se virent entourés des nègres qui avaient été baptisés par leurs prédécesseurs, et beaucoup d'autres furent bientôt éclairés par la lumière de l'Evangile. Mais peu après la guerre éclata entre les habitants des différentes parties de l'île, et la colonie française, commandée par Flacourt, dépérissait sous les coups des Malgaches, qui l'inquiétaient de toutes parts, et qui avaient coutume de dire que les Français n'étaient pas des hommes, mais des lions. La Compagnie du Levant finit avec Richelieu; mais Vincent ne se découragea point, et envoya d'autres Missionnaires avec La Meilleraye. Arrivés dans le pays, ils se mirent aussitôt à l'œuvre, baptisèrent une tribu presque entière, et se firent chérir de ces peuplades sauvages. Toutefois si les Malgaches s'accommodaient au culte catholique, ils abandonnaient peu ou point les rites superstitieux et les fables avec lesquels ils avaient été élevés. La Meilleraye eut ensuite à guerroyer ailleurs (sur la mer Rouge); et à son retour dans l'île, il ne trouva que des tombeaux: la peste avait enlevé presque tous les Français. Parmi les Missionnaires, Bourdoise seul survécut: écrivant à Vincent, il fut obligé de dire, malgré son humilité: « Si je viens à manquer, que déviendra cette pauvre Eglise naissante? Dieu, qui m'inspire ces craintes, m'excite aussi à vous faire savoir que tant d'âmes se tournent vers vous, implorant la nourriture de l'âme et la lumière de l'esprit [1]. » Le bon Bourdoise craignait que les désastres continuels de

[1] Dans l'une de ses dernières lettres à Vincent.

la Mission de Madagascar ne détournassent Vincent d'y envoyer de nouveaux prêtres.

Mais plein de confiance en Dieu, au moment même où il semblait le plus appesantir sa main sur lui et sur ses disciples, Vincent écrivait à Bourdoise: « L'Eglise a été fondée sur la mort de Jésus-Christ, et établie par le sang et la mort des Apôtres, de tant de Papes, d'évêques et de martyrs; les persécutions l'ont toujours rendue plus grande et plus belle. Dieu a coutume d'éprouver ses plus fidèles serviteurs, lorsqu'il a quelque dessein sur eux .... En tout cas, un certain nombre de ces insulaires ont été déjà baptisés; et par raison de charité, nous ne devons pas abandonner ce peuple. » A Paris, il s'exprimait ainsi, dans une conférence: « Une armée méritera-t-elle des éloges, si elle recule, parce qu'un grand nombre de soldats sont morts dans la bataille? Les Missionnaires doivent-ils abandonner Madagascar, parce que quelques uns des leurs y ont perdu la vie? »

En effet de nouveaux Missionnaires partirent peu après pour cette île: le maréchal de La Meilleraye avait engagé une lutte avec la Compagnie d'Orient, qui ne renonçait pas à ses droits, bien que le maréchal fit valoir les siens par la force des armes. Celui-ci suscita également une querelle à Vincent de Paul, sous le prétexte que quelques Missionnaires venaient sur les vaisseaux de la Compagnie d'Orient, tandis qu'il voulait qu'ils fissent la traversée exclusivement sur ceux destinés aux soldats; comme on dirait aujourd'hui, il prétendait à une espèce de monopole. Le dépit de cet homme alla si loin, qu'il se déclara l'ennemi des disciples de Vincent, et appela un autre ordre [1] pour remplir leurs fonctions. Toutefois il changea d'avis peu après, et redemanda les Mis-

[1] Les Capucins, je crois.

Digitized by Google

sionnaires que Vincent n'eut garde de refuser. Le bien est bien en lui-même; c'est pourquoi Vincent ne s'abstenait pas de le faire, qu'il en fût prié par celui-ci ou par celui-là. Quiconque pense autrement, peut bien servir un parti politique, mais il n'atteindra pas à l'idéal de Jésus-Christ. Vincent était à la fin de sa carrière, lorsque, outre de grosses sommes d'argent, il envoya à Madagascar de nouveaux Missionnaires, dont le voyage tient de l'antique légende: il parut en effet béni de cette Vierge qui est l'étoile de la mer: mais quand le touchant récit de ces faits miraculeux parvint en France, le saint prêtre n'était plus sur la terre.

Bourdoise mourut peu après. La Meilleraye était parvenu à ruiner la Compagnie d'Orient, et peu d'années après, Louis XIV envoya dans les Indes un vaisseau de la nouvelle compagnie, pour s'emparer de l'île. Cette politique sembla un instant devoir favoriser les Missionnaires: mais les luttes engagées entre les nouveaux et les anciens chefs de ces colonies, ainsi que l'avarice de la nouvelle compagnie, firent que les Missionnaires se virent bientôt refuser jusqu'au pain par ces mêmes Européens, qui les avaient naguère transportés sur leurs propres vaisseaux. La situation de Madagascar empirait chaque jour: les Missionnaires moururent; les indigènes, aigris contre une domination étrangère et tyrannique, traitèrent en ennemi tout européen, et en particulier tous les Français.

Ces missions furent le principe de toutes les grandes missions modernes. De même que l'homme parvenu à l'âge mûr se reporte volontiers aux souvenirs de sa jeunesse, de même l'historien de Vincent de Paul aime à rappeler ces Missions étrangères, qui, fondées par le saint homme, ont acquis, de nos jours, un immense développement. Qui n'éprouverait un sentiment de recon-

naissance envers l'illustre Saint du dix-septième siècle, en songeant aux Missions, telles qu'elles existent aujourd'hui en Abyssinie, en Perse, dans le Levant, en Chine, au Mexique, à Cuba, aux Etats-Unis, au Brésil, à la Plata, au Chili et au Pérou?

Assurément l'idée catholique brillera un jour dans tous les esprits; la religion de Jésus-Christ sera la religion de tous les peuples: par elle, la division de Babel sera réparée, et alors, les croyances, les lois, la pensée, reviendront à leur unité primitive. Aucune religion, en dehors du catholicisme, ne peut devenir universelle; et la religion qui ne peut être universelle, n'est pas vraie, précisément parce que l'universalité est le caractère de la vérité. L'Eglise catholique, seule héritière de la vérité et de la tradition apostolique, a pórté partout son Evangile; la parole de ses Missionnaires est et sera entendue partout; non-seulement les superbes métropoles, mais encore toutes les terres inhospitalières et barbares, sont arrosées du sang de ses martyrs; à elle seule furent données les prémices de la charité. L'Eglise a eu le privilége d'unir la charité au martyre. On a dit que ce privilége ne lui fut conféré qu'à son origine; mais la vérité est que sa force, au lieu de s'épuiser, n'a fait que se développer, et croît encore à l'infini, avec les siècles: et voilà pourquoi l'avenir lui appartient, parce que, lumière du monde, le Christianisme donne la raison de toute chose, qu'il pénètre et anime les intelligences. Rapprochés par la vapeur, et employant le langage des télégraphes, les peuples cesseront de se haïr et de se mépriser réciproquement. Les conquêtes opérées au moyen des armes brutales et sanglantes feront place aux pacifiques conquêtes de la charité et de l'amour. Ce n'est pas à dire pour cela que la guerre disparaîtra entièrement, mais elle diminuera petit à petit, avec les restes de la barbarie.

Digitized by Google

Du reste, je parlerai un langage agréable à un siècle, qui emploie toutes les forces de l'intelligence à multiplier les jouissances et à développer les intérêts matériels.

Si les sciences physiques ne sont point nées d'hier, cependant naguère encore elles étaient à leur berceau. L'agriculture n'est pas encore véritablement une science. L'homme ne connait pas encore toutes les ressources de la nature. Néanmoins la fleur de la zone plus chaude s'accommode aux climats plus tempérés, et dans les landes insalubres et mortelles, on voit s'élever d'abord quelques pauvres chaumières, puis, les plus riches maisons. Le travail des machines creuse les canaux, et offre aux rapides navires une voie facile et sûre, là où il n'y en avait aucune, peu de temps auparavant. Le désert s'ouvre ou se resserre; au milieu du plus vaste, se placent des oasis et des stations : c'est peu de chose aujourd'hui, mais que sera-ce plus tard? Là où croissaient les épines et les ronces, s'agite aujourd'hui la blonde moisson, ou mûrit le raisin, parmi les pampres verts et pleins de fraîcheur: et tandis que l'astronome, l'œil armé du télescope, assiste au spectacle des sphères célestes, l'observateur assis sur la terre, non loin du rivage, découvre le rapide navire qui transporte d'un bord à l'autre de riches marchandises, en même temps que des hommes différents d'idées et de patrie.

Le Prophète a dit, au nom du Seigneur: « Je donnerai dans la solitude le cèdre et l'aubépine, le myrte et l'olivier. » Et ce n'est pas une métaphore qui ne s'applique qu'à un sens spirituel. Le même Prophète continue: « afin que tout homme voie et sache, considère et connaisse que la main du Seigneur a manifesté ces merveilles, et que le Saint d'Israël en est l'auteur [1]. » Ce

[1] *Isaïe XLI*, 19 et 20.

Saint d'Israël est le Christ, dont le prophète a dit que par lui seront renouvelées toutes choses [1]. S'ils méditent toutes ces choses et tous ces prodiges, les hommes devront, tôt ou tard, demeurer convaincus que le Christianisme est devenu le maître de la terre et de ses habitants: de la terre, parce que, dans l'ordre de la création, elle a, elle aussi, un progrès, qu'on pourrait appeler civilisation terrestre; de l'humanité, dont le progrès consiste dans l'élévation des esprits et des affections, jusqu'aux choses divines et célestes. Les peuples qui se rapprochent le plus de cette civilisation, sont ceux qui, éclairés par la foi, accordent l'hommage de leur croyance et de leur culte aux enseignements catholiques, seule expression véritable des dogmes chrétiens.

Si la parole biblique, comme celle de Jésus-Christ, rappelle aux hommes que les tribulations les accompagneront jusqu'à la fin, que le juste sera éprouvé dans la douleur, que l'état social ne sera jamais parfait, que nous aurons toujours des pauvres et des malheureux, à qui la charité devra ses soins; elle rappelle aussi à l'homme qu'il n'a point une demeure fixe sur la terre, mais que sa maison est là-haut, dans les cieux [2], où toutes les promesses, toutes les espérances, toutes les affections seront consommées et satisfaites.

Le siècle qui ne vise qu'au progrès matériel, n'est pas le siècle de Jésus- Christ; mais le Christ peut changer ce faux progrès en un progrès véritable: cela n'est pas au pouvoir des hommes; mais du milieu de la cendre et de la pourriture, Dieu ne sait-il point réveiller la vie et ressusciter les saints?

Un jour viendra, où les hommes de toute langue, de

[1] Et renovabis faciem terræ. *Ps.* 103. 31.

[2] Non enim habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus. *Hebr. XIII*, 14.

toute nation, de toute race, de toutes les parties du globe, trouveront de nouvelles preuves, peut-être inimaginées jusqu'ici, de la vérité de la foi et de la divinité du Sauveur. Alors il semblera impossible que l'esprit humain ait été l'esclave d'erreurs incapables même de séduire un enfant. Ces jours, les Missions catholiques les ont préparés et les préparent encore; ces jours, Vincent de Paul les a annoncés et les annonce encore, d'abord par sa parole et par ses œuvres, puis par la puissance et l'efficacité des institutions cosmopolites, dont il fut le magnanime fondateur, et maintenant, par un souffle de vie sanctifiante, qu'il envoie du ciel sur la terre et sur les hommes d'un cœur droit et d'une foi vive.

CHAPITRE III

Mort de S[t]-Vincent. — Ses funérailles. — Portrait du Saint. — Election d'Alméras.

Voici que nous approchons du terme de cette vie si sainte, si pure, si bénie de Dieu.

Quoique arrivé à un âge que l'on appelle avec raison vieillesse, Vincent n'avait cependant rien changé à ses habitudes, soit en ce qui touche à la piété, soit en ce qui concerne le zèle pour les œuvres de charité, pour la sanctification du prochain, pour le bien des peuples et pour le développement de son institut. Il souffrait depuis longtemps; souvent la fièvre le prenait, sans toutefois qu'il y fît jamais la moindre attention; et les infirmités corporelles qu'il avait contractées dans son esclavage à Tunis et qui s'étaient manifestées plus encore à l'époque où il vivait avec les seigneurs de Gondi, ces infirmités ne l'avaient jamais abandonné. Sans rien changer à son genre de vie, il se levait chaque jour à quatre heures du matin: puis, selon sa coutume, il faisait la prière en commun avec ses disciples, après quoi, il vaquait aux affaires, avec la plus grande activité possible. La fièvre autrefois, le tourmentait deux ou trois jours, et lui donnait ensuite un peu de répit; mais maintenant, elle semblait ne plus vouloir l'abandonner un instant:

la vivacité et la promptitude de son esprit, cédaient évidemment à l'affaiblissement de son corps. La vie n'était plus qu'une souffrance continuelle; il fut donc réduit à ne presque plus sortir de sa chambre, d'où il gouvernait cependant, avec une merveilleuse habileté, et sa compagnie et ses différentes institutions. Depuis qu'il ne pouvait plus descendre à l'église de St-Lazare, il célébrait le divin sacrifice dans une chapelle peu éloignée de sa chambre, située à l'intérieur de la maison, et destinée aux malades. Mais au commencement de 1660, l'enflure de ses jambes ayant augmenté considérablement, il n'eut plus même la force de monter à l'autel, et il dut se contenter d'assister à la messe, ce qu'il faisait chaque jour. Quelqu'un lui conseilla d'ériger un autel dans sa chambre; mais il n'accueillit pas cette pieuse proposition, pensant que cela avait un certain air de grandeur; et nous savons combien il en était éloigné, et par tempérament et par le sentiment de l'humilité.

A cette époque, notre Saint eut à pleurer la mort de deux personnes qui lui étaient très-chères, et qui avaient été les vaillants appuis de ses œuvres. Antoine Portail, son plus ancien et son plus cher compagnon, qui travaillait avec lui depuis au moins cinquante ans, vint à mourir. Il était secrétaire et premier assistant de la Congrégation, et l'esprit de Vincent vivait tellement en lui, que celui-ci avait confié à ses soins et à sa direction l'institut que peut-être il chérissait le plus, celui des Filles de la Charité, si toutefois le cœur de Vincent était capable de préférer une institution à l'autre, dès qu'elles tendaient à l'amour de Dieu et de la créature, de quelque manière et sous quelque forme que ce fût. Voici ce que le Saint écrivait, au sujet d'Antoine Portail: « Il a plu à Dieu de nous enlever le bon Portail. Il est mort le quatorze de ce mois, qui était le neuvième

de sa maladie . . . . Cet homme avait reçu de la nature un esprit prompt et vigoureux, une parole facile et très-libre. La pensée de la mort lui causa d'abord un certain effroi ; mais dès qu'il la sut proche, il alla au-devant d'elle, avec beaucoup de tranquillité et de résignation. Je l'ai visité plusieurs fois ; il me disait toujours qu'il avait entièrement chassé cette crainte qui l'avait tant dominé par le passé. Il est mort comme il a vécu, c'est-à-dire en faisant un bon usage des souffrances, en pratiquant toutes les vertus, et en conservant toujours aussi ardent son désir d'accomplir la volonté de Dieu. Il fut l'un des premiers à venir en aide à l'œuvre des Missions, et il a beaucoup fait en faveur de la Compagnie. C'est pourquoi nous aurions grand sujet de déplorer la mort d'un si grand homme, si nous ne savions que Dieu dispose de tout pour le mieux, et que souvent même il fait tourner nos pertes à notre profit. Peut-être Antoine (j'en ai la ferme confiance) nous sera plus utile dans le ciel que sur la terre [1]. » Voilà ce qu'il écrivait au P. Get, supérieur de la maison de la Mission, à Marseille. Il écrivait à peu près dans les mêmes termes à un autre missionnaire, et il ajoutait : « Lorsque monsieur Portail était sur le point de quitter cette vie, mademoiselle Legras se trouvait, elle aussi, en grand danger ; quelques personnes pensaient même que sa mort précèderait celle de Portail. Toutefois cette pieuse femme vit encore ; Dieu, sans doute, a voulu nous épargner la douleur de deux pertes si cruelles en même temps. »

Mais mademoiselle Legras ne survécut pas longtemps à Portail. Cette dame si pieuse était souffrante depuis vingt ans déjà. Dans une lettre à Vincent, treize ans environ avant cette époque, qui devait marquer la fin de la vie du saint prêtre, Blatiron lui avait dit :

[1] Lettre du 28 février 1660.

« Mademoiselle Legras semble sortir du tombeau, tant son visage est pâle, et tant sont diminuées les forces de son corps. » Tant qu'avait duré sa maladie, et surtout lorsqu'elle sentit sa fin prochaine, elle avait manifesté le désir que Vincent de Paul lui procurât les suprêmes consolations, aux derniers moments de sa vie. Pieux désir, qui avait été aussi très-ardent en madame de Gondi, plus heureuse, en cela, que la fondatrice des Sœurs de Charité. Bien qu'elle vît rarement Vincent, et seulement lorsqu'il semblait y avoir nécessité, néanmoins mademoiselle Legras espérait qu'il viendrait la consoler aux derniers instants de sa vie, et elle l'en pria encore, trois jours avant de mourir: n'ayant pu l'obtenir, elle demanda qu'il lui accordât au moins la consolation de lire quelques mots écrits de sa main. Vincent lui envoya un de ses prêtres, pour lui dire de vive voix ces paroles, qui étaient une espérance et un adieu: « Mademoiselle, vous faites le voyage avant moi; mais j'espère vous revoir bientôt dans le ciel. » Peu de jours après, cette femme pieuse et magnanime, la première des filles de la Charité, s'envolait vers Dieu, principe et fin de la charité. La mort de mademoiselle Legras, quoique prévue, fut extrêmement pénible à Vincent; toutefois le saint vieillard supporta ce chagrin avec la résignation exemplaire avec laquelle il savait se soumettre en tout à la volonté divine. Il donna avis de cette perte à toutes les maisons de la Mission, et il ajouta: « Je recommande la pieuse défunte à vos prières, quoique je la croie déjà en possession de la gloire réservée à ceux qui auront servi Dieu et les pauvres, comme l'a toujours pratiqué cette sainte femme. »

Quatre mois s'écoulèrent après sa mort: bien qu'il sentît le mal s'aggraver chaque jour, Vincent se crut néanmoins assez fort pour réunir en conférence les bon-

nes filles de la Charité, tant pour les maintenir toujours dans le même esprit, que pour les consoler en quelque sorte d'un malheur dont le chagrin ne diminuait pas, malgré le cours du temps. Cette assemblée fut fort triste. Vincent interrogeait tantôt l'une, tantôt l'autre des pieuses Sœurs, et il ne recevait d'autre réponse que des larmes: celles qui savaient le mieux surmonter leur émotion naturelle, rappelaient les vertus, la sagessê, les œuvres de mademoiselle Legras; Vincent indiquait ses préceptes et ses exemples. Marguerite de Chétif fut nommée pour remplacer la pieuse défunte. Marguerite était bonne, très-active et d'un esprit peu commun: elle avait un cœur plein d'ardeur et de charité: cependant quelques années auparavant, il avait paru un instant qu'elle trouvait pénible cette vie toute d'humilité et de sacrifice: mais Vincent avait pu raviver dans cette âme le désir et la foi de ses premiers sentiments, de ses premières vertus.

Dans cette conférence, Vincent, aidé de la grâce divine, put se montrer plus fort et plus vigoureux que ne le permettait son état de souffrance; mais il en ressentit ensuite les conséquences; car la grande et pénible émotion de ce jour affaiblit encore ses forces déjà si faibles auparavant. Il tomba dans une plus grande prostration, lorsqu'il apprit la mort de Louis de Rochechouart de Chandenier, abbé d'Ourmis. Celui-ci, après avoir, par humilité, refusé la mitre épiscopale, avait encore renoncé à beaucoup de bénéfices et de prébendes, ne se réservant que les revenus de l'abbaye d'Ourmis, dont il distribuait même la plus grande partie aux pauvres. Il avait rendu de grands services à la Mission, et, en plusieurs circonstances, il avait beaucoup travaillé à son accroissement. Il tomba malade à Rome, où Alexandre VII l'avait comblé de faveurs: il y conçut le désir de se faire Missionnaire; Edmond Jolly, supérieur de la maison de *Monte*

Citorio, lui avait fait espérer qu'il le recevrait dans la Congrégation, et Vincent de Paul devait l'accueillir à Paris comme fils et comme frère. Il se rendit à Albano où le calme et l'air pur de la colline ranimèrent un peu ses forces: il quitta donc l'Italie pour retourner à Paris; mais parvenu à Chambéry, il rendit son âme à Dieu, après avoir demandé de nouveau et obtenu l'habit de Missionnaire. Vincent jugea cette mort funeste à la Congrégation. L'estime, je dirais presque la vénération de Vincent pour le pieux abbé, était telle, que, écrivant à son sujet après sa mort, et rappelant qu'il avait revêtu l'habit de Missionnaire aux derniers instants de sa vie, il s'exprimait en ces termes: « Notre maison du ciel a obtenu la faveur de le posséder comme missionnaire; notre maison de la terre a seulement mérité d'hériter de l'exemple de sa vie et de ses vertus. » Une autre fois, il disait: « Nous devons recommencer souvent à méditer sur les vertus de Notre Seigneur, vertus qu'il a exercées lui-même dans son serviteur .... Tout ce que Dieu fait est bien fait: si nous cessions d'y croire, nous ne pourrions trouver de consolation à une si grande douleur. » Vincent fut encore menacé d'un autre chagrin, qui aurait surpassé tous les autres.

René d'Alméras se trouvait alors à Richelieu: il y avait été envoyé pour saluer le roi, qui devait passer par là, en revenant de St-Jean-de-Luz, où s'étaient célébrées les noces de Louis avec l'infante Marie-Thérèse. La chaleur excessive de l'été et la fatigue du voyage affaiblirent le missionnaire au point qu'il tomba malade, et fut obligé de s'arrêter quelque temps à Tours, où l'accueillirent affectueusement les Pères de l'Oratoire. Vincent désirait ardemment de le revoir, et il s'accusait lui-même du mal survenu à Alméras, puisque c'était d'après sa volonté que le bon René était allé au-devant

Digitized by Google

des royaux époux. « Je ne sais comment vous exprimer mes regrets, écrivait le Saint à son confrère; mais que la volonté de Dieu se fasse, qu'elle s'accomplisse toujours. Assurément si j'avais eu le moindre soupçon que, en vous rendant à Richelieu, vous seriez tombé malade, je vous aurais de bon cœur épargné cette fatigue. Votre éloignement est un dommage pour notre Congrégation. » Il lui écrivait plus tard: « Quand sera-ce que nous aurons la consolation de vous revoir parmi nous? Oh! avec quelle ardeur je le désire! Dieu nous fera cette grâce; je la lui demande, non pas pour mon avantage personnel, ... mais dans l'intérêt de la Compagnie, qui a besoin de votre aide et de vos exemples. Je dis cela avec un sentiment de reconnaissance envers Dieu et envers vous, et je n'ajoute rien autre; car cela suffit au but que je me suis proposé, c'est-à-dire de vous exprimer que vous ferez une chose agréable à Dieu même, si vous vous appliquez à recouvrer la santé par les meilleurs moyens, et surtout avec le secours de Dieu. Certes, Notre Seigneur ne vous ôtera pas les forces de l'esprit et du corps, si nécessaires aux desseins qu'il a formés sur notre Congrégation, laquelle ayant été établie pour son service, vous a appelé à elle, avec la grâce d'en haut. » Vincent avait, au dedans de lui-même, décidé que Alméras lui succèderait; or, sentant approcher sa dernière heure, il craignait de ne point revoir cet homme, auquel il voulait peut-être donner quelques conseils suprêmes.

Cependant Vincent continuait à rassembler dans sa cellule quelques uns de ses disciples, et plus spécialement ceux qui remplissaient quelque charge: il avait coutume de s'entretenir avec eux, parlant tantôt des maximes éternelles, tantôt de l'amour de Dieu, tantôt de la charité envers les créatures; d'autres fois, il indi-

quait des règles grâce auxquelles la Compagnie, dans les conditions où elle se trouvait, pourrait non-seulement se maintenir dans son état actuel, mais encore s'élever à un plus haut degré de prospérité. De plus il réglait presque par lui-même les missions auxquelles il destinait ceux de ses prêtres qui lui paraissaient les plus aptes à la difficile carrière de l'orateur et de l'apôtre. Il s'appliquait encore à sa correspondance étendue et variée, qu'il dut cependant abandonner peu à peu entièrement. Dans les dernières années de sa vie, et dans celle-ci, qui devait être marquée par sa mort, il avait augmenté de beaucoup le temps qu'il avait coutume de consacrer à l'exercice de la prière et de la méditation. En outre, après avoir célébré le saint sacrifice, ou, lorsqu'il lui devint impossible de monter à l'autel, après avoir entendu la messe, il avait pris l'habitude de réciter chaque jour les prières des agonisants, ainsi que celles dont l'Eglise fait usage aux derniers moments du moribond, alors qu'elle recommande plus instamment au Seigneur l'âme voisine du terrible passage, et qu'elle l'encourage dans le combat qui lui assure la vie éternelle. Vincent avait pensé chaque jour à cet instant suprême, et il s'y était préparé depuis longtemps: lui-même nous en a laissé la preuve dans une page écrite vingt-cinq ans auparavant, et dans laquelle il disait: « Il y a trois jours, je fis une chute dangereuse; et cet accident m'a donné l'occasion de penser sérieusement à la mort. Grâce à Dieu, j'adore sa volonté divine, et je me repose en elle de grand cœur. En m'examinant sur ce qui pourrait me causer quelque peine, je ne vois que ceci: que je n'ai pas encore formulé nos règles [1]. » J'enregistre ici avec bonheur un

[1] Cette lettre doit être de l'an 1635 ou environ.

fait qui prouve comment il se préparait au dernier passage, qui est une peine pour les coupables, mais un bonheur et une récompense pour le juste.

L'un des prêtres de la Mission de St-Lazare, écrivant à un de ses confrères, lui disait: « L'état de Monsieur Vincent empire chaque jour, et, selon toutes les apparences, nous le perdrons bientôt. » Le prêtre, ne songeant pas à ce qu'il avait écrit, vint, selon la coutume, porter sa lettre à Vincent, afin qu'il la lût, avant de lui permettre de l'expédier. Tout autre, assurément, aurait jugé la chose peu sage et même imprudente: Vincent pensa, au contraire, que le bon Missionnaire avait voulu l'avertir par ce moyen. Il le remercia donc. Le digne prêtre, s'apercevant de son erreur, en fut très-fâché, et en éprouva une certaine agitation; mais le Saint le rassura bientôt, en lui disant: « Que craignez-vous? je croyais que votre pensée était de me donner un avertissement: en tout cas, je vous dirai que Dieu m'a fait la grâce d'en éviter tout motif, et je vous le dis, afin que vous ne soyez pas scandalisé, si vous ne me voyez faire aucune préparation extraordinaire à la mort. Il y a dix-huit ans que je ne prends point de repos, sans m'être auparavant disposé à mourir la nuit même. » Il y avait donc longtemps que cette heure était présente à sa pensée, et qu'il s'y tenait prêt.

Cependant la nouvelle de sa maladie se répandait de ville en ville, et toute la France en était douloureusement affectée. Lorsque le bruit s'en répandit en Italie et parvint au Vatican, Alexandre VII se hâta de dispenser, par un bref, le Fondateur de la Mission de la récitation des heures canoniales, tandis que les cardinaux Ludovisi, Durazzo, archevêque de Gênes, et Bagni, ex-nonce du Pape près la cour de France, lui écrivaient pour le prier de modérer ses fatigues. Mais cette vie

était arrivée à son terme. Cependant, la dernière semaine qu'il resta sur la terre, il sembla recouvrer tout à coup un peu d'énergie et de force. Il put recevoir chaque jour la sainte Communion, et il disposa bien des choses pour la Mission de la Pologne, et pour l'élection de la nouvelle supérieure des Filles de la Charité. Seulement dans l'un de ces derniers jours, il eut à souffrir quelques instants d'assoupissement, après lesquels il disait, en s'éveillant: « C'est le frère qui précède la sœur. » Il considérait ce sommeil comme le signe certain d'une mort prochaine.

Il ne la voyait pas arriver comme une chose effrayante et redoutable; car la Religion chrétienne, en sanctifiant la vie, nous révèle la valeur morale et le but suprême de la mort, et nous en fait concevoir une idée nouvelle et admirable. Il la voyait donc approcher sous les traits d'une amie austère et désirée, parce que son mal s'était accru au point qu'il ne trouvait de repos, ni le jour ni la nuit: mais son esprit était toujours uni à Dieu; et il en recevait des consolations ineffables. Enfin il conserva, jusqu'à la veille de sa mort, tant de netteté dans les idées et de force dans l'intelligence, que les lettres qu'il dictait alors ne perdaient rien, en comparaison de celles qu'il avait écrites aux jours meilleurs de sa fraîche et vigoureuse jeunesse. Sentant avec quelle rapidité il approchait de sa dernière heure, et craignant que les forces ne vinssent à lui manquer entièrement tôt ou tard, il voulut exprimer sans retard sa reconnaissance à cette pieuse famille, qui avait aidé avec tant de sagesse et de générosité son institut naissant, et qui avait été le moyen dont la Providence avait voulu se servir pour établir et propager l'œuvre de Vincent. Il écrivit donc à Jean-François de Gondi qui, comme nous l'avons indiqué ailleurs, avait renoncé aux grandeurs du

siècle, s'était fait prêtre, et vivait dans une modeste cellule des Pères de l'Oratoire, après avoir embrassé leur habit et leur règle. Il écrivit également au cardinal de Retz, qui n'était plus le héros des intrigues et des galanteries. Voltaire a dit, en parlant du Coadjuteur, que dans sa jeunesse il avait vécu comme Catilina, mais que, dans sa vieillesse, il avait suivi l'exemple d'Atticus: nous dirons, nous, qu'il vécut alors en chrétien et en pénitent. Le Cardinal vivait encore dans l'exil, auquel l'avait condamné Mazarin: et il n'est pas douteux que le désir de changer de vie ne lui soit venu des pieuses paroles que lui écrivit alors Vincent de Paul: ce fut comme le dernier conseil, ou, si l'on veut, une prière, que le vénérable vieillard, sur le point de descendre dans la tombe, envoya à son ancien élève et ami. En effet, peu de temps après, le cardinal de Retz se rendit, avec des sentiments de paix et d'humilité, en présence de Louis XIV, et renonça à l'archevêché: il voulait même s'arracher le chapeau de prince de l'Eglise, mais il en fut empêché par la ferme volonté du Pape. Au rapport de tous les écrivains de cette époque, il passa le reste de ses jours dans la piété et la pénitence, dont Madame de Sévigné rappelle à la fois la douceur et la sérénité.

Vincent reconnaissait, à des signes certains, que sa mort était imminente, et il s'affligeait profondément de ce que Alméras ne fût pas de retour à Paris: celui-ci, de son côté, n'était pas moins désireux de revoir son père vénéré; aussi, quoique malade encore, il voulut retourner dans la capitale, et s'y fit porter en litière. Arrivé en effet à St-Lazare, il se trouva tellement abattu, qu'on dut le transporter à l'infirmerie, où il ne put voir ni entretenir personne, pas même son tendre père et ami. Le lendemain, dès les premières heures du jour, Vincent voulut, sans plus souffrir aucun retard, se faire

porter à l'infirmerie: il lui semblait que la Providence leur accordait une véritable grâce, en permettant qu'ils se revissent enfin. Leur entretien dura longtemps; nul ne sait ce qu'ils dirent; mais assurément les paroles de Vincent ne durent exprimer que son testament et sa bénédiction, la dernière qu'il donna sur la terre à ses disciples. Quant à son désir que Alméras lui succédât comme directeur et chef de la Congrégation, il n'en dit rien ni à lui-même ni à personne autre. Rentré dans sa chambre, il se reposa quelque temps, et ne parla presque pas, de toute la journée.

Le lendemain, qui était un dimanche, Vincent, quoique entièrement épuisé, voulut néanmoins se lever: il se fit transporter dans la chapelle voisine, entendit la messe et reçut l'Eucharistie; il avait coutume de le faire chaque dimanche, depuis qu'il ne pouvait plus monter à l'autel et célébrer le saint Sacrifice. Mais dès qu'on l'eut reconduit dans sa chambre, il tomba de nouveau et demeura plus longtemps dans un lourd assoupissement, de sorte qu'on envoya en toute hâte chercher les médecins: ceux-ci arrivèrent bientôt devant le vénérable vieillard, et annoncèrent la fin très-prochaine d'une vie si précieuse et si sainte. Cependant celui qui était chargé depuis longtemps de soigner le malade, essaya plusieurs fois de l'éveiller, soit en faisant du bruit, soit en l'appelant par son nom: mais Vincent ouvrait un instant les yeux, les tournait vers lui avec un visage doux et serein, et retombait aussitôt dans son sommeil habituel: par moments, il semblait n'avoir plus même la force de donner ce signe d'intelligence et de vie. Les médecins déclarèrent que tous les remèdes étaient désormais inutiles. On crut donc qu'il fallait, sans tarder, lui administrer l'Extrême-Onction; et comme, après midi, l'état du Saint semblait à peine amélioré, ce sacrement lui fut

Digitized by Google

aussitôt administré par l'abbé d'Horgny, assisté des principaux membres de la communauté. A chacune des cérémonies qui accompagnent le sacrement, Vincent put répondre *Amen.* Horgny prononça les actes de Foi, d'Espérance, de Charité et de Contrition, que le Saint suivait, avec des signes évidents d'intelligence et d'amour: il put réciter lui-même le *Confiteor*, mais avec de grands efforts. Les onctions terminées, il y eut un moment où il ouvrit les yeux, et regarda presque en souriant ceux qui l'entouraient: alors un des Pères le pria de vouloir bien bénir ses enfants; et le Saint: « Ce n'est pas à moi que . . . » ; les forces lui manquèrent pour achever. Vers le soir, un grand nombre de Pères de la Mission l'entourèrent, et chacun d'eux l'interrogea par un passage de la sainte Ecriture, auquel Vincent répondait parfois. Dans un moment qui lui parut propice, Horgny demanda de nouveau la bénédiction pour lui-même et pour tous les Missionnaires: cette fois, le mourant répondit: « Dieu vous bénisse. » Alméras qui, sans songer à sa propre santé, se tenait auprès d'une antique chaise à bras, où reposait Vincent, suggérait de temps en temps à son vénérable père et ami de pieuses et ferventes aspirations.

Il passa assez tranquillement la soirée et les premières heures de la nuit. Lorsque son assoupissement ordinaire semblait devenir trop profond, il suffisait, pour le réveiller, de prononcer le divin nom de Jésus-Christ. Au milieu de la nuit, il bénit tous ses instituts: et comme tantôt l'un, tantôt l'autre de ses prêtres s'approchait plus souvent, lui citant quelque texte plus adapté aux circonstances, le Saint mourant s'écria: « Un mot suffit: » peut-être désirait-il que ses pensées, désormais toutes célestes, ne fussent pas interrompues. Deux heures de la nuit étaient à peine sonnées, qu'il se couvrit d'une sueur froide et abondante; les assistants croyaient que l'heure

Digitized by Google

de sa mort était venue; mais tout à coup le visage de Vincent parut lumineux et vermeil, puis il devint blanc comme la neige: cela se renouvela une autre fois, un instant avant qu'il rendit le dernier soupir. A quatre heures, au moment où, depuis plus de cinquante ans, il avait coutume de se lever, celui qui l'assistait, remarquant en lui un faible mouvement, suggéra ces paroles au moribond: « Seigneur, venez vite à mon secours [1]. » Le Saint les répéta avec beaucoup de difficulté, et ajouta aussitôt: « Hâtez-vous, ô mon Dieu, de venir m'assister [2]. » Peu après, un prêtre de la Conférence, étant entré dans la chambre, lui demanda instamment la bénédiction pour lui et pour ses confrères: après avoir imploré sur lui et sur eux la bénédiction du ciel, le moribond lui dit: *Qui cœpit opus bonum, ipse perficiet.* Ce furent les dernières paroles de Vincent: il entra alors dans une très-calme agonie. Après quelques instants, cette âme, l'une des plus pures et des plus belles qui eussent jamais existé, monta aux célestes demeures, et se reposa dans le sein de Dieu. Le visage de Vincent ne subit aucune altération; il conserva même cet air de mansuétude et de douceur dont sa noble âme était pénétrée, parce que en effet, le corps est comme l'ombre de l'esprit. La mort du Fondateur de la Mission ne fut accompagnée ni d'agitation, ni de convulsions violentes; il était demeuré près de la table où il avait coutume d'écrire ses lettres, assis sur une chaise antique, la tête à peine inclinée, dans l'attitude d'un homme plongé dans un sommeil doux et tranquille. Il y resta quelques heures, et ses traits, après sa mort, semblèrent prendre une beauté nouvelle et peu commune, comme s'ils reflétaient

[1] Deus, in adjutorium meum intende. *Ps.* 69, 1.
[2] Domine, ad adjuvandum me festina. *ibid.*

Digitized by Google

un rayon de la lumière que son âme, déjà bienheureuse, leur envoyait du ciel.

Tandis qu'on préparait des funérailles solennelles, on ouvrit les dépouilles mortelles du Saint. Le corps était demeuré souple et flexible; et les chirurgiens qui pratiquèrent l'autopsie, n'y trouvèrent rien d'extraordinaire, si ce n'est un os semblable à l'ivoire, et placé dans la rate; ce qui leur fournit matière à de longues discussions. Mais ceux qui, ayant approché de plus près le saint homme, connaissaient mieux son caractère, firent remarquer que ce phénomène pouvait bien être le résultat de la forte et continuelle violence que Vincent avait faite toute sa vie à son humeur très-disposée, par nature, à la mélancolie. C'est ainsi qu'on avait trouvé le fiel de St-François de Sales durci, à cause, dit-on alors, de la longue lutte qu'il avait soutenue contre lui-même, pour modifier son tempérament assez enclin à l'impatience et à la colère. On ôta le cœur du défunt, et on le donna à la duchesse d'Aiguillon, qui fit renfermer ce précieux dépôt dans un riche vase d'argent. Le cadavre, qui conservait toujours une physionomie entièrement calme et sereine, resta exposé à la piété du peuple, qui accourut en foule vénérer les traits suaves et chéris de son respectable père et ami. On lui fit de splendides et pompeuses funérailles, auxquelles assistaient Conti, Piccolomini, l'Archevêque de Césarée, le Nonce du Pape, les chefs des magistratures de France et des ordres religieux, et une grande partie du Clergé. On y remarquait la princesse de Conti, la duchesse d'Aiguillon, et un grand nombre des plus nobles dames de Paris; parmi celles-ci, Bossuet qui assistait également à la touchante cérémonie, cite, et pour leurs sentiments et pour leur nombre, celles que le saint homme réunissait chaque mercredi en une pieuse conférence, et qu'il en-

voyait ensuite, inspirées de son esprit et enflammées de cette charité dont son cœur était embrasé; qu'il envoyait, dis-je, pleines de son zèle, porter le soulagement et la paix à son Paris, à sa chère France. Inutile de dire si le peuple s'y trouvait; il vint en si grand nombre à l'église de St-Lazare, que le fait parut nouveau et singulier. La mort d'un homme n'avait peut-être jamais causé une si immense, une si profonde douleur, depuis les appartements superbes et dorés du palais royal, jusqu'au toit le plus humble. Vincent de Paul fut inhumé dans l'église de St-Lazare; l'inscription suivante en indiquait le lieu :

Hic jacet venerabilis vir Vincentius a Paulo Presbyter, fundator seu institutor et primus superior generalis Congregationis Missionis, nec non Puellarum Charitatis. Obiit die 27 *septembris anni* 1660, *ætatis vero suæ* 85. [1].

Vincent était de taille moyenne, mais bien proportionnée: il avait le front chauve et large, le regard vif et pénétrant, le visage doux et suave, le maintien grave et modeste. Il avait des manières simples et pleines de douceur et d'affabilité, ce qui cependant était chez lui vertu, plutôt que qualité naturelle. D'un tempérament bilieux et sanguin, il était porté à l'impatience et à la colère, mais il en réprimait aisément les mouvements par la force de son caractère et de sa volonté; et ceux qui avaient affaire à lui ne s'en apercevaient point, parce qu'il manifestait, par le calme de ses paroles, la rectitude d'un esprit pur et bien né. Il avait reçu en partage une intelligence vigoureuse, une mémoire prompte et vive, et il ne manquait pas d'une certaine force corporelle; tou-

[1] Ci-gît le vénérable Vincent de Paul, Prêtre, fondateur ou instituteur et premier supérieur général de la Congrégation de la Mission, et des Filles de la Charité. Il mourut le 27 septembre 1660, à l'âge de 85 ans

tefois il était devenu moins robuste, depuis sa captivité à Tunis, et il était parfois sujet à des accès de fièvre. D'un esprit pénétrant, il se montrait également apte aux grandes comme aux petites choses. Plein de tact, il conduisait à bonne fin ses entreprises, et dans le maniement des affaires, il en pénétrait les rapports les plus cachés et en prévoyait les conséquences les plus éloignées. Il ne manifestait pas facilement son avis, et, dans les disputes, il se montrait peu empressé à parler, comme s'il désirait que la discussion lui indiquât clairement de quel côté était la vérité. Mais une fois qu'il la connaissait, il la défendait avec fermeté et courage, et il l'aimait avec persévérance : pour obtenir la connaissance du vrai et du bien, il consultait Dieu dans l'ardeur de la méditation et de la prière. Il conférait volontiers avec les hommes qui, par leur sagesse et leur expérience, étaient capables de l'éclairer. Certaines personnes le jugèrent lent en affaires; mais quelque nombreuses qu'elles fussent, il ne leur fit jamais défaut, et dans tous les cas il sut vaincre, avec une sagacité remarquable, les obstacles et les difficultés qu'il rencontrait. Sa parole était brève, mais elle venait toujours à propos, pénétrante et efficace. On a dit qu'il savait s'accommoder à tous les caractères; c'était là une belle vertu, qu'il faut entendre non pas dans son application moderne, mais dans le sens chrétien, et qui enseigne à balbutier avec les enfants, et à rechercher la science avec les savants. Cependant ceux-ci le reconnurent égal et parfois supérieur à eux-mêmes, tandis que les gens médiocres se croyaient à son niveau. Ennemi de la duplicité, il disait les choses comme il les pensait; toutefois il ne voulait point séparer la prudence de la sincérité. Si on le jugeait d'après les nombreuses choses qu'il proposa et exécuta d'une manière simple, on serait aisément porté à trouver en lui un esprit entre-

prenant et novateur ; et il fut tel, sans doute, mais dans le vrai sens du mot et de la chose. Il renouvelait, en effet, ce qu'avait enseigné l'Evangile; sa doctrine et ses œuvres furent nouvelles en ce sens, que la doctrine de l'Evangile est toujours nouvelle. En effet, la nouveauté ne prouve rien, si elle n'a sa base et sa pierre d'attente dans l'antiquité; faute de ce fondement, elle n'aboutit à rien, parce qu'elle n'a aucune valeur. Vincent fut donc un novateur, parce qu'il fut un sage conservateur. Il voulut surtout se montrer tel en ce qui touche à la religion, au sujet de laquelle il avait coutume de dire: « que l'esprit humain est prompt et inquiet, que le génie le plus vif et le plus éclairé n'est pas toujours le meilleur, s'il n'est pas en même temps prudent, et qu'on marche en sûreté, lorsqu'on ne sort point de la voie qu'ont suive les sages. » Sentence vraie et profonde. Du reste, les qualités de l'esprit n'étaient pas, en lui, inférieures à celles du cœur.

D'un esprit ferme et vigoureux, au point que rien n'aurait pu le faire dévier de sa route ni même arrêter sa marche, il était affable de cœur, délicat, doux, noble, généreux, libéral, compatissant. Il méprisait la faveur humaine, aimait les hommes pour eux-mêmes et non pour le profit qu'il pouvait en tirer. Mais de l'humanité, qu'il aimait tout entière comme jamais peut-être cœur humain n'avait su le faire, il préférait la partie la plus malheureuse et la plus abandonnée; voilà pourquoi les pauvres eurent toujours ses premiers soins et ses premières pensées. Je ne sais si l'histoire a inscrit dans ses pages un nom plus chéri et plus généralement estimé; mais je sais bien qu'aucune vie ne fut, plus que la sienne, à l'abri de tout soupçon. Il est vrai que, au temps des plus sérieuses agitations politiques de la France, il eut à souffrir de la part de ses ennemis ; mais on peut

dire aussi que sa conduite fut alors la plus sage, la plus désintéressée, la plus habile, la plus juste que l'on pût jamais imaginer. Et quand nous le voyons maltraité par les plus ardents partisans de la Fronde, et méprisé ensuite par les plus chauds royalistes, nous sommes forcés de conclure que, au milieu de ces partis politiques, aigris et acharnés l'un contre l'autre, il sut se maintenir indépendant des excès des premiers et des folies des seconds. Il forma réellement un parti à part, condamnant le fanatisme et les importunités de la multitude, aussi bien que les volontés absolues et tyranniques de la cour. De cette manière, il ne flatta point le peuple, et il fut indépendant en présence des princes; il put, en un siècle agité et en discorde, accomplir la mission que lui avait confiée la Providence, avec la liberté et l'efficacité propres au Prêtre catholique, qui ne cherche que la vérité et la charité. On l'accusa parfois de pousser la charité jusqu'à l'excès; mais qui voudra l'en blâmer, au lieu de lui en faire un sujet d'admiration et de louange? Qui voudra lui faire un crime d'une certaine lenteur qui lui était habituelle, spécialement dans l'entreprise de ses œuvres les plus grandes et les plus magnanimes? Enfin, pour résumer en un mot tout ce qu'on peut dire de lui, qu'il suffise d'indiquer que Jésus-Christ fut le modèle sur lequel il régla sa vie; et puisqu'en Jésus-Christ s'est unifiée toute vraie grandeur de l'humanité, pourquoi chercher à expliquer à quelle grandeur, même humainement parlant, s'est élevé Vincent de Paul?

Sa mort fut, et avec raison, considérée comme une calamité publique, et l'on peut affirmer qu'en aucune autre circonstance, ne s'était manifesté un chagrin plus universel ni plus profond, depuis la cour jusqu'au peuple, tant en France, que dans toutes les contrées de l'Europe; car le nom de Vincent était partout grand et vénéré.

Digitized by Google

Maintenant il fallait donner un successeur au vénérable fondateur de la Mission. Ce n'était pas chose facile, aux yeux de ses disciples ; et si plusieurs, la plupart même d'entre eux étaient d'avis que leur père et maître bénirait son institut du haut du ciel, d'un autre côté, ils étaient profondément pénétrés de l'importance du premier acte qu'ils avaient à accomplir, après sa mort. Ils s'y préparèrent par le jeûne, la prière et une longue méditation.

La sainteté de Vincent de Paul s'était très-clairement manifestée, et durant sa vie et au moment de sa mort : il en avait donné la preuve, non-seulement par la pratique de vertus belles, grandes et extraordinaires, mais encore par les œuvres imaginées par lui et conduites à bonne fin, d'une manière qui tenait du prodige, et enfin par des miracles, dans le strict sens du mot. Or l'un de ces miracles eut lieu précisément dans l'élection de son successeur.

Quelques instants après la mort de Vincent, Alméras avait pris la direction de l'institut de la Mission, en qualité de vicaire général; car telle avait été la volonté de Vincent, manifestée par lui dans un écrit cacheté, et qu'on lut aussitôt après sa mort. S'il avait désigné cet homme pour son successeur, et voulu qu'il gouvernât sa Congrégation dans le moment le plus critique pour elle, c'était un signe sérieux de la volonté du saint homme, relativement à l'élection de son successeur; et déjà la plupart des Pères, réunis dans ce but à St-Lazare, montraient clairement quelles étaient leurs dispositions intérieures, et par conséquent, quel serait leur vote. Cependant au milieu d'une si grande unanimité, Gilbert de Cuissot, supérieur du séminaire de Cahors et visiteur de la province d'Aquitaine, demeurait incertain sur le parti qu'il devait prendre. D'un côté, le fait même de la dé-

signation d'Alméras comme vicaire, par le fondateur de la Mission, lui paraissait assez grave pour enlever toute espèce de doute, dès qu'aucune raison ne s'opposait au maintien de ce choix; d'un autre côté, les constitutions dictées par Vincent lui-même étaient fort claires à cet égard, et semblaient s'opposer à une telle élection. En effet, il y était prescrit que le supérieur général devrait être un homme sain d'esprit et sans défauts corporels, capable de diriger la Compagnie avec sagesse et vigueur. Or, si la vigueur de l'esprit ne manquait pas à Alméras, il n'était que trop faible et infirme de corps. De plus, il avait lui-même fait entendre à plusieurs pères, avant l'assemblée, qu'ils feraient bien de reporter leurs suffrages sur quelque autre; ce matin-là même, sentant son mal empirer, il avait cru devoir demander les sacrements. Tout cela entretenait Cuissot dans l'incertitude et le doute sur le parti qu'il devait prendre. D'un côté, les constitutions parlaient clairement; de l'autre, ses compagnons embrassaient le parti opposé, et ils appuyaient leur avis sur un grand nombre d'exemples: ils citaient surtout celui de St-Grégoire le Grand qui, bien que sujet à de nombreuses infirmités corporelles, avait pu gouverner l'Eglise avec fermeté d'âme et une énergie extraordinaire. Or, le pieux missionnaire ne doutait pas qu'une société ecclésiastique ne dût être considérée comme bien moins importante que l'Eglise universelle.

Cuissot était toujours occupé de cette lutte intérieure, tandis que s'approchait le moment de donner son vote. Il se tourna donc vers le ciel, dans toute l'ardeur de la prière, afin d'en obtenir quelque lumière; et tout en priant Dieu, il invoqua aussi le vénérable fondateur de la Mission, afin qu'il lui manifestât sa volonté par quelque manière. Sa prière fut exaucée. Au moment où il allait approcher la main de l'urne pour y déposer son

Digitized by Google

vote, Vincent de Paul lui apparut, un peu au-dessus de la terre, et avec ses traits accoutumés, bien qu'ils parussent un peu rajeunis: ouvrant la bouche, il lui parut prononcer ces paroles, qui tiennent en même temps du langage grave et poétique de la sainte Ecriture: « *Si crimen est, in me converte ferrum ; si culpa, culpa mea est. Noli timere; in me sit ista maledictio, fili mi.* » Le timide missionnaire n'eut plus de doute; on dépouilla les suffrages, et Alméras fut élu, à l'unanimité, supérieur de la Mission. Cette révélation de sa propre gloire, faite par Vincent, confirma ses disciples dans la certitude qu'ils avaient de sa sainteté, mais elle ne hâta point son culte; elle demeura même cachée jusqu'au jour où l'Evêque de Bayeux soutint, en Sorbonne, une thèse sur ce sujet.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

Des vertus de Vincent de Paul, et plus spécialement de la Foi, de l'Espérance et de la Charité.

Celui qui essaie de décrire les vertus d'un Saint, entreprend assurément une tâche difficile. La partie la plus considérable et la plus sublime des vertus de ces hommes privilégiés, n'est pas connue du monde; et si, à rester ainsi cachées, loin de perdre, elles ne font que gagner en grâce et en beauté, il arrive souvent par là même que l'historien manque des moyens d'en rendre compte. En outre, pour bien décrire les vertus des Saints, il faudrait en posséder ce sentiment intérieur qu'ils en ont eu eux-mêmes, et qui manque à la plupart des hommes, à moi plus qu'à tout autre. Du reste, les hommes vertueux dérobent aux regards du monde les richesses de leur esprit, et ils en laissent d'autant moins paraître, qu'ils en sont plus abondamment pourvus: la sainteté aime à se cacher au fond du cœur; et c'est bien malgré elle, qu'elle perce et se montre dans les actes extérieurs.

En écrivant la vie de Vincent de Paul, il m'est arrivé de faire remarquer quelques unes de ses vertus, qui brillèrent, parmi les autres, d'un plus vif éclat; et j'en ai parlé d'une manière plus spéciale. Si j'ai jugé convenable à mon récit d'en parler à mesure que j'en trou-

vais l'occasion, il est certain que c'est un devoir pour moi de m'appesantir davantage sur les autres. J'ai voulu satisfaire à ce devoir, du moins dans la mesure de mes forces.

S[t]-François de Sales pensait que autres sont les vertus d'un Chartreux, autres celles de l'Evêque; autres celles du magistrat, autres celles du soldat: et écrivant à sa Philothée, il lui disait que tel avait perdu la vertu dans la solitude, qui aurait réussi à la conserver très-pure dans la société des hommes et au milieu des affaires qui, assurément, ne contribuent pas toujours aisément à la perfection. Vincent de Paul, vivant au milieu d'une société agitée et instable, soulevée et en discorde, pratiqua toute sorte de vertus, celles surtout dont l'excellence est moins fréquente, parce que la pratique en est plus difficile; et en cela, il atteignit véritablement le sommet de la perfection chrétienne. J'ai cru devoir parler en dernier lieu de ces vertus, afin de mieux conserver l'ordre des faits que j'avais à raconter, et pour que les œuvres mêmes de Vincent, déjà connues du lecteur, fournissent des documents à cette dernière partie: je l'écris, ce livre, avec une certaine émotion de mon cœur, qui éprouvait tant de douceur à méditer les actions de cet homme de Dieu. Puissé-je être digne d'en tirer le profit spirituel, auquel doivent tendre tous nos efforts! Je parlerai d'abord de la foi.

Représentée sous le symbole d'une vierge qui, en signe de sa nature, a les traits voilés et cachés, la foi est la raison et le fondement des vertus chrétiennes. Lorsqu'elle est vive et pleine d'ardeur dans l'esprit du chrétien, on peut véritablement l'appeler une anticipation, ou, suivant d'autres, un avant-goût du paradis. La foi est la force de la volonté, l'héroïsme de l'esprit. Ce sera une vision, quand l'homme, d'habitant de la terre,

sera devenu citoyen du ciel, et qu'il jouira d'une connaissance qui, en comparaison de ce qu'elle est ici-bas, pourra s'appeler entière et parfaite. D'après les théologiens, la foi est « une vertu divinement infuse, par laquelle l'homme donne son assentiment aux choses révélées et que l'Eglise lui propose à croire. » Mais nous en trouvons une définition plus simple dans St-Paul, disant que « la foi est le fondement de notre espérance, et la preuve de ce que nous ne voyons pas [1]. » Or, puisque, dans St-Thomas [2], *substance* signifie principe ou commencement de quelque chose, j'ai donc pu dire tout à l'heure que la foi est comme une vision ; et elle sera telle véritablement lorsque l'esprit humain sera dégagé des liens de la matière, et qu'il ne sera plus soumis aux conditions du temps. Toutefois, en pratiquant cette vertu, l'homme se soustrait à l'esclavage du monde ; car il consent librement à soumettre son esprit au doux empire de l'esprit créateur et modérateur de l'univers. Voilà pourquoi Jésus-Christ l'appela la plus grande et la plus sublime vertu ; et l'Eglise nous avertit que la science humaine est vaine et nuisible, si elle contredit la foi ; elle nous enseigne que l'esprit de l'homme devient le jouet de la nature sensible, quand il veut à tout prix se soustraire à sa règle suprême et légitime. Vincent de Paul attachait beaucoup de prix à cette vertu ; il la conserva toujours vive dans son cœur, au milieu des épreuves de la vie ; il l'enseignait à tous, par le raisonnement de l'intelligence et la voie des sentiments, disant que l'on doit garder ce précieux dépôt avec un soin jaloux ; qu'il est

[1] Est autem fides sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium. *Hebr.* *XI*, 1.

[2] St-Thomas la définit ainsi : « Fides est habitus mentis, quo inchoatur vita æterna in nobis, faciens intellectum assentire non apparentibus. » *IV*, 1. — Et St-Augustinus : « Fides est virtus qua creduntur quæ non videntur. » *Liv.* 1, 9.

facile de le conserver, quand on le possède, mais difficile de le reconquérir, quand on l'a perdu. En effet, la foi est l'innocence de l'esprit; comme celle des mœurs, on peut la conserver aisément, mais il n'est pas si facile de la recouvrer, si, par manque de vigilance, on l'a une fois perdue. Avec elle, on perd la lumière, qui est la vie de l'âme; et de même qu'on ne saurait, sans un miracle, se réveiller du sommeil de la mort, de même l'esprit ne ressuscite pas à la foi, si la grâce divine ne lui vient en aide, et ne l'élève de nouveau à cette hauteur, d'où il était tombé volontairement et par sa faute. Vincent veilla donc sur ce trésor avec un soin jaloux, et, autant qu'il était en lui, il désira que tous les hommes le possédassent. Ce désir même se transforma chez lui en une ferme volonté, qui lui inspira l'idée vraiment catholique des missions, la plus importante et la plus sociale des nombreuses œuvres de sa vie.

L'amour de la pureté de la foi le porta à combattre les nouveautés que l'on tentait, de son temps, d'introduire dans l'Eglise; nouveautés produites soit par les doctrines allemandes, soit par les disputes des adeptes de l'évêque d'Ypres. Ces derniers, soutenus par les ingénieux solitaires de Port-Royal, déployaient la plus subtile adresse, pour attirer Vincent à leur parti; ils savaient bien que, s'ils y parvenaient, la France entière se déclarerait plus facilement en faveur de la nouvelle doctrine. Mais il ne se laissa point éblouir par l'éclat de leurs paroles, ni vaincre par leur habileté: il ne se laissa pas davantage surprendre par les idées courantes, qui forment trop souvent la règle et la sagesse des multitudes: en même temps que la liberté de la pensée, il sut conserver la grandeur et la dignité de la foi. Et il la recommandait tout particulièrement à ses disciples, voulant qu'ils fussent en état de répandre l'idée de Dieu parmi toutes

les nations de la terre, et d'élever l'homme à la société de l'Eglise, et, de là, jusqu'à Dieu, par le moyen du Christ, pour le ramener ensuite, par le Christ, de Dieu à l'Eglise et à la société, devenu capable de croire pleinement à la parole divine, selon le procédé chrétien, qui est aussi celui de la logique et de la science. Il faut en tenir compte, si l'on considère l'œuvre de Vincent sous le point de vue religieux et civil; car, tout en montrant et ouvrant les portes du ciel aux peuples sauvages et civilisés, il rendait encore ceux-ci heureux dans le cours de cette vie mortelle. En tout cas, par son attention à élever l'esprit, des choses terrestres aux choses célestes, il fit preuve d'une profonde connaissance des hommes en général, et de ceux de son temps en particulier; car alors la foi était combattue par toute sorte de séductions et de sophismes, et l'on voulait lui substituer l'autorité de la raison; il semblait beau de supprimer tous les mystères des choses divines et humaines, comme si, exclure le mystère, n'était pas le rendre universel, ce qui serait en réalité la ruine de tout enseignement. En effet, toute conception idéale a deux faces, l'une compréhensible et l'autre incompréhensible; on pourrait comparer ce phénomène à un point lumineux qui brille au milieu des ténèbres, nous faisant découvrir et même voir les objets, dans certaines limites, et nous forçant, à l'aide de sa lumière, à admettre l'obscurité qui l'environne: la clarté présuppose l'obscurité, comme aussi l'obscurité ne se comprend pas sans l'idée de la lumière.

Du reste, qui s'étonnera que la foi fût si chère à l'âme toute brûlante d'amour de Vincent, lorsque c'est précisément dans l'amour que l'Evangile place le principe de toute croyance, et que les doutes de l'intelligence sont souvent dissipés par un élan de l'âme et un acte d'amour? C'est peut-être dans ce sens que De Maistre a

appelé la foi une amoureuse croyance, et qu'il a dit que l'Eglise n'est pas raisonneuse, de sa nature [1]. Mais Vincent pensait que l'incrédulité est le résultat d'une science imparfaite, tandis que la foi tire son motif principal d'une parfaite connaissance [2]. « Mon Dieu, s'écriait-il, comme les pauvres paraissent méprisables, regardés avec l'œil de la chair et du monde; et pourtant qu'ils sont beaux à voir, si on les considère en Dieu, et avec son appréciation! Voilà que leur âme s'élève au-dessus des sages du siècle; et le faible et le pusillanime confondent l'homme de la science. » La Bible attribue à la foi la vertu d'opérer des miracles; et l'œuvre de Vincent fut vraiment miraculeuse, puisqu'elle fut déterminée et soutenue par la foi dont son âme était toute pénétrée. Les modernes demandent pourquoi les miracles ont diminué dans les temps plus rapprochés de nous. Pourtant la foi opère, au milieu des nations civilisées, les miracles d'un temps qui n'est plus. Non, les Saints ne manquent point parmi nous; ce qui manque, c'est la société de ce temps.

Maintenant écoutons Vincent lui-même: « Dans ce siècle, qui doute ou ne croit pas, les esprits trouveront le repos dans le sentiment d'une foi vive et dans la doctrine de Jésus-Christ. Qui dit doctrine de Jésus-Christ, dit une vérité éternelle qui produit infailliblement son effet: la voûte étoilée qui couvre nos têtes, pourrait tomber; au soleil pourraient manquer ses rayons lumineux; la douce lumière de la lune pourrait disparaître; mais la doctrine de Jésus-Christ demeure telle qu'elle est, et survit à toute ruine.... Oh! pourquoi y a-t-il des gens qui ne sont point persuadés que

[1] La foi est une croyance par l'amour; et l'amour n'argumente pas. — *De Maistre, tom. 3, pag.* 301.

[2] Leibnitz a dit quelque part, dans le même sens, que « Peu de science éloigne de Dieu, et beaucoup de science ramène à Dieu. »

cette doctrine ne peut être trompeuse, puisqu'elle a été proposée aux hommes par un Dieu qui est la vérité et la charité infinie? Et ce qui fait notre malheur, c'est que nous ne voulons pas nous fier à cette doctrine, tandis que nous prenons aisément l'habitude de tourner nos pensées vers la prudence humaine. Si nous faisons peu de progrès dans la vertu, si nos efforts n'atteignent pas leur but, cela tient à ce que nous suivons plus souvent les jugements de la raison, que les principes de la foi. Que si la raison humaine est une lumière déposée par Dieu même dans notre intelligence, il est vrai aussi que ce flambeau est trop souvent agité par le souffle des passions. Du reste, pourquoi suivre une faible lumière, au lieu de marcher hardiment au-devant des splendeurs de la vérité, qui est la parole infaillible de Jésus-Christ? Le raisonnement humain est bon, et nous ne devons pas abandonner les arguments des philosophes; cependant nous tirons de meilleurs fruits de l'enseignement qui vient de la foi, parce qu'il est toujours accompagné d'une certaine onction céleste, qui pénètre nos cœurs d'une manière puissante et secrète, et les dispose à accueillir les sentiments du beau, du juste et du vrai. Témoin des douleurs causées à la société catholique par les hérésies de Luther et de Calvin, j'ai vu combien de chrétiens, qui n'étaient pas entièrement dépourvus d'instruction, furent enveloppés dans l'erreur, et gâtés par les fausses doctrines de la prétendue réforme. Oh! que ne firent pas certains novateurs, pour me faire plier aux usages du temps! Eh bien! discutant parfois avec eux, je répétais mon *Credo* à voix basse, et avec les paroles de la pensée. Aux armes de leur sagesse, j'opposais celles de l'humilité, et d'une charité ardente, par laquelle j'aime à répondre à la haine et aux calomnies que les novateurs prodiguent à ceux qui les combattent avec quel-

que énergie. J'ai toujours haï l'erreur; à l'égard des hommes, je n'éprouve que le sentiment de la charité; c'est pourquoi je prie toujours Dieu d'éclairer leur intelligence. Lorsque le cœur est pur, la foi demeure également vive et très-pure. Quand l'innocence des mœurs se joint à la science péniblement acquise, la foi n'a rien à craindre, si ce n'est peut-être l'orgueil, qui a parfois égaré les esprits les plus forts, les plus beaux et les plus puissants. »

Vincent voulait que l'on écoutât la loi de Dieu et qu'on la crût avec simplicité. Ainsi St-Philippe Néri réunissait le peuple et les enfants dans les oratoires et les églises de Rome, pour faire descendre dans leurs cœurs la parole de l'Eglise, simple et claire, et peu disposée à attirer le peuple par l'usage des raisonnements entièrement philosophiques et mondains: Savonarole condamnait les prédicateurs qui reproduisaient trop souvent en chaire les inutiles subtilités de quelques philosophes, les intercalant ou les mêlant, sans raison et souvent sans logique, aux oracles de l'Ecriture sainte et aux maximes de l'Evangile.

Les deux autres vertus théologales dépendent de la foi. En effet, de même que, par elle, l'esprit humain est transporté en Dieu, vérité souveraine; de même l'espérance et la charité le transportent en Lui, souverain bien. En s'élevant, par la pensée et le sentiment, jusqu'à Dieu, comme à son principe et à sa fin, Vincent de Paul savait bien que la foi ne suffit pas, pour être parfait chrétien, et que l'espérance et la charité sont également requises; ces vertus conduisent l'homme dans la voie de l'amour et des œuvres, et le rendent capable d'atteindre la fin prescrite aux générations humaines par les décrets éternels. Les Pères disent que l'espérance est une vertu théologale surnaturelle, par laquelle nous atten-

dons, avec une ferme confiance, la béatitude future, et les moyens de l'obtenir, avec l'aide de Dieu. Dante a exprimé cette pensée en vers admirables. L'espérance est naturelle à l'homme, avide de bonheur, mais actuellement incapable de le posséder; toutefois ce serait un vain désir, s'il ne s'y joignait la foi d'une attente certaine. Or, c'est précisément par cette attente, que l'espérance chrétienne s'élève au rang de vertu, légitimant ainsi notre désir de bonheur; en nous faisant aspirer à un bien surnaturel, elle en anticipe en quelque sorte pour nous la possession. D'où il faut conclure que si, dans le ciel, l'espérance s'identifie avec la foi, et toutes deux se confondent dans la charité; néanmoins, dans la succession des temps, elles demeurent séparées et distinctes entre elles.

Ces vertus manquèrent aux anciens; le rayon de l'espérance ne brillait pas pour l'homme païen. La pénétration de la pensée dans l'avenir est un résultat du christianisme. Vincent espéra beaucoup, et, en espérant, il put accomplir de grandes choses: il espéra, lors même que tout espoir semblait impossible. Pauvre, il mena à bonne fin des entreprises dont ne se seraient pas chargés les rois de la terre. Il rencontra des hommes privés de foi et d'espérance; et il déposa dans leur cœur ces deux vertus puissantes, efficaces. D'autres abandonnèrent de pieuses institutions, croyant n'avoir pas les moyens de les soutenir; Vincent put les rendre florissantes, grâce à sa vertu d'espérance. Ce n'est pas qu'il comptât trop sur les secours humains, ou qu'il eût trop de confiance en lui-même; mais il se reposait sur une vive espérance de la protection céleste, qu'il implorait de toute la force de son âme et de toute l'affection de son cœur. Son espérance était si vive, que bien des fois il se reposait en elle, malgré tous les raisonnements humains. Il est inu-

Digitized by Google

tile de nous appesantir sur ce sujet, quand sa vie entière est une preuve de ce que nous avons dit. Toutefois, je veux en rapporter ici un exemple particulier: l'un de ses plus exacts biographes raconte que bien des fois, mais plus spécialement un jour, ses disciples étant privés de tout moyen de subsistance, l'un d'eux vint le trouver et lui représenta la misère où se trouvait la Congrégation, réduite à manquer de tout, même de pain. Vincent l'écouta et lui répondit, sans presque y prendre garde: « Les trésors de la Providence n'ont point de fond : » puis il ajouta « que ce n'était pas la pauvreté, mais la richesse, qui lui donnerait lieu de craindre pour sa Congrégation. » Un autre jour, l'archevêque de Paris administrant le sacrement de l'Ordre dans l'église de S'-Lazare, un grand nombre d'ecclésiastiques vinrent assister à la cérémonie: alors le procureur du monastère, s'apercevant du manque de toute provision, vint trouver Vincent, et lui dit qu'il avait déjà dépensé son dernier argent. « Oh! la bonne nouvelle! répondit le Saint; on va voir véritablement si nous avons, ou non, confiance dans le Seigneur. »

Cela ne veut pas dire qu'il ne manqua jamais de rien. Ceux qui ont lu cette histoire, se rappelleront qu'il se trouva parfois dans de bien dures nécessités. Mais loin de s'en troubler, il y trouvait un motif de joie et de plaisir : il disait que c'était précisément en ces circonstances que se montraient mieux la foi et la confiance dans le secours de Dieu. Aussi ne connut-il point la tristesse, et jamais l'adversité ne fit disparaître de son visage le sourire de l'espérance. Il est vrai que la prudence qui se règle d'après les maximes du siècle, ne se faisait pas faute de le railler quelquefois et de le tourner en ridicule. Mais il ne s'en souciait nullement, et si, par hasard, on venait lui donner quelque conseil,

il répondait: « Qui timent Dominum, speraverunt in Domino: adjutor eorum et protector eorum est [1]. » Et il prononçait ces paroles avec une si profonde conviction, qu'on était persuadé qu'il avait de secrètes et puissantes raisons pour espérer et promettre l'assistance céleste. Ce n'est pas mon sentiment, mais celui de ses contemporains, qui crurent souvent découvrir dans ses discours le caractère de la prédiction. Et j'en demeure convaincu, lorsque je lis que, avant toute chose, il prescrivit aux Filles de la Charité de ne laisser jamais diminuer dans leur cœur la confiance en Dieu, et de recourir à lui, dans les accidents de la vie, avec la certitude d'être secourues: et quand ces admirables vierges, échappées à un péril imminent, se tenaient un jour prosternées devant l'autel, rendant gloire à celui qui les avait sauvées, Vincent leur dit: « O mes filles, tenez pour certain que si la confiance en Dieu se maintient vive dans votre cœur, et si vous espérez de lui tout bien, tout secours, il vous sauvera, en quelque lieu et dans quelque adversité que vous vous trouviez. » Or, la confiance en Dieu, comme l'indique le mot lui-même, tient d'un côté à la foi, mais de l'autre, elle se rapproche de l'espérance, et l'on peut dire qu'elle participe de l'une et de l'autre.

Voici comment il parla quelquefois de ces vertus: « Il est juste de se défier de soi-même, parce que la volonté humaine est faible et souvent incapable d'accomplir le bien; mais en assumant la fatigue que Dieu m'impose, je n'ai point mis ma confiance dans les moyens humains, mais bien dans le secours et dans l'appui du ciel. On a dit que la confiance vive et profonde est naturelle à l'esprit des Saints; mais peu importe qu'il

[1] Ps. 113, v. 19.

soit juste ou pécheur, l'espérance est la vertu de tout homme qui croit en Jésus-Christ. Il faut dire aussi que l'homme ne place jamais une croyance excessive dans les vérités de la foi : de même on ne saurait jamais dépasser le but, quelle que soit la confiance que l'on ait mise en Dieu. » Un jour, un homme de bien assurément, mais peut-être un peu trop porté à s'attacher aux considérations humaines, demandait à Vincent pourquoi il avait souvent beaucoup espéré, mais en vain ; et il ajoutait qu'il était devenu fort craintif, non point par vaine imagination, mais par suite d'une triste et longue expérience. Le Saint lui répondit en ces termes : « Voulez-vous savoir pourquoi vous avez inutilement espéré jusqu'à présent : écoutez mes paroles, et tâchez d'en profiter. Vous êtes assurément un homme prudent, mais trop souvent vous avez eu une grande confiance en votre habileté, en votre savoir et en votre esprit. Vous avez espéré, mais votre espérance n'était pas, au fond, celle qui repose en Dieu. Votre pensée ne s'élevait pas jusqu'à lui, et Dieu a abandonné vos affaires à vous-même : vous avez travaillé avec beaucoup de fatigue, et cependant vous n'avez réussi à rien. Et c'est là une permission de Celui qui, étant l'auteur de tout bien, veut qu'on reconnaisse tout bien comme venant de lui. Ainsi vous avez reconnu votre impuissance, et vous avez dû vous apercevoir que tout votre esprit vous est demeuré inutile ; vous ne pouvez rien, si Dieu n'est avec vous. » Une autre fois, il disait : « Quant à moi, bien que je me regarde comme le dernier des pécheurs, je n'ai pas voulu perdre, et je ne perdrai pas, si Dieu me vient en aide, la vertu d'espérance. En me confiant en la bonté divine, je ne me souviens pas d'avoir dû souffrir confusion : et la parole même de Dieu m'assura de ma confiance. Ce n'est pas à dire qu'il ne soit bon d'user de quelque pru-

dence; mais la sollicitude avec laquelle nous agissons est excessive, lorsque nous ne nous abandonnons pas à la volonté de Dieu. La prévoyance est bonne, tant qu'elle est soumise à cette divine volonté; elle devient coupable, quand elle s'en éloigne. Celui qui combat sous l'étendard de la confiance en Dieu, est certain de la victoire. »

Quoiqu'il pensât souvent à la mort, il ne voulait pas cependant que cette pensée attristât son esprit, parce que l'amour manque là où n'existe pas l'espérance, dont les fleurs, répandues sur les noirs vêtements de deuil, acquièrent un doux parfum et sont une chose toute céleste.

La charité est l'âme et l'essence de toutes les vertus; la foi et l'espérance s'unifient dans l'amour. On a dit que l'homme peut pratiquer certaines vertus, tout en conservant une inclination au péché. Mais lorsque, dans le cœur disposé à la vertu, habite la charité, comme dans sa propre demeure, l'homme touche à l'état de la plus grande perfection qu'il puisse atteindre, dans les conditions de la vie actuelle [1]. On peut dire que la vie de Vincent fut un miracle de charité; c'est cette vertu qui lui inspira ses plus sublimes desseins; c'est elle qui fit naître et développa ses plus belles œuvres. Et ce ne fut pas en lui le simple effet des mouvements d'un cœur bien né et sensible; sa conduite, au contraire, présenta tous les signes d'une chose surnaturelle et divine, tant dans le principe, que dans l'objet auquel elle s'appliquait. En effet, c'est de Dieu que procédait cette flamme qui consumait le cœur de Vincent; cet amour divin qui, selon la pensée du saint homme, non-seulement enseigne l'amour de la créature, mais le produit même au fond du cœur, comme s'il en était l'image. En effet, les

[1] Habere nomen Christi et malum esse potest; habere charitatem et malum esse non potest. *S August. tract. 7 in Joann.* 1.

théologiens disent que la charité est une vertu par laquelle nous aimons Dieu par-dessus tout, et toutes les autres créatures pour lui. Saint Augustin ne s'exprime pas autrement, quand il la définit: un mouvement de l'âme à jouir de Dieu pour lui-même, et de soi et du prochain, pour Dieu. De là les continuelles aspirations qui élevaient son âme, et qui, parfois contenues, s'échappaient ensuite de ses lèvres, et lui faisaient dire: « Oh! mon Dieu, quand me donnerez-vous d'être tout à vous et de n'aimer que vous? » Aussi désirait-il voir le Seigneur aimé et béni en tout temps et en tous lieux: il lui assujétissait sa propre volonté, et ne cherchait à plaire qu'à lui seul. Ceci explique la tendance qui porte les grandes âmes à se placer hors d'elles-mêmes, c'est-à-dire en Dieu, parce que nous sommes et que nous vivons en lui; et dans l'humanité, parce que la race est unique. Certains philosophes appellent sympathie l'amour envers l'humanité; d'où il devient pour eux ni plus ni moins qu'une chose naturelle. Mais leur pensée n'atteint pas à la hauteur du principe chrétien, et le sentiment dont ils raisonnent n'est pas aussi parfait. L'amour ou, si l'on veut, la charité est parfaite, lorsque, dans la créature, on considére l'image du Créateur: et les philosophes dont nous avons voulu parler, n'y ont point fait attention. Jésus-Christ, en effet, est le terme suprême de la charité: en honorant et aimant le prochain, c'est à lui que nous reportons notre respect et notre amour. Amour qui, éloigné de tous les excès du mysticisme, joint, aux douceurs de la prière et de la méditation, la pratique des œuvres dont profite la famille humaine. En aimant Dieu dans l'homme, on pourvoit au bien-être de la société. Cette pensée était profondément gravée dans le cœur de Vincent, et c'est pour cela que s'éveillaient en lui ces idées généreuses et magnanimes, dont il fut un rare,

Digitized by Google

ou plutôt l'unique exemple. Il aimait donc Jésus-Christ dans les hommes; c'est lui qu'il secourait, en soulageant les pauvres; c'est lui qu'il voulait consoler, en adoucissant les douleurs des affligés; c'est le Christ qu'il respectait dans ses supérieurs, et c'est à lui qu'il obéissait, en se soumettant à l'autorité.

On n'a pas assez remarqué ce nouveau sens physiologique apporté à l'homme par le christianisme. Assurément notre cœur s'est changé, comme la société s'est renouvelée, par l'Evangile. Vincent le comprit bien, et il aurait voulu que la société humaine fût, autant que possible, conforme à celle dont elle est l'image, le prélude et le commencement. Mû par cette pensée, il put rendre son œuvre grande et durable, tandis que ces bienfaiteurs de l'humanité, qui se gouvernent suivant les maximes du monde, n'obtiennent pas, malgré leurs efforts, de résultats de quelque durée, et que leurs œuvres demeurent passagères et fugitives. Mais Vincent poursuivait le bien de la vie présente et le bien de la vie future; unissant étroitement les intérêts du temps à ceux de l'éternité, il rendait ses entreprises fermes et durables: ainsi il faisait du bien à l'humanité tout entière, aussi complètement qu'un homme peut le faire. La méditation et la charité sont deux grandes innovations du Rédempteur, devenues populaires dans le monde. Sans parler des différentes formes que prit la charité, je me contenterai de dire que, en convertissant l'œuvre individuelle en institutions publiques et permanentes, Vincent devança son siècle, et transforma la bienfaisance privée en charité publique civile, gouvernementale et politique. D'autres ont appelé ce fait nouveau, une métamorphose de la charité; nous l'appellerons, nous, une plus large application d'une pensée aussi ancienne que le monde, mais dont Jésus-Christ seul a révélé la véritable formule: jaloux de pourvoir

Digitized by Google

aux besoins de l'âge moderne, Vincent contribua puissamment au développement de cette pensée, par le moyen de l'instruction, en disposant les cœurs à l'amour de Dieu et du prochain. En effet, non content de la piété du clergé, il le voulut encore actif; en réunissant un grand nombre d'ecclésiastiques dans la communion de la prière et des bonnes œuvres, il multiplia les forces de leur esprit; puis, unissant ces pieuses congrégations à la société laïque, par les devoirs de la charité, il parvint à améliorer le peuple, et à accélérer les progrès de la société. La pensée civile devint donc une vertu, dès que l'amour des hommes était réglé par l'amour de Dieu. Admirable privilége de cette parole, dont l'efficacité n'a ni bornes ni limites, et qui étend son influence à toutes les intelligences créées. La charité fut, en Vincent, une vertu dans l'ordre du temps et de l'éternité: en lui, l'élément humain participa, et c'était juste, du surnaturel et du divin. Toutefois, dans sa pensée, ce second élément devait prévaloir dans tous les cas. A ce propos, il est bon de remarquer que parfois, croyant s'apercevoir que tel ou tel ecclésiastique de sa Congrégation préférait les vues du monde à la considération de Dieu, il s'écria: « Mieux vaut être jeté au feu, qu'agir au gré des hommes. » On lui demanda un jour quel était le moyen de trouver la véritable joie sur cette terre; il répondit: « Mon cher enfant, le paradis de la terre, comme celui du ciel, est dans la charité. Le paradis n'est autre chose que l'amour. Dans la vie éternelle, la principale felicité consiste à aimer; les bienheureux du ciel aiment, et ils aiment beaucoup. Rien n'est plus désirable que de vivre avec ceux que nous aimons et qui nous paient de retour. La charité est l'âme de la vertu, elle en est la mère et le gardien. Celui qui aime les hommes pour l'amour de Jésus-Christ, sera certainement

sauvé. La charité sans les œuvres, est un vain mot, peut-être une illusion; mais la vraie charité active, est bénie de Dieu. »

Et il parlait comme il pensait. Aussi son langage fut-il chaud, généreux, pénétrant: peut-être manqua-t-il des ornements dont l'art a coutume d'embellir nos discours, mais il possédait ceux qui viennent du sentiment intérieur. L'ardeur de la charité le rendit éloquent, et son éloquence fut neuve, spontanée, efficace. Je me rappelle d'avoir lu qu'un évêque, je ne sais lequel, déclara que personne n'égalait Vincent, pour la promptitude et l'opportunité du discours. Armand de Montmorin, écrivant à Clément XI, affirma qu'aucune parole ne lui avait pénétré plus profondément au cœur, que celle du bon serviteur de Dieu; et le grand Bossuet dit au même Pontife que, en entendant raisonner Vincent de Paul, ces paroles de l'apôtre lui revenaient à l'esprit: « Si quis loquitur, quasi sermones Dei. » L'évêque de Alet avait aussi coutume de dire que la charité avait enseigné à Vincent un nouveau genre d'éloquence, ardente, efficace, que nul orateur ne savait égaler. Je citerai, entre beaucoup d'autres, le fait de l'épouse du président Lamoignon, qui, étant venue, avec d'autres dames illustres, écouter Vincent, fut, après l'avoir entendu, touchée jusqu'aux larmes: se tournant vers la duchesse de Mantoue, qui fut plus tard reine de Pologne, elle lui dit: Eh bien! Princesse, à l'exemple des deux disciples d'Emmaüs, ne pouvons-nous pas dire aussi que nos cœurs brûlaient de l'amour divin, tandis que le saint homme parlait? Quant à moi, quoique peu sensible aux choses de Dieu, j'avoue que ce qu'a dit Vincent, a répandu dans mon cœur une douceur inexprimable; et ce n'est pas étonnant. Vincent est l'ange du Seigneur, qui porte sur les lèvres les charbons ardents de cet amour divin, dont

il est enflammé. » Du reste, comme la lumière détermine les formes du monde sensible, de même l'amour, qui est la charité, donne à chaque vertu son principe et sa valeur. La lumière nous révèle les objets physiques; la charité nous élève jusqu'aux choses spirituelles et célestes. La lumière vient du soleil et retourne au soleil; la charité procède de Dieu et nous conduit à Dieu; voilà pourquoi, tandis que les philosophes ont dit que la lumière descendait de l'Olympe, les théologiens affirment que la charité a son principe dans le ciel. Gioberti a écrit que la lumière est comme l'intelligence du monde sensible; nous pouvons dire que la charité est la lumière du monde intellectuel et céleste.

Digitized by Google

CHAPITRE V

Vertu de Religion — Soumission à la volonté divine, et union intérieure avec Dieu — Prière — Mysticisme — Le cœur et l'esprit.

Certains astronomes prétendent que le soleil est un globe céleste, entouré d'une auréole lumineuse : ainsi l'on peut dire que la religion environne de lumière les choses terrestres, et, de matérielles qu'elles sont, les rend spirituelles et célestes. La religion est une vertu par laquelle la créature s'unit, d'une manière intime et ineffable, à son Créateur. Elle procède d'un vif et profond sentiment de la grandeur de Dieu, et elle produit le respect et l'amour qu'un cœur bien né porte à tout ce qui appartient au souverain Maître. Un des effets, peut-être le plus grand, que le sentiment religieux opéra dans Vincent, après la vertu de charité, fut cette force de volonté, dont il fournit un exemple extraordinaire, qu'on ne retrouve que chez les anciens, et qui ne se démentit jamais, durant toute sa vie. Les œuvres de l'homme sont spontanées et affectives, c'est-à-dire, produites par le sentiment. Les premières viennent plus spécialement de Dieu ; les secondes sont le fait de l'homme, attendu que le mouvement affectif est celui qui détermine généralement la volonté. Mais si le vulgaire juge mal de l'effi-

Digitized by Google

cacité de cette volonté, le sage sait en reconnaître et en apprécier les merveilles. Or, la force de la volonté puise son énergie dans la religion. Les œuvres de Vincent, qui furent le résultat d'une volonté tenace et continue, attestent donc la profondeur du sentiment religieux dans cette âme.

Mais la manière dont il déploya ce sentiment dans ses œuvres, lui est toute particulière. Il avait compris que la religion a une force d'expansion universelle, et que sa spiritualité est infinie et inépuisable; que l'erreur est souvent un fantôme; que l'apostolat est obligatoire et nécessaire, parce qu'il manque à l'infidèle la connaissance du vrai. Voilà pourquoi il propagea la religion par le moyen des missions, et il montra, dans les institutions de charité, que'elle ne doit pas être seulement intérieure, abstraite, individuelle, mais extérieure, publique, sociale, concrète. Il ne séparait point Dieu de l'homme; il unissait l'idée du Dieu créateur, à celle du Dieu rédempteur; et celui-ci ayant avec nous une commune nature, elle brillait comme morale à l'intelligence de Vincent: l'amour lui apparaissait uni à une tendre volonté. C'est pourquoi il disait souvent qu'il ne pouvait se contenter d'un sentiment qui ne déterminait pas dans l'homme le désir de l'action; et il trouvait imparfait l'amour qui n'était pas disposé à se manifester par des œuvres. De sorte qu'on l'entendit répéter bien des fois: « Totum opus nostrum in operatione consistit. » Cettè sentence ne signifie rien autre chose, sinon qu'il faut joindre la perfection évangélique à la vie sociale, et qu'on ne doit pas reléguer la religion en dehors des relations civiles,

Un biographe de Vincent a écrit qu'il n'atachait pas une grande importance aux ravissements et aux extases, si les personnes qui en jouissaient avaient entière-

ment abandonné, pour ces consolations, la vie active. Mais puisque la religion de Jésus-Christ repose sur le sacrifice, effet de l'amour divin, de même aussi la perfection chrétienne consiste à s'immoler soi-même. En effet, la doctrine du sacrifice crée en nous le *cor novum*, que le Psalmiste, dans l'ardeur de sa prière, demandait à Dieu, prédisant peut-être ainsi la nouvelle création que le Rédempteur devait opérer dans l'humanité. D'ailleurs, sans l'idée morale de la vertu de sacrifice, on ne pourrait pas aisément comprendre pourquoi la terre n'est qu'une préparation aux choses célestes, et pourquoi l'on doit immoler le présent à l'avenir; on ne verrait pas clairement comment la vertu acquiert le caractère de mérite, et comment, par elle, l'homme se procure cette immortelle félicité qui, dans le langage chrétien, s'appelle le salut et la gloire. C'est pourquoi Vincent se donnait tout entier en sacrifice; et il sanctifiait ses œuvres, en les accomplissant comme un moyen de parvenir à l'amour et à la vérité.

On a dit que la religion est une abstraction; cela est vrai, en soi, si l'on ne considère la religion que par un de ses côtés. Qu'on puisse la proclamer une abstraction, soit; mais elle est aussi une chose concrète. Vincent ne séparait pas les deux points de vue; aussi tout, pour lui, était religion; il rattachait à la religion toutes les œuvres, toutes les actions humaines; par elle, il embellissait et sanctifiait toutes choses. La pensée, l'affection, le sentiment, la vie enfin, ne devait être qu'une élévation continuelle à Dieu: je dirais presque qu'il faisait consister dans la religion la vie de toute intelligence, de toute créature. Or, ce sentiment religieux produisait, dans ses œuvres, une ardeur extraordinaire; il s'accrut tellement dans cette âme, qu'il se transforma en une suave et ineffable aspiration vers Dieu, souve-

Digitized by Google

rain bien; il disposa les puissances de son esprit et les affections de son cœur à l'intelligence des secrets célestes, auxquels s'ouvrait son âme, dans la méditation solitaire, dans la prière en commun, et dans la célébration des mystères qui perpétuent parmi nous la présence de l'Homme-Dieu.

Bien des personnes ont remarqué la modestie avec laquelle il se tenait devant l'autel; il assistait aux offices dans un sage recueillement. Ses manières n'avaient rien de singulier; cependant on aurait pu y découvrir quelque chose d'extraordinaire, en même temps que de vrai et de naturel; un je ne sais quoi de simple et de spontané, quoique en dehors de l'usage commun. Les traits de son visage prenaient parfois une expression suave, telle qu'on l'admire dans la douce physionomie du bienheureux Angélique; l'ardeur de la foi se reflétait dans son humble contenance, comme un rayon de lumière à travers un limpide cristal. Une auréole sembla parfois orner son front, quand il tenait dans ses mains le corps de Jésus-Christ. Du reste, s'il ne nous est pas donné de mesurer toute la grandeur de ses sentiments, nous pouvons supposer qu'ils dominaient, en lui, la volonté; il est certain que les premiers donnent à la seconde des motifs plus puissants d'activité. L'amour remue la volonté, si elle est inerte; endormie, il la réveille; languissante, il la stimule; froide, il lui donne la vie et la chaleur; abattue, il la relève; fatiguée, il la réconforte. C'est de l'affection que tire surtout son origine tout le bien qui se fait envers la créature; et pourtant on doit calculer la valeur de la vertu, d'après la force de la volonté, plutôt que d'après les mouvements du cœur. La puissance de la volonté s'est, grâce à la religion, montrée extraordinaire en Vincent de Paul, qui souvent fut privé des joies secrètes du sacrifice, au moment même où il l'ac-

complissait. Mais cela donne à sa vertu la grandeur propre à ceux que Dieu veut élever à une hauteur morale extraordinaire, et chez qui la nature humaine se rapproche de la nature angélique.

Vincent cultiva avec soin la soumission à la volonté divine, vertu qui procure à notre âme une grandeur peu ordinaire, mais dont les gens du monde sont peu soucieux. « Dieu l'a voulu! » telles étaient les paroles qui adoucissaient toutes les douleurs qu'il pouvait avoir à souffrir, et qui entretenaient en même temps son esprit dans un calme doux et serein. Diodati à écrit que la vertu chrétienne se résume généralement en la sanctification de la volonté ; ce qui signifie que, notre volonté une fois rendue conforme à la volonté divine, c'est-à-dire au bon et au vrai, nos actions ne s'écartent pas de la vertu, et peuvent même en atteindre l'excellence. C'est en vertu de cette considération que Vincent avait coutume de dire que la félicité des Saints consiste en ce que leur volonté est en harmonie avec celle de Dieu. Il disait également que les douceurs du ciel commencent sur la terre, seulement lorsque l'homme conforme sa volonté à celle du Seigneur. La volonté de Dieu, qui est la loi suprême de l'univers, se manifeste dans l'ordre moral intérieur: c'est pourquoi ceux qui s'appliquent à conformer leur volonté à celle de Dieu, s'élèvent mieux à la véritable essence du Christianisme, en atteignant mieux le but final, et leur action se montre alors véritablement sage et efficace. Aussi Vincent était-il d'avis que, se soumettre en tout et partout à la volonté de Dieu, c'est vivre de la vie de Jésus-Christ. Il disait encore que cette conformité au bon plaisir de Dieu règle et dirige les affections. Cette vertu aime à se cacher, et se rattache à l'humilité, dans la pratique de laquelle Vincent excella au point, que personne ne saurait lui

être comparé. Quant à la manière dont il voulait que l'homme fût soumis à la volonté de Dieu, et dont on devait pratiquer cette vertu, il l'indiqua clairement en plusieurs circonstances. Dans la ville de Gênes, l'épidémie, après avoir moissonné des milliers de victimes, avait enlevé à la Congrégation de Vincent et à la pratique de la charité publique, quelques uns de ses disciples, qui y formaient une famille religieuse. Cette communauté avait toujours vécu fort pauvrement ; mais leurs ressources furent amoindries encore lorsque, je ne sais pour quel motif, on intenta un procès à ces pauvres prêtres, qui manquèrent bientôt de tout moyen de subsistance. Le supérieur de cette maison informa Vincent de ce qui était arrivé, et lui demanda de l'aider à reconquérir les ressources perdues: c'était peu de chose, il est vrai, mais elles suffisaient à rendre moins pénible leur pauvreté. Voici la réponse qu'il reçut: « Vive la justice; il faut bien dire qu'elle s'est manifestée dans la perte du procès, pour lequel les juges viennent de prononcer leur sentence. Dieu vous avait donné ce bien; il vous l'a ôté; que son nom soit béni. Le bien cesse d'être tel, s'il ne vient de Dieu, et s'il n'est pas où il lui plaît. Privés de tout, nous ressemblerons davantage au Maître. Abandonnons donc le gouvernement de nous-mêmes et de nos affaires à celui qui réside au ciel. Pour nous, sur la terre, faisons ce qui lui est le plus agréable. »

En outre, pour que l'homme se tienne vraiment soumis à la volonté du Seigneur, il faut qu'il l'ait toujours présente aux yeux de son âme. Vérité profonde que Vincent avait apprise dès sa plus tendre jeunesse, et qu'il n'oublia jamais. L'importance en est facile à saisir, pour peu qu'on sache s'élever au-dessus des choses terrestres et pénétrer dans celles de l'esprit. Et voilà pourquoi

Digitized by Google

Vincent reportait souvent sa pensée vers Dieu, et, par des actes d'amour et de foi, ravivait l'ardeur de ses sentiments et l'énergie de sa volonté. Il avait si bien accoutumé son esprit à demeurer soumis aux volontés divines, que non-seulement dans les moments de foi et de charité plus ardentes et plus ferventes, il éprouvait les ineffables douceurs de cette union intime qui est le privilége des âmes grandes et pures, mais qu'il y était encore ramené par tous les objets dont il était entouré : c'est que, en effet, à bien prendre les choses, toute créature est un degré qui nous conduit au Créateur. Ainsi la beauté des champs, la variété et la suavité des fleurs, l'immensité du firmament, la pureté de la lumière, tout en lui montrant la bonté et la grandeur de leur Auteur, unissaient à Dieu la pensée du saint homme, d'une manière plus douce et plus intime. Mais un temps vint où son esprit austère lui fit même renoncer à ces calmes et suaves douceurs. Il désira s'élever à Dieu, non par l'impulsion qui lui venait des choses extérieures, mais uniquement par la force de sa volonté. Il résolut donc de se priver de toutes les jouissances que procure la considération des beautés naturelles : il cessa d'y laisser tomber ses regards, afin que chaque pensée, chaque mouvement de l'âme lui vînt de Dieu, et lui fût entièrement soumis. Il exécuta sa résolution ; aucun des objets qui l'entouraient, ne put désormais distraire son âme de la pensée de Dieu. Cette nouvelle habitude, qui devint bientôt en lui une seconde nature, donna à son visage et à toute sa personne un air de piété et de douceur tel, que le peuple de Paris, en le voyant passer dans la rue, s'arrêtait à le regarder, et disait : « Voici le Saint qui passe ! » tant se dépeint sur le corps la beauté et la sainteté de l'âme.

L'esprit humain, en se tournant vers Dieu, trouve la

paix et le repos; il participe de sa gloire; il en goûte, autant qu'il est possible, les célestes douceurs. Le royaume de Dieu est au dedans de nous, dit le Seigneur. La vertu établit l'union avec Dieu; la prière la rend plus intime. Or, la prière s'élevait du cœur de Vincent, fervente et affectueuse, elle lui était continuelle, habituelle; en effet, l'oraison étant l'expression de la vertu, et celle-ci, une habitude, il s'en suit que le vrai chrétien adore et prie continuellement. C'est pourquoi chaque matin, à peine éveillé de son court sommeil, il avait coutume de se mettre, en esprit, en présence de Dieu, méditant les vérités éternelles, et lui demandant, de toute l'ardeur de son âme, sa lumière et sa protection. Cette prière matinale était comme le premier holocauste qu'il offrait, pour bien commencer les actions de la journée: jamais il n'y manqua, quels que fussent le nombre et la gravité de ses affaires. Au milieu de ses occupations, il reportait fréquemment sa pensée vers les choses célestes, et quand il ne pouvait le faire plus longuement, il se contentait de ces courtes mais puissantes aspirations d'amour, qui surgissent du fond de l'âme, et unissent les choses du temps à celles de l'éternité. Les gens du monde attachent peu d'importance à cette pratique; mais celui qui ne pense pas souvent à Dieu, ne comprend pas la force, et ne sait ce que c'est que l'amour. L'affection même terrestre ramène souvent la pensée de celui qui aime, vers l'objet aimé; et cependant cet amour n'est qu'une ombre de l'amour céleste et divin. Du reste, la parole et la pensée sont, pour l'homme, une même chose.

C'est pourquoi la prière de Vincent était fervente et simple, comme son âme était ardente et candide. Il avait une si haute idée de la grandeur et de l'efficacité de la prière, qu'il crut devoir en faire une loi spéciale à ses disciples; car il était intimement convaincu que Dieu ne

permettrait pas que sa Congrégation pérît, si elle se confiait en lui, si elle se tenait unie à lui par la prière. De plus, il prescrivit à ses disciples la méthode qu'il suivait lui-même dans la prière. Ainsi il ne voulut pas qu'ils demeurassent la plus grande partie du jour à genoux et en prière, ni qu'ils partageassent leur vie entre la méditation solitaire de la cellule et la psalmodie du chœur. Mais élever leur âme au ciel assez fréquemment et avec ferveur, conserver toujours leur âme en présence de Dieu, pratiquer la résignation dans les adversités, entretenir un désir non interrompu du bien suprême: voilà tout ce qu'il conseillait à ses prêtres, ce qu'il recommandait à tous, spécialement aux malades, dont ce genre de prière n'excédait certes pas les faibles forces. En outre, comme Jésus-Christ avait coutume de prier Dieu son Père, loin des rumeurs du monde, et qu'il se cachait aux regards de tous, même de son Disciple bien-aimé; de même Vincent, pour prier, avait l'habitude de s'écarter même de ses plus chers disciples: à certaines époques de l'année, il se retirait même dans une solitude plus complète, et il ne pensait plus alors aux hommes, ni aux choses du monde: élevant son âme à Dieu, il faisait l'examen de sa vie passée, déplorait le présent, et se préparait à l'avenir. Se défiant de ses propres forces, il priait Dieu de lui accorder cette vertu qui gagne en énergie et en puissance, à mesure qu'elle reçoit la bienfaisante impulsion de l'Esprit créateur et vivificateur de l'univers. Jamais alors, malgré la fragilité humaine ou l'aridité de l'esprit, il ne négligeait la méditation ou la prière: il disait que le manque de goût pour la méditation ou la froideur de la prière, peuvent aussi venir du Seigneur, qui veut ainsi provoquer les forces de la volonté, et que, en tout cas, on fait de grands progrès dans la vertu, si l'on sait faire bon usage de la prière.

Digitized by Google

C'est une folie de notre siècle d'attacher peu d'importance à la prière. Et pourtant nous savons bien que l'esprit humain se rapprochant, par ce moyen, du Créateur, élève ses facultés, et se connait mieux lui-même ainsi que les choses qui l'entourent. D'ailleurs, quand donc les puissances de l'âme et les sentiments du cœur prendront-ils une meilleure direction, que quand la prière élèvera l'esprit jusqu'à la source d'où dérive toute force et toute affection?

Une des accusations que les modernes jettent à la face du Catholicisme, est celle-ci: que ceux qui s'éprennent d'amour pour la religion, et disposent mieux leur esprit à en recevoir la douce influence, se renferment, d'ordinaire, dans les délices de la méditation, et qu'ils ne visent qu'à leur propre bien, au lieu de travailler au bien de la société. Par conséquent, la pratique de la vertu, pour cette sorte de gens, ne sort pas, dit-on, de l'enceinte du temple et du cloître; elle se montre peu dans la famille, point ou presque point dans les fonctions sociales; enfin leur vie est celle de personnes qui n'appartiendraient pas même à la famille humaine. L'accusation est grave, en vérité, et elle serait écrasante, si elle n'était privée de fondement. Le Christianisme, en perfectionnant l'intelligence par l'habitude de la foi, développe aussi les autres facultés; les tempérant avec une sage harmonie, il fait que le vrai chrétien joint, à la contemplation de la vérité et des mystères divins, la pratique de toutes les autres vertus. Uni par la religion même à une société militante, il est nécessaire qu'il se rende actif, courageux, puissant. En dehors de tout autre motif, celui-ci, au lieu de rendre le chrétien inerte, l'excite à agir, et confère à son activité une consistance et une énergie merveilleuses. L'esprit moderne ne se montre pas trop empressé à louer les grands hommes

du Christianisme; parfois même il se scandalise de cette action énergique, sans doute, mais égale et mesurée, que l'on voit en eux. On voudrait qu'ils eussent agi avec cette précipitation et cette inconstance, si habituelles aux modernes; on semble surtout s'irriter de voir que leurs actions furent toujours précédées de la contemplation et de la prière. Hélas! en bannissant du conseil des sages cette manière de faire, prudente, respectueuse, circonspecte, nous voyons les beaux résultats de nos œuvres, mortes souvent dès leur berceau. Mais pour en revenir à Vincent, il ne fut jamais mystique, dans le sens qu'on attribue généralement aujourd'hui à ce mot: il le fut assurément à la manière des grands Saints, dont on retrouve les sentiments et les pensées dans ces livres sublimes et incomparables, qu'on appelle l'Itinéraire de S'-Bonaventure, la Philothée, l'Imitation de Jésus-Christ; livres dont parlent bien des gens, mais que peu lisent; ou bien, si on les lit, on ne les médite pas et l'on ne cherche pas à les comprendre. Vincent poussait à un haut degré l'amour de la méditation et de la contemplation; tout en goûtant les plus suaves douceurs spirituelles, il acquérait, par l'habitude fréquente de la méditation, cette force de la volonté et cette énergie de l'esprit, qu'il est donné à peu d'hommes d'atteindre. Du reste, à bien prendre les choses, l'homme contemplatif lui-même, fût-il considéré dans le sens sous lequel on comprend généralement les mystiques, ne manque pas de cette activité intérieure, que la multitude ne sait pas apprécier. Or, Vincent posséda cette activité et cette puissance; par elles, il put vaincre ses inclinations rebelles, et demeurer maître de lui-même, au point que la volonté devint en lui un ressort constant, puissant, efficace. On a dit que le mysticisme anéantit l'intelligence humaine devant l'esprit divin: cet anéantissement

que l'homme opère de lui-même devant l'infini, est raisonnable et souverainement sage. Par ce moyen, notre volonté se conforme à la volonté divine, la foi acquiert du prix et de la force, et nos œuvres deviennent fécondes et excellentes. Goûter les douceurs de l'ordre surnaturel, les mettre au-dessus de toutes nos pensées, de toutes nos affections, c'est assurément l'œuvre de la grâce, mais c'est aussi le fruit du calme et de la prière. Pour l'âme qui demeure seule avec elle-même, il est facile de s'élever à la vision de Dieu; elle peut, jusqu'à un certain point, se plonger avec délices dans la lumière surnaturelle du vrai. Non-seulement elle le voit, mais encore elle s'y repose, comme une fille docile et aimante, dans les bras d'une mère tendre et sage [1]. La foi devient alors un usage amoureux de la sagesse; et de cette manière, l'œuvre de l'homme se développe au milieu de la société, et se montre opportune, bienfaisante. Dans ce sens, Vincent fut mystique; mais personne ne fut plus étranger au mysticisme, pris dans le sens vulgaire. Le mysticisme est, pour ainsi dire, un pressentiment de l'infini, de sorte qu'on pourrait affirmer que la religion en est un avant-goût. On prétend que le mysticisme ne vise qu'au développement de l'activité intérieure de l'homme, et qu'il n'aboutit à rien, parce qu'il rejette toute action extérieure: mais c'est là le mysticisme des sectes hétérodoxes. Le catholique cherche à élever son esprit et à le dégager des sens; cependant il ne recule pas devant l'action extérieure et sociale. La méditation et la prière dirigent et mesurent l'activité, et, l'unissant aux choses célestes, la rendent sainte, efficace, puissante.

Concluons que Vincent fut un modèle de la manière dont on doit croire, aimer et prier. Il posséda un sens

[1] Capecelatro. L'*Oratoire Anglais.*

religieux vif et profond, auquel contribuèrent l'intelligence et le sentiment; c'est que le joug du Christ, qui est doux et suave, ne repose pas seulement sur les puissances de l'intelligence, mais encore sur celles du cœur; l'homme tout entier est assujéti au Seigneur. La religion se compose de deux parties distinctes, mais unies intimement, le dogme et la morale; l'un s'adresse à l'esprit, l'autre, au sentiment. L'orgueil de l'esprit et la concupiscence du cœur, furent des conséquences du péché originel; c'est pourquoi l'esprit et le cœur doivent être renouvelés. « O mon Dieu, créez en moi un cœur pur, et renouvelez en moi un esprit droit [1]. » Cette prière du Psalmiste fut aussi celle de Vincent: voulant renouveler l'homme intérieur, par le moyen de la foi, il changeait aussi l'homme extérieur, par le ministère de la charité, et perfectionnait la société humaine, autant que le permet l'état actuel des choses, en ramenant la vertu parmi les hommes, et en les soumettant à Dieu. L'œuvre de Dieu est efficace sur l'homme, quand celui-ci lui offre l'hommage de l'intelligence et de l'amour; car la foi ne subsiste plus, si la charité fait défaut, comme la charité ne peut exister là où ne réside point la foi. La foi, l'espérance, la charité, la religion, peuvent se résumer en une pensée unique qui, comme nous l'avons dit, est l'union à Dieu. Je n'ai pas voulu omettre ces quelques courtes réflexions sur des choses dont, quoi que j'écrive, j'aurai toujours trop peu dit: c'est qu'en effet, personne, peut-être, ne sut, comme Vincent, appliquer à la vie civile les préceptes de Jésus-Christ, qui institua sa religion pour renouveler l'homme tout entier. Mon sujet me suggère une autre observation: si Vincent ne la formula point, ses œuvres montrent assez qu'il l'avait conçue.

[1] Cor mundum crea in me, Deus, et spiritum rectum innova in visceribus meis. — *Ps.* 50, *v.* 12.

Il fut l'Apôtre de la charité; il sembla faire consister dans cette vertu la religion tout entière. Mais je suis certain que son langage ne fut pas différent de celui de l'Ecriture, qui résume toute la loi, tantôt dans la foi, tantôt dans la charité. Jésus-Christ a enseigné qu'on doit aimer non-seulement avec le cœur, mais encore avec l'esprit: nous aimons avec l'esprit, en conformant notre volonté à celle de Dieu; nous aimons avec le cœur, en pratiquant les préceptes divins. La religion consiste à croire et à agir; la doctrine de Jésus-Christ est donc la doctrine du cœur et de l'esprit.

Digitized by Google

CHAPITRE VI

Douceur — Condescendance — Cordialité — Mortification — Pureté — Patience — Modestie.

La douceur est une vertu belle et suave, dont la pratique est chère à toute âme bien née et délicate, quand même elle n'y serait pas portée par une inclination naturelle. Celui qui a des manières douces et affables sait, mieux que les autres, supporter les défauts des hommes; il a plus d'influence sur leur esprit, et tôt ou tard les détermine au bien et excite en eux le désir du vrai, du beau et du juste. Vincent regarda comme nécessaire cette vertu, qui est aussi un acte de charité; il la possédait à un très-haut degré. Observateur attentif et profond des autres et de lui-même, il s'aperçut aisément que la pratique de la douceur n'était guère, en lui, naturelle ni spontanée. Aussi, pour l'acquérir, déploya-t-il toutes les forces de son âme; sa fermeté et sa bonne volonté lui procurèrent ce que la nature semblait lui avoir refusé. Il alla si loin, dans la pratique de cette vertu, que personne ne le surpassa, si ce n'est le doux évêque de Genève, qui fut véritablement et que l'on appela l'idéal de la douceur et de la mansuétude. Ce n'est pas à dire que les procédés affables de Vincent et de François de

Digitized by Google

Sales fussent une pratique plus exquise des formes qui sont en usage dans la vie commune. C'était, au contraire, une suavité de manières toute naturelle ; c'était un élan qui partait du cœur, et répandait autour de lui les parfums suaves de la charité.

Cette douceur est bonne, et vient véritablement de l'amour ; elle est efficace, parce qu'elle remplit l'âme de tendresse, d'indulgence et de miséricorde ; par elle, tout acquiert de la grâce et de la beauté ; sur tous les actes de qui la possède, elle répand un charme sans fard et admirable de simplicité, je dirais presque, un certain air de cordialité tempérée et tranquille, fruit de ces mouvements de l'âme, qui sont chose toute céleste et divine. C'était, en un mot, une douceur pleine de dignité et de politesse, majestueuse et grave, pénétrée de l'esprit de religion, des élans de la charité. Vincent se montrait donc, en toute rencontre, avec une physionomie douce et bénigne, des manières affables, un langage suave : de la sorte, il savait rendre toute chose plaisante et agréable. J'admets que bien des gens se montrent doués de quelque douceur, dans les rapports communs de la vie ; mais que l'adversité vienne les éprouver ; il est bien difficile qu'ils ne laissent pas voir, en quelque sorte, le défaut de la cuirasse, et qu'ils ne manifestent pas clairement leur caractère : c'est que la mansuétude et la douceur perdent beaucoup, quand elles ne sont pas l'effet de l'inclination du cœur, et de la vertu d'un esprit porté et accoutumé à la charité.

Cette vertu fut une de celles qui donnèrent à Vincent le plus d'influence sur les hommes, et, par conséquent, sur son siècle. La dureté et la rigueur engendrent, parmi les hommes, l'antipathie et la haine : Vincent voulait, au contraire, que tout fût l'œuvre de la sympathie et de l'affection. J'ajouterai que cette vertu lui devint

habituelle, au point qu'il la pratiquait avec les personnages haut placés et de grande capacité, aussi bien qu'avec les pauvres et les petits. Fénelon a dit que « quiconque examinait Vincent, croyait voir l'apôtre St-Paul, exhortant les hommes, par la mansuétude et la modestie de Jésus-Christ. » En outre, cette douceur et cette mansuétude, il les jugeait nécessaires envers les pauvres des campagnes, et plus encore envers les dissidents ; il pensait que Jésus-Christ en a donné un exemple inimitable, lorsqu'il conversait parfois, avec une très-grande douceur, avec ceux qui se montraient moins dociles à ses enseignements. Vincent avait bien raison de s'efforcer d'imiter en cela le divin Maître. Car bien que la discussion dialectique, si elle se renferme dans de justes limites, puisse être parfois innocente, il y a néanmoins toujours, dans l'hétérodoxie, un certain degré de faute, puisqu'elle contient des contradictions et des erreurs, et que, avec bien des vérités, elle répudie la partie la plus belle du christianisme. Mais cette faute même peut être moins grave qu'elle ne paraît. En tout cas, les hommes égarés ne cessent pas d'être nos frères, et, pour les ramener à la vérité, la voie de la mansuétude et de l'amour est la plus sûre de toutes. Vincent était tellement pénétré de cette idée, qu'il répétait souvent les paroles du cardinal Duperron, affirmant que l'on devait convaincre les protestants par l'efficacité des raisonnements et par le ministère de la science; et le saint prêtre pratiquait cette maxime, ajoutant que personne ne savait mieux les convertir, que l'Evêque de Genève, parce que « de ses lèvres ne s'échappaient que des paroles douces et suaves. » Quant aux pauvres des campagnes, Vincent avait coutume de répéter la sentence biblique: « Usez de douceur avec les pauvres; que ce soit là votre habitude. » Il était le premier à l'observer, de sorte que

Digitized by Google

ses missions marquèrent une nouvelle époque, et que sa conduite fit l'admiration du siècle.

Vincent de Paul, aussi bien que François de Sales, considérait la douceur comme la perfection de la charité. Celle-ci lui fit beaucoup aimer les hommes, celle-là lui interdit toute irritation envers qui que ce fût; car il disait : supposé que la fougue de la colère trouble un instant l'âme, une pensée douce et suave la rassérène, comme le rayon de soleil dissipe les nuages, et le sourire naît spontanément sur les lèvres. Vincent croyait, sans doute, qu'il est bon d'user parfois de sévérité; mais il disait qu'un homme qui a fait de la douceur sa vertu particulière, ne peut aller trop loin dans la sévérité, encore moins passer les bornes: dans l'acte même de sévérité, ne doit point se mêler la colère; car la vertu de la douceur dépose dans l'homme un nouveau sens intérieur qui, non par impulsion naturelle, mais par devoir de charité, le fait agir sévèrement et employer parfois des paroles un peu dures envers les coupables. C'est ainsi que Jésus-Christ appela les Juifs hypocrites, et s'arma d'un fouet contre les profanateurs du temple. Vincent faisait remarquer encore que certains hommes semblent, à leurs actes, pleins de charité et de douceur; mais que c'est un effet de leur caractère, et comme une qualité naturelle, plutôt que l'effet d'une forte volonté. Ces hommes, disait-il, ne possèdent pas la douceur chrétienne, qui consiste à refouler l'élan de la passion contraire. Enfin la douceur, suivant Vincent, était encore de la sagesse; car de même que la colère trouble la raison, de même la douceur lui procure la lumière et le discernement. L'homme possédé par la colère est comme un torrent: il n'a de force que tant qu'il élève orgueilleusement ses eaux fangeuses, et qu'il se répand hors de son lit; laissez passer l'heure de la crue, il se dessèche.

Digitized by Google

Le fleuve dont les ondes coulent égales et tranquilles, ne sort point de son lit, ne bat point ses digues, et ne les renverse pas; il court paisiblement, réjouit la vallée environnante, et ne demeure jamais à sec: telle est l'image de l'homme qui pratique la mansuétude. « Donnez-moi part, ô Seigneur, à votre immense douceur; je vous en prie par elle-même, qui ne peut rien refuser. » Il répétait souvent ces paroles, et les enseignait à ceux qui désiraient pratiquer cette aimable vertu; il leur disait encore: « Ainsi vous possèderez la terre, c'est-à-dire le cœur de vos frères. »

A la douceur se rattachent la condescendance et la cordialité, vertus également précieuses et très-belles. La première est le désir de vivre de la vie de Jésus-Christ; la charité nous conduit à la seconde. La cordialité est une joie qu'éprouve notre cœur, à la vue de celui qu'il aime et préfère; elle nous fait manifester notre contentement en la compagnie de notre frère, du pauvre, du prochain en général. Et cette satisfaction se manifeste, en quelque sorte, dans toute nôtre personne; elle brille dans la sérénité du visage, dans la douceur du regard; elle anime la conversation, lui donne un tour gracieux et affable, et lui communique un accent plein d'onction et de suavité. Si on voulait comparer la charité à un fruit d'une beauté remarquable, on pourrait dire que la cordialité en est le teint et le coloris. La condescendance est encore quelque chose de plus. Condescendre, en effet, c'est s'accommoder à la volonté de son frère: je dirai plus, c'est substituer à notre volonté celle de Dieu même, qui veut que Jésus-Christ vive en nous, et nous en lui. St-François de Sales recommandait beaucoup cette vertu, et il avait coutume de l'appeler une des plus belles prérogatives des âmes célestes et bien nées. Vincent disait que, par elle, on parvient à la sainteté de

l'intelligence et du cœur; que même, suivant l'expression de St-Vincent Ferrier, ceux qui condescendent facilement à ce qui n'est pas contraire à la vertu, ceux-là se conforment à la volonté de Dieu, qui se manifeste souvent dans celle du prochain. Il ne faut point, parfois, s'accommoder à la faiblesse des petits; mais il est bon et prudent de condescendre aux humbles et aux simples.

Vincent racontait quelquefois avec beaucoup de complaisance l'immense joie qu'il avait ressentie un jour, en voyant sortir de St-Lazare un homme tout content et joyeux. Cet homme, ayant rencontré, à peu de distance de là, le fondateur de la Mission, lui avait dit: « Vous me voyez, Monsieur Vincent, tout consolé et réjoui des manières suaves, d'un certain air de franchise et d'une admirable simplicité que j'ai rencontrés parmi les vôtres: croyez-moi, j'en suis profondément ému. » Eh bien! cette franchise, cette simplicité, ces manières douces, doivent se retrouver partout où il y a des chrétiens. La condescendance et la cordialité sont des vertus propres à ceux qui pratiquent la charité; elles sont le fruit de l'amour de Dieu, uni à celui de la créature. La cordialité est une joie intérieure, que l'on éprouve en voyant une personne aimée. Chez l'homme de manières dures, la charité est souvent comme assoupie. Après tout cela, Vincent disait encore: « Les discussions et les raisonnements subtils ne conduisent pas toujours à la vérité et à la pratique de la vertu: mais souvent, en traitant avec des hommes entièrement esclaves de l'erreur, je les ai vus y renoncer, entraînés qu'ils étaient par la douceur de la charité et par la joie que procure un visage calme et serein. »

Les païens eux-mêmes reconnaissaient, d'une certaine manière, la nécessité de la mortification, pour pratiquer toute sorte de vertus. Mais l'Evangile a déclaré que,

par elle, l'homme se rapproche de Dieu, à mesure qu'il s'élève au-dessus des sens. De sorte qu'on peut dire que la mortification est la mesure de la perfection, que l'homme sait et veut atteindre. Saint Vincent disait qu'un bon chrétien doit toujours mortifier les sens extérieurs, aussi bien que les sens intérieurs; car c'est le seul moyen qui lui permette de dompter les appétits du corps, comme les passions désordonnées du cœur, dont les plus puissantes sont l'amour et la haine, l'espérance et le désespoir. Il aimait assurément beaucoup la mortification; mais il ne donnait pas facilement la préférence à telle ou telle manière de se mortifier: il avait soin de tenir sa mortification cachée à tous les regards; et il croyait qu'il valait mieux s'en abstenir, qu'en faire ostentation. L'usage de la véritable mortification est toujours accompagné d'une joie très-pure; et l'amour adoucit et rend agréable ce qu'il y a en elle de plus amer et de plus désa gréable. Par le moyen de la mortification, l'amour donne à l'âme la liberté et le repos; il la rend capable du bien, du beau et du vrai. Assurément celui qui mortifie les sens extérieurs, peut pratiquer toutes les vertus; celui qui mortifie les sens intérieurs, acquiert une force extraordinaire pour faire le bien et comprendre les plus sublimes vérités. A pratiquer la mortification envers lui-même, disait Vincent, l'homme éprouve plus de consolation qui de douleur; car la mortification est accompagnée du désir de plaire à Dieu, et cet acte d'aspiration et d'amour est la source de toutes les douceurs. Notre Saint mortifiait son esprit, lui interdisant toute pensée inutile, toute vaine image; choses qui enlèvent à l'âme son énergie, l'éloignent de la vertu, et l'exposent à succomber facilement à toutes les faiblesses. Il mortifiait son intelligence, évitant de trop caresser tel ou tel désir, ou de tenir trop opi-

niâtrément à ses idées. Il mortifiait sa volonté, la pliant constamment à ce qu'il croyait réglé par la Providence divine. Il mortifiait son caractère, au point qu'il parvint à lui donner un air de suavité et de douceur inimitables, lors même qu'il n'y était porté par aucune inclination naturelle.

Il avait coutume de dire que la vie de l'ouvrier évangélique a pour fondement l'abnégation de soi-même, et l'imitation de la vie de Jésus-Christ et des Apôtres. « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même et porte sa croix [1]. » Ainsi le premier pas qu'on doit faire à la suite du Seigneur, est de se renoncer soi-même. « Il n'est pas donné à tous de comprendre ces paroles [2]. » Voilà pourquoi bien des gens, qui étaient allés entendre le Messie, l'abandonnèrent ensuite. « La foi ne suffit donc pas, continuait Vincent, il faut encore se mortifier. Et ce n'est pas assez de la mortification extérieure, on doit y joindre la mortification intérieure. Mortifiez vos sens, disait-il, et vous verrez s'opérer en vous un grand changement, vous acquerrez même beaucoup de facilité à faire le bien. » Tant il est vrai que la mortification extérieure n'est pas superflue. Cette vertu nous rapproche d'autant plus de Dieu, qu'elle nous éloigne davantage de nos sens. Les Saints avaient donc raison de dire: La mortification est la mesure de la perfection du chrétien. — Heureux ceux qui souffrent; — donc nous devons accepter la douleur avec joie.

Un jour, après avoir parlé au peuple, et l'avoir beaucoup exhorté à la pratique de cette noble vertu, Vincent, descendant de la chaire, vit venir à lui un jeune homme qui lui dit: « Monsieur Vincent, il est possible que l'homme trouve, un jour ou l'autre, quelque consolation dans

[1] Matth. XVI, 24.
[2] Matth. XIX, 11.

Digitized by Google

la mortification; mais, en attendant, la douleur est présente, et le plaisir éloigné. » — « Vous vous trompez, mon beau garçon, répartit le Saint; pensez-y, et vous vous convaincrez que, dans la mortification, il y a plus de consolation que de peine. Ne voyez-vous pas que, dès que l'homme veut se mortifier, il est, dans l'acte même de sa volonté, poussé par le désir de plaire à Dieu? Et tout ce que l'on fait par amour pour Dieu, ne procure-t-il pas la joie et la consolation? Par lui-même, cet acte cause à notre âme du plaisir et une suave douceur, de sorte qu'elle surmonte tout, et oublie la douleur qu'elle éprouve. » Il ajouta: « Cette vertu donne la paix à l'âme; elle augmente les lumières de l'intelligence, parce qu'elle s'assujétit à Dieu; elle fait que nos œuvres sont toujours bonnes, parce que nous faisons non pas ce que nous voulons, mais ce qui plaît davantage au Seigneur [1]. » C'est une des vertus qu'il recommanda avec le plus d'instance à ses disciples; et les bénédictions de la Providence descendirent sur eux, abondantes et continuelles.

La chasteté est le lis des vertus; et, comme a dit l'Evêque de Genève, elle donne à l'homme la qualité et la beauté de l'Ange. Rien n'est vraiment beau, s'il n'est pur, et la pureté dans les hommes est précisément la chasteté; celle-ci conserve au corps sa beauté, et rend l'esprit tout céleste: aussi S[t]-Cyprien a-t-il appelé la virginité, la fleur la plus odoriférante de l'Eglise, la plus belle œuvre de la Grâce divine.

On dit généralement que cette vertu est propre à la femme; mais l'Ecriture recommande la pureté au sexe fort, comme au sexe faible, et Jacob protesta qu'il n'avait jamais levé les regards sur une vierge, et qu'il avait admiré la beauté de celle que lui avait donnée le ciel,

[1] Quæ placita sunt ei facio semper. *Joan. VIII,* 29.

alors seulement qu'elle était devenue son épouse. Vincent, qui portait dans son corps la mortification de Jésus-Christ, devait naturellement pouvoir se dominer, et être d'une pureté au-dessus de tout éloge. La calomnie n'osa l'accuser d'aucune chute, et ses ennemis mêmes ne purent s'opposer au respect et à l'affection que chacun portait à un si grand homme. Pourtant le soin qu'il prenait de conserver sans l'ombre d'une tache son âme et son cœur, ne l'empêchait nullement de vivre au milieu du monde, comme d'autres peuvent à peine le faire dans la solitude. Celui, disait-il, qui est appelé de Dieu à servir le prochain dans un état approuvé par l'Eglise, celui-là ne doit pas aspirer à un genre de vie plus retiré, sous prétexte de mettre sa chasteté à l'abri de tout danger; car aucune position sociale n'est plus à l'abri du danger, que celle où nous a mis Dieu lui-même; et celui qui ne sait pas s'y conserver pur, ne le saura pas davantage dans tout autre état. Mais pour conserver à l'âme et au cœur cette pureté qui en fait la beauté, il faut beaucoup de précautions; et Vincent employa les plus sûres. Quoique poli et respectueux, il avait coutume de ne se rendre jamais auprès d'une femme, sans y être forcé par la nécessité: il n'entretenait aucune correspondance particulière avec les dames de l'assemblée; obligé de venir quelquefois au milieu d'elles, il y restait le moins de temps possible. Octogénaire, il ne voulait pas encore demeurer seul avec elles. Il recommanda cette vertu à ses disciples, par ses préceptes et par ses exemples: il la conseilla à chacun, comme une chose importante, et spécialement à ceux qui pouvaient plus facilement la perdre ou la souiller. Il la pratiquait dans ses actes comme dans ses paroles; et elle augmentait les respect qu'avaient pour lui les grands et le peuple.

Digitized by Google

La patience est la vertu de ceux qui se rapprochent le plus de la perfection. Dieu est patient, parce qu'il est éternel, selon la belle pensée de S'-Augustin. Sans cette vertu, personne n'a jamais rien fait de grand: par elle nous supportons les douleurs de la vie; c'est grâce à elle, que les âmes fortes agissent au milieu des malheurs et de l'adversité. La patience est la vertu des âmes grandes et sages. Jésus-Christ a dit: Heureux ceux qui souffrent. Aussi Vincent de Paul, opposé encore en cela aux habitudes du monde, plaçait dans les souffrances une grande partie de ses jouissances; et il immolait son cœur sur l'autel, où le divin Maître s'est sacrifié lui-même. La Croix est la porte par laquelle on entre dans le temple saint de Dieu: or, celui qui manque de patience et de longanimité, ne sait ni ne peut porter la Croix: aussi je dirais volontiers que la patience est la vertu qui semble sourire le plus doucement à la douleur. Voilà pourquoi l'on n'entendit jamais une plainte sortir de la bouche de Vincent, qui d'ailleurs ne s'irrita jamais contre la stupidité des hommes et des temps: il supporta tout avec mansuétude, et aima ses ennemis, plus que personne au monde.

Ce n'est pas à dire pour cela que les malheurs ne lui fussent pas pénibles; mais nous devons remarquer qu'il n'en fut jamais ébranlé: il les supportait avec la grandeur d'un esprit énergique, imperturbable, généreux, toujours magnanime, et toujours égal à lui-même. Cela nous amène à dire que cette égalité d'âme est une des plus belles et des plus rares qualités du chrétien, et qu'elle dénote, en celui qui la possède, un assez haut degré de perfection. Cette qualité fut réellement merveilleuse en Vincent; jamais il ne plia devant la contradiction, jamais on ne le vit surpris par la tristesse, ni transporté par la joie, ni entraîné par la précipitation.

Dominant ses sentiments et ses passions, il conservait, au milieu de son activité, le calme du cœur et de l'âme; et ce calme brillait tellement sur son visage, qu'on aurait pu dire avec vérité que, au milieu des affaires les plus graves et de toutes les contradictions, il était toujours présent à lui-même et à Dieu. Quelque graves que fussent les peines dont il était agité et affligé, jamais il ne manqua de patience pour les supporter; jamais la sérénité de son esprit n'en fut troublée, ni la paix de son cœur, altérée. A chaque instant on venait interrompre ses exercices de piété, ou le déranger au milieu de ses affaires; ou bien, des esprits obstinés et bizarres lui cherchaient querelle et l'obligeaient à discuter: quoi qu'il arrivât, il ne changeait pas même le ton de sa voix, et ses actes conservaient parfaitement leur simplicité et leur candeur. Or, une si étonnante égalité d'âme était le fruit de l'humilité et de la mortification: la première, en conservant sa confiance en Dieu, faisait qu'il se souciait peu des jugements des hommes: la seconde, en mettant dans son cœur le mépris des biens terrestres, le rendait généreux, hardi, facile au travail, et supérieur aux adversités. Celle-là le rendait capable des plus grandes entreprises; celle-ci lui procurait le calme des passions et la sérénité de l'esprit. Mais grâce à sa patience, il se montrait en toute chose, et il était réellement fort, sûr, magnanime.

On a écrit que la modestie est, par rapport au mérite, ce que sont, dans une belle peinture, les ombres, qui donnent aux figures de la force et du relief [1]. La beauté d'une femme gagne en grâce et en sympathie, si la modestie lui fait, d'un voile, un chaste ornement: c'est également par la modestie, que l'épouse et la mère

[1] La Bruyère.

Digitized by Google

chrétienne conserve les grâces de la jeunesse, et une dignité et une amabilité qui, autrement, seraient inévitablement perdues. Chez l'homme, la modestie est chose également belle et louable; et celui à qui cette vertu n'est point familière, ne saurait atteindre, malgré ses talents, cette gloire à laquelle il aurait pu s'élever, en possédant une intelligence extraordinaire et féconde.

Or, la modestie chrétienne est une vertu qui guide l'homme selon l'ordre et la décence, en tout temps et en tout lieu, et, je dirais presque. dans la pensée elle-même, comme dans les actes extérieurs. Cette vertu est peu connue, moins encore estimée; et pourtant elle tient une grande place dans la perfection chrétienne et dans l'excellence sociale! Si l'on n'avait pas d'autre motif d'en faire grand cas, ce serait déjà beaucoup de penser que, par elle, on rend un continuel hommage à la divinité, et que toutes les autres vertus perdent de leur éclat, quand elles ne sont pas unies à la modestie. C'est ainsi que l'entendait Vincent, et il la pratiqua toujours avec beaucoup de soin. Par la modestie, fleur parfumée et suave de la chasteté, il vécut de la vie des Anges, au milieu d'un monde gâté et corrompu; par elle, il goûta les délices de la science, sans éprouver l'amertume de l'orgueil. Le saint homme se montrait aussi modeste dans son maintien, que dans son langage. Son extérieur était simple, libre et naturel, comme il convient à une personne grave et digne; son langage était doux, affable, efficace, prompt, agréable et modeste, mais d'une modestie facile, spontanée, parce qu'elle lui venait de l'esprit et du cœur.

Le prestige d'une haute naissance n'a certainement qu'une valeur relative, et l'on blâme avec raison celui qui, à la noblesse du lignage, ne joint pas la grandeur et l'éclat de sa conduite. Au temps de Vincent, le nom

Digitized by Google

remplaçait souvent les vertus de l'âme et les qualités du cœur. Mais lorsque, dans sa vieillesse, on lui parla d'un château qui avait appartenu à sa famille, il dit qu'il se rappelait, lui aussi, les tours antiques qui l'environnaient, et que, dans sa jeunesse, il avait fait paître son troupeau dans le voisinage. La modestie plaît à Dieu et aux hommes, parce qu'elle est le reflet de l'humilité, de la pureté, et aussi de la simplicité du cœur. Dans les vrais serviteurs de Dieu, on remarque facilement un certain caractère qui les distingue des mondains; c'est un effet de la modestie, comme aussi de la grâce qui est en eux et qui fait, en quelque sorte, sentir son influence à ceux qui les approchent. A leur vue, on éprouve je ne sais quel sentiment de respect et d'émotion, qui est à la fois doux et profond. Quand l'artiste, dans ses peintures, environne d'une auréole le modeste portrait du saint, il montre que les justes, même dès leur vie mortelle, répandent autour d'eux une lumière toute céleste, qui leur est propre.

Digitized by Google

CHAPITRE VII

Affabilité — Fermeté — Humilité — Prudence — Simplicité.

Toutes ces vertus apportent à qui les possède, un surcroit de charmes que l'on appelle affabilité, et que bien des gens considèrent comme le fruit d'une éducation soignée, plutôt que comme le résultat de la bonté d'âme. L'affabilité n'est pas la condescendance, ni la cordialité, ni, à proprement parler, la douceur ou la modestie; mais elle se rapproche tellement de ces vertus, que l'on confondrait facilement l'une avec l'autre. Unie à la bienfaisance, elle rend le bienfait beau et suave; c'est comme le fruit récemment détaché de l'arbre, et qui a pour ornement une fleur et quelques feuilles verdoyantes. L'affabilité est la marque de la vraie grandeur, parce que la vraie grandeur est libre, douce, gracieuse, populaire. On a dit que l'affabilité est, chez les grands, un raffinement de l'orgueil. Mais cela, si le cas se présente, ne peut avoir lieu que pour peu de temps, et en des circonstances particulières. L'orgueil ne sait pas demeurer caché; et l'affabilité serait impuissante à le tenir longtemps secret. Quand elle vient du cœur, elle est la plus suave manifestation de la bonté; elle donne de la grâce à la vertu, et la rend chère à chacun. Telle

était l'affabilité de Vincent. Chilon disait que l'homme fort doit avoir des manières douces, pour inspirer plus de respect que de crainte: jamais, ajoutait-il, on n'a trop d'affabilité; car, par elle, on peut facilement apaiser l'orgueil et l'envie de ses plus fiers ennemis.

Il ne faudrait pas croire cependant, que ces vertus enlevassent à Vincent rien de cette fermeté, qui est une des plus belles qualités de l'esprit, et qui rend la volonté apte à produire les effets les plus durables. La fermeté donne beaucoup d'empire à celui qui la possède; elle a sa source dans la conviction de l'intelligence et dans l'énergie de la volonté; de sorte qu'elle est toujours nécessaire pour opérer des choses grandes et solides. La force de la volonté se montre principalement dans les facultés morales, dont dépendent la foi, la force, la patience, la magnanimité, la dignité de toute la vie; et c'est précisément de ces vertus que dérive la fermeté, qui brilla en Vincent d'une manière remarquable et tellement parfaite, qu'elle n'empêcha en rien la pratique des autres vertus, qui, aux yeux de l'observateur superficiel et inattentif, lui paraissent en quelque sorte opposées. Or, la condescendance et la mansuétude ne l'empêchaient pas d'être constant dans ses opinions et dans ses vues; la force de la volonté ne reculait pas, en Vincent, devant les difficultés. C'est que la lumière de la vérité brillait à son esprit; et lorsque ses rayons y ont une fois pénétré, l'intelligence s'y attache, comme à son terme naturel et à son objet suprême. Mais cette vertu acquiert d'autant plus de prix dans le Saint, et excite d'autant plus notre admiration, que nous la voyons disparaître aujourd'hui. Si, comme je le crois, l'historien doit, en racontant les faits passés, jeter les yeux sur les espérances futures, il faudrait nous arrêter longtemps ici, car aucun siècle, peut-être, plus que le nôtre, n'eut be-

soin de rappeler et de montrer aux hommes quel est le prix d'un caractère ferme, et comment c'est là le seul moyen d'arriver à la véritable grandeur. Cette faiblesse de volonté, ce défaut de fermeté dans les résolutions, enfin cet abaissement des caractères, qui se manifeste chaque jour davantage, n'est pas une légère marque de décadence, dans les sociétés modernes. Mais qu'il nous suffise de signaler brièvement le mal.

Assurément une volonté faible et mal réglée ne peut atteindre son but, supposé même qu'elle sache le déterminer: quand, au contraire, notre pensée s'est arrêtée sur un objet quel qu'il soit, rien ne peut en détacher notre esprit si, à l'inclination du cœur, se joint la force de l'intelligence et de la volonté. Vincent suivait donc les traces du divin Maître, qui marchait énergiquement à son but, et employait, pour l'atteindre, les moyens de la suavité et de la douceur [1]: il ne reculait jamais, quelque obstacle qu'il rencontrât sur sa route, et il ne perdait jamais de vue le but qu'il avait prévu et fixé dans son esprit. Or, cette fermeté à diriger ses efforts et ses pensées vers un but unique dans son plan, quoique varié dans son application, non-seulement rendit son action continuelle, mais encore lui communiqua une efficacité qu'elle n'aurait certainement pas eue s'il avait procédé autrement. L'influence morale des mœurs de son pays ne put rien sur l'âme de Vincent; il prit, dans le caractère national, l'activité et la subtilité de l'esprit, tandis qu'il empruntait à la pensée religieuse la vertu, le jugement, la grandeur d'âme, et cette marche patiente et magnanime, qui convient plus spécialement à ceux qui opèrent des choses grandes et durables. Du reste, si la fermeté de son caractère apparaît dans les grandes et sublimes actions de sa vie, dans

[1] Attingit ergo a fine usque ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter. *Sap. VIII*, 1.

ses œuvres de charité publique et privée, et dans le maniement des affaires; elle tire tout son éclat de la liberté avec laquelle il parlait aux rois comme aux peuples, à ses supérieurs comme à ses inférieurs. En effet, comme il n'ouvrait la bouche que pour dire la vérité, il ne craignait ni n'espérait rien des hommes; toute sa confiance reposait en Dieu. Que le lecteur se rappelle comment il se conduisit dans le Conseil royal; qu'il pense aux paroles qu'il adressa à Richelieu, et plus encore au langage qu'il tint à Mazarin, au temps de la Fronde, lorsque la Cour et le gouvernement étaient exilés de la capitale de la France: qu'il se rappelle sa fermeté dans les discussions avec S[t]-Cyran et dans la querelle du Jansénisme; et il verra qu'il serait demeuré court, malgré les qualités de l'intelligence et du cœur, qui pourtant étaient chez lui très-brillantes, s'il avait manqué de fermeté d'âme.

Je ne terminerai pas ces courtes observations, sans faire remarquer que l'essence du Christianisme résidant dans l'ordre moral, qui en forme toute la beauté et l'économie, la sanctification de la volonté est le terme suprême de la perfection chrétienne. Quand un homme en est arrivé à ce point, il est certain qu'il met toutes ses complaisances dans la stabilité de sa conduite. C'est pourquoi la fermeté qui paraît au dehors, n'est que le résultat d'une vertu intérieure; vertu cachée, mais sans laquelle tout acte humain, comme tout mouvement de l'esprit, demeure sans valeur. Vertu d'autant plus ignorée dans le monde, qu'elle y est moins appréciée; vertu qui se convertira en véritable grandeur lorsque, la figure de ce monde étant passée, les choses intérieures deviendront extérieures, et que les pensées des hommes se manifesteront au grand jour.

Nous avons maintenant à parler d'une autre vertu,

Digitized by Google

cachée mais admirable, et sans laquelle le chrétien manque de son vrai caractère; je veux dire l'humilité.

C'est la conscience de notre imperfection, qui fait naître dans notre cœur le sentiment de l'humilité. Les qualités qui distinguent et enrichissent l'homme, viennent de Dieu; toute pensée, quelle qu'elle soit, de grandeur ou d'orgueil, est insensée et condamnable. La philosophie et la religion sont d'accord sur ce point; et la raison de l'humilité se fonde plus particulièrement sur ce que l'orgueilleux se met à la place du Créateur, tandis que l'humilité conserve à l'individu le rang qu'il plut à l'infinie Sagesse de lui attribuer parmi les êtres, en le créant. L'orgueil avait été la cause de la prévarication des anges: celle de l'homme fut également occasionnée par l'orgueil. Nos premiers parents tentèrent, comme le malheureux ange, de se diviniser; ils tombèrent, et s'éloignèrent de Dieu. L'orgueil nous exclut du ciel; l'humilité doit nous en rapprocher. Ce n'est pas à dire pour cela que l'homme humble méconnaisse les qualités de la créature: il les juge avec équité et convenance, et il les estime, en tant qu'elles viennent de Dieu. C'est donc une erreur de ne point voir, dans l'humilité chrétienne, la véritable grandeur de l'âme, et de ne pas comprendre combien est fugitif l'éclat dont le superbe entoure ses actions. La gloire humaine elle-même n'est pas belle, si elle n'est précédée de l'humilité; et les hommes n'accordent pas l'apothéose à ceux qui, tout en s'élevant au-dessus de leurs contemporains, par des œuvres étonnantes et sublimes, ne savent pas être humbles et modestes. Ainsi le voile qui tombe sur les épaules de la vierge, lui donne plus de grâce et de beauté, que les pierreries et les guirlandes entrelacées avec sa chevelure: telles les vapeurs de l'atmosphère rendent la lumière du matin plus douce que celle projetée par le soleil brû-

lant de midi. Du reste, l'humilité chrétienne consiste dans l'idée juste et véritable que nous nous formons de la faiblesse et de l'infirmité de notre nature, déchue de son état primitif: mais quand même le genre humain n'aurait point perdu cet état d'innocence, dont Dieu l'avait enrichi en le créant, l'humilité aurait toujours été une belle et raisonnable prérogative des hommes; car la créature, moins éloignée du Créateur, aurait mieux reconnu l'importance de ces dons, qui la distinguent parmi les êtres créés et intelligents. Qu'y a-t-il en nous de bon, que nous n'ayons reçu? Et si nous l'avons reçu, pourquoi vouloir nous en glorifier [1]? Or, il y a deux sortes d'humilité, l'une apparente et extérieure, l'autre intérieure et toute spirituelle. La première est une faute, et non une vertu; elle s'appelle hypocrisie, et c'est le plus vil et le plus méprisable de tous les vices. Mais si un maintien égal, un langage sans prétention et dépouillé de vains ornements, indiquent véritablement les dispositions intérieures de l'âme, on peut affirmer qu'il y a là une sincère humilité, conforme aux préceptes divins.

Le paganisme n'eut point l'idée de cette vertu: quelques esprits modernes ne surent pas l'apprécier, ils ne la connurent pas. Ils poussèrent même si loin leurs jugements, qu'ils n'hésitèrent pas à affirmer que le Christianisme manque de vraie grandeur, et que l'idée du sublime s'applique mieux au paganisme savant. Leur erreur est manifeste. Car si l'on observe attentivement les faits, on s'apercevra facilement que, dans la religion, sous un voile simple et parfois privé d'ornement, se cache toujours une pensée profondément sublime, qui approche de l'éternel et de l'infini; on verra que le défaut apparent de cet élément est une chose accidentelle, tem-

[1] Quid autem habes, quod non accepisti? Si autem accepisti, quid gloriaris, quasi non acceperis? *I Cor. IV*, 7.

poraire, et qu'il réside dans la forme, plutôt que dans l'idée. Le Christianisme est humble, parce qu'il est grand; ses rites sont simples, parce que toute pompe terrestre répondrait mal à la sublimité de l'idée qu'ils représentent; et celui devant qui doit céder et cède toute puissance de la terre, s'intitule le serviteur des serviteurs. Le prêtre qui instruit les enfants, et qui jette les fondements de la société future, est plus grand que le philosophe grec qui, à l'Académie d'Athènes, enseignait le doute, et plaçait toute la science dans le doute. Il semble plus grand que le général d'armée, ce Missionnaire qui, non point par les armes, mais par la force des idées, soumet les peuples à la civilisation; qui combat et triomphe par l'exemple et la persuasion.

Ces pensées sont venues se fixer dans notre esprit, en réfléchissant à l'humilité, vertu qui sembla comme naturelle à Vincent. Ce serait un travail fort utile aux personnes qui désirent mener une vie spirituelle, et plus encore à celles qui vivent au milieu de la société, que de noter les nombreux exemples, que laissa le saint homme, de la pratique de cette vertu; mais il faudrait, pour cela, écrire un livre entier. Si j'ai parlé de cette vertu un peu plus longuement que des autres, c'est que Vincent la chérissait entre toutes, et qu'en elle réside la partie principale de l'économie de la vie chrétienne. Le lecteur me permettra néanmoins de citer quelques traits. Etant venu un jour à Paris, je ne sais à quelle époque, il tint caché son nom De Paul, parce que, en l'employant, il aurait indiqué l'ancienneté de sa race. Condé l'ayant invité à siéger près de lui, dans le conseil royal, il répondit que c'était trop d'honneur pour le fils d'un homme qui gardait les troupeaux. Il avait coutume de publier son humble naissance à beaucoup de personnages illustres, et à la cour même, où la noblesse

Digitized by Google

de la naissance tient trop souvent lieu des qualités de l'âme, et où, pour monter à un rang élevé, il suffit de savoir recouvrir sa nullité de magnifiques apparences. François de Mont-Guillard, évêque de Pons, étant venu à lui parler du château de sa famille, le Serviteur de Dieu lui répondit qu'il se rappelait bien, durant sa jeunesse, avoir gardé son troupeau dans les environs. Quelqu'un lui dit que, dans le Parlement de Paris, il avait semblé manquer de zèle envers les Missionnaires, et on le pressait de se défendre lui-même et sa Congrégation. Après l'avoir écouté, Vincent répondit avec humilité: « Jamais je ne me défendrai: Dieu veuille que nos œuvres nous justifient! » Je pourrais remplir un gros volume de traits de ce genre.

Le fait suivant montrera mieux que tout le reste l'idée qu'on se faisait généralement de la remarquable humilité de Vincent. Quand il s'agit de sa canonisation, on demanda à un vieillard de Marseille, pauvre et aveugle, s'il se souvenait de Vincent de Paul, qui avait passé plusieurs années dans cette ville. Il répondit qu'il n'avait pas oublié ses immenses bienfaits, puis il voulut savoir le motif de cette question. On lui dit alors qu'on songeait à obtenir pour Vincent l'honneur des autels. « Il était trop humble, reprit aussitôt le vieillard, il ne le permettra jamais. » Belle et naïve réponse, qui n'a pas besoin de commentaires. Enfin Vincent avait coutume de montrer dans ces paroles le sentiment de sa profonde humilité: « Je ne suis qu'une faible créature, qui ne sait où elle va, qui ne sait pas même bien clairement ce qu'elle cherche; elle voudrait bien se cacher en vous, ô mon Dieu, qui êtes mon désir et ma fin. Je suis pauvre, aveugle, plein de misères, bon à rien, et, parmi tous les hommes, celui qui a le plus grand besoin de la divine miséricorde. » Et moi qui, en écrivant la vie et

les œuvres d'un si grand homme, ai dû compter ses vertus et en méditer longuement l'excellence, ah! puissé-je, en répétant ces paroles, les prononcer, comme lui-même, avec ferveur et sincérité!

« Que celui d'entre vous qui veut être le plus grand, devienne comme le plus petit et le serviteur des autres [1]. » Telles étaient les paroles qui sortaient souvent des lèvres de Vincent. Et il ajoutait: « L'humilité est une vertu si grande, si difficile, si nécessaire, que, quelques efforts que l'on fasse pour la pratiquer, on n'y parvient jamais entièrement. Que ceux qui veulent s'appliquer aux bonnes œuvres, acquièrent d'abord la vertu d'humilité, s'ils veulent recueillir les fruits de leurs efforts. Ce qui rend difficile la pratique de l'humilité, c'est ce désir ardent, profond, qui porte sans cesse l'homme à s'élever au-dessus des autres: cette vertu ne détruit pas ce désir, mais en le modérant, elle le règle, le dirige, et le rend fécond en œuvres saintes. — Quiconque s'humilie, sera exalté. — L'humilité est vérité; l'humilité est chère à Dieu, parce que Dieu aime la vérité. — Ce qui ôte souvent aux hommes tout moyen d'aimer la vérité, c'est le manque de foi; celui qui a la foi dans son cœur, comme une flamme ardente, celui-là est humble. — La vraie humilité est la base et le complément des grandes vertus; par elle, de coupables, nous devenons justes. — Jésus-Christ, parlant du publicain qui s'humiliait, a dit que sa prière avait été exaucée. — Cet homme coupable qui, touché d'un sentiment d'humilité, prie sur le seuil du temple, et n'ose pas lever les yeux au ciel, cet homme se lève justifié. — La charité est la reine des vertus; voulez-vous être charitable, soyez humble. Jésus-Christ cherche les cœurs simples et hum-

[1] Matth. XX, 27.

Digitized by Google

bles; lui, qui est la vraie grandeur, n'a pas besoin de la grandeur des hommes. »

Vincent disait que l'humilité peut s'allier à la générosité et à la grandeur d'âme; il rappelait que saint Louis, qui était fort humble, fut aussi l'un des rois les plus généreux et les plus vaillants qui aient porté la couronne de France. Devant les grands du siècle, Vincent conserva toujours cette dignité qui convient à l'homme. Celui-là est vraiment humble, qui sait, par vertu, se faire l'égal de ceux à qui il est supérieur par le génie, par les qualités de l'esprit, ou par l'autorité. Quand on manque de dignité devant ses supérieurs dans la hiérarchie sociale, on manque d'humilité avec ses inférieurs; Jésus-Christ lavant les pieds à de pauvres pêcheurs, et gardant le silence devant les prêtres de la synagogue, nous a enseigné le côté le plus vrai et le plus sublime de l'humilité.

Soyez simples comme des colombes, et prudents comme des serpents. En ne séparant pas les deux vertus, le Sauveur semble avoir voulu nous montrer que l'une ne doit pas aller sans l'autre: et réellement elles sont unies et liées entre elles par des nœuds intimes. En effet, si la prudence nous enseigne à penser, à parler et à agir sagement, suivant l'opportunité et les circonstances, la simplicité nous porte à l'accomplissement du devoir, et fait que nous ne nous en éloignons pour rien au monde. Parlant d'abord de la prudence, je ferai remarquer combien était grande celle de Vincent; car elle égalait assurément toutes ses autres vertus. Les nombreuses œuvres qu'il accomplit, il les mûrit avec sagesse, puis il les soutint et les dirigea avec cette prudence, qui, dès le début d'une entreprise, en rend le succès indubitable. Qu'il agît, qu'il parlât ou qu'il écrivît, il réfléchissait sérieusement aux conséquences; mais avec son humilité

Digitized by Google

accoutumée, il aimait à joindre l'avis des autres à son propre sentiment, et il demandait à Dieu les lumières de l'esprit, pour bien juger, et la simplicité du cœur, pour se conformer à la divine volonté, selon que Dieu semblait la lui avoir manifestée en quelque manière. Jamais il ne passait de l'idée à l'action, avant d'avoir découvert ce qui paraissait le plus propre à atteindre son but. Agissant toujours avec prudence, il gagnait la confiance à toutes ses entreprises, par les faits mêmes qui les avaient commencées. D'ailleurs les bons effets qui en résultaient lui avaient conquis l'affection et la vénération de la multitude, dont il procurait surtout l'amélioration. De là cette influence sur le peuple, comme personne peut-être ne put jamais l'exercer; de là le respect que lui portaient les partis politiques, quelque acharnés qu'ils fussent l'un contre l'autre; de là l'estime qu'avaient pour lui la cour et le clergé; de là cette déférence que lui témoignèrent les savants, et les efforts que tentèrent les partisans des nouvelles doctrines, afin de le gagner à la secte qui dut son nom à l'évêque d'Ypres, secte qui aurait conquis un immense crédit et le respect de la multitude, si, parmi ses amis et ses défenseurs, elle avait pu compter l'homme de Dieu et du peuple.

La prudence de Vincent se manifestait en ce qui regardait la société civile, comme en ce qui concerne la religion et le ciel. Voilà pourquoi il s'éloignait avec horreur de ceux qui songent plus au feuillage de l'arbre, qu'aux fruits et à la tige; mais aussi il s'accommodait facilement aux dispositions d'esprit et de cœur de chacun, sachant combien sont nombreuses et diverses les voies du Seigneur. Suivant le précepte de St-Paul, il voulait l'unité dans les choses nécessaires, mais il accordait la liberté dans les choses douteuses; il usait en tout de charité, c'est-à-dire d'indulgence et d'amour. Pen-

Digitized by Google

sant donc que les œuvres de l'homme sont bonnes, si elles sont conformes aux voies du Seigneur, il était aussi fermement persuadé que l'on doit faire une grande attention à l'action qu'il plait à Dieu d'exercer secrètement sur les esprits, au lieu de chercher à les diriger selon ses propres vues, et de s'attacher trop aux désirs particuliers de l'amour-propre. Néanmoins, tout indulgent et bon qu'il était, il ne transigeait pas facilement sur certaines choses, c'est-à-dire sur celles qui concernent plus directement l'esprit et le cœur; de sorte que certaines gens estimèrent, à tort assurément, qu'il attachait peu d'importance aux choses extérieures. Sa prudence fut telle, que la calomnie ne put s'élever contre lui. Il ne manqua pas, sans doute, de gens qui cherchèrent à le charger d'indignités et de fautes qu'il n'avait pas commises; il n'y a point de grandeur ni de vertu, contre laquelle ne se soient élevées la médiocrité, la lâcheté et la turpitude. Mais l'envie et la haine ne purent rien contre la vertu d'un tel homme; il repoussa leurs attaques, d'autant plus violentes, qu'elles étaient plus injustes et plus déraisonnables. Il y a une génération d'hommes vils et hypocrites qui, non contents de leurs propres fautes, cherchent à en découvrir encore dans les autres, afin de pouvoir jeter des clameurs scandaleuses; ils affichent une vertu qu'ils n'ont point, et font l'œuvre de l'enfer, dont ils sont les dignes ministres. Au lieu de s'élever contre ces infâmes attentats, Vincent leur opposait la prudence; grâce à cette vertu, il vit plus d'une fois ses ennemis confondus et réduits au silence.

Il ne faudrait pas croire d'ailleurs, qu'il se préoccupât trop de ce qui pouvait retarder son œuvre ou la rendre moins efficace, ni qu'il se laissât agiter l'esprit par de sombres pensées. Il ne voyait, dans les hommes, que des êtres à qui il devait faire tout le bien possible. En ou-

tre, si, en faisant des choses qui pouvaient contribuer au bien et à l'amélioration de l'humanité, il procédait avec prudence, il y joignait la franchise et la vigueur d'une âme simple et ardente : il savait que Dieu se complaît dans les esprits simples, et qu'il bénit leurs travaux. Si Vincent aimait la prudence, il aimait aussi beaucoup la simplicité, qui n'était pas chez lui telle que pensent la plupart des hommes. Selon lui, la simplicité est cette candeur de l'esprit et du cœur, par laquelle l'homme recherche la vérité pour elle-même, et fait son devoir avec Dieu. Ami de la vérité, il repoussait toute feinte; quelque juste que fût un but, il ne voulait l'atteindre qu'en employant des moyens également droits et louables. Ennemi des flatteries communes, il ne faisait rien par respect humain: c'est pourquoi il accomplissait son devoir, peu soucieux de plaire aux hommes, pourvu que ses actions fussent belles aux yeux de notre Père, qui est aux cieux. Quand même il aurait eu la certitude que sa conduite lui attirerait les applaudissements des hommes, il n'aurait pas agi, pour cela, avec plus de zèle ni d'ardeur; comme aussi ne se montrait-il pas plus faible ni plus timide, lorsque ses vues n'avaient pas la faveur du vulgaire, toujours opposé à ceux qui ne partagent pas ses sentiments. Il se confiait lui-même et tout ce qui lui appartenait, au bon plaisir de Dieu, ne désirant autre chose, que de conserver dans son cœur cette confiance douce et suave. Aussi son cœur ne nourrissait-il pas même un désir excessif de vertu et de grâce; il cherchait la perfection, mais se contentait de celle qu'il plaisait à Dieu de lui accorder. Et c'est là précisément la simplicité qui est chère à Dieu et dont il fait ses délices, dans les âmes où il réside comme sur son propre trône. Douce et précieuse vertu, qui rend aimables ceux qui la possèdent, et qui exerce sur les autres un charme suave et merveilleux.

Google

CHAPITRE VIII

Esprit de pauvreté. — Zèle. — Culte envers Jésus-Christ et ses Saints. — Culte et amour envers l'Eucharistie. — Les vertus chrétiennes sont universelles.

Peu d'hommes ont su aimer la pauvreté pour elle-même, comme l'aima Vincent. Il ne faisait aucun cas des biens de la terre, ou bien ils n'acquéraient de valeur à ses yeux, que quand il pouvait les distribuer aux pauvres. Il avait cultivé dès sa jeunesse cet esprit de pauvreté; et l'on raconte qu'il parvint à l'âge de vingt-quatre ans, sans avoir fait usage de feu pour tempérer le froid de sa chambre. Il n'y employait que des meubles pauvres; les murs étaient décorés d'une seule image; il portait des vêtements grossiers, d'un tissu commun, quelquefois rapiécés, toujours voisins de la pauvreté: ils étaient pauvres même, mais d'une décence parfaite. Il portait rarement ou jamais de l'argent sur lui; et on ne le vit jamais plus content ni plus rempli d'une ardente confiance en la Providence, que quand il était privé de tout. Plus d'une fois, les provisions avaient manqué à St-Lazare; mais il semblait n'en prendre aucun souci. D'autres fois, on lui enleva quelques possessions, avec une injustice manifeste; et il remercia Dieu, et se réjouit d'être ainsi plus pauvre. A l'épo-

que à laquelle se rapporte notre histoire, les institutions sociales s'occupaient peu du bien des pauvres; de là cette guerre éternelle entre les grands et le peuple. C'est pourquoi Vincent modérait l'orgueil et l'avidité des premiers, tandis qu'il enseignait aux autres la patience et l'amour. Mais si Vincent était enclin à adoucir le sort des plus malheureux, son penchant comme son raisonnement le portaient, d'un autre côté, à embrasser l'esprit de pauvreté, selon ces paroles de Jésus-Christ, en St-Mathieu: « Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux [1]. » Or, les pauvres d'esprit sont ceux qui se font pauvres, non par nécessité, mais par choix, et plus encore par amour pour Jésus-Christ qui dit: « Allez, vendez tout ce que vous avez, et suivez-moi [2]. » Ce sont ceux qui, même en possédant les biens de la terre, n'y attachent pas leur cœur, et seraient prêts à les quitter, si cela était utile au salut de leur âme. Les biographes du Saint racontent, à ce sujet, quelques faits, parmi lesquels nous citerons les suivants. Un des prêtres de la Mission, monsieur Le Blanc, voulait laisser une rente annuelle à la maison de St-Lazare; mais l'homme de Dieu le pria, au contraire, de la léguer à sa famille, ce que fit le pieux prêtre. Que l'on voie maintenant s'il est raisonnable de supposer que la vie religieuse détruit toute affection domestique. Un autre biographe raconte encore que Vincent refusa l'offrande de 500 écus, bien qu'il se trouvât dans une grande détresse, disant que 2000 pauvres de l'hospice étaient plus nécessiteux que lui; et lorsqu'un haut magistrat lui fit don d'une riche propriété, qui pourtant était à sa libre disposition, le Saint l'abandonna aux parents du bienfaiteur, qui se montraient mécon-

[1] Matth. V, 3.
[2] Matth. XIX, 21.

tents de la générosité de leur parent. Une autre fois, il refusa 60,000 pistoles qu'on lui offrait pour bâtir une église, parce que, en les acceptant, il aurait empêché beaucoup d'actes de bienfaisance envers les pauvres de Jésus-Christ. Cette indifférence pour les biens de la terre était un effet de son amour extrême de la pauvreté. Parlant à ses prêtres de cette vertu, il leur disait: « Il est vrai que nous ne sommes pas religieux, parce qu'il n'a point paru utile que nous le fussions, et que, du reste, nous sommes indignes de l'être; mais il n'en est pas moins vrai que la pauvreté est le lien des Congrégations, et spécialement de la nôtre. En nous dégageant des choses terrestres, elle nous unira entièrement à Dieu. Un homme vraiment adonné à l'amour de la pauvreté ne craint rien, il peut tout, il va partout et en tout lieu, il s'estime heureux de suivre l'exemple du Sauveur, qui a commencé sa vie par reposer ses tendres membres sur la paille, et l'a terminée sur la croix. »

L'ardeur de la foi et de la charité dont était enflammée l'âme de Vincent, son grand amour de la gloire de Dieu et du salut des hommes, produisaient dans son cœur un vif désir de faire le bien; et telle fut la cause de ce zèle immense et extraordinaire, qui fit que sa vie fut tout entière consacrée au service des hommes et à la grandeur de la religion. Toutes les fois qu'il s'agissait d'être utile à la société, et surtout d'accroître dans les hommes l'esprit de perfection, il déployait une activité et une ardeur devant lesquelles disparaissaient toutes les difficultés, et qui renversaient tous les obstacles. Voilà pourquoi on comprend aisément qu'il devait être actif, entreprenant, inébranlable dans la résolution d'atteindre le but qu'il s'était proposé. Toutes ses actions étant accompagnées de la prudence, son zèle avait tous les caractères de la prévoyance et de l'opportunité; il n'était

Digitized by Google

pas impétueux, mais sage, avisé, et par conséquent invincible. Comme Vincent était doux d'esprit et ardent de cœur, ses discours étaient bienveillants mais efficaces, parce que la parole et la pensée sont une même chose dans l'homme: et de même que le langage indique la sagesse de la société, de même la parole de l'individu fait connaître son esprit et son cœur. Ces expressions qui sortent naturellement des lèvres d'un père ou d'un ami, étaient en lui si fréquentes, qu'il semblait n'en pas connaître d'autres: et si, dans les missions, il condamnait le vice avec des paroles énergiques, il savait ensuite inspirer au cœur du coupable la confiance en Dieu et, par conséquent, l'espérance et l'amour; c'était justement alors que son zèle pour le bien des malheureux lui enseignait les accents de la douceur et de la paix. Il n'y a pas d'hommes plus constants à faire le bien qu'ils ont commencé, que ceux qui sont doux et affables; et c'est à eux qu'est promis l'héritage de la terre, comme les pacifiques sont appelés enfants de Dieu. Ceux, au contraire, qui se montrent impatients et irritables, sont souvent inconstants, et leur zèle est faux, parce qu'ils agissent par caprice et suivant les mouvements d'une nature désordonnée. Une parole de charité et d'amour triomphe parfois de l'esprit le plus endurci et le plus obstiné, comme aussi un langage dur et éloigné de toute mansuétude porte la désolation dans l'esprit et la froideur dans le cœur. Le zèle modéré et sage est fils de l'espérance; et l'on ne peut jamais dire que l'espérance soit excessive, quand elle repose sur la bonté de Dieu et qu'elle s'appuie sur les mérites mêmes du Sauveur. Jamais Vincent ne manqua de douceur, alors même que l'orgueil du siècle rendait si difficile la lutte en faveur de la vérité; mais le zèle qui le portait à l'enseigner et à la défendre, faisait qu'il l'introduisait dans les es-

Digitized by Google

prits sous des formes suaves et tranquilles. Lors même qu'il crut devoir s'opposer aux nouveautés propagées en France par l'évêque d'Ypres et les solitaires de Port-Royal, Vincent, quoique plein de zèle, ne perdit jamais ce calme et cette sérénité d'âme qui distinguent le défenseur de la vérité; mais aussi il s'opposa à la doctrine facile de ces criminels casuistes, avec un zèle aussi ardent et une modération également sage. Son zèle d'ailleurs fut si hardi, que, dans les Missions, comme si c'était peu de combattre les hommes, il semblait lutter volontiers contre les éléments. A la cour des rois, il parlait librement devant des ministres puissants et redoutés. Il n'aimait pas les richesses, et son zèle pour la pauvreté le tint éloigné de toute cupidité. Le zèle de Vincent était sage et éclairé; c'est pour cela qu'il fut béni de Dieu et des hommes.

« Que la grâce de Notre Seigneur Jésus-Christ soit toujours avec vous. » Ces paroles de charité et d'amour, qu'on lit au commencement de toutes les lettres de Vincent, on les entendait à chaque instant sur ses lèvres. Elles montrent qu'il avait toujours Jésus-Christ présent à la pensée, et qu'il dirigeait vers lui les premiers mouvements de son cœur et les aspirations de son âme. En effet, puisque l'Homme-Dieu est le médiateur entre la créature et le Créateur, c'est à lui que doivent recourir la pensée et l'affection de quiconque brûle du feu de la charité et de la foi.

Lorsqu'il se disposait à entreprendre quelque chose, comme l'exercice de la prière, faire l'aumône, consoler les affligés, ou se retirer dans la solitude, pour méditer sur les infortunes de l'humanité mortifier son corps, pleurer, souffrir, il avait coutume de se mettre, par la pensée, en présence de Jésus-Christ, afin d'obtenir, par la prière, la grâce de conformer sa volonté à la volonté

Digitized by Google

divine. Et pour ne jamais perdre de vue la pensée du Sauveur, il avait coutume de contempler son image dans les hommes, afin d'exciter son cœur à pratiquer à leur égard la charité la plus sublime et la plus parfaite dont l'homme soit capable. C'est pourquoi il vénérait l'image de Jésus-Christ dans le Pape, dans l'évêque, dans le magistrat, dans le pauvre, dans le malade, et par conséquent il avait l'intention de servir Jésus-Christ, en servant les hommes, quels qu'ils fussent. Je dirai mieux encore: il servait Jésus-Christ dans l'humanité, et l'humanité en Jésus-Christ. La prudence, la sagesse, l'activité, la vertu, tout se réduisait, pour Vincent, à suivre les maximes et les exemples du Sauveur. Renonçant à sa propre volonté, il se reposait d'autant plus facilement sur celle du divin Maître, qu'il se considérait lui-même comme un homme vil, méprisable et privé de toute vertu. En outre, il était toujours tellement maître de lui-même, et savait si bien dominer les facultés de son esprit et les affections de son cœur, qu'il ne se troublait jamais, quelque événement imprévu qui vînt le surprendre: il pouvait ainsi, en toute circonstance, régler ses paroles, ses opinions, ses actions, sur celles du divin modèle. Mais ce culte intérieur et continuel envers Jésus-Christ, il le pratiquait surtout non-seulement selon l'état d'esprit où il se trouvait, mais encore suivant les différentes situations de sa vie extérieure; en toute rencontre, quelle qu'elle fût, il savait trouver en lui des encouragements et des exemples. Persécuté, il se rappelait la fuite en Egypte; joyeux et consolé, il adorait Jésus sur le Thabor; dans la douleur et dans les plus désolantes aridités d'âme, il transportait son cœur au jardin des Oliviers ou sur le Calvaire. Pour s'élever mieux encore à l'amour et à la pensée du Christ, il consacrait souvent toutes les puissances de son âme à méditer les mystères qui sont, pour

Digitized by Google

les âmes faibles, une pierre d'achoppement et de scandale, mais qui font la consolation, la douceur et la supériorité des forts. Le Crucifix était sa sagesse, sa force, son amour. L'imitation de Jésus-Christ fut considérée comme la première et la plus grande de ses vertus. Le Christ était le livre qu'il mettait sous les yeux des savants comme des ignorants, des princes comme des sujets; c'était le livre qu'il présentait aux âmes enivrées de consolations ou abreuvées d'amertume. Or, ce culte, d'où sortait une telle abondance de douceur, de force et d'amour, produisait aussi en Vincent un immense désir d'honorer encore dans les Saints le principe et la cause de toute sainteté.

Heureux véritablement celui qui voit Dieu dans les œuvres de ses serviteurs, et lit la loi de l'Evangile dans ceux qui l'observent. Car leur sainteté est toujours la même, parmi les désordres du monde; c'est toujours une voix de calme, de salut, de paradis, qui se fait entendre des navigateurs, lors même que le flot est le plus terrible et le plus menaçant. Vincent avait pour quelques Saints une dévotion particulière; mais il les honorait tous également, en recommandait la dévotion, en propageait le culte: il lui semblait voir en eux l'Evangile même, placé au milieu de l'humanité: tandis que, dans les Saints qui ont cultivé les sciences et les lettres, il trouvait la meilleure protestation contre ceux qui, par sottise ou par impiété, tournent en dérision les croyances chrétiennes, et prétendent qu'elles ne sauraient contenter que les esprits faibles et médiocres; il observait d'un autre côté, que les Saints à qui manquait la grandeur de la science, manifestaient mieux en eux-mêmes la gloire et la puissance de Dieu. Assurément la religion chrétienne est la seule qui puisse satisfaire le sentiment et la raison, et, dans les hommes vraiment sages, la rai-

son s'accorde avec le sentiment; le cœur, avec l'esprit. Mais la puissance du génie manque aux gens grossiers, et par conséquent cet accord n'existe pas en eux. Voilà pourquoi la grandeur et l'efficacité de la grâce se déploie plus facilement en eux, et cette sainteté extraordinaire dénote une origine divine. Aussi Vincent était-il profondément épris de leurs vertus, il se plaisait à en méditer souvent la variété; je dirai plus, la sainteté lui apparaissait sous diverses formes et sous des points de vue aussi nombreux que les héros dont il considérait la vie et les œuvres. Qui s'étonnera maintenant qu'il ait réuni en lui leurs vertus si variées et si nombreuses?

Si tel était le culte qu'il professait envers Jésus-Christ et ses Saints, que dirons-nous du culte qu'il rendait à Celle qui est au-dessus de toutes les créatures? Dès ses premières années, la dévotion à Marie remplissait de consolation le cœur de Vincent. Il recourut à elle dans ses malheurs, il mit en elle toute sa confiance, tout son espoir, tout son amour. Quand il parlait au peuple de cette nouvelle Eve, plus vertueuse que la première, il l'appelait pleine de grâce, et bénie entre toutes les femmes; il affirmait que quiconque recourait à elle, était sûr d'obtenir du ciel toutes les faveurs et toutes les bénédictions. Quand il redisait ses louanges, l'abondance de ses paroles et le feu de son visage témoignaient des sentiments de son âme. En même temps qu'il rendait ce culte à Jésus-Christ, à Marie, aux Saints, il honorait aussi les Anges par la prière et l'amour: à ces créatures déjà confirmées en grâce, à ces ministres de Dieu, au séjour du bonheur, dans toutes les sphères célestes et dans les choses de la terre, il recommandait le salut des âmes et le bonheur des nations et des peuples, qui sont plus particulièrement confiés à leur garde par la Providence.

L'Incarnation et l'Eucharistie: tels sont les deux anneaux intermédiaires qui unissent l'humanité à Dieu. Mais ces mystères, les plus admirables de la sagesse et de la charité divines, sont rejetés par les impies, précisément parce que Dieu ne veut s'unir qu'à ceux qui suivent la vérité et la justice: mystères d'union et d'amour, ils sont sans profit pour ceux qui ne croient et n'aiment point. Vincent aimait et croyait profondément, et cette foi et cet amour élevaient jusqu'au plus sublime des mystères tous les mouvements de son cœur et de son intelligence. Il faudrait posséder au moins quelque chose de l'ardeur de cette âme, pour pouvoir en parler efficacement. Il supplia le Pape de prescrire aux Prêtres de la Mission une adoration et un culte particuliers du mystère Encharistique et de celui de la divine Trinité. Lorsque ses nombreuses occupations ne lui en ôtaient pas les moyens, il passait de longues heures au pied de l'autel, devant le tabernacle; et là, comme séparé de toutes les choses extérieures, il goûtait le repos de l'âme, en s'anéantissant en Dieu. Il venait y méditer longuement, avant d'entreprendre quoi que ce fût; et il offrait le bon ou le mauvais résultat de ses entreprises à ce Dieu, qui est le Maitre de toute chose. Il trouvait, dans la méditation, un charme qu'on ne saurait comprendre sans l'avoir goûté; mais il s'arrachait avec joie à ces consolations, dès qu'il était appelé ailleurs par la charité, et jamais il ne se plaignit de ceux qui interrompaient cette extase céleste et divine. L'amour immense dont il brûlait pour le Pain des Anges, faisait qu'il célébrait le saint Sacrifice avec beaucoup de recueillement et de dévotion, de sorte qu'il étonnait les assistants et les touchait jusqu'aux larmes. Lorsque, épuisé par les fatigues et les années, il commença à ressentir plus vivement les infirmités du corps, et se vit réduit au point

Digitized by Google

de pouvoir à peine parcourir sa petite chambre, il prit l'habitude de communier tous les jours, et il le faisait avec une si grande ferveur que, en se levant de la Table sainte, il semblait tout hors de lui et ravi en extase. Les grands effets que produisait en lui le Pain de vie, faisaient qu'il excitait chacun à le recevoir dignement et fréquemment. Aussi éprouvait-il une profonde tristesse, en voyant les autres se tenir éloignés de ce soutien de la vie et de l'amour, et il pleurait souvent, à la pensée que les chrétiens s'éloignaient toujours davantage d'une pratique si belle et si salutaire, qui nous fait goûter sur la terre la joie des Anges. Il en accusait la tiédeur de la foi, et la langueur des croyances chez les peuples: parfois aussi il s'en prenait au zèle excessif et trompeur de certains hommes, qui, en cela comme dans le reste, dépassaient de beaucoup les limites de cette sagesse, que l'on appelle pratique, et qui, pour cela même, est très-efficace. Pénitences de toute sorte, ferventes prières, instructions populaires, missions; il employa tous les moyens d'augmenter en chacun l'amour pour les mystères Eucharistiques : et il augmentait d'autant plus ces œuvres, qu'il remarquait davantage les funestes effets que produisaient l'hérésie et le schisme dans tant de contrées de l'Europe et dans sa chère France ellemême. « Celui, disait-il, qui communie souvent, aura la vie éternelle. Celui qui a Dieu en lui, n'agit pas comme une misérable créature... Mes fils, demandez à Dieu la grâce de désirer ardemment la Communion. Ceux qui s'en éloignent, trouvent de faciles imitateurs [1], parce que, sous le manteau de l'austérité, ils flattent les inclinations naturelles. C'était beaucoup, a dit S[t]-Thomas, que Jésus-Christ se fit notre égal ; c'était plus encore, qu'il devint le prix de notre rédemption; mais la plus grande

[1] Les Jansénistes.

merveille est qu'il se soit donné à nous en nourriture. » Ah! nos cœurs sont las et désolés; que nos âmes brûlent d'un seul désir, et que ce soit celui du divin Sacrement!

Le coup d'œil, très-rapide sans doute, que nous avons jeté sur les vertus de Vincent, suffira néanmoins pour nous donner encore une fois une preuve nouvelle et certaine des divines prérogatives du Christianisme, qui nous démontrent que cette religion est une œuvre toute céleste, et qui, transformant la vertu de mille manières, l'adaptent à tous les temps et à tous les lieux, la rendent multiple, universelle. En effet, les habitudes vertueuses étant propres au vrai chrétien, celui-ci peut seul pratiquer la vertu en toute rencontre; de sorte que, malgré les obstacles qui lui viennent des hommes et du temps, il peut vaincre des difficultés que d'autres jugeraient insurmontables. Et je n'entends point parler seulement des empêchements et des difficultés que rencontre le Chrétien dans les choses extérieures, mais aussi et plus encore des obstacles qui, surgissant de l'intérieur, lui opposent une vive résistance et sont difficiles à vaincre. En effet, si les motifs qui font agir, ne dominent pas les obstacles qui se présentent, la volonté faible ou lâche est suivie de l'inertie, qui abat les facultés de l'homme, et le rend incapable d'être utile soit à lui-même, soit à la société humaine. Mais si le mobile qui porte l'homme à faire le bien, a son origine uniquement dans le désir du bien lui-même, s'il ne fait que grandir et prendre des proportions gigantesques, il ne pliera pas si facilement devant les puissances humaines, et il se manifestera, de quelque manière et sous quelque forme que ce soit. Ce désir peut bien être comprimé; et dès lors, les résultats disparaissent en même temps que le mobile. Mais si l'incitation à la vertu est la conséquence de l'ha-

Digitized by Google

bitude que notre âme a acquise de la pratiquer, l'activité ne se démentira jamais, malgré tous les obstacles; et cet état habituel de l'âme est exclusivement le propre du vrai chrétien.

On voit par là que c'est un des fruits du Christianisme et l'une de ses prérogatives divines, de rendre les vertus universelles, puisque par lui, notre âme acquiert, dans la pratique de ces vertus, une habitude, une spontanéité, une force, que l'on chercherait inutilement ailleurs. Quand une foi ardente, amoureuse, s'empare d'une âme disposée au bien, elle lui communique une force, une puissance nouvelle et efficace, qui la ramène à une jeunesse toute belle et durable, et la rend capable d'un sentiment plein de suavité, de douceur, d'énergie, qui semble lui donner une délicieuse et nouvelle vie. Admirable religion qui, en changeant l'homme, le console, le ranime, le vivifie, élève ses sentiments, le fait tout à tous, et crée d'étonnantes harmonies là ou les passions humaines avaient déchaîné la guerre et les dissensions.

Les vertus chrétiennes s'adaptent véritablement aux divers états des personnes qui les pratiquent, aux exigences des temps, aux circonstances particulières, au tempérament et aux dispositions de l'individu, au caractère des peuples, au génie des nations. Voilà pourquoi elles sont utiles, extraordinaires, prodigieuses; et s'il leur manque l'appareil qui donnait tant de lustre à celles des païens et des anciens en général, elles nous apparaissent, en revanche, plus sérieuses, plus vraies, plus agréables dans leur simplicité, plus aimables, comme aussi plus sublimes. A l'unité de la pensée, elles joignent la multiplicité et la variété de la forme, ce qui les rend perpétuelles et toujours nouvelles. Voyez en Vincent comment la pensée de la charité le rendait tout à tous. Si, depuis les premières missions,

Digitized by Google

commencées dans les campagnes des Gondi, on parcourt par les yeux de la mémoire, les principaux faits de sa vie, on verra en lui la pratique de nombreuses vertus, dont un seule aurait suffi pour faire d'un homme un sujet d'admiration et un modèle. On découvre en lui la mansuétude de l'apôtre, si on le considère entouré des pauvres et des faibles, ou retenu dans les assemblées populaires. Dans les conseils des rois, il déploie la sagesse de l'homme d'Etat. Dans les discordes civiles, il soutient ouvertement la justice, et se fait le courageux champion de la paix: affable dans les controverses religieuses avec les dissidents, il se montre l'intrépide défenseur de la sagesse antique et de la vérité. Sa fermeté ne manqua jamais de persévérance ni de vigueur, et jamais la condescendance ne se couvrit en lui du manteau de la faiblesse ou de la timidité. Il fut austère, sans trop se montrer hostile à l'esprit du siècle; et s'il ne pliait pas volontiers devant cet esprit, il le christianisait, n'en combattant que la partie mauvaise. Plus étaient affables et douces les dispositions de son noble cœur, plus il savait les régler, par la simplicité et, disons-le par la sévérité de ses manières. Aux qualités qui auraient fait le bonheur de l'humanité innocente, il joignait celles qui, par les voies de la vertu et de la douleur, la ramènent à l'état privilégié dont l'avait favorisée la Providence. Sa vertu était douce et bieneillante, sa joie et sa douleur étaient contenues dans de justes mesures. Ennemi des duretés du moyen-âge, il ne s'abandonnait pas cependant à la facilité excessive qui, de son temps déjà, ne s'introduisait que trop dans la morale. Les grands hommes connaissent beaucoup de vérités; mais ils ne les voient pas toujours, que dis-je ? ils les voient rarement telles qu'elles sont en elles-mêmes; de sorte que s'il y a quelques principes de vertus en dehors du Christia-

nisme, c'est dans cette religion seule qu'elles sont conformes à la vérité, et qu'elles parviennent à la grandeur et à la perfection. Mais de même que la religion, de sa main amoureuse, conduit l'homme par une route qui évite tous les excès et échappe à toute exagération; de même Vincent, guidé par cette fille du ciel, conserva à la vertu la simplicité qui la rend vraie, et, sans y prendre garde, lui donna cette sublimité que le monde n'apprécie point, parce que souvent il ne sait pas la discerner, mais qui se manifeste en ceux qui sont mieux doués d'intelligence et d'amour. Et c'est justement par cet amour, ou, si l'on veut, par la charité, que ces vertus, ayant en celle-ci leur cause et leur principe, se multiplient en mille manières et sous mille formes, se manifestent et deviennent réellement universelles. D'où il suit qu'elles sont les compagnes du prêtre, du soldat, du citoyen, du magistrat, du législateur, sans refuser leurs services à qui que ce soit; elles s'adressent indistinctement à tous; elles appartiennent à tous les lieux, à tous les âges, à tous les temps, à toutes les nations; elles ne sont séparées ni par la religion, ni par la patrie. Il y à sans doute des gens qui prétendent que le Catholicisme est exclusif; mais nous savons bien que le catholique compatit aux erreurs des hérétiques et des infidèles, qu'il brûle d'amour pour ses frères égarés, qu'il les reconnaît capables de cette sainteté, dont il s'estime trop éloigné lui-même, et qu'il espère les voir se convertir un jour. Si les larmes qu'il répand sur leur tombe, ne sont pas adoucies par l'espérance qui embellit celle du chrétien il n'ose pas cependant porter un jugement sur le sort de ces infortunés, qui sont toujours ses frères et les créatures de Dieu [1]. Telle est l'universalité de l'Evangile de Jésus-Christ.

[1] Nous lisons dans l'Encyclique *Quanto conficiamur:* « Vous savez bien

Lorsque, à l'exemple de Paris, les plus célèbres villes de la France voulurent honorer la mémoire du Fondateur de la Mission, par des prières publiques et de pieuses et solennelles funérailles, l'évêque de Dax, qui prononça l'oraison funèbre dans l'église de saint Germain l'Auxerrois, surpassa tous les autres orateurs, tant par les louanges qu'il décerna au Saint, que par le jugement qu'il porta sur ses œuvres si grandes et si multipliées. Après avoir, par sa vive et pieuse éloquence, ému les nombreuses populations accourues dans ce temple pour pleurer et prier, il déclara que, quoi qu'on pût dire, on n'arriverait jamais qu'à indiquer une partie, bien minime assurément, des éloges dûs à cet homme de Dieu. Cette pensée, j'aime à la rapporter à la fin de mon récit, où je n'ai donné qu'une trop faible idée des splendides vertus et des œuvres admirables de ce héros de la charité.

comme nous, que ceux qui vivent dans une ignorance invincible de notre Sainte Religion, peuvent parvenir à la vie éternelle, moyennant la lumière et la grâce de Dieu. » Et le savant et profond théologien Buroni, dans une dissertation latine intitulée: « *De intolerantia catholica, seu de sententia extra Ecclesiam nulla salus.* » *Taurini, ex tip. A. Vecco et sociorum,* 1868; disserte, avec une abondante provision de citations savantes et variées, sur les catéchumènes, les excommuniés, les schismatiques, les hérétiques, les païens et les enfants morts sans baptême; s'appuyant, entre autres, sur l'autorité de St-Justin, de St-Clément d'Alexandrie, de St-Jean Chrysostôme, de St-Augustin, de St-Léon le Grand, de St-Bernard, il conclut ainsi: « Il n'y a donc ni *exclusivisme* ni *particularisme* dans la sentence: HORS DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE, POINT DE SALUT; au contraire, suivant la tradition, tous les hommes de bonne volonté peuvent appartenir spirituellement à cette Eglise, hors de laquelle il n'y a pas de salut. En effet, il est connu de tous les catholiques que, MOYENNANT LA VERTU DE LA GRACE ET DE LA LUMIÈRE DIVINES, IL EST POSSIBLE D'OBTENIR LA VIE ÉTERNELLE À TOUS CEUX QUI SE TROUVENT DANS UNE IGNORANCE INVINCIBLE DE NOTRE SAINTE RELIGION, DE QUI OBSERVENT LA LOI NATURELLE ET SES PRÉCEPTES, GRAVÉS DANS LE CŒUR DE TOUS, DE QUI SONT DISPOSÉS À OBÉIR À DIEU, ET MÈNENT UNE VIE HONNÊTE ET DROITE. Ceux-là seul se damnent, qui demeurent, par leur faute et par mauvaise volonté, hors de la société des Saints, visible ou invisible; car IL EST AUSSI DE DOGME CATHOLIQUE QUE PERSONNE NE PEUT, SE SAUVER HORS DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE; ET LES CONTUMACES CONTRE L'AUTORITÉ DE CETTE ÉGLISE ET SES DÉCISIONS, CEUX QUI SE SÉPARENT OPINIATREMENT DE L'UNITÉ DE L'ÉGLISE ET DU PONTIFE ROMAIN, À QUI LE SAUVEUR A CONFIÉ LA GARDE DE SA VIGNE; CEUX-LÀ NE PEUVENT PARVENIR AU SALUT ÉTERNEL. »

Digitized by Google

Puisse-t-il, du haut des célestes demeures, regarder d'un œil bienveillant et bénir l'intention qui m'a déterminé à écrire ces volumes. Comme compensation à la pauvreté de mon esprit, le lecteur y trouvera du moins la grandeur des vertus et les merveilles des œuvres de Vincent de Paul.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

Digitized by Google

Table des Matières

du second volume

LIVRE QUATRIÈME

LIVRE CINQUIÈME

LIVRE SIXIÈME

Digitized by Google

005707157

Digitized by Google



Prix : 5 fr. le volume.